

LA VIE DU PROPHETE

MOHAMED (ﷺ)

Abul hasan 'Ali Nadwi

INTRODUCTION

Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux.

Gloire à Allah, Seigneur des mondes, et que la paix et les bénédictions soient sur le Sceau des messagers, dont la position est élevée parmi les prophètes, Mohammed, ainsi que sur sa famille, ses compagnons et sur tous ceux qui le suivent sincèrement, jusqu'au Jour du Jugement.

L'école dans laquelle l'auteur de ces lignes prit ses premières leçons fut comme une pépinière qui permit aux enseignements du Prophète (ﷺ) de s'enraciner profondément dans son esprit. L'âge auquel il fut inscrit à cette institution bénie était beaucoup plus précoce que celui auquel les enfants, d'ordinaire, fréquentent l'école ; il s'agissait en fait de sa propre maison. L'air parfumé qu'il y respirait et les bonnes manières dont y il fut imprégné prenaient leur source dans les enseignements authentiques du Prophète (ﷺ). On attendait de chaque enfant de la maisonnée qu'il imite le comportement du Prophète (ﷺ), conformément à la tradition de cette famille dans laquelle la petite collection de livres pour jeunes, composée de prose et de poésie, et toujours en circulation parmi les enfants, tenait un rôle non négligeable. Plus tard, alors qu'il était encore relativement jeune, son frère aîné, le docteur Hakim Syed 'Abdoul 'Ali, qui était sage et avisé, l'aïda dans sa lecture de deux des meilleurs livres rédigés en ourdou sur la vie du Prophète (ﷺ). Après l'arabe, l'ourdou est la seule langue qui possède un tel trésor de littérature sur le sujet et ce, grâce aux travaux de plusieurs écrivains contemporains.

Lorsque l'auteur de ce livre put apprendre l'arabe et dès qu'il le connut suffisamment pour pouvoir en apprécier la littérature, il lut avec un intense intérêt deux des premières biographies du Prophète (ﷺ). L'une d'elles était celle de Ibn Hisham, intitulée *As-Sirat an-Nabawiyah*, tandis que l'autre était *Zad al-Ma'ad*, de Ibn Qayyim. Il ne fit pas que les lire ; il s'absorba complètement dans l'étude de ces livres, et une certitude, une conviction inébranlables gagnèrent son cœur et son esprit. Il se mit à ressentir un tendre sentiment d'affection envers le Prophète (ﷺ) dont la vie, remplie d'événements palpitants et émouvants, constitue, après le Coran, l'inspiration la plus puissante et la plus propre à influencer le comportement, à former le caractère et à faire naître la ferveur de l'esprit. Outre ces deux livres, il lut aussi avidement tous les ouvrages traitant du même sujet qui lui tombaient sous la main, en ourdou et en anglais. Ces études intensives se sont reflétées dans ses écrits qui, jusqu'à maintenant, ont toujours relaté certains faits de la vie du Prophète (ﷺ). La chaleur, la vigueur et la franchise que l'on retrouve sous sa plume, la lucidité du style avec lequel il exprime ses idées, ont toujours émané du charme fascinant qu'exerçait sur lui cet archétype de la perfection, cette source inépuisable d'inspiration qui le maintenait en verve et alimentait son imagination, atteignant des sommets sublimes et inégalés. En fait, tous ses écrits reflètent d'une manière ou d'une autre l'élégance de ce moule prophétique ou encore sa propre analyse de la sagesse profonde qui découle des bonnes manières prophétiques.

Ses articles décrivant les différents aspects du noble caractère du Prophète (ﷺ) et ses merveilleuses réalisations ont été publiés dans la collection intitulée *Karavan-i-Medina*.

L'auteur de ce livre a rédigé de nombreux ouvrages, mais jamais il n'avait eu l'occasion de rédiger un recueil sur la vie du Prophète (ﷺ), bien qu'il eût toujours cru qu'était nécessaire une nouvelle biographie écrite dans un style accessible aux esprits contemporains et qui utiliserait à la fois les sources anciennes et celles plus modernes. Sans dévier du Coran et des hadiths, cette ébauche biographique devait être basée sur la source originale ; cependant elle ne devait pas être un simple recueil encyclopédique qui compilerait sans étude critique tous les éléments qui ont déjà été rapportés, sans tenir compte de leur pertinence. Les biographies de ce genre furent en vogue à un certain moment, mais elles donnaient naissance à des doutes et propageaient des erreurs sans aucun fondement ; elles étaient une source de préoccupation malvenue dans l'esprit des musulmans eux-mêmes. Plusieurs savants et érudits (exempts des prédispositions sceptiques des modernistes et des orientalistes) ont déjà répondu de manière satisfaisante aux objections soulevées. Un tel travail devait aussi être en accord avec les vérités et les réalités spirituelles qui sont indispensables pour bien saisir la vraie nature de la révélation, la portée de la sagesse prophétique, les miracles accomplis et les événements obscurs qui se sont produits. De plus, elle devait être écrite par une personne capable de ressentir de la confiance envers le Prophète (ﷺ) non seulement en tant que leader national ou homme d'État, mais en tant que Messenger de Dieu envoyé pour guider l'humanité tout entière. Seule une biographie rédigée de la sorte, sans réserve ni raisonnement spéculatif, pouvait être présentée aux personnes instruites, objectives et sans parti pris (musulmanes ou non). C'est pourquoi l'auteur a privilégié les sources d'origine dans sa description des événements et de la personnalité du Prophète (ﷺ) et les a relatées de manière à ce que les faits puissent parler d'eux-mêmes, laissant le lecteur tirer ses propres conclusions. Le récit de la vie du Prophète (ﷺ) constitue un exemple vivant de la manière dont il a su transmettre les valeurs du bien. L'auteur n'a donc nullement eu besoin d'échafauder des théories ou de philosopher sur ce point. Pour être franc, la vie du Prophète (ﷺ), de par son charme, sa grâce, son harmonie, son excellence et son efficacité, ainsi que l'attrait que sa personne a eu et continue d'avoir, n'avaient pas besoin d'écrivains au style raffiné et utilisant des mots recherchés pour les mettre en valeur. Il fallait uniquement tenter de narrer les faits précis et de les agencer harmonieusement, dans un style simple et sans affectation.

Par ailleurs, le récit de la vie du Prophète nécessitait une approche à la fois intellectuelle et émotionnelle. En effet, un traitement strictement académique du sujet, accompagné d'une froide analyse et d'un raisonnement purement logique aurait passé sous silence la délicate chaleur humaine et le charme se dégageant de la personne du Prophète (ﷺ) dont l'éclat céleste est indispensable à la compréhension des faits et des événements intimement associés à la croyance et à la foi. Quiconque aurait voulu raconter en détails la vie du Prophète (ﷺ) en laissant de côté les émotions vives qui la caractérisent aurait abouti, sans doute, à une énumération

assidue mais très aride des événements; ça aurait été une histoire impressionnante et frappante, mais elle n'aurait pas transmis l'essence ni la substance du caractère prophétique. Inversement, il était tout aussi essentiel de ne pas laisser la crédulité naïve compromettre la validité du jugement intellectuel qui fait, de nos jours, office de test rationnel. Une telle œuvre ne devait pas aller à l'encontre des principes établis du raisonnement logique ni tomber dans un éloge béat guidé par une foi aveugle acceptable seulement pour les musulmans dont l'adhésion est déjà bien acquise ou pour les harangueurs de la foi traditionnels qui vivent dans un monde imaginaire sans rapport ni lien avec le monde extérieur moderne d'aujourd'hui. Une foi sans faille animée de la flamme d'un amour ardent est sans aucun doute une bénédiction divine, cependant on ne doit jamais oublier qu'il s'agit de la vie du Messenger d'Allah, qui fut envoyé en tant que miséricorde à l'humanité tout entière. Sa bénédiction doit être accessible à toute frange de l'humanité même si elle n'a pas eu l'occasion de grandir dans un milieu musulman. Il se pourrait que le Seigneur, dans Sa Miséricorde, veuille bénir ces personnes et leur fasse entrevoir la lumière qui filtre tout au cours de la vie du Prophète (ﷺ). Les non-musulmans ont autant droit d'étudier et de bénéficier de la vie du Prophète (ﷺ) que les musulmans ; en fait, ils devraient être prioritaires car ce sont eux qui en ont le plus besoin.

Lorsque l'on relate la vie du Prophète (ﷺ), il ne faut pas passer sous silence l'époque et les circonstances dans lesquelles il a évolué. Nous devons donc dresser un portrait exact des conditions qui prévalaient partout dans le monde au cours de la période pré-islamique. Il est nécessaire de décrire la confusion universelle, la dégradation des mœurs, l'agitation et le désespoir spirituel dans lesquels les êtres humains étaient tombés durant le sixième siècle, ainsi que les raisons sociales, économiques et politiques dont l'effet conjugué a produit cette morne atmosphère. Les raisons de cette dégradation globale – gouvernements tyranniques, religions dénaturées, courants de pensée extrémistes et fallacieux, mouvements voués à la perte et appels trompeurs – s'étaient en quelque sorte conjuguées pour mener le monde d'alors à une destruction complète. L'auteur se rappelle encore combien il a été difficile de présenter une image fidèle de la dépravation qui régnait à l'âge pré-islamique, au cours de la période païenne, dans l'introduction de son livre intitulé *Madha Khaser al-'Alam, b'inhit il Muslimin*. Il a eu à parcourir toute la littérature historique occidentale se rapportant à cette période et à en recréer le déroulement en recoupant et en consolidant plusieurs récits détaillés éparpillés dans de nombreux ouvrages.

Cette introduction à la vie du Prophète (ﷺ), que nous venons maintenant de décrire de manière plus détaillée, devrait aider le lecteur à apprécier, surtout eut égard au monde décadent d'alors, l'énorme accomplissement de la sagesse prophétique, la grandeur d'esprit qui la caractérise, l'étendue de sa portée et la manière dont elle a ouvert les esprits. La flamme prophétique a contribué à résoudre des problèmes longtemps considérés comme insolubles, et à harmoniser des situations et des motivations en apparence irréconciliables. Les plus grandes réalisations du prophète Mohammed (ﷺ) sont en fait d'avoir ravivé l'espoir des cœurs humains désespérés, d'avoir ramené les êtres humains sur la voie de la droiture, d'avoir purifié les esprits

et les cœurs des vices qui les contaminaient et d'avoir élevé l'humain vers une spiritualité sublime. C'est seulement lorsque le lecteur pourra se faire une idée précise de la complexité et de la difficulté des tâches auxquelles le Prophète (ﷺ) et ses compagnons furent confrontés que le gigantisme et l'ampleur de leur entreprise pourront être pleinement mesurés. À moins d'être parfaitement au courant des conditions sociales, économiques et politiques qui prévalaient alors à Médine, on est souvent dans l'impossibilité de comprendre les décisions prises par le Prophète (ﷺ). La situation géographique de Médine, la topographie même des lieux, le lien qui existait entre les tribus avoisinantes, l'équilibre des forces établi par les précédents traités juste avant la Hijrah, les règles et coutumes tribales, ainsi que le code d'éthique national devraient tous entrer en ligne de compte pour nous donner une idée de la tournure prise par les événements.

Quiconque voudrait étudier la vie du Prophète (ﷺ) en faisant abstraction de ces faits primordiaux serait pareil à un voyageur qui emprunte un tunnel sombre ne voyant ni à sa droite ni à sa gauche et ne sachant pas même où il émergera à la fin du tunnel.

Tout ce que nous venons de dire à propos de la ville de Médine est également vrai pour les régions alors civilisées autour de l'Arabie. Nous ne pouvons mesurer l'importance de l'appel de l'islam ni apprécier les aventures liées à son destin si nous ne sommes pas au courant du règne despotique, mais aussi de l'étendue et de la splendeur des royaumes avoisinants, de leur culture, leur civilisation, leur puissance militaire et les individus prétentieux qui les gouvernaient dans la pompe et l'apparat, ces mêmes individus à qui le Prophète (ﷺ) a envoyé ses émissaires afin qu'ils acceptent l'islam. Les recherches récentes ont révélé de nouvelles données jusqu'ici inconnues et dont les historiens n'avaient qu'une idée très approximative à propos de la culture, des événements et des pays en périphérie de l'Arabie. Une personne qui s'attèle à la biographie du Prophète (ﷺ) doit maintenant utiliser au mieux ces nouvelles découvertes archéologiques préhistoriques et présenter les faits en conformité avec les méthodes les plus récentes d'études comparatives.

Celui qui écrit ces lignes est pleinement conscient des difficultés mentionnées ci-haut, ainsi que de l'existence d'une multitude d'ouvrages en diverses langues qui traitent de la vie du Prophète (ﷺ). Cependant, il considère comme un honneur de faire partie de la longue liste des biographes du Prophète (ﷺ) et d'entamer un nouveau récit de la vie du personnage le plus aimable et le plus admirable de tous les temps.

Le peu de temps libre dont il dispose, ainsi que sa vue médiocre, ont toujours été les deux obstacles majeurs à l'accomplissement de cette tâche inspirante. Il était bien au courant de la nature difficile et délicate des écrits biographiques et réalisait qu'écrire la biographie du plus grand de tous les prophètes nécessiterait un effort plus grand encore. Il avait en fait déjà écrit un grand nombre de biographies, plus, peut-être, que la plupart des écrivains contemporains, car il a eu le bonheur de relater les grandes réalisations des grands réformateurs et des instigateurs du renouveau de la foi. La rédaction de ces récits qui, mis bout à bout, s'élèvent à quelques milliers de pages fut

aussi grisante, pour lui, que s'il avait côtoyé ces âmes pures. Mais son humilité lui faisait manquer d'assurance lorsqu'il s'agissait de s'atteler à la rédaction de la biographie du Prophète (ﷺ). Il était pleinement conscient qu'un auteur peut être tellement subjugué par un parti pris qu'il commence à peindre un modèle de vertu qui est à sa propre image. Le portrait qui en ressort est plus le portrait de l'auteur lui-même, car au lieu de retracer les événements et le cours de la vie de son sujet d'une manière objective et impartiale, il commence, inconsciemment, à l'envisager à la lumière de sa propre expérience et de ses inclinations personnelles.

Les personnes qui s'y connaissent en psychologie et qui sont familières avec les règles d'éthique humaines, soit à partir de leur propre expérience, soit à partir de l'étude des comportements et de la manière d'être de leur conjoint ou de leur collègue sur une longue période réalisent facilement que le langage et les modes d'expression sont souvent inadéquats à dresser un portrait fidèle de la personnalité de quelqu'un. Il est difficile d'en décrire en profondeur les recoins les plus intimes et, surtout, de transmettre l'esprit qui anime et éclaire cette personnalité. Il s'agit là d'une tâche si minutieuse et délicate qu'elle peut en paraître insurmontable et elle incombe souvent à l'auteur lui-même. En effet, lui seul peut espérer réussir ce travail car il a la capacité de faire vibrer ses semblables, d'explorer leurs registres de sentiments et d'émotions, de partager la délicatesse mais aussi la ferveur de leurs passions et de refléter leurs joies et leurs peines. Cet auteur doit avoir le cœur assez doux pour percevoir la façon dont les gens passent leurs nuits en solitaires après l'affairement de leurs journées, comment ils se comportent dans l'intimité de leurs maisons et lorsqu'ils sont à l'extérieur en compagnie de leurs amis, quelle est leur bravoure en temps de guerre et en temps de paix, comment ils réagissent dans le calme et dans l'excitation, dans l'abondance et dans le besoin, en position de force et en position de faiblesse. En fait, il y a encore de nombreuses cordes sensibles, plusieurs sentiments et susceptibilités chez l'être humain qui demeurent mystérieux et secrets et pour lesquels il n'existe aucun mot approprié, dans aucune langue, même dans les plus grands dictionnaires de chaque langue.

De par son élégance et son charme, de par son universalité et son caractère exhaustif, et parce qu'elle dépeint les sentiments les plus profonds et les plus intimes des êtres humains, la biographie du Prophète (ﷺ) constitue une tâche de loin plus exigeante que tout autre type d'ouvrage. À vrai dire, ce sont seulement les hadiths du Prophète (ﷺ) qui ont rendu possible l'accès aux recoins les plus intimes de la psychologie humaine. Il n'existe rien de comparable à ces hadiths dans la tradition des autres prophètes ou dans les biographies des grands hommes qui nous sont parvenues. Dans les compilations qui relatent les faits et les paroles du Prophète (ﷺ), ainsi que dans les premières biographies, nous retrouverons de si ravissantes exaltations de Dieu et des invocations si émouvantes, des supplications tellement passionnées et des oraisons tellement captivantes qui expriment une si grande sincérité pour le bien-être de l'humanité tout entière que nous avons le souffle coupé par l'émotion provoquée par leur ferveur pénétrante. De la même manière, les paroles et discours du Prophète (ﷺ), recueillis par ses amis et compagnons, sont des pièces littéraires de choix qui se

démarquent par l'excellence de leur style et par leur infinie éloquence. La disponibilité de tout ce matériel relatif à la vie du Prophète (ﷺ) facilite un peu le travail du biographe. En effet, nul n'est besoin de s'ingénier à captiver l'attention du lecteur comme il est coutume de le faire pour les biographies d'autres personnes. Sa vie est la plus parfaite, la plus engageante à décrire ; elle est basée sur des preuves irréfutables de la révélation divine et sur des documents historiques au-dessus de tout soupçon qui fournissent une description vivante et détaillée de son apparence physique et de sa généalogie, de son caractère et de ses manières, de son comportement moral et de sa façon de prier, de sa conscience vivante de Dieu et de sa sollicitude envers ses semblables, de la grâce et de l'élégance de ses dires, et de l'agencement miraculeux des événements de sa vie. Ces descriptions, méticuleusement vérifiées et consignées avec le plus grand soin ne présentent, malgré le travail laborieux et colossal entrepris par les premiers biographes, qu'une vue partielle de l'âme radieuse du Prophète (ﷺ). Qu'Allah puisse tous les récompenser comme ils le méritent car ils nous ont légué un trésor inépuisable : la vie du Prophète (ﷺ), qui est accessible à tout un chacun quelles que soient ses origines ou sa race et ce, jusqu'à la fin des temps.

« En effet, vous avez dans le Messager d'Allah un excellent modèle à suivre pour quiconque espère en Allah et au Jour dernier et invoque Allah fréquemment. »
(Coran, 33:21)

C'est probablement pour toutes ces raisons qu'il ne s'était jamais aventuré à écrire une biographie du Prophète (ﷺ). En fait, il avait toujours considéré un tel travail comme au-delà de ses capacités. Mais certains de ses amis respectables firent pression sur lui afin qu'il s'attèle à la rédaction d'une biographie du Prophète (ﷺ) en arabe, qui s'adresserait à la génération intellectuelle moderne et qui serait en accord avec sa recherche empirique de savoir et son esprit critique, tout en respectant les méthodes d'étude scientifiques de l'histoire et de l'interprétation historique qui prévalent de nos jours. Chaque génération jette sur l'histoire un regard qui lui est propre, conforme à l'état des connaissances du moment et c'est une chose qu'il est nécessaire de faire. Il en va de même pour le diagnostic des maladies et les traitements médicaux qui évoluent aussi avec le temps. Cependant, même s'il est essentiel de garder ces idées à l'esprit, il ne devrait jamais être nécessaire d'apporter sa propre interprétation d'événements du passé de manière à les assimiler à notre propre idéologie et à nos préjugés qui diffèrent d'une personne à l'autre et changent au gré des jours. De la même manière, la biographie du Prophète (ﷺ) ne doit donner lieu à aucune récupération par des personnes malintentionnées ou simplement ignorantes, et ne doit pas servir à justifier ou à perpétuer un mouvement social ou politique, ou encore une idéologie particulière.

Finalement, Allah a guidé le cœur de l'auteur vers cette tâche et il s'y est dévoué corps et âme. Il est revenu sur les hadiths et a relu les écrits biographiques sur le Prophète (ﷺ), nouveaux et anciens, afin de tirer le meilleur parti de tout ce qu'il pouvait se procurer. Puis, se basant uniquement sur les ouvrages les plus authentiques qui traitent du sujet, il a entamé la rédaction du présent livre. Les

œuvres qui l'ont le plus aidé sont les livres de *Sihah* (Les six grands livres de Hadiths), *Sirat Ibn Hisham*, *Zad al-Ma'ad* de *Ibn Qayyim* et *Sirat Ibn Kathir* (qui faisait à l'origine partie d'un livre plus volumineux intitulé *Al-Bidayah wan-Nihayah*, mais qui finalement a pris la forme d'une biographie du Prophète en quatre volumes). Il a aussi essayé de tirer le meilleur parti de travaux modernes et des sources disponibles dans les langues européennes, dont quelques-unes qui révèlent certains événements de la vie du Prophète (ﷺ) ou jettent un regard nouveau sur la société et les royaumes des pays limitrophes de l'Arabie à la naissance de la période islamique. Il a entrepris de présenter une description exhaustive de la vie du Prophète (ﷺ), que ce soit sous l'aspect de la propagation de la foi, sous l'aspect éducatif ou celui purement intellectuel, sans jamais qu'aucune de ces composantes, prise individuellement, ne prenne le dessus sur les deux autres. Il a aussi mis beaucoup d'efforts à rendre le récit aussi clair, aussi facile à lire et aussi abordable que possible, ce qui, en soit, peut inciter le lecteur à vouloir suivre l'exemple du Prophète (ﷺ) dont la vie et la mission sont inégalées et uniques. Ce qu'il présente est donc la biographie du plus grand homme qui ait jamais foulé la terre, sans pareil dans aucune religion ou mouvement politique, en étant parfaitement confiant du magnétisme qu'elle aura sur les lecteurs. Par prudence, il ne placera donc devant les lecteurs que la description authentique des événements, sans vouloir les embellir ou les parer d'aucune manière. Car en dernier ressort, le langage de la Vérité est toujours direct, simple, et sans fioriture.

D'octobre 1975 (Shawwal 1395) à octobre 1976 (Shawwal 1396), l'auteur s'est entièrement dévoué à cette tâche, à part quelques courtes périodes de maladie ou de voyages, et il a pu remettre le manuscrit de la version arabe à l'éditeur à la fin du mois de Shawwal 1396.

Il fait plaisir à l'auteur d'exprimer sa reconnaissance à deux de ses amis qui l'ont beaucoup aidé à écrire ce livre. Le premier, Mawlana Bourahanouddin Sambhali, professeur de hadith à Nadwatoul 'Oulama, lui a été d'un grand secours en trouvant les hadiths pertinents et en vérifiant un certain nombre de sujets mentionnés par les biographes de la première heure. Le second, Mohioudin Ahmad, un collègue qui a aidé l'auteur en parcourant les sources occidentales, les encyclopédies et toute la littérature historique. Mohioudin Ahmad a également traduit l'ouvrage en anglais. Qu'Allah les récompense tous deux pour leur aide sincère et leur ardeur au travail.

Depuis quelque temps, l'auteur a pris l'habitude de dicter ses écrits à cause de sa mauvaise vision. De ce fait, il a du recourir à quelques étudiants de Daroul 'Ouloom. Parmi ceux-ci, deux étudiants, Mohammed Mou'adh de Indore et 'Ali Ahmad Goujrati, ainsi qu'un jeune professeur de Nadwi 'Oulama, Nour Alam Amini Nadwi, l'ont aidé plus particulièrement. Quant aux cartes géographiques incluses dans ce livre, une attention toute particulière a été consacrée à les établir de la manière la plus précise possible, car elles sont essentielles à la compréhension des situations géopolitiques décrites. Tandis que Mohammed Hasan Ansari (maîtrise en géographie), et le professeur Mohammed Shafi, Vice-Chancelier et chef du département de géographie à l'université islamique d'Aligarh, ainsi que ses

collègues, ont pris un intérêt particulier à préparer ces cartes, d'utiles suggestions ont été apportées par Mohammed Rabe'y Nadwi, chef de département de littérature arabe à Daroul 'Ouloom, Nadwatoul 'Oulama, qui est aussi l'auteur d'un ouvrage de référence sur la géographie de l'Arabie . Mille mercis, également, à Mahmood Akhtar, de l'université d'Allahabad, pour avoir établi de nouvelles versions de ces cartes pour les besoins des versions ourdou et anglaise. En dernier lieu, il faut mentionner le neveu de l'auteur, Syed Mohammed Al-Hasani, qui a traduit cet ouvrage en ourdou avec le même enthousiasme que certains des premiers ouvrages arabes de l'auteur. Qu'Allah les bénisse tous pour leur dur labeur.

Enfin, l'auteur implore la miséricorde d'Allah pour lui-même et supplie le Seigneur de rendre son travail bénéfique à ceux qui le parcourront. Si cet ouvrage réussit à susciter l'amour du Prophète (ﷺ) dans les cœurs des musulmans ou à créer chez les non-musulmans une soif d'en savoir plus à propos de cet être béni et de ses enseignements, l'auteur considérera ses efforts pleinement récompensés. Cependant, la vraie récompense qu'il souhaite et convoite ardemment serait qu'Allah accepte ce travail afin qu'il soit, pour lui, un moyen de trouver son Salut dans l'au-delà.

Rae Bareli

Le vendredi 15 décembre 1978

L'ÉPOQUE DE L'IGNORANCE

LES CONDITIONS RELIGIEUSES

Avant l'époque islamique, les grandes religions du monde avaient illuminé celui-ci de la lumière de la foi, de la moralité et du savoir ; mais dès le sixième siècle de l'ère chrétienne, chacune d'elles avait déjà déshonoré son nom. Avec le temps, des innovateurs perfides, des dissimulateurs sans scrupules, des prêtres et des prédicateurs impies avaient tant et si bien altéré les écritures et faussé les enseignements et les commandements de leurs religions respectives qu'il était devenu quasi impossible de se rappeler leur forme et leur contenu d'origine. Si le prophète de l'une ou l'autre de ces religions était revenu sur terre, il aurait sans aucun doute rejeté sa prétendue religion et accusé ses fidèles d'apostasie et d'idolâtrie.

À cette époque, le judaïsme avait été réduit à un amalgame de rituels et de sacrements ternes et sans vie, dénués de toute signification. De plus, en tant que religion soutenant la division raciale, il n'avait jamais eu aucun message à transmettre aux autres nations ou destiné au bien-être de l'humanité en général.

Il n'était pas même resté fidèle à sa croyance en l'unité de Dieu (croyance qui avait constitué, par le passé, sa principale caractéristique et qui avait élevé ses fidèles à un niveau supérieur à celui des adeptes des anciens cultes polythéistes), telle qu'enjointe par le prophète Abraham à ses fils et à son petit-fils, Jacob. Sous l'influence de leurs puissants voisins et conquérants, les juifs avaient adopté de nombreuses croyances et pratiques idolâtres, ce que les autorités juives modernes reconnaissent :

La colère des prophètes contre l'idolâtrie démontre, cependant, que le culte des déités était profondément ancré dans le cœur du peuple israélite, et il semble qu'il n'ait été totalement supprimé qu'après le retour de l'exil babylonien... À travers le mysticisme et la magie, plusieurs idées polythéistes se sont de nouveau immiscées parmi le peuple, et le Talmud confirme le fait que l'adoration idolâtrique est séduisante. [1](#)

La Gemara babylonienne² (si populaire au cours du sixième siècle qu'elle était souvent préférée à la Torah par les juifs orthodoxes) illustre de façon typique le caractère rudimentaire de la compréhension intellectuelle et religieuse des juifs du sixième siècle, et cela en raison des commentaires facétieux et imprudents sur Dieu, ainsi que des nombreuses croyances et idées totalement absurdes et scandaleuses que l'on y retrouve, ce qui dénote non seulement un manque de sensibilité, mais aussi un manque de consistance avec la croyance monothéique juive. [3](#)

Dès ses débuts, la chrétienté était livrée à la ferveur de ses évangélistes trop zélés, à l'interprétation arbitraire de ses principes par des pères de l'Église ignorants, et à l'iconolâtrie des païens convertis à la chrétienté. La doctrine de la trinité, qui s'est accaparée la première du dogme chrétien dès la fin du quatrième siècle a été décrite ainsi dans la *New Catholic Encyclopedia* : « *Il est difficile, dans la seconde moitié du*

20^e siècle, de présenter un exposé clair, objectif et honnête de la révélation, de l'évolution doctrinale et de la conception théologique du mystère de la trinité. Le débat trinitaire, tel que conçu par les catholiques romains ou par d'autres dénominations, n'est pas aussi homogène qu'on le croit. Deux choses se sont produites. Une entente entre les exégètes et les théologiens bibliques, incluant un nombre croissant de catholiques romains, selon laquelle nul ne doit discuter de la trinité telle que présentée dans le Nouveau Testament sans être réellement qualifié. Et une entente parallèle entre les historiens du dogme trinitaire et les théologiens méthodiques selon laquelle lorsque quelqu'un parle de trinitarisme non-qualifié, il fait alors référence à la période comprise entre les origines de la chrétienté jusqu'au dernier quart du 4^{ème} siècle. Car ce n'est qu'à ce moment-là que ce qui pourrait être appelé le dogme trinitaire définitif « un Dieu en trois personnes » a été profondément assimilé à la vie chrétienne et au mode de pensée chrétien. [1](#) »

Retraçant les origines des coutumes, rites, festivals et offices religieux païens chez les idolâtres convertis au christianisme, un autre historien de l'Église chrétienne nous fait un compte rendu explicite démontrant à quel point les premiers chrétiens s'efforçaient d'imiter les nations païennes. Le révérend James Houston Baxter, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de St. Andrews, écrit, dans son ouvrage intitulé *The History of Christianity in the Light of Modern Knowledge* (L'histoire de la chrétienté à la lumière des connaissances modernes) : « Si le paganisme a disparu, c'est moins par anéantissement que par absorption. Presque tout ce qui était païen a survécu en étant transmis au christianisme, qui lui a donné une appellation chrétienne. Privés de leurs faux dieux et héros, les hommes ont facilement et plus ou moins consciemment revêtu des attributs de ces dieux et héros un martyr local, en plus de donner son nom à une de leurs statues, reportant sur lui le culte et la mythologie associés aux déités païennes. Avant même la fin du siècle, le culte du martyr était devenu universel et ce fut le premier pas vers l'imposition d'un être humain déifié comme intermédiaire entre Dieu et l'homme qui, d'une part, était une conséquence de l'arianisme et qui, d'autre part, allait être à l'origine de nombreuses pratiques et de la foi typiques de l'époque médiévale. Plusieurs festivals païens furent adoptés et renommés ; dès l'an 400, le jour de Noël, qui était en fait l'ancien festival du soleil, était devenu le jour de naissance de Jésus. [1](#) »

Dès le début du sixième siècle, l'antagonisme entre les chrétiens de Syrie, d'Irak et d'Égypte sur la question des natures humaine et divine de Jésus les a poussés à des empoignades féroces. Le conflit avait pratiquement transformé chaque maison, église et séminaire chrétiens en camp ennemi, chacun condamnant et houspillant son adversaire tout en nourrissant envers lui des pensées sanguinaires. Les hommes débattaient avec acharnement à propos des nuances les plus subtiles de la foi et jouaient leur vie sur les questions les plus insignifiantes², comme si ces différences équivalaient à une confrontation entre deux religions ou deux nations antagonistes. Par conséquent, même pour le salut de l'humanité, les chrétiens n'étaient point disposés à mettre de l'ordre dans leurs affaires ni à contenir la méchanceté toujours croissante dans le monde, pas plus qu'ils n'en avaient le temps.

Dès les temps les plus reculés, en Iran, les mages adoraient, dans les oratoires ou dans les temples du feu, quatre éléments¹ (parmi lesquels le feu était le principal objet de dévotion) pour lesquels ils avaient élaboré tout un ensemble de rituels et de commandements. En pratique, cette populaire religion ne comportait que l'adoration du feu et l'adoration de Houare-kishaeta, ou le Soleil Brillant. Certains rituels accomplis dans un lieu de culte, voilà tout ce qu'exigeait d'eux cette religion ; dès qu'ils s'en étaient acquittés, ils étaient libres de vivre comme bon leur semblait. Rien ne pouvait donc distinguer un mage d'un semblable non-conscientieux et perfide.

Dans *L'Iran Sous les Sassanides*, Arthur Christensen écrit : « Il incombait aux fonctionnaires de prier le soleil quatre fois par jour, en plus du feu et de l'eau. Des hymnes différents étaient prescrits pour le lever et pour le coucher, pour le moment de prendre un bain, pour manger, boire, renifler, se coiffer, se couper les ongles, se soulager et allumer les bougies ; chacun de ces hymnes devait être récité à chacune de ces occasions avec la plus grande attention. C'est aux prêtres que revenait le devoir d'entretenir, de purifier et de surveiller le feu sacré qui jamais ne devait s'éteindre et qui jamais ne devait entrer en contact avec de l'eau. Par ailleurs, aucun métal ne devait jamais rouiller car les métaux étaient, eux aussi, révévés dans cette religion. [2](#) »

Pour faire leurs prières, les fidèles devaient toujours faire face au feu sacré. Le dernier empereur iranien, Yozdégard III, fit un jour un serment en disant : « Par le soleil, qui est le plus grand de tous les dieux ! ». Il avait ordonné à ceux qui avaient renoncé à la chrétienté pour revenir à leur religion première d'adorer le soleil publiquement afin de prouver qu'ils étaient sincères.¹ Le dualisme, i.e. le conflit des principes du Bien et du Mal, avait été défendu pendant si longtemps par les Iraniens qu'il était devenu la marque, ou le symbole de leur credo national. Ils croyaient que Ormuzd était celui qui créait tout ce qui était bien et bon et que Ahriman créait tout ce qui était mauvais, que les deux étaient en guerre constante et qu'ils gagnaient une bataille à tour de rôle. ² Les légendes zoroastriennes décrites par les historiens des religions ont une grande ressemblance avec la hiérarchie de dieux et de déesses et le côté fabuleux des mythologies hindoue et grecque. [3](#)

De l'Inde à l'Asie centrale, le bouddhisme a été transformé en religion idolâtre. Partout où les bouddhistes allaient, ils y amenaient leurs statues de Bouddha et les y installaient. ⁴ Bien que la religion tout entière, de même que la vie culturelle des bouddhistes, ait été éclipsée par l'idolâtrie, les étudiants des sciences religieuses se demandent sérieusement si Bouddha était un nihiliste ou s'il croyait en l'existence de Dieu. Ils s'étonnent que cette religion ait pu subsister en l'absence de foi ou de croyance en l'Être premier.

Au sixième siècle, l'hindouisme avait dépassé toutes les autres religions quant au nombre de dieux et de déesses qu'il comportait. Au cours de cette période, 33 millions de dieux et déesses ont été adorés par les hindous. La tendance à considérer tout chose pouvant nuire ou aider comme un objet de dévotion personnelle était à son apogée, encourageant ainsi la sculpture sur pierre ornée de motifs inédits. [1](#)

Décrivant les conditions religieuses de l'Inde durant le règne de Harsha (606-648), peu avant l'époque où l'islam fit son apparition en Arabie, l'historien hindou C.V. Vaidya écrit, dans son ouvrage intitulé *History of Mediaeval Hindu India* (Histoire de l'Inde hindoue médiévale) : « *L'hindouisme et le bouddhisme étaient tous deux des religions idolâtres à cette époque. Peut-être même que dans le bouddhisme, le côté idolâtre était encore plus intense que dans l'hindouisme. En effet, cette religion avait débuté avec la négation de Dieu pour éventuellement aboutir à l'adoration de Bouddha lui-même en tant que Dieu Suprême. Les évolutions subséquentes du Bouddha ont permis de conceptualiser d'autres dieux, tels les Bodhisatvas, et c'est ainsi que s'est solidement enracinée l'idolâtrie dans le bouddhisme, particulièrement au sein du mouvement Mahayana. Cette idolâtrie a progressé dans toute l'Inde comme à l'extérieur de ses frontières, tant et si bien que le mot utilisé pour désigner une idole, en ancien arabe², n'était nul autre que le nom de Bouddha.* ³ »

C. V. Vaidya poursuit ainsi : « *Il ne fait aucun doute qu'à cette époque, l'idolâtrie était répandue partout à travers le monde. De l'Atlantique au Pacifique, le monde entier était submergé par l'idolâtrie ; la chrétienté, le judaïsme, l'hindouisme et le bouddhisme rivalisaient, pour ainsi dire, les uns contre les autres dans leur adoration d'idoles.* ^[1] »

Un autre historien de l'hindouisme émet la même opinion sur la grande passion des hindous pour la multiplicité des déités au sixième siècle. Il écrit : « *Le processus de déification ne s'est pas arrêté là. Des dieux et des déesses de rang inférieur furent ajoutés au nombre toujours grandissant de déités jusqu'à ce qu'il y ait une multitude de ces dernières, dont plusieurs avaient été adoptées par les personnes les plus primitives qui étaient entrées dans l'hindouisme avec les dieux qu'elles avaient pour habitude d'adorer. On rapporte que le nombre total de déités avoisinait les 330 millions. Dans plusieurs régions du pays, les dieux de rang inférieur étaient autant, sinon plus vénérés que les dieux principaux.* ² »

Les Arabes avaient jadis suivi la religion d'Abraham et se distinguaient par le fait d'avoir sur leurs terres la première Maison de Dieu. Mais l'intervalle de temps qui les séparait des grands patriarches et prophètes du passé, ainsi que leur isolement dans les déserts arides de la péninsule arabe avait favorisé la naissance, chez eux, d'une exécrable idolâtrie. Cette adoration se rapprochait beaucoup de celle des hindous au sixième siècle. En associant d'autres divinités à Dieu, ils partageaient la même foi que tous les autres peuples polythéistes. Croyant fermement que l'Être Suprême était secondé par des dieux de rang inférieur pour la direction et le gouvernement de l'univers, ils étaient convaincus que leurs déités possédaient le pouvoir de les aider ou de leur nuire, de leur donner la vie ou la mort. L'idolâtrie, en Arabie, avait atteint un point où chaque région, chaque clan, et même chaque maison avait sa propre divinité. ¹

Trois cent soixante idoles avaient été installées à l'intérieur de la Ka'ba² – la maison construite par Abraham pour l'adoration du Seul et Unique Dieu – ainsi que dans sa cour. Non seulement les Arabes honoraient-ils les idoles sous forme de sculptures, ils

vénéraient également tous types d'idoles ; les pierres, les fétiches, les anges, les djinns et les étoiles étaient leurs déités. Comme ils croyaient que les anges étaient les filles de Dieu et que les djinns partageaient Sa divinité³, ils s'imaginaient qu'ils jouissaient de pouvoirs surnaturels et qu'ils devaient s'employer à les apaiser afin d'assurer leur propre bien-être.

LES CONDITIONS MORALES ET SOCIALES

Telle était la situation lamentable des grandes religions révélées par Dieu, à certaines époques, pour guider l'humanité. Plusieurs pays civilisés, dirigés par des gouvernements puissants, étaient de grands centres d'apprentissage, de culture et d'arts ; mais leurs religions avaient été si corrompues que plus rien ne subsistait de leur contenu et de leur sens profond. De plus, sur toute la surface de la terre, il ne se trouvait plus de réformateurs divinement inspirés pour guider l'humanité.

L'EMPIRE BYZANTIN

Le peuple, écrasé par de lourdes taxes prélevées par l'empire byzantin⁴, considérait l'allégeance à n'importe quel chef d'État étranger comme moins oppressive que l'empire de Byzance. Les insurrections et les révoltes étaient devenues si courantes qu'en 532, le peuple exprima son mécontentement de façon dramatique, à Constantinople, par la sédition « Nika » (sois vainqueur !) au cours de laquelle 30 000 personnes¹ perdirent la vie. Le seul passe-temps des chefs et des nobles était d'extorquer, sous divers prétextes, leurs richesses aux paysans tourmentés et de dilapider ces biens pour satisfaire leurs propres désirs. Leur engouement pour les plaisirs des sens et les festivités touchait souvent aux limites de la barbarie la plus abominable.

Les auteurs de *Civilization, Past and Present* ont dressé un tableau saisissant des passions contradictoires de la société byzantine pour l'expérience religieuse, d'une part, de même que pour les divertissements et les loisirs empreints de corruption morale d'autre part : « *La vie sociale byzantine était marquée d'énormes contrastes. Le comportement religieux était profondément enraciné dans l'esprit des gens. L'ascétisme et le monachisme étaient répandus dans tout l'empire et, à un degré étonnant, même les gens les plus ordinaires semblaient véritablement s'intéresser aux discussions théologiques les plus profondes, tandis que la vie quotidienne du peuple était empreinte d'un réel mysticisme religieux. Mais, à l'opposé, ces mêmes personnes appréciaient particulièrement les divertissements en tous genres. Le grand hippodrome, qui pouvait accueillir plus de 80 000 spectateurs, était le théâtre de courses de chars passionnément disputées qui divisaient la population tout entière en deux factions rivales : les « Bleus » et les « Verts ». Le peuple byzantin possédait à la fois un amour de la beauté et une propension à la cruauté et à la méchanceté. Ses loisirs étaient souvent sadiques et sanglants, ses tortures, horribles, et sa vie aristocratique était un mélange de luxe, d'intrigues et de vices.* ¹ »

L'Égypte possédait d'importantes ressources de maïs et des navires en abondance dont dépendait largement Constantinople pour sa prospérité, mais la gestion de tous

les rouages du gouvernement impérial de cette province ne visait que l'atteinte d'un même et unique objectif : tirer le meilleur profit des peuples conquis pour le bien-être des conquérants. Même dans les affaires religieuses, la politique visant à mettre fin à l'hérésie jacobite était poursuivie de façon impitoyable.² Bref, l'Égypte était une vache à lait dont les dirigeants n'étaient intéressés qu'à épuiser les ressources sans jamais lui fournir aucun fourrage.

La Syrie, un autre territoire considérable de l'empire byzantin, a toujours été considérée comme un terrain de prédilection pour les politiques expansionnistes du gouvernement impérial. Les Syriens étaient traités comme des esclaves ne méritant aucune merci de leurs maîtres, et jamais ils n'auraient pu prétendre à un meilleur traitement ou à plus d'égards de la part de leurs dirigeants. Le montant des taxes qu'on leur prélevait était si excessif et leur fréquence, si injuste que souvent, les Syriens n'avaient d'autres choix que de vendre leurs propres enfants pour s'acquitter de leurs dettes envers le gouvernement. Les persécutions injustifiées, la confiscation des biens, l'asservissement et les travaux forcés étaient quelques-unes des caractéristiques de la loi byzantine.³

L'EMPIRE PERSAN

Le zoroastrisme est la plus ancienne religion d'Iran. Zarathoustra, son fondateur, a vécu aux environs de 600-650 avant Jésus-Christ. L'empire persan, après s'être débarrassé de l'influence hellénistique, dépassait de loin, en étendue, en richesses et en magnificence l'empire byzantin. Ardashir I, l'architecte de la dynastie sassanide, a posé les fondations de son royaume en vainquant Artabanus V en l'an 224 après Jésus-Christ. À l'apogée de sa gloire, l'empire sassanide s'étendait aux territoires de l'Assyrie, du Khohistan, du Mède, du Fars (la Perse), de l'Azerbaïdjan, du Tabaristan (Mazandaran), de Sarak, de Marjan, de Marv, de Balkh (Bactriane), de Saghd (Sagdonie), du Sigistan (Sistan), de Hirat, du Hurasan, du Khwarizm (Khiva), de l'Irak et du Yémen et, pendant un certain temps, contrôlait les régions situées près du delta de la rivière, i.e. le Sind, le Kutch, le Kathiawar, le Malwa ainsi que quelques autres districts.

Ctesiphon (al-Mada'in), la capitale des Sassanides, avait pour alliées quelques villes situées sur les deux rives du Tigre. Au cours du cinquième siècle et des années suivantes, l'empire sassanide était connu pour sa magnificence, sa culture on ne peut plus raffinée, ainsi que la vie pleine d'aisance et les parties de plaisir dont profitait sa haute noblesse.

Le zoroastrisme a été fondé, dès le départ, sur le concept de la dualité universelle entre les ahura et les daeva, ou les forces du bien et du mal. Au troisième siècle, Mani fit son apparition en tant que réformateur du zoroastrisme. Au départ, Sapor I (240-271) embrassa les préceptes émis par l'innovateur, y resta fidèle pendant les dix années qui suivirent avant de revenir au mazdéisme. Le manichéisme était basé sur le dualisme de deux âmes opposées chez l'homme, l'une bonne et l'autre mauvaise. Afin de se délivrer de cette dernière, selon Mani, une personne devait s'adonner au

plus pur ascétisme et se tenir loin des femmes. Mani passa un certain nombre d'années en exil et retourna en Iran après l'avènement de Bahram I, mais fut arrêté, reconnu coupable d'hérésie et décapité. Ses convertis durent demeurer fidèles à ses enseignements, car nous savons que le manichéisme continua d'influencer la pensée et la société iraniennes longtemps après la mort de Mani.¹

Mazdak, fils de Bamdad, naquit à Nichapour au cinquième siècle. Il croyait au principe dichotomique de la lumière et des ténèbres, mais afin d'inhiber le mal émanant des ténèbres, il prêchait la communauté des biens et des femmes, que tous les hommes devaient partager également de la même façon qu'ils partageaient l'eau, le feu et le vent. Grâce à l'appui de l'empereur Kavadh, les mazdakites gagnèrent bientôt suffisamment d'influence pour provoquer un bouleversement communiste dans tout le pays. Les mauvais sujets s'arrogèrent la liberté de s'emparer des femmes et des biens des autres citoyens. Dans un manuscrit ancien, connu sous le nom de Namah Tinsar, les ravages faits à la société iranienne par l'application de la version communiste du mazdéisme sont décrits de façon explicite : « *La chasteté et les bonnes manières avaient été abandonnés aux chiens. Et furent propulsés à l'avant-scène ceux qui ne se comportaient guère avec droiture et qui n'avaient ni noblesse ni caractère, pas plus que de biens ancestraux ; totalement indifférents à leurs familles et à la nation, ils n'avaient ni métier ni profession ; et étant complètement sans cœur, ils étaient toujours prêts à créer des ennuis, à dissimuler la vérité et à calomnier les autres ; car c'était là, pour eux, l'unique profession par laquelle ils pouvaient atteindre la richesse et la renommée.* »¹

Arthur Christensen conclut, dans *Iran under the Sasanids* (l'Iran sous les Sassanides) :

Il résulta de tout cela qu'à plusieurs endroits, des paysans se révoltèrent et des bandits se mirent à entrer par effraction dans les maisons des nobles pour s'emparer de leurs biens et enlever leurs femmes. Des gangsters prirent possession de propriétés foncières, ce qui eut pour conséquence de dépeupler graduellement les fermes parce que leurs nouveaux propriétaires ne connaissaient rien à l'agriculture.

L'Iran antique a toujours eu une curieuse propension à souscrire aux appels extrémistes et aux mouvements radicaux car il a de tout temps subi l'influence de concepts politiques et religieux totalement irréconciliables. Il a souvent oscillé, comme par action et réaction, entre l'épicurisme et un célibat des plus stricts et, à d'autres moments, il a soit cédé passivement à une féodalité et à une royauté despotiques et à un clergé grotesque, soit glissé vers l'autre extrême, i.e. vers un communisme déréglé et licencieux. Toujours, il est passé à côté de ce caractère modéré, équilibré et égal si essentiel à une saine société.

Vers la fin de l'empire sassanide, au sixième siècle, tout le pouvoir civil et militaire se trouvait entre les mains des empereurs, qu'une barrière infranchissable séparait du peuple. En effet, ils se considéraient comme les descendants de dieux célestes ; Khosro Parviz, ou Chosroes II, s'était attribué le titre grandiose de « l'âme

immortelle parmi les dieux, et dieu sans égal parmi les êtres humains ; glorieux est son nom qui se lève avec le soleil et qui est la lumière de la nuit aux yeux noirs ». 2

Toutes les richesses et ressources du pays appartenait à l'empereur. Les rois, les grands et les nobles ne vivaient que pour amasser richesses et trésors, pierres précieuses et curiosités. Leur unique intérêt consistait à augmenter leur niveau de vie et à s'abandonner à la gaieté et aux rires, à tel point qu'il est difficile, pour nous aujourd'hui, de comprendre leur engouement pour l'amusement et la fête. Seul celui qui a étudié en profondeur l'histoire, la littérature et la poésie de l'Iran antique et qui connaît bien la magnificence de Ctesiphon, Aiwan-i-Kisra¹ et Bahar-i-Kisra², de la tiare des empereurs, les impressionnantes cérémonies de la cour, le nombre de reines et de concubines, d'esclaves, de cuisiniers et de serviteurs, d'oiseaux et d'animaux en captivité que possédaient les empereurs, et de dresseurs de ces animaux, etc. peut avoir une idée claire des longues suites de plaisirs vertigineuses de leur vie de débauche. 3 Nous pouvons juger de la vie d'aisance et de confort dont jouissaient les rois et les nobles de Perse d'après la façon dont Yazdagird III s'enfuit de Ctesiphon après avoir été capturé par les Arabes : il prit la fuite avec mille cuisiniers, mille chanteurs et musiciens, mille dresseurs de léopards et mille gardiens d'aigles, sans compter une suite innombrable. En dépit de tout cela, l'empereur était des plus malheureux parce qu'il trouvait qu'ils n'étaient pas assez nombreux pour lui remonter le moral. 4

Les gens du peuple étaient, en revanche, extrêmement pauvres et vivaient dans des conditions misérables. Le fait que les sommes sur lesquelles devaient être prélevées les différentes taxes ne fussent pas clairement établies fournissait aux percepteurs un prétexte pour soutirer des montants exorbitants. Les travaux forcés, les taxes écrasantes, la conscription dans l'armée en tant que valet de pied sans salaire et sans promesse de récompense étaient toutes des raisons qui avaient contraint un grand nombre de paysans à abandonner leurs champs pour se réfugier dans les temples et les monastères¹ où ils offraient leurs services. Dans leurs guerres sanglantes contre les Byzantins, guerres qui semblaient ne vouloir jamais prendre fin et qui n'apportaient ni intérêt ni profit au commun des mortels, les rois de Perse utilisaient leurs sujets comme chair à canon. 2

L'INDE

La remarquable réussite de l'Inde antique dans les domaines des mathématiques, de l'astronomie, de la médecine et de la philosophie lui avait valu une solide renommée, mais la plupart des historiens s'entendent sur le fait que son déclin social, moral et religieux commença au cours des premières décennies du sixième siècle. 3 C'est en effet à cette époque que des actes de débauche impudents et révoltants furent consacrés par la religion, au point où même les temples étaient devenus des cloaques de corruption. 4 La femme avait perdu son honneur et son respect dans la société, et les valeurs attachées à sa chasteté n'existaient plus. Il n'était pas rare qu'un mari ayant perdu aux jeux de hasard donne même sa femme pour s'acquitter de sa dette. 5 Pour que soit sauf l'honneur de la famille – surtout dans les classes plus élevées de

noble descendance – une veuve devait mourir brûlée vive au même bûcher funéraire que son défunt mari. Cette coutume, considérée par la société comme un acte de suprême fidélité de la femme envers son défunt mari⁶, était si enracinée parmi cette population qu'elle ne put être complètement abolie qu'après l'instauration de la loi britannique en Inde.

L'Inde s'est distanciee de ses voisins, ou plutôt de tous les autres pays du monde, en élaborant une stratification inflexible et totalement inhumaine de sa société basée sur l'inégalité sociale. Ce système, qui excluait les indigènes du pays considérés dès lors comme des parias, fut établi pour assurer la supériorité des conquérants aryens, tandis que les brahmanes le revêtaient d'une aura d'origine divine. Il canalisait tous les aspects de la vie quotidienne des gens selon leur hérédité et leur profession et était soutenu par des lois religieuses et sociales établies par les enseignants et les législateurs religieux. Son code de vie détaillé s'appliquait à toute la société, laquelle était divisée en quatre classes distinctes :

- (1) Les brahmanes (ou prêtres), qui détenaient le monopole de la célébration des rites religieux ;
- (2) Les Kshatriyas (ou nobles et guerriers), qui étaient censés gouverner le pays ;
- (3) Les Vaisyas (ou marchands, paysans et artisans) ;
- (4) Les Sudras (ou servants non-aryens), qui servaient les trois autres castes.

Les Sudras ou les *dasas* (mot qui signifie « esclaves ») formaient la majorité de la population ; on croyait qu'ils étaient nés des pieds de Brahma et qu'ils formaient donc la classe la plus avilissante, se trouvant au niveau le plus bas de la société. Selon le *Manu Shastra*, rien n'était plus honorable, pour un Sudra, que d'être au service des brahmanes et des autres castes supérieures.

Les lois sociales accordaient à la classe des brahmanes certains privilèges, ainsi qu'une position enviable au sein de la société. « Un brahmane qui se rappelle la *Rig Veda* », dit le *Manu Shastra*, « est totalement innocent et sans péché, même s'il profane les trois mondes. » Aucune taxe n'était imposée à un brahmane et il était impossible de l'exécuter pour un crime, quel que fût ce crime. Les Sudras, en revanche, ne pouvaient acquérir aucun bien ni en garder s'ils en recevaient d'une façon ou d'une autre. N'ayant pas même le droit de lire les écritures sacrées, les Sudras n'étaient pas autorisés à s'asseoir près d'un brahmane ni à le toucher. 1

L'Inde se tarissait et perdait de sa vitalité. Divisée en de nombreux petits états, luttant tous entre eux pour la suprématie, le pays tout entier était abandonné à l'anarchie, à la mauvaise gestion et à la tyrannie. De plus, le pays s'était coupé du reste du monde et s'était retiré dans sa coquille. Ses croyances arrêtées et la rigidité toujours plus grande de sa structure sociale, de ses normes, rites et coutumes inéquitables avaient rendu son état d'esprit rigide et statique. Sa mentalité de clocher et ses préjugés basés sur le sang, la race et la couleur portaient en eux les germes de

la destruction. Vidya Dhar Mahajan, anciennement professeur d'histoire au Punjab University College, écrit, sur la situation de l'Inde à la veille de la conquête musulmane : « *Les citoyens de l'Inde vivaient isolés du reste du monde. Ils étaient si contents d'eux-mêmes qu'ils ne s'intéressaient guère à ce qui se passait à l'extérieur de leurs frontières. Leur ignorance quant aux événements et aux développements qui avaient lieu en dehors de chez eux les mettait en position de faiblesse en plus de créer chez eux un sentiment de stagnation. La décadence les entourait de toutes parts. La littérature, durant cette période, était en veilleuse. L'architecture, la peinture et les arts étaient également affectés de façon défavorable. La société indienne était devenue statique et son système de castes, d'une grande rigidité. Les intouchables étaient forcés de vivre en dehors des villes.* » [1](#) »

L'ARABIE

L'idée même de la vertu et de la moralité était totalement inconnue aux anciens bédouins. Grands amateurs de vin et de jeux de hasard, ils avaient le cœur assez dur pour enterrer vivantes leurs propres filles. Le pillage des caravanes et les meurtres commis de sang froid pour des sommes misérables étaient les méthodes typiquement utilisées pour subvenir aux besoins des nomades. Les jeunes bédouines ne jouissaient d'aucun statut social, pouvaient être troquées comme n'importe quelle marchandise ou n'importe quel bétail échangeable, ou encore être héritées par les légataires du défunt. Il y avait certaines nourritures réservées pour les hommes seulement, que les femmes n'avaient pas le droit de toucher. Un homme pouvait avoir autant d'épouses qu'il le souhaitait, tout comme il pouvait se défaire de ses enfants s'il n'avait pas les moyens d'assurer leur subsistance. [2](#)

Des liens sacrés de fidélité liaient le bédouin à sa famille immédiate et étendue, ainsi qu'à sa tribu. Les batailles et les incursions étaient pour lui un divertissement sportif et le meurtre, une affaire insignifiante. Un incident sans importance pouvait parfois provoquer une guerre longue et sanglante entre deux puissantes tribus. Souvent, ces guerres se poursuivaient pendant aussi longtemps que quarante années, au cours desquelles des milliers d'hommes de chaque tribu finissaient par connaître une mort violente. [1](#)

L'EUROPE

Au début du moyen-âge, le flambeau du savoir se mit à vaciller faiblement, et tous les exploits littéraires et artistiques de l'époque classique semblaient destinés à être perdus à jamais sous l'influence des jeunes et vigoureuses races germaniques qui s'étaient élevées jusqu'au pouvoir politique dans le Nord et l'Ouest de l'Europe. [2](#) Les nouveaux dirigeants ne trouvaient ni plaisir ni honneur dans la philosophie, la littérature et les arts des nations sises à l'extérieur de leurs frontières, et semblaient être aussi grossiers que leur esprit était rempli de superstitions. Effrayés par les horribles fantômes émanant de leur cerveau en délire, [3](#) leurs moines et membres cléricaux, dont la vie était une longue routine d'atroces et inutiles tortures qu'ils s'infligeaient eux-mêmes, abhorraient la compagnie des êtres humains. Ils en étaient

encore à débattre de la question à savoir si la femme a l'âme d'un être humain ou celle d'un animal, ou encore si elle possède un esprit fini ou infini. La femme, de son côté, ne pouvait ni acquérir de biens ni hériter, pas plus qu'elle n'avait le droit de vendre quoi que ce fût.

Dans son livre intitulé *The Making of Humanity*, Robert Briffault écrit : « *Du cinquième au dixième siècle, l'Europe sombre dans une nuit de barbarisme dont les ténèbres s'épaississent de plus en plus. C'était un barbarisme de loin plus affreux et horrible que celui des sauvages primitifs, car il s'agissait du corps en décomposition de ce qui avait naguère été une grande civilisation. Toute empreinte et marque de civilisation avaient été complètement effacées. Là où son développement avait été à son apogée, i.e. en Italie et en Gaule, tout n'était plus que ruine, misère et dissolution déliquescence.* » [1](#) »

L'ÉPOQUE DE LA GRANDE NOIRCEUR ET DE LA DÉPRESSION

Le sixième siècle, i.e. celui au cours duquel le Prophète de l'islam a vu le jour, était l'époque la plus sombre de l'histoire, une période des plus déprimantes où l'humanité, sombrant dans un découragement total, avait abandonné tout espoir de renouveau et de renaissance. C'est là la conclusion tirée par l'illustre historien H.G. Wells, qui résume l'état dans lequel se trouvait le monde au moment où les empires sassanide et byzantin s'effritaient jusqu'à un épuisement proche de la mort : « *La science et la philosophie politique semblaient bel et bien mortes, à ce moment-là, dans ces deux empires décadents en guerre l'un contre l'autre. Avant de disparaître, les derniers philosophes d'Athènes avaient préservé, avec beaucoup de respect, les grands textes littéraires du passé. Mais il ne se trouvait plus d'hommes valeureux dans le monde, de penseurs indépendants et audacieux pour perpétuer une longue tradition de franc-parler, de curiosité et d'études objectives qui se manifestaient dans ces écrits. Le chaos social et politique explique en grande partie la disparition de cette classe de personnes, mais il existe une autre raison pour laquelle l'intelligence humaine était stérile à cette époque : autant en Perse qu'à Byzance, c'était une époque d'intolérance. Les deux étaient des empires religieux, et ils l'étaient d'une façon qui entravait grandement les libres activités de l'esprit humain.* » [1](#) »

Le même écrivain, après avoir décrit les événements ayant mené à l'attaque des Sassanides contre Byzance et, éventuellement, à la victoire de cette dernière, nous éclaire, en ces termes, sur la profondeur de la dégradation morale et sociale dans laquelle ces deux grandes nations avaient sombré :

Un amateur d'histoire passant le monde en revue au début du septième siècle aurait sans doute conclu, de façon tout à fait raisonnable, que ce n'était qu'une affaire de quelques siècles avant que l'Europe et l'Asie tout entières ne tombent sous la domination mongole. Il n'y avait, en Europe occidentale, aucun signe d'ordre ou d'union, et les empires byzantin et persan étaient manifestement voués à une destruction mutuelle. L'Inde, de son côté, était également divisée et perdue.

LE CHAOS MONDIAL

En résumé, la race humaine tout entière semblait se diriger très rapidement vers la voie la plus escarpée et la plus rapide menant à l'autodestruction. L'homme avait oublié son Maître et était devenu, par conséquent, oublieux de lui-même, de son avenir et de sa destinée. Il n'arrivait plus à faire la distinction entre le vice et la vertu, entre le bien et le mal, et si ce sentiment venait à effleurer son esprit ou son cœur, il ignorait ce qu'il était car il n'arrivait plus à le reconnaître. Jamais il ne portait l'attention de son esprit sur des questions telles que la foi ou l'au-delà, car il n'en avait ni l'intérêt ni le temps. Il était beaucoup trop occupé pour accorder ne fut-ce qu'un instant à la nourriture de son âme, à l'Esprit, au jour dernier, ou à la délivrance des péchés, à servir l'humanité ou à rétablir sa propre santé morale. C'était une époque où, dans un pays tout entier, il était impossible de trouver un seul homme se préoccupant de sa foi, adorant le Seul et unique Seigneur de l'univers sans rien lui associer ou semblant s'inquiéter sincèrement de l'avenir de plus en plus sombre de l'humanité. C'était là la situation qui prévalait alors dans le monde, décrite de façon si explicite, par Dieu, dans le Coran : « *La corruption est apparue sur la terre et sur la mer à cause de ce que les gens ont accompli de leurs propres mains, afin qu'Allah leur fasse goûter une partie de ce qu'ils ont œuvré ; peut-être reviendront-ils vers Allah ?* » (Coran, 30:41).

LA VENUE DU PROPHÈTE MOHAMMED

C'est par la volonté d'Allah que l'éclat glorieux qui allait illuminer à jamais les ténèbres du monde a jailli du cœur de l'Arabie. C'était l'endroit le plus sombre du globe terrestre ; il avait donc besoin de l'étoile la plus rayonnante pour dissiper l'obscurité qui l'enveloppait.

Allah avait choisi les Arabes pour porter l'étendard de l'islam et propager son message aux quatre coins du monde parce que ces gens étaient candides et que rien n'était gravé sur leur esprit et leur cœur, du moins rien qui fut gravé assez profondément pour qu'il fut impossible d'en faire table rase. Les Romains, les Iraniens et les Indiens, profondément fiers des heures de gloire de leurs arts et de leur littérature, de leur philosophie, de leur culture et de leur civilisation étaient accablés par le lourd poids de leur passé ; ils souffraient d'un réflexe conditionné de narcissisme qui s'était gravé de façon indélébile dans leur esprit. À cause de leur inexpérience et de leur ignorance, ou plutôt à cause de leur vie nomade, les marques laissées dans la mémoire des Arabes n'étaient guère profondes et c'est pourquoi elles étaient susceptibles d'être facilement oblitérées et remplacées par de nouvelles impressions. En phraséologie moderne, nous dirions qu'ils étaient atteints de non-réceptivité, à laquelle on pouvait facilement remédier, tandis que d'autres nations civilisées, ayant l'esprit rempli d'images du passé, étaient hantées par une irrationalité obsessionnelle qui jamais n'aurait pu être écartée de leurs pensées.

Les Arabes, relativement naïfs et francs, possédaient une volonté de fer. S'ils n'arrivaient pas à accepter une croyance, jamais ils n'hésitaient à la combattre avec l'épée ; mais, convaincus de la vérité d'une idée, ils y restaient fidèles contre vents et marées et étaient toujours prêts à sacrifier leur vie pour elle.

C'est cette mentalité des Arabes que l'on retrouvait chez Souhayl bin 'Amr, au moment de la rédaction de l'armistice de Houdaybia. Le document commençait ainsi : « Voici ce à quoi a consenti Mohammed, l'apôtre d'Allah ». Souhayl protesta immédiatement : « Par Allah ! Si j'avais attesté que tu es l'apôtre d'Allah, je ne t'aurais pas exclu de Sa Maison ni combattu ! ». Et c'est cette même tournure d'esprit arabe que reflètent les injonctions de 'Ikrama bin Abou Jahl. Poursuivi de près par les forces byzantines, il s'écria : « Quels imbéciles vous faites ! J'ai manié l'épée contre le Messager d'Allah ; croyez-vous donc que j'abandonnerai ? ». Par la suite, il appela ses compagnons d'armes : « Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui veuille me faire le serment de mourir ? ». Plusieurs hommes s'offrirent aussitôt et combattirent vaillamment jusqu'à ce qu'ils soient tous mutilés et qu'ils succombent de façon héroïque. [1](#)

Les Arabes étaient des gens sincères et sans prétentions, pratiques et sérieux, travailleurs, entreprenants et directs. Ils n'étaient point hypocrites et détestaient être pris au piège. Comme toutes les personnes ayant la franchise dans l'âme, ils s'exprimaient toujours de façon directe, et lorsqu'ils avaient pris une décision, elle était irrévocable. Un incident qui eut lieu avant la hijrah (migration) du Prophète, à

l'occasion du second pacte de 'Aqaba, illustre très clairement le caractère des Arabes.

Ibn Ishaq rapporte que lorsque Aus et Khazraj firent serment de leur foi au Prophète à 'Aqaba, 'Abbas bin 'Oubada, de Khazraj, dit à son peuple : « Ô hommes de Khazraj ! Êtes-vous conscients de ce à quoi vous vous engagez en soutenant le Prophète ? Ce sera une guerre envers et contre tous ! Si vous croyez qu'une fois que vous aurez perdu vos biens et que vos nobles auront été tués vous n'aurez alors qu'à le livrer à ses ennemis, alors faites-le donc maintenant ; car, par Allah, cela ne fera que vous couvrir de honte en ce monde et dans l'au-delà. Mais si vous avez décidé de tenir parole même si vos biens sont détruits et que vos nobles sont tués, alors allez-y ; car, par Allah, cela vous apportera profit et succès ici-bas comme dans l'au-delà. ». Les hommes de Khazraj répondirent : « Nous promettons notre soutien même si nous perdons nos biens et que nos dirigeants sont tués ; mais, ô Messager d'Allah, quelle sera notre récompense pour avoir été fidèle à notre parole ? ». « Le Paradis », répondit le Prophète. Sur ce, ils dirent : « Tends-nous la main » ; le Prophète s'accomplit et ils prêtèrent serment. [1](#)

Et, en effet, les Ansar [2](#) restèrent fidèles à leur engagement. Une réplique que donna, plus tard, S'ad bin Mu'adh au Prophète exprime parfaitement leurs sentiments : « Par Allah, si tu poursuivais ta marche jusqu'à aussi loin que Bark al Ghimad³, nous t'accompagnerions ; et si tu décidais de traverser la mer, nous plongerions avec toi. [4](#) »

« Ô mon Seigneur ! Cet océan a interrompu ma marche alors que je souhaitais la poursuivre afin de proclamer Ton nom sur toutes les terres et mers. » [5](#) Telles furent les paroles désespérées de 'Ouqba bin Nafi' au moment où il atteignit la côte de l'océan Atlantique. Ces paroles, prononcées par 'Ouqba au moment où sa victorieuse avance était bloquée par l'océan en disent très long sur la sincérité, la confiance inébranlable et la volonté de fer des Arabes lorsqu'ils accomplissaient une tâche dont ils ne doutaient pas de la véracité.

Les Grecs, les Byzantins et les Iraniens étaient des peuples d'une trempe différente. Habités à perpétuer leur domination du moment qu'ils sentaient sur le déclin et à saisir toutes les opportunités pour prolonger leur heure de gloire, ils n'avaient guère le courage de se battre contre l'injustice et la brutalité qui sévissaient. Aucun idéal ni principe ne les intéressait ; aucune opinion ni aucun appel n'était assez convaincant pour faire vibrer leurs cordes sensibles, pas suffisamment du moins pour qu'ils aillent jusqu'à compromettre leur confort et leurs plaisirs quotidiens.

N'ayant point été altérés par les raffinements et l'ostentation que l'on retrouve chez ceux qui font étalage de leurs richesses et de leur luxe dans les cultures supérieures, les Arabes n'avaient pas développé cette méticulosité qui enduret le cœur et ossifie le cerveau, qui ne permet point aux émotions de s'enflammer et qui toujours agit comme inhibiteur lorsque la foi ou la conviction réveille l'enthousiasme. C'est là l'apathie qui jamais ne s'efface du cœur d'une personne.

Franchement honnêtes et sincères, les Arabes n'avaient nullement de goût pour l'intrigue et la duplicité. Ils étaient de courageux et intrépides combattants habitués à la vie simple et dure parsemée de dangers. Ils passaient le plus clair de leur temps à dos de cheval, parcourant le désert aride. Telles étaient les dures règles essentielles à une nation destinée à accomplir une lourde tâche, surtout à une époque où l'aventure et l'entreprise devaient suivre les mêmes lois que celles des Mèdes et des Persans.

L'ignorance générale des Arabes – ignorance exempte de la honte et des reproches qui l'accompagnent habituellement – leur avait fait conserver leur vivacité naturelle et leur énergie intellectuelle. Étrangers au philosophisme et à la sophistique, à la ratiocination et à la chicanerie, ils avaient préservé leur équilibre d'esprit, leur détermination et leur ferveur.

La perpétuelle indépendance de l'Arabie du joug des envahisseurs avait fait des Arabes un peuple aussi libre que les oiseaux ; ils jouissaient des avantages de l'égalité entre les hommes et de la beauté sans fard de leur environnement naturel sauvage et ne connaissaient pas la pompe, la majesté et l'attitude hautaine des empereurs. Le tempérament servile du peuple de la Perse antique avait, lui, contribué à élever les monarques sassanides au statut d'êtres surnaturels. Si un roi prenait un médicament quelconque ou s'il devait subir une phlébotomie, une proclamation était faite dans la capitale obligeant tous les citoyens à suspendre leurs activités commerciales ce jour-là. [1](#) Si le roi éternuait, personne n'osait élever la voix pour lui souhaiter la bénédiction, tout comme on ne s'attendait de personne qu'il dise « amen » lorsque le roi prononçait une prière. Le jour où le roi rendait visite à un noble ou à un chef était considéré comme un événement si mémorable que la famille de l'heureux élu, transportée de joie, établissait un nouveau calendrier qui commençait à partir de ce même jour. Il s'agissait d'un honneur si rare que le noble à qui le roi avait rendu visite était exempté de taxes durant une période donnée, en plus de jouir d'autres récompenses telles que fiefs et robes d'honneur. [2](#)

Nous pouvons nous imaginer ce que devait être une audience devant le roi pour ceux à qui avait été accordée une telle permission. Les convenances exigeaient de tous les courtisans, même des plus grands nobles et dignitaires, qu'ils se tiennent debout et en silence, les mains croisées au niveau du nombril et la tête inclinée en signe de révérence¹. En fait, c'était là l'étiquette cérémonielle exigée, pour les audiences, au cours du règne de Chosroes I (531-579), connu sous les noms de Anoushirvan (l'âme immortelle) et 'Adil (le juste). On peut facilement s'imaginer les cérémonials pompeux en vogue au cours du règne des rois sassanides réputés, à juste titre, pour avoir été tyrans et despotes.

La liberté d'expression (la censure et la critique encore moins) était un luxe que nul ne se permettait jamais dans le vaste royaume des Sassanides. Christensen rapporte, en invoquant l'autorité de Tabari, une histoire au sujet de Chosroes I, connu sous le nom de « la poussière » parmi les rois sassanides, qui démontre le genre de « liberté d'expression » autorisée par les rois iraniens et le prix que devaient payer ceux qui avaient eu l'imprudence d'exprimer tout haut leurs pensées.

Il rassembla son conseil et ordonna à son secrétaire responsable des taxes de lire à voix haute les nouveaux tarifs de perception. Lorsque le secrétaire eut terminé, Chosroes I demanda à deux reprises si quelqu'un voyait quelque objection aux nouvelles dispositions. Tous gardèrent le silence, mais lorsqu'il posa la même question une troisième fois, un homme se leva et demanda très respectueusement si l'intention du roi était d'établir une taxe d'une durée illimitée sur des biens périssables car si c'était le cas, avec le temps cela deviendrait injuste. « Maudit sois-tu, imprudent ! » cria le roi, « à quelle classe appartiens-tu ? » « Je suis l'un des secrétaires », répondit l'homme. « Alors », ordonna le roi, « battez-le à mort avec vos trouses à crayons ». Sur ce, chaque secrétaire se mit à le battre avec sa trousse à crayons jusqu'à ce que le pauvre homme expire, suite à quoi ils s'exclamèrent : « Ô roi, toutes les taxes que tu as perçues sur nous, nous les jugeons justes et équitables » [\[1\]](#)

Les conditions horribles dans lesquelles se trouvaient les classes économiquement faibles dans l'Inde de l'époque, classes dont les gens étaient condamnés à être des intouchables par les lois sociales et religieuses promulguées par les Aryens, défie l'entendement humain. Victime d'une infâme indignité, cette malheureuse classe d'êtres humains était traitée à peu près de la même manière que les animaux à l'exception près que ses membres appartenaient à l'espèce humaine. Selon cette loi, un sudra qui attaquait un brahmine, ou qui tentait de le faire, devait être amputé du membre qui avait participé à l'attaque ou à la tentative d'attaque. Un sudra, s'il avait eu la prétention d'enseigner quoi que ce fut à quelqu'un, était forcé de boire de l'huile bouillante en guise de punition. [\[2\]](#) D'une manière générale, la peine encourue pour avoir tué un chat, un chien, une grenouille, un caméléon, un corbeau ou un hibou était la même que celle encourue pour avoir tué un sudra. [\[3\]](#)

Les mauvais traitements injustifiés subis par les sujets des empereurs sassanides ne furent pas le lot des hommes de Byzance ; mais par leur arrogance et leur politique fondée sur l'étalage des titres et des attributs de leur toute-puissance, les Césars de Rome avaient toutes les caractéristiques de leurs homologues orientaux.

Au sujet des règles arbitraires et de la majesté des empereurs romains, Victor Chopart écrit : « *Les Césars étaient des dieux, mais ils ne l'étaient pas par hérédité ; quiconque s'élevait jusqu'au pouvoir devenait dieu à son tour sans qu'aucun signe distinctif ne l'eut fait reconnaître à l'avance. La transmission du titre d'Auguste n'était régie par aucune loi constitutionnelle ; elle était acquise par la victoire sur les rivaux et le rôle du Sénat se limitait à ratifier la décision rendue par les armes. Cette situation devint évidente au cours du premier siècle du principat, qui était simplement la continuité de la dictature militaire.* » [\[1\]](#) »

Si l'on compare la servile soumission de l'homme du peuple de Byzance et de Perse avec l'esprit de liberté, la fierté, le tempérament et le comportement social des Arabes d'avant l'islam, on ne peut que constater la différence entre la vie sociale et la disposition d'esprit des Arabes et celles des autres nations.

« Puisses-tu être à l'abri de la fragilité » et « Je te souhaite un bon matin » étaient quelques-unes des salutations fréquemment utilisées par les Arabes pour saluer leurs rois. Ils étaient si désireux de préserver leur dignité, leur amour-propre, leur honneur et leur liberté qu'il n'était pas rare qu'ils refusent de satisfaire aux demandes de leurs chefs ou de leurs dirigeants. Une histoire racontée par les historiens arabes décrit admirablement les vertus rudimentaires de courage et de franc-parler des Arabes. Un roi arabe réclama une jument appelée Sikab à son propriétaire appartenant à la tribu Bani Tamim. L'homme refusa catégoriquement et, sur-le-champ, composa un poème dont les premières strophes allaient comme suit : «

Sikab est une bonne jument, aussi précieuse que l'or,

Trop précieuse pour être offerte ou vendue.

Et, la dernière strophe disait :

Oublie donc cette idée de te l'accaparer

Car tous tes efforts, je les ferais échouer. [\[1\]](#)

Les vertus communes à tous les Arabes, hommes et femmes, étaient leur fierté presque démesurée, leur grande ambition, leur noble maintien, leur générosité magnanime, ainsi qu'un intense esprit de liberté. Nous retrouvons toutes ces particularités du caractère arabe décrites dans l'affaire ayant mené au meurtre de 'Amr bin Hind, le roi de Hira. On rapporte qu'une fois, 'Amr bin Hind envoya un émissaire chez 'Amr bin Koulthoum, le fier cavalier et célèbre poète de la tribu de Banu Taghlib, afin d'inviter ce dernier à lui rendre visite. Il lui demandait également d'amener sa mère, Layla bint Mouhalhil, afin qu'elle rencontre sa propre mère. 'Amr partit donc de Jazira pour se rendre à Hira avec quelques-uns de ses amis, et sa mère, Layla, les suivit accompagnée d'un certain nombre de femmes. Des pavillons avaient été érigés entre Hira et l'Euphrate. Dans l'un d'eux, 'Amr bin Hind reçut 'Amr bin Koulthoum, tandis que Layla s'installa avec Hind dans une tente voisine. 'Amr bin Hind, cependant, avait déjà donné pour instruction à sa mère de congédier les servantes avant le dessert, et ainsi faire attendre Layla. Hind congédia donc ses servantes au moment convenu et demanda à son invitée : « Ô Layla, passe-moi ce plat. ». Layla se sentit insultée et s'exclama, confuse : « Que ceux qui veulent quelque chose aillent le chercher eux-mêmes. ». Mais en dépit de ce refus, Hind insista jusqu'à ce que Layla, excédée, se mette à crier : « Ô quelle honte ! À l'aide, Taghlib, à l'aide ! ». Le sang de 'Amr bin Koulthoum se mit à bouillir en entendant les cris de sa mère et, s'emparant d'une épée accrochée à un mur, il porta au roi un seul coup, mortel. Au même instant, les hommes de la tribu de Banu Taghlib saccagèrent les tentes, après quoi ils quittèrent Jazira à toute vitesse. 'Amr bin Koulthoum raconta cette histoire dans une ode constituant un excellent exemple de l'idéal de la chevalerie pré-islamique. Elle a été incluse dans le Sab'a Mou'allaqat, ou les Sept Odes Suspensives. [\[1\]](#)

Nous retrouvons la même tradition arabe de démocratie, tempérée par une certaine aristocratie, dans une rencontre qui eut lieu entre un envoyé arabe, Moughira bin Shou'ba, et Roustam, le général sassanide et administrateur de l'empire. Lorsque Moughira fut introduit dans la splendide cour de Roustam, il trouva ce dernier assis sur un trône. Moughira, suivant la coutume des Arabes, s'avança directement vers lui et s'assit sur le trône, à ses côtés. Les courtisans de Roustam ne perdirent pas une seconde pour le faire descendre du trône de leur chef. Alors Moughira dit : « *Nous avions entendu dire que vous étiez un peuple des plus sagaces, mais maintenant je me rends compte qu'il n'y a pas peuple plus imbécile que vous. Nous, les Arabes, traitons tout le monde de façon égale et nous ne réduisons personne à l'esclavage, sauf sur le champ de bataille. J'avais présumé que vous vous comportiez avec la même sagacité envers vos semblables. Mais vous auriez dû nous dire que vous aviez élevé certains d'entre vous au statut de divinité ; nous aurions alors compris qu'aucun dialogue n'était possible entre nous. Et dans ce cas, nous n'aurions pas traité avec vous comme nous l'avons fait, pas plus que nous ne serions venus vous voir, bien que ce soit vous qui nous avez invités ici.1* »

Une autre raison pour laquelle le dernier Prophète (ﷺ) a été envoyé en Arabie est la présence de la Ka'ba sur cette terre, la Maison d'Allah construite par Abraham et son fils Ismaël pour qu'elle soit le centre de l'adoration du Dieu Unique.

« **La première Maison qui ait été édifiée pour les gens, c'est bien celle de Bakka² (la Mecque), un endroit béni et une bonne direction pour l'univers.** » (Coran, 3:96)

Dans l'Ancien Testament, il est fait mention de la vallée de Baca. La signification que donnèrent à ce mot les premiers traducteurs de la Bible est « la vallée des larmes », mais les traducteurs suivants lui donnèrent un sens plus juste. Selon les spécialistes contemporains de la Bible, le mot signifie plutôt « une vallée aride » et ils ajoutent : « le psalmiste avait manifestement à l'esprit une vallée particulière dont les conditions naturelles lui ont inspiré ce nom. » ³ Cette vallée aride, qui peut facilement être identifiée à celle de la Mecque, est donc mentionnée dans les Psaumes.

« Heureux les habitants de ta maison,

ils te louent sans cesse.

Heureux les hommes dont la force est en toi,

qui gardent au cœur les montées.

Passant par la vallée de Baca,

ils en feront un lieu de source. » (Psaumes, 84 :5-7)

La naissance du Prophète Mohammed (ﷺ) dans la ville de la Mecque était réellement une réponse aux prières d'Abraham et de son fils Ismaël, prières qu'ils avaient prononcées alors qu'ils jetaient les fondations de la Ka'ba. Ils avaient imploré Allah

en ces mots : « **Notre Seigneur! Envoie l'un des leurs comme messenger parmi eux, pour leur réciter Tes versets, leur enseigner le Livre et la Sagesse, et les purifier. Car c'est Toi, certes, le Puissant, le Sage!** » (Coran, 2:129)

Une des règles fixes d'Allah est qu'Il répond toujours aux prières de ceux qui sont pieux, dévoués, et dont le cœur est pur. Les Messagers d'Allah occupent, sans l'ombre d'un doute, un rang supérieur à celui des croyants les plus pieux. Toutes les écritures et prophéties anciennes en témoignent. Même l'Ancien Testament atteste qu'Allah a répondu à la supplication d'Abraham au sujet d'Ismaël. Dans la Genèse on peut lire : « *En faveur d'Ismaël aussi, je t'ai entendu : je le bénis, je le rendrai fécond, je le ferai croître extrêmement, il engendrera douze princes et je ferai de lui un grand peuple.* » (Genèse, 17:20)

C'est donc la raison pour laquelle le Prophète (ﷺ) a dit : « Je suis le résultat de la prière d'Abraham et de la prophétie de Jésus.¹ ». En dépit des nombreuses révisions et altérations qu'il a subies, l'Ancien Testament contient toujours les preuves qu'Allah a répondu à cette prière d'Abraham. Remarquez la référence très claire, dans le Deutéronome, à la venue d'un autre prophète : « Ton Dieu suscitera pour toi, du milieu de toi, parmi tes frères, un prophète comme moi, que vous écouteriez. » (Deutéronome, 18:15)

Le pronostic de Moïse, « parmi tes frères », indique clairement que ce prophète, promis par Dieu, allait être issu des Ismaélites, qui étaient les cousins des Israélites. Dieu, dans le même livre, réitère Sa promesse : « Et mon Seigneur me dit : « Ils ont bien parlé. Je leur susciterai, du milieu de leurs frères, un prophète semblable à toi, je mettrai mes paroles dans sa bouche et il leur dira tout ce que je lui commanderai. » (Deutéronome, 18:17-18)

Les mots “je mettrai mes paroles dans sa bouche” ne peuvent faire référence qu'au Prophète (ﷺ), qui allait réciter et transmettre à son peuple la révélation divine telle qu'il la recevait, mot pour mot. D'ailleurs, le Coran mentionne cette caractéristique du Prophète : « **Et il ne prononce rien sous l'effet de la passion; ce n'est rien d'autre qu'une révélation inspirée** » (Coran, 53:3-4)

Toujours au sujet de la révélation qui a été descendue au prophète Mohammed (ﷺ), le Coran dit : « **Le faux ne l'atteint (le Coran) d'aucune part, ni par-devant ni par derrière ; c'est une révélation émanant d'un Sage, Digne de louange.** » (Coran, 41:42)

Mais, contrairement au Coran, la Bible, de même que ceux qui suivent ses enseignements, attribuent la rédaction des livres dont la Bible est constituée à « d'anciens sages » et à de « grands professeurs », mais jamais à l'Auteur Divin Lui-même. Les spécialistes contemporains de la Bible sont parvenus à la conclusion que : « *Les anciennes traditions juives attribuaient les textes du Pentateuque¹ (à l'exception des huit derniers versets décrivant la mort de Moïse) à Moïse lui-même. Mais les nombreuses inconsistances et contradictions qu'ils contiennent ont retenu l'attention des rabbins qui employèrent leur ingéniosité à les concilier.* ² »

En ce qui concerne les « livres » constituant la deuxième partie du Nouveau Testament, nul n'a jamais considéré qu'ils étaient d'origine divine, ni dans la forme ni dans le contenu. Les derniers scribes rapportent que ces livres contiennent des comptes rendus biographiques, ainsi que quelques anecdotes sur Jésus, et qu'ils ne sont nullement des livres de révélation envoyés au Maître. [3](#)

Nous allons maintenant étudier la position géographique de l'Arabie qui, reliée aux continents asiatique, africain et européen par des routes terrestres et maritimes, occupait le meilleur emplacement pour être le centre [4](#), la source dont allait émaner la lumière du savoir divin et le phare qui guiderait le monde entier vers son Créateur. Ces trois continents avaient été les berceaux de grandes civilisations et de puissants empires, tandis que l'Arabie, qui constituait le centre par où passaient les marchandises de tous les pays, [1](#) des plus près aux plus éloignés, offrait, aux différentes races et nations, l'occasion de se rencontrer et d'échanger leurs idées et leurs points de vue. À cette époque, deux grands empires, l'empire sassanide et l'empire byzantin, situés de part et d'autre de la péninsule arabe, régnaient sur le monde. Tous deux étaient grands, riches et puissants et étaient en guerre continue l'un contre l'autre. Malgré cela, l'Arabie a toujours jalousement gardé son indépendance et n'a jamais permis à aucun des deux empires de s'emparer d'elle, barrant l'accès à quelques territoires se situant aux frontières. À l'exception de quelques tribus vivant en périphérie, les Arabes du désert accordaient une très grande importance à leur dignité et à leur entière liberté et ne permettaient jamais à aucun despote de les asservir. Un tel pays, libre de toutes les contraintes politiques et sociales communes aux autres nations, constituait l'endroit idéal pour devenir le centre d'un Message universel prêchant l'égalité entre les hommes, la liberté et la dignité.

Pour toutes ces raisons, Allah avait choisi l'Arabie, et plus particulièrement la ville de la Mecque, pour y envoyer Son Prophète, à qui Il allait révéler ses Écritures divines, Son ultime message qui devait ouvrir la voie à l'instauration de la paix à travers le monde entier et à travers les âges.

« *Allah sait mieux avec qui placer Son message* » (Coran, 6:124)

LE DÉCLIN DE L'ARABIE

Grâce à leur virilité de caractère et à leurs qualités de tête et de cœur, les Arabes étaient les seuls qui avaient droit à l'honneur de recevoir, en leur sein, le dernier Prophète d'Allah et le seul peuple à qui pouvait être confiée la responsabilité de propager le message de l'islam. Pourtant, dans toute la péninsule il n'y avait aucun signe indiquant un réveil des Arabes ou un renouveau spirituel de leur part. Il y avait à peine quelques Hanif [1](#), pouvant être comptés sur les doigts d'une seule main et avançant avec hésitation sur le chemin du monothéisme ; mais ils n'étaient rien de plus que des vers luisants dans une nuit sombre, froide et pluvieuse, incapables de guider quiconque sur la voie de la vertu ou d'apporter un peu de chaleur à ceux qui semblaient mourir de froid.

Dans l'histoire de l'Arabie, on parle d'une ère de grande noirceur et de dépression – une période de profonde obscurité durant laquelle le pays atteignit le plus bas niveau de la décadence, ne laissant, à l'horizon, aucun espoir de réforme ou d'amélioration quelconque. Cette situation, en Arabie, présentait une tâche et un défi d'une ampleur à laquelle n'avait jamais fait face aucun messager d'Allah.

La description très évocatrice que fait Sir William Muir (un des biographes du Prophète toujours prêt à le critiquer et à jeter le doute sur lui) de la situation dans laquelle se trouvait l'Arabie avant la naissance de Mohammed (ﷺ) discrédite l'opinion soutenue par certains orientalistes européens selon laquelle l'Arabie, à cette époque, ressentait un besoin de changement et attendait avec impatience la venue d'un homme de génie tout désigné pour lui apporter ce changement. Sir William Muir ajoute : « *Au cours des jeunes années de Mohammed, cet aspect de la péninsule était très conservateur; peut-être même n'avait-il jamais été aussi désespéré.* [1](#) »

Considérant à quel point la chrétienté et le judaïsme avaient créé peu de remous dans l'obscur et profond océan du paganisme arabe, Sir William Muir remarque : « *Considérée d'un point de vue religieux, la surface de l'Arabie avait été, par moments, légèrement ondulée par les faibles efforts de la chrétienté ; l'influence un peu plus marquée du judaïsme avait été visible, à l'occasion, dans les courants plus profonds et plus troubles ; mais la marée de l'idolâtrie indigène et des superstitions ismaélites, arrivant de tous côtés dans un mouvement puissant et ininterrompu en direction de la Ka'ba, démontrait hors de tout doute que la foi et l'adoration, à la Mecque, maintenait l'esprit arabe dans une servitude rigoureuse et incontestée.* [2](#) »

Smith, un autre biographe, ajoute : « *L'un des historiens les plus philosophiques a fait la remarque que de toutes les révolutions ayant eu une influence permanente sur l'histoire civile de l'humanité, nulle ne pouvait moins être anticipée, en étudiant les faits d'alors, que celle qui fut opérée par la religion d'Arabie. Et à première vue, il faut reconnaître que la science de l'histoire, si telle science existe, est souvent incapable de trouver une séquence causale aux événements.* [1](#) »

BESOIN D'UN NOUVEAU PROPHÈTE

Dès le milieu du sixième siècle, l'ancien monde était devenu complètement dissolu et l'homme était descendu à une telle profondeur de dépravation qu'aucun réformateur ou prêcheur religieux n'aurait pu espérer apporter une vie nouvelle à cette humanité corrompue jusqu'à la moelle. La question n'était pas de combattre une hérésie en particulier ou de réorganiser tel ou tel modèle de service religieux, ni de trouver une façon de maîtriser les maux sociaux de quelque société, car il n'avait jamais manqué de réformateurs sociaux et de prêcheurs religieux à quelque époque ou à quelque endroit que ce fut. Se débarrasser des débris contaminants de l'idolâtrie, du fétichisme, de la superstition et du paganisme qui, de génération en génération, pendant des siècles, s'étaient superposés aux véritables enseignements des prophètes envoyés par Dieu constituait une tâche énorme, voire extrêmement pénible. C'était une tâche herculéenne que de faire table rase de ces débris pour ériger ensuite un

nouvel édifice ayant pour fondations la piété et la dévotion. Bref, le défi était de « refaire » l'homme, de le faire « renaître », d'en faire une personne pensant et agissant différemment de ses prédécesseurs.

« *Est-ce que celui qui était mort et que Nous avons ramené à la vie et à qui Nous avons assigné une lumière grâce à laquelle il marche parmi les gens est pareil à celui qui est dans les ténèbres sans pouvoir en sortir ?* » (Coran, 6:122)

Afin de régler ce problème de façon définitive, il était nécessaire d'extirper complètement le paganisme, de façon à ce qu'il n'en subsiste aucune trace dans le cœur de l'homme, et d'y planter, à la place, le plant du monothéisme si profondément qu'il lui deviendrait difficile de concevoir un fondement plus solide. Et cela signifiait qu'il fallait amener l'homme à développer une inclination à s'humilier devant Allah et à chercher à Lui plaire, ainsi qu'un désir de servir l'humanité, une volonté de rester sur le droit chemin, et semer en lui ce courage et cette maîtrise de soi nécessaires pour contenir ses mauvaises passions et ses désirs. Bref, le problème se résumait à trouver un moyen de secourir une humanité au bord du suicide de la misère de ce monde ainsi que de celle de l'au-delà. C'était une aventure qui allait débiter par le parcours de vie vertueux d'une âme élue et qui allait mener les justes et ceux qui se soumettent à la volonté d'Allah au Paradis qu'Il leur a promis.

La venue du Prophète (ﷺ) était donc le plus grand bienfait divin jamais envoyé à l'humanité ; c'est pourquoi elle a été si élégamment décrite par Allah : « *Et rappelez-vous le bienfait d'Allah sur vous : lorsque vous étiez ennemis, c'est Lui qui réconcilia vos cœurs. Puis, par Son bienfait, vous êtes devenus frères. Et alors que vous étiez au bord d'un abîme de feu, c'est Lui qui vous en a sauvés.* » (Coran, 3:103)

Jamais il n'a été imposé à aucun homme sur terre une tâche plus délicate et difficile ni une charge plus lourde et plus pénible que celles confiées à Mohammed, le Messager d'Allah (ﷺ). Et nul homme n'a jamais accompli une révolution aussi grande et aussi durable que le Dernier des Prophètes (ﷺ), car il a guidé des millions de personnes de nombreuses nationalités sur la voie de la justice, de la vérité et de la vertu en apportant une nouvelle vie à une humanité qui se trouvait dans les affres de la mort au sixième siècle. C'est le plus grand miracle de l'histoire de l'humanité, le plus grand dont le monde ait jamais été témoin. Le célèbre poète et écrivain français Lamartine témoigne des grandes réalisations du prophète Mohammed (ﷺ) en des mots d'une incomparable élégance :1

Lamartine poursuit en énumérant les accomplissements de ce grand Prophète (ﷺ) :1

Cette révolution profonde et universelle, dont l'objectif était le rajeunissement de l'humanité, ou la reconstruction du monde, exigeait une mission prophétique surpassant celle des prophètes précédents, car le nouveau Prophète devait porter bien

haut la bannière de la Sagesse divine et de la probité pour toutes les générations à venir. Allah Lui-même en explique la raison : « *Les infidèles parmi les gens du Livre, ainsi que les associateurs, ne cesseront pas de mécroire jusqu'à ce que leur vienne la Preuve évidente : un Messager, de la part d'Allah, qui leur récite des feuilles purifiées, dans lesquelles se trouvent des prescriptions d'une rectitude parfaite.* » (Coran, 98:1-3)

LA PÉNINSULE ARABE

L'Arabie est la plus vaste péninsule que l'on retrouve sur la carte du monde. Les Arabes l'appellent *Jazirat oul-Arab*, 1 ce qui signifie « l'île d'Arabie », bien qu'elle ne soit pas une île à proprement parler, puisqu'elle n'est entourée d'eau que sur trois côtés. Se trouvant au sud-ouest de l'Asie, le Golfe Arabe (ou Golfe Persique, tel que l'ont nommé les Grecs) se situe à l'est de la péninsule ; l'Océan Indien se trouve au sud alors qu'à l'ouest, est sise la Mer Rouge, que les Latins et les Grecs appelaient *Sinus Arabicus* (ou Golfe Arabe) et que les anciens Arabes appelaient *Bahr Qulzum*. La frontière nord n'est pas très bien définie, mais on peut la concevoir comme une ligne imaginaire tracée en direction de l'est à partir du sommet du golfe d'Aqaba, sur la Mer Rouge, jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate.

Les géographes musulmans ont divisé la péninsule en cinq grandes régions :

- (1) Le Hijaz, qui s'étend de Aila (al-'Aqabah) jusqu'au Yémen. Il a été ainsi nommé parce que la chaîne de montagnes qui s'étend parallèlement à la côte ouest sépare la basse région côtière du Tihama de la région du Najd.
- (2) Le Tihama, situé à l'intérieur de la chaîne de montagnes, est un plateau qui s'étend jusqu'aux contreforts.
- (3) Le Yémen, au sud du Hijaz, occupe la région sud-ouest.
- (4) Le Najd, plateau central nord, s'étend des chaînes de montagnes du Hijaz, à l'ouest, au désert de Bahrain à l'est, et comprend un certain nombre de déserts et de chaînes de montagnes.
- (5) 'Aruz, qui est limité par Bahrain à l'est et par le Hijaz à l'ouest. Se trouvant entre le Yémen et le Najd, il était aussi connu sous le nom de Yamamah. 1

LE PAYS ET SON PEUPLE

Les neuf dixièmes de l'Arabie, l'un des plus secs et des plus chauds pays du monde, sont recouverts de désert. Les caractéristiques géologiques et physiques de ce pays, ainsi que ses conditions climatiques, ont contribué, par le passé comme de nos jours, à limiter la croissance de sa population et à entraver l'expansion d'empires et de communautés dotées d'une civilisation complexe. La vie nomade des tribus du désert, leur farouche individualisme et les perpétuelles luttes tribales ont eut pour effet de confiner les populations aux régions où les averses sont plus fréquentes ou aux endroits où l'eau est disponible sous forme de sources ou d'étangs ou du moins

où elle se trouve proche de la surface de la terre (les Bédouins ont l'habitude de creuser des puits très profonds). Le mode de vie, en Arabie, était en quelque sorte dicté par la disponibilité de l'eau ; les tribus nomades voyageaient constamment à travers le désert, en quête d'eau potable. N'étant pas attachées aux terres comme pouvaient l'être ceux qui les labouraient, les tribus nomades s'arrêtaient là où le sol était verdoyant et elles y restaient tant qu'elles pouvaient y faire paître leurs troupeaux de moutons, de chèvres et de chameaux, après quoi elles levaient le camp et partaient à la recherche de nouveaux pâturages.

La vie, dans le désert, était dure et pleine de dangers. Le bédouin se sentait obligé envers sa famille et son clan, de qui dépendait son existence dans l'aride désert ; la loyauté envers la tribu signifiait pour lui la même alliance à vie que d'autres pouvaient ressentir pour leur nation ou leur pays. Sa vie était instable et vagabonde ; il ne connaissait ni facilité ni confort et ne comprenait que le langage du pouvoir et de la force. Il ne connaissait aucun code moral, aucune sanction légale ou religieuse, rien à part le traditionnel sentiment d'honneur qu'il ressentait envers lui-même et sa tribu. Bref, il menait une vie qui ne pouvait que lui apporter épreuves et souffrances, et qui mettait en danger les populations sédentaires qui l'entouraient.

Les tribus du désert d'Arabie étaient en perpétuel conflit les unes avec les autres et avaient pour habitude de faire régulièrement des incursions parmi les populations établies autour d'elles. Cependant, les Arabes faisaient preuve d'une loyauté sans limites envers leur tribu et leurs traditions, étaient magnaniment hospitaliers, honoraient les traités, faisaient de fidèles amis et satisfaisaient consciencieusement à leurs obligations envers leur tribu. Tous ces traits du caractère arabe sont amplement illustrés par leur élégante littérature, tant en prose qu'en poésie, ainsi que par leurs proverbes, leurs métaphores, leurs comparaisons et leurs fables.

L'Arabe de cette époque était un démocrate-né, il était individualiste et tenait à sa liberté, il avait l'esprit pratique et était des plus réalistes. Il était également très actif, simple et sérieux, et refusait de faire quoi que ce soit qu'il jugeait vulgaire ou indécent. Non seulement était-il entièrement satisfait de sa vie nomade et du peu d'exigences qu'elle engendrait, il était également fier de son existence migratoire car elle répondait à son ardent désir de liberté. Bien qu'il fût entièrement fidèle aux traditions anciennes de sa tribu, la spiritualité le laissait tiède. Les vertus fondamentales de l'Arabe, c'est-à-dire le courage, la loyauté et la générosité, puisaient leur source du concept de *mourauwah* (virilité) ; et jamais l'Arabe ne se lassait d'en chanter les louanges dans ses odes et ses discours.

CENTRES CULTURELS

Aux endroits où soit les pluies périodiques étaient suffisantes, soit l'eau était disponible sous forme de sources ou de puits, des villages se développaient ou alors les nomades s'y rassemblaient au moment des foires et des festivals saisonniers. Bien que ces rassemblements eussent une influence sociale sur la vie des bédouins, les fermes agricoles reflétaient chacune leurs caractéristiques propres, tout dépendant

des conditions climatiques et économiques, ainsi que des caractéristiques professionnelles des populations sédentaires. C'est ainsi que la Mecque connut un développement culturel particulier, alors que d'autres endroits tels Yathrib et Hira développèrent leurs propres caractéristiques culturelles. Le Yémen était la région du pays la plus développée culturellement grâce à sa longue histoire et aux développements politiques qui y avaient eu lieu. Et grâce à un climat propice, sa culture de céréales, son élevage, son exploitation des minéraux et sa construction de forts et de palais avaient pris une rapide expansion. Le Yémen entretenait des relations commerciales avec l'Irak, la Syrie et l'Afrique et importait régulièrement divers produits.

DIVISIONS ETHNIQUES

Les historiens arabes, ainsi que de vieilles traditions orales, affirment que les peuples d'Arabie peuvent être divisés en trois grandes catégories. La première était constituée de '*Arab Ba'idah* (Arabes disparus) qui ont peuplé le pays au départ, mais qui ont cessé d'exister avant la venue de l'islam. La seconde est constituée de '*Arab 'Ar'ibah* (Arabes de pure souche) ou Banou Qahtan, qui ont remplacé les '*Arab Ba'idah*. Enfin, les '*Arab Must'arabah* (Arabes arabisés), ou la progéniture d'Ismaël établie dans le Hijaz, constituent la troisième catégorie. La ligne de démarcation tracée selon les divisions raciales de la souche arabe fait une distinction entre ceux qui descendent de Qahtan et ceux qui descendent de 'Adnan ; on croit que les premiers sont yéménites (ou Arabes du Sud), alors que les seconds sont ceux qui se sont établis dans le Hijaz. En outre, les généalogistes arabes divisent les 'Adnan en deux sous-groupes : les Rabi'a et les Moudar. Depuis fort longtemps, il y a toujours eu une rivalité manifeste entre les Qahtan et les 'Adnan d'une part, de même qu'entre les Rabi'a et les Moudar au sein même des Adnan. Cependant, les historiens ont établi l'origine des Qahtan à un passé encore plus lointain où les 'Adnan auraient en quelque sorte bifurqué de la lignée¹ ; c'est d'ailleurs des Qahtan qu'ils auraient appris l'arabe vernaculaire. On affirme que les 'Adnan constituaient la progéniture d'Ismaël établie dans le Hijaz après sa naturalisation.

Les généalogistes arabes accordent beaucoup d'importance à ces classifications raciales, ce que confirme d'ailleurs l'attitude du Général iranien Roustam dans l'incident qui suit : on rapporte que le Général Roustam avait réprimandé certains de ses courtisans qui avaient tourné en ridicule Moughira bin Shou'ba et l'avaient regardé de haut parce qu'il s'était présenté à eux en tant qu'envoyé des musulmans habillé de loques. Roustam dit à ses conseillers : « Ce que vous êtes idiots ! Les Arabes accordent très peu d'importance aux vêtements et à la nourriture, mais font très attention à la lignée et à la famille. »²

L'UNITÉ LINGUISTIQUE

Il n'y aurait pas eu lieu de s'étonner d'une multiplicité de langues et de dialectes dans un pays aussi vaste que l'Arabie (aussi grand, en fait, qu'un sous-continent), divisé nord-sud non seulement pas le désert dénué de tout chemin praticable, mais

aussi par les rivalités de races apparentées et par une passion pour l'esprit de clan et un chauvinisme tribal qui laissent peu de chance à la multi-ethnicité et à l'unification de tous ces peuples. Les tribus vivant près des frontières iranienne et byzantine étaient, naturellement, plus exposées aux influences étrangères. De nombreux facteurs ont contribué à la naissance d'une diversité de langues en Europe et dans le sous-continent indien. En Inde seulement, en dépit du fait que quinze langues soient officiellement reconnues par la Constitution, il y a encore des gens qui se voient obligés de s'exprimer dans une langue autre que leur langue maternelle ou qui ont recours à l'anglais pour se faire comprendre de leurs compatriotes.

Mais, en dépit de sa grandeur considérable et de la prolifération des tribus sur son sol, il y a toujours eu, depuis la venue de l'islam, une seule et unique langue commune dans la péninsule arabe. L'arabe est la langue véhiculaire des bédouins du désert comme des populations sédentaires, telles les Qahtan et les 'Adnan. Des variations locales au niveau des dialectes de plusieurs régions dues à des différences de tons et d'accents, aux distances et à la diversité des conditions physiques et géographiques étaient inévitables, mais il y a toujours eu une uniformité linguistique qui a contribué à ce que le Coran soit facilement compris de tous. Cette unité linguistique a également aidé à la rapide diffusion de l'islam à toutes les tribus d'Arabie.

L'ARABIE DANS L'HISTOIRE ANTIQUE

Des fouilles archéologiques ont démontré que des humains avaient habité l'Arabie au tout début de l'âge de pierre. Ces vestiges datent de la période abbevillienne de l'époque paléolithique. Le peuple d'Arabie dont il est fait mention dans l'Ancien Testament nous éclaire sur les relations entre les Arabes et les anciens Hébreux entre 750 et 200 avant Jésus-Christ. Le Talmud fait également référence aux Arabes. Josephus (37 – 100) fournit de précieux détails historiques et géographiques au sujet des Arabes et des Nabatéens¹. Il existe de nombreux autres ouvrages grecs et latins de la période pré-islamique dans lesquels sont énumérées les tribus vivant dans la péninsule et qui apportent des détails sur leur location géographique et leur histoire. Ces ouvrages, en dépit des erreurs et des inconsistances qu'ils contiennent, constituent d'incalculables sources d'informations sur l'Arabie antique. L'Alexandrie était aussi un des centres commerciaux importants de l'antiquité qui avaient pris un vif intérêt à recueillir des informations sur l'Arabie ainsi que sur ses peuples et sur les produits qu'ils commercialisaient.

Les premiers écrivains classiques grecs à faire allusion aux Arabes dans leurs œuvres sont Eschyle (525 – 465 av. J.-C.) et Hérodote (484 – 425 av. J.-C.). Par la suite, plusieurs autres auteurs de la période classique ont fait des récits sur l'Arabie et ses habitants. Parmi eux, Claude Ptolémée, né à Alexandrie, était un éminent géographe du deuxième siècle de notre ère dont l'*Almageste* occupa une place importante dans le programme des écoles arabes. On retrouve également de nombreux détails sur l'Arabie pré-islamique et celle des débuts de l'islam dans des ouvrages chrétiens,

bien que ces derniers eussent été rédigés, à l'origine, pour faire comprendre la chrétienté et décrire ses activités missionnaires en Arabie.

Les « Arabes »², auxquels l'Ancien Testament fait plusieurs fois référence, sont synonymes de tribus nomades d'Arabie puisque le mot signifie « désert » en langue sémitique. De plus, les caractéristiques des gens qui y sont décrits s'appliquent parfaitement aux bédouins. De même, les Arabes mentionnés dans les écrits grecs et romains comme dans le Nouveau-Testament sont les bédouins qui étaient connus pour s'adonner à de fréquents pillages dans les villes frontalières de l'empire byzantin, pour dépouiller les caravanes et charger des tarifs exorbitants aux commerçants et aux voyageurs qui passaient par leurs territoires. Diodore de Sicile, historien grec né à Agrigone, en Sicile, dans la deuxième moitié du premier siècle av. J.-C., écrivait que « les Arabes ne comptent que sur eux-mêmes et sont très attachés à leur indépendance, aimant vivre en plein air dans le désert et attachant une très grande valeur à leur liberté »¹. Hérodote a d'ailleurs fait une remarque similaire à leur égard : « Ils se révoltent contre toute autorité », écrit-il, « qui cherche à contrôler leur liberté ou à les rabaisser. »². Presque tous les écrivains grecs et latins ont admiré l'attachement passionné des Arabes à leur liberté personnelle.

Les relations commerciales et culturelles des Arabes avec l'Inde ont commencé longtemps avant l'apparition de l'islam et de sa conquête de plusieurs parties de l'Inde. Des études contemporaines ont démontré que de tous les pays asiatiques, c'est l'Inde qui était la plus proche de l'Arabie et qui la connaissait le mieux.³

LES RELIGIONS RÉVÉLÉES AVANT L'ISLAM, EN ARABIE

L'Arabie avait jadis été le lieu de naissance de plusieurs prophètes de Dieu. Le Coran dit : « *Et rappelle-toi (Ô Mohammed) le frère des Aad (Houd) quand il avertit son peuple à Al-Ahqaf – alors qu'avant et après lui, des avertisseurs sont passés – en disant : « N'adorez qu'Allah. Je crains pour vous le châtement d'un jour terrible. »* (Coran, 46:21)

Le prophète Houd¹ avait été envoyé aux A'ad, un peuple qui, selon les historiens, appartenait aux 'Arab Ba'idah qui vivaient dans une vaste étendue désertique de sable blanc ou rougeâtre formant des dunes et couvrant une grande région au sud-ouest de al-Rabe al-Khali (région inoccupée) près de Hadramaut. Aujourd'hui, il n'y a aucune habitation dans cette région, pas plus que le moindre souffle de vie, mais c'était autrefois une terre verdoyante où l'on retrouvait des villes florissantes habitées de personnes de force incroyable et de stature gigantesque. La région tout entière fut par la suite anéantie par un vent effroyable et rugissant qui la couvrit de dunes de sable.

Le verset coranique cité ci-haut démontre que le prophète Houd n'est pas le seul messager d'Allah à avoir été envoyé aux anciens Arabes de cette région, car « avant et après lui, des avertisseurs étaient passés ».

Salih [2](#) est un autre prophète arabe envoyé à un peuple qu'on appelait Thamud et qui vivait à al-Hijr, situé entre Tabuk et Hijaz. Le prophète Ismaël a été élevé à la Mecque et est mort dans la même ville. Si nous reculions les frontières nord de la péninsule arabe pour y inclure Midian, aux limites de la Syrie, le prophète Shu'yeb (identifié à Jethro) pourrait également être considéré comme un prophète arabe. L'historien Aboul Fida affirme que les Midianites étaient arabes, vivant à Midian, près de Ma'an, ville voisine de la Mer Morte, en Syrie, à la frontière du Hijaz. Les Midianites ont prospéré après la chute du peuple de Lot.

L'Arabie antique fut le berceau de nombreux peuples civilisés et prospères à qui Dieu envoya Ses prophètes. Mais tous ces peuples furent soit anéantis à cause de leurs péchés, soit forcés de trouver une terre d'accueil après être devenus de véritables étrangers dans leur propre pays. Certains prophètes de Dieu, nés dans des contrées éloignées, durent chercher refuge en Arabie contre les rois despotiques de leur pays. Ibrahim (Abraham) dû émigrer à la Mecque et Moussa (Moïse) dû fuir à Midian. Des fidèles d'autres religions durent également chercher refuge en Arabie. Lorsqu'ils furent persécutés par les Romains, les Juifs s'installèrent au Yémen et à Yathrib, tandis que plusieurs sectes chrétiennes, harcelées par les empereurs byzantins, émigrèrent à Najran. [1](#)

ISMAËL À LA MECQUE

Après un long périple à travers le désert d'Arabie, le patriarche Ibrahim (Abraham) arriva dans la vallée de la Mecque, une vallée entourée de montagnes dénudées et de rochers escarpés et déchiquetés, dépouillée de tout ce qui aurait pu assurer sa survie ; il n'y avait ni eau ni verdure, pas plus que de céréales vivrières. L'accompagnaient sa femme Hajar (Hagar), ainsi que leur fils Isma'il (Ismaël). Ibrahim avait erré longuement après avoir fui l'idolâtrie païenne régnante, dans l'intention d'établir, quelque part, un endroit de culte pour rendre hommage au Seul et Unique Dieu, où il pourrait inviter les gens de partout à se prosterner devant le Seigneur des mondes. Il voulait poser les fondations d'une maison qui servirait de phare à l'humanité, d'un sanctuaire de paix qui deviendrait le centre du véritable monothéisme, de la foi et de la vertu. [1](#)

Allah bénit la sincérité d'Ibrahim, ainsi que l'aride vallée de cette contrée sauvage. Ibrahim avait laissés à eux-mêmes sa femme et son nourrisson dans ce territoire inhospitalier où, au milieu de ces montagnes escarpées, le Maître des mondes manifesta Sa grâce en faisant jaillir de l'eau de la terre ; c'est cet endroit que l'on nomme, encore aujourd'hui, le puits de Zamzam. Lorsque Isma'il eût grandi, Ibrahim vint les visiter, lui et sa mère, à la Mecque. Allah lui avait commandé, en songe, de sacrifier son fils et il avait décidé de Lui obéir. Isma'il, tout aussi obéissant que son père envers son Seigneur, accepta sur-le-champ d'avoir la gorge coupée par son père. Mais Allah le sauva et institua [2](#), à partir de ce moment, « le jour du sacrifice », destiné à être célébré jusqu'à la fin des temps en commémoration de cet événement suite auquel Isma'il allait aider Ibrahim dans sa mission et devenir l'ancêtre du prophète Mohammed (ﷺ), ainsi que de la nation chargée de propager le message divin et de se battre pour lui.

Plus tard, Ibrahim revint à la Mecque où, aidé de son fils Isma'il, il érigea la Ka'ba (la maison d'Allah). Cependant qu'ils s'attelaient à cette tâche, le père et le fils invoquaient Allah, l'implorant de les faire vivre et de les faire mourir en état de soumission (islam) et de faire en sorte que leurs descendants restent fidèles au monothéisme non seulement en le défendant, mais aussi en devenant son porte-étendard et en le prêchant, bravant tous les dangers et sacrifiant tout pour lui jusqu'à ce que leur appel atteigne les coins les plus reculés du monde.

« Et quand Abraham et Ismaël élevaient les assises de la Maison : « Ô notre Seigneur, accepte ceci de notre part ! Car c'est Toi l'Audient, l'Omniscient. Notre Seigneur ! Fais de nous Tes soumis, et de notre descendance une communauté soumise à Toi. Et montre-nous nos rites et accepte de nous le repentir. Car c'est Toi, certes, l'Accueillant au repentir, le Miséricordieux. Notre Seigneur ! Envoie l'un des leurs comme messenger parmi eux pour leur réciter Tes versets, leur enseigner le Livre et la Sagesse et les purifier. Car c'est Toi, certes, le Puissant, le Sage ! » (Coran, 2 :127-129)

Dans sa prière, Ibrahim demandait également que la Maison qu'il était entrain de construire devienne un sanctuaire de paix, et qu'Allah garde sa descendance de l'adoration des idoles. Ibrahim n'abhorrerait rien autant que l'idolâtrie et ne jugeait rien de plus dangereux pour sa descendance, car il connaissait le sort qu'avaient subi les nations idolâtres du passé. Il savait très bien à quel point les prophètes d'Allah envoyés avant lui avaient combattu et lutté contre ce mal tout au long de leur vie avec pour résultat que peu de temps après leur départ de ce monde, leurs peuples s'étaient à nouveau égarés dans le fétichisme sous l'influence de partisans du diable déguisés sous les traits de prêcheurs de la foi.

De même, Ibrahim implorait son Seigneur de doter ses descendants du même esprit de résistance et de lutte contre le panthéisme et l'iconolâtrie que le sien. Il voulait que ses héritiers gardent à l'esprit qu'il s'était battu toute sa vie durant pour la Vérité et la Foi ; il voulait qu'ils se souviennent qu'il avait dû quitter son foyer et sa patrie, qu'ils comprennent pourquoi il avait encouru la colère de son père idolâtre, et qu'ils apprécient la sagesse derrière sa décision d'élire, comme lieu d'habitation, cette vallée incroyablement déserte, dépouillée de toute terre cultivable au relief abrupt et au terrain si inhospitalier. Il voulait qu'ils comprennent pourquoi il avait préféré cette étendue déserte n'offrant aucune perspective de progrès et de civilisation aux terres verdoyantes et aux villes prospères, centres du commerce et des arts où il est facile aux gens de trouver le nécessaire pour satisfaire leurs besoins.

De plus, Ibrahim invoquait les bénédictions d'Allah sur ses fils afin qu'ils soient respectés et aimés de toutes les nations du monde. Il voulait que les peuples de partout deviennent attachés à ses enfants, qu'ils viennent de tous les recoins de la terre pour rendre hommage à sa postérité et qu'ils deviennent ainsi un moyen par lequel sa descendance pourrait satisfaire à ses besoins dans ce pays désertique.

« Et rappelle-toi quand Abraham dit : « Ô mon Seigneur, fais de cette cité un lieu sûr, et préserve-moi, ainsi que mes enfants, de l'adoration des idoles. Ô mon Seigneur, elles (les idoles) ont égaré beaucoup de gens. Quiconque me suit est des miens. Quant à celui qui me désobéit... c'est Toi le Pardonneur, le Très Miséricordieux ! Ô notre Seigneur, j'ai établi une partie de ma descendance dans une vallée sans agriculture, près de Ta Maison sacrée (Ka'ba) – Ô notre Seigneur – afin qu'ils accomplissent la salat. Fais donc que se penchent vers eux les cœurs d'une partie des gens. Et nourris-les de fruits. Peut-être seront-ils reconnaissants ? » (Coran, 14 :35-37)

LE PEUPLE DE QOURAISH

Allah répondit à toutes les prières d'Ibrahim et d'Isma'il. Les descendants d'Isma'il se multiplièrent considérablement, si bien que la vallée désertique en regorgea. Isma'il avait pris pour épouse une femme de la tribu de Jourhoum [1](#), un clan appartenant aux Arabes 'Aribah (de pure souche). Dans la lignée d'Isma'il naquit 'Adnan, dont la lignée est reconnue comme la plus digne et la plus noble. Les Arabes, étant particulièrement pointilleux en ce qui a trait à la pureté de la race et du

sang, ont toujours attaché une grande importance à la généalogie de 'Adnan dans leur mémoire.

'Adnan eut plusieurs fils, dont Ma'add est le plus connu. Des fils de Ma'aad, Moudar fut le plus remarqué et, dans la lignée de ce dernier, Fihir bin Malik devint éminent. Enfin, les descendants de Fihir bin Malik bin Moudar devinrent connus sous le nom de Qourash. C'est ainsi que se forma le clan de Qourash, la noblesse de la Mecque dont la lignée et le rang élevé parmi les tribus d'Arabie, ainsi que les vertus d'éloquence, de courtoisie, de courage et de bon caractère étaient, de façon générale, reconnus et acceptés de tous. Cette reconnaissance parfaitement unanime accordée à Qourash à travers toute la péninsule arabe devint, de génération en génération, un des éléments de la foi professé par les peuples de l'Arabie à cette époque. [1](#)

QOUSAYY BIN KILAB

Qousayy bin Kilab faisait partie de la lignée directe de Fihir. À son époque, l'hégémonie de la Mecque était passée entre les mains des Khouza'ites ; la tribu de Jourhoum n'était donc plus au pouvoir. Alors Qousayy bin Kilab regagna l'administration de la Ka'ba et de la ville grâce à son sens de l'organisation, à ses grandes capacités intellectuelles et à ses remarquables qualités de cœur. Les hommes de Qourash lui prêtèrent main-forte pour déloger les Khouza'ites de la position de leadership qu'ils avaient usurpée. C'est ainsi que Qousayy devint le maître de la ville, aimé et respecté de tous. Il détenait les clefs de la Ka'ba et il avait la charge de donner à boire aux pèlerins à partir du puits de Zamzam, et de les nourrir. [2](#) Il lui était également accordé de présider les assemblées et de distribuer les étendards en temps de guerre. Il était le dignitaire entre les mains duquel étaient placées toutes les charges et les cérémonies qui se déroulaient à la Mecque, et nul n'entraînait dans la Ka'ba sans qu'il ne lui eût ouvert lui-même la porte. Telle était la position d'autorité dont il jouissait à la Mecque ; il décidait de toutes les affaires de Qourash et ses décisions étaient suivies, respectées et élevées au rang de règles divines qu'il était impossible d'enfreindre.

Après la mort de Qousayy, ses fils, dont 'Abdou Mounaf est le plus connu, assumèrent ses responsabilités. Son fils aîné, Hashim bin 'Abdou Mounaf, pris la responsabilité de désaltérer et de nourrir les pèlerins et après sa mort, c'est 'Abdou Mouttalib, grand-père du Prophète (ﷺ) qui en fut chargé. Son peuple le tenait en haute estime et on raconte qu'il connut, parmi eux, une popularité dont n'avait jamais jouit aucun de ses ancêtres. [1](#)

BANI HASHIM

Les descendants de Hashim, maintenant au pouvoir chez le peuple de Qourash, étaient comparables à des flots de lumière dans la noirceur de l'Arabie. Les rapports sur la vie de Bani Hashim conservés par les historiens et les généalogistes décrivent de façon éloquente la noblesse de leur caractère, leur modération en toute chose, leur respect à l'égard de la Maison d'Allah, leur souverain mépris pour tout ce qu'ils considéraient injuste et inéquitable, leur attachement profond à la justice, leur

empressement à aider les pauvres et les opprimés, leur magnanimité, leurs talents de cavalier, bref, toutes les vertus tenues en haute estime par les Arabes païens de l'époque. Les gens de Bani Hashim, cependant, partageaient la foi de leurs contemporains, foi qui avait assombri la lumière de leur âme. Mais en dépit de ce défaut, ils étaient prédestinés à avoir toute cette bonté en tant qu'ancêtres du Prophète (ﷺ), qui allait hériter de leurs nobles qualités et qui allait les incarner par son remarquable exemple destiné à la race humaine tout entière.

LE PAGANISME MECQUOIS

Le peuple de Qourash continua de glorifier le Seigneur des mondes, auteur de tous les bienfaits, tel que leurs ancêtres Ibrahim et Isma'il le leur avait appris jusqu'au jour où 'Amr bin Louhayy devint le chef des Khouza'ites. Il fut le premier à dévier de la religion d'Isma'il et c'est lui qui fut à l'origine de l'apparition des idoles à la Mecque. Il ordonna au peuple de les adorer, il institua la coutume des *sa'iba* [1](#), qui devaient être vénérés. 'Amr bin Louhayy modifia également les lois divines relatives au licite et à l'illicite. On rapporte que l'origine de cette déviance est un voyage d'affaires en Syrie qu'il entreprit. À destination, il vit des gens qui adoraient des idoles. Il en fut si impressionné qu'il rapporta à la Mecque quelques idoles et enjoignit les gens de les adorer comme des dieux. [2](#)

Il se pourrait que, sur le chemin le menant en Syrie, 'Amr bin Louhayy soit passé par Betra, ville mieux connue par les historiens et géographes sous le nom de Pétra. C'était une ville qui jouissait d'une importante position sur la route caravanière entre Saba et la Méditerranée, sise sur un plateau aride à trois mille pieds d'altitude, au sud de ce qu'on appelle aujourd'hui la Transjordanie, tel que mentionné par les historiens grecs et romains. Cette ville fut fondée par les Nabatéens, une tribu de race arabe, au début du sixième siècle avant J.-C. Ce peuple exportait beaucoup de marchandise en Égypte, en Syrie, dans la vallée de l'Euphrate et à Rome. Il est fort probable qu'il soit parvenu à la vallée de l'Euphrate en empruntant le Hijaz. Les Nabatéens étaient des idolâtres qui taillaient leurs idoles dans la pierre. Certains historiens croient que al-Lat, la fameuse idole du nord du Hijaz, dans la période pré-islamique, avait été importée de Pétra et qu'on lui avait assigné une place d'honneur parmi les dieux et déesses locaux. [3](#)

Ce point de vue est confirmé dans l'ouvrage intitulé *The History of Syria*, rédigé par Philip K. Hitti et qui relate, au sujet de la religion pratiquée dans les royaumes des Nabatéens : À la tête du panthéon s'élevait Doushara (dhou-al-Shara, Dousara), une déité solaire adorée sous la forme d'un obélisque ou d'une pierre noire inconnue à quatre coins... Associée à Doushara, Allat était la principale déesse d'Arabie. Parmi les autres déesses dont on retrouvait le nom sur les inscriptions se trouvaient Manat et al-'Ouzza, qui sont mentionnées dans le Coran. On y retrouvait également le nom de Houbal. [1](#)

Il est à noter que cette description se rapporte à une période où l'idolâtrie avait, sous différentes formes, envahi l'Arabie et les pays limitrophes. Jésus et ses disciples

n'avaient pas encore fait leur apparition, eux qui allaient plus tard s'efforcer d'en limiter l'expansion démesurée. Le judaïsme avait déjà prouvé son incompétence en la matière, car étant une religion essentiellement fondée sur la race, il ne permettait qu'aux enfants d'Israël de joindre ses rangs et de pratiquer le monothéisme qu'il professait.

Un autre auteur, De Lacy O'Leary, reconstituant les influences responsables de l'introduction de l'idolâtrie dans la péninsule arabe, résume le fruit de ses recherches dans *Arabia Before Muhammad* : « Ainsi, il semble raisonnable de croire que l'utilisation des images était une pratique de la culture syro-hellénique transmise par la route commerciale ; à l'époque du Prophète, il s'agissait d'une introduction récente, à la Mecque, et qui était probablement inconnue de la communauté arabe dans son ensemble. [11](#) »

L'adoration des idoles était donc le culte le plus répandu dans la vallée de l'Euphrate et dans les terres de l'est de l'Arabie. Comme les Arabes, depuis des temps immémoriaux, étaient unis à ces pays par des liens commerciaux, il n'est pas improbable que l'influence culturelle de ces pays fût responsable de l'apparition de l'idolâtrie dans la péninsule arabe. Dans son livre sur l'histoire de l'Irak antique, Georges Roux affirme qu'au cours du troisième siècle avant J.-C. et longtemps après, l'adoration des idoles était très populaire en Mésopotamie. [2](#) Chacune de ses villes, vieille ou nouvelle, abritait de nombreux dieux étrangers en plus des déités locales. [3](#)

Certains rapports suggèrent que l'adoration des idoles est devenue en vogue de façon graduelle parmi le peuple de Qourash. Autrefois, comme le relatent certains historiens, lorsqu'un Mecquois entreprenait un long voyage, il prenait quelques cailloux dans l'enceinte du sanctuaire et les gardait sur lui comme une marque de grâce tout au long de son périple. À la longue, ils se mirent à vénérer les monolithes qu'ils admiraient le plus. Les générations suivantes, sans connaître les raisons du respect de leurs aïeux pour ces monolithes, les adorèrent de façon aveugle, imitant du même coup les autres peuples païens des pays environnants. [4](#) Malgré tout, le peuple de Qourash demeura attaché à certaines traditions anciennes telles que le respect dû au sanctuaire, le Hajj [5](#) et la 'Oumra. [6](#) L'évolution graduelle de différentes religions et la lente progression des suppositions aux conclusions corrobore la thèse avancée par les historiens sur les origines de l'adoration des idoles parmi le peuple de Qourash. Le respect et la révérence que certaines sectes égarées manifestent envers les portraits et les tombeaux des « saints » et la façon dont ils finissent par adopter ce comportement vient également soutenir cette thèse de l'évolution graduelle. C'est pourquoi la loi islamique, la Shari'a, bloque tous les chemins et sentiers pouvant mener à la vénération excessive de personnages, de lieux ou de reliques, car au bout du compte, ils mènent tous au péché consistant à attribuer des partenaires à Allah. [1](#)

LES ÉLÉPHANTS

C'est durant cette période que se produisit un événement des plus significatifs et sans égal dans toute l'histoire de l'Arabie, événement qui en présageait un autre, d'une

importance vitale, susceptible de survenir dans un futur proche. Cet événement était de bon augure pour les Arabes, en général, et présageait d'un honneur unique pour la Kaaba, jamais atteint par aucun autre lieu d'adoration dans le monde. Cet incident permettait un grand optimisme quant à l'avenir de la Ka'ba, un avenir duquel dépendait le destin des religions, ou plutôt de toute l'humanité, puisqu'il allait se manifester sous la forme d'un message éternel de droiture et de paix.

UNE CROYANCE IMPLICITE CHEZ LE PEUPLE DE QOURAISH

Le peuple de Qourash avait toujours cru que la *Bait-oullah*, ou la Maison d'Allah, occupait une place d'honneur aux yeux du Seigneur, qui en était Lui-même le protecteur et le défenseur. Une conversation qui eut lieu entre le vice-roi Abraha et 'Abdoul Mouttalib démontre que le peuple de Qourash avait une confiance inébranlable dans l'inviolabilité de la Ka'ba. Une fois, Abraha s'empara de deux cents chameaux appartenant à 'Abdoul Mouttalib, qui se rendit ensuite chez lui et demanda à le voir. Abraha traita 'Abdoul Mouttalib avec le plus grand respect ; il descendit même de son trône et fit asseoir son visiteur à ses côtés. Interrogé sur le but de sa visite, 'Abdoul Mouttalib répondit qu'il attendait du roi qu'il lui rende ses deux cents chameaux.

Surpris, Abraha répliqua : « Tu viens me voir au sujet des deux cents chameaux que je t'ai pris, mais tu ne me dis rien au sujet de la Maison dont dépend ta religion et celle de tes ancêtres et que je suis venu détruire ? » Sans ambages, 'Abdoul Mouttalib répondit : « Je suis le propriétaire des chameaux et la Maison a un Propriétaire qui la défendra Lui-même. » Ce à quoi Abraha répliqua : « Comment peut-elle être sauvée de moi ? » « C'est là une affaire entre toi et Lui », répondit 'Abdoul Mouttalib.¹ En effet, qui pouvait oser s'attaquer à la Maison d'Allah, ou même y jeter un seul regard destructeur ? En vérité, sa protection était entre les mains d'Allah.

Voici, en peu de mots, le récit de cet épisode : Abraha al-Ashram, qui était le vice-roi de Négus, roi d'Abyssinie, avait fait construire une imposante cathédrale à Sana, au Yémen, et l'avait appelée al-Qoullays. Son intention était de détourner les pèlerins arabes de la Mecque pour les diriger vers l'emplacement de cette cathédrale. En tant que chrétien, Abraha trouvait intolérablement humiliant que la Ka'ba demeure, après la construction de la cathédrale, le lieu de pèlerinage national, attirant des foules de pèlerins provenant des quatre coins de l'Arabie. Son désir profond était que sa cathédrale remplace la Ka'ba et devienne le lieu d'adoration le plus sacré d'Arabie.

Mais aux yeux des Arabes, il s'agissait là d'une proposition des plus scandaleuses. Le caractère sacré de la Ka'ba était une chose établie et arrêtée pour les Arabes ; jamais ils n'avaient mis un autre lieu sur le même pied que la Ka'ba et jamais ils n'auraient pu l'échanger avec aucun autre lieu, quel qu'il fût. Les intentions déclarées d'Abraha mirent le feu aux poudres. Quelques imprudents parmi les Kinanites (de la tribu des Kinana) relevèrent un défi et l'un d'eux souilla la

cathédrale en déféquant à l'intérieur, ce qui causa une sérieuse agitation. Enragé, Abraha jura qu'il n'aurait de cesse qu'il ne détruise la Ka'ba.

Il prit alors le chemin de la Mecque à la tête d'une puissante armée dans laquelle se trouvaient un grand nombre d'éléphants. Les Arabes avaient entendu de terrifiantes histoires au sujet des éléphants ; la nouvelle de leur présence les bouleversa et les jeta dans un trouble profond. Quelques tribus arabes tentèrent même d'entraver l'avancée de l'armée d'Abraha, mais ils se rendirent vite compte qu'ils ne faisaient pas le poids contre elle. Alors, contre tout espoir, ils laissèrent Allah s'occuper de cette affaire, mettant en Lui toute leur confiance pour qu'Il sauve la Maison sacrée.

Les gens de Qourash prirent la fuite à travers les montagnes et les gorges escarpées pour échapper à la cruauté des soldats d'Abraha. Aidé de quelques compatriotes, 'Abdoul Mouttalib s'empara de la porte de la Ka'ba, implorant Allah de leur venir en aide. De son côté, Abraha aligna ses troupes pour entrer dans la ville et prépara son éléphant Mahmoud pour l'attaque. Mais sur la route menant à la ville, l'éléphant s'agenouilla et refusa obstinément de se relever malgré les coups répétés de son maître. Puis lorsqu'ils le tournèrent en direction du Yémen, il se leva immédiatement et se mit à avancer. C'est alors qu'Allah leur envoya des volées d'oiseaux, chacun transportant une pierre entre ses serres. Toutes les personnes atteintes par ces pierres moururent sur-le-champ. Voyant cela, les Abyssiniens, terrifiés, rebroussèrent chemin, continuant, dans leur fuite, à recevoir les pierres et à mourir au fur et à mesure. Abraha, quant à lui, fut terriblement châtié ; et lorsque ses soldats tentèrent de le ramener chez lui, ses membres tombèrent un à un tout au long du chemin et il connut une fin misérable en arrivant à Sana¹. Le Coran fait mention de cet événement : « *N'as-tu pas vu comment ton Seigneur a agi envers les gens de l'Éléphant ? N'a-t-il pas rendu leur ruse complètement vaine ? Et envoyé sur eux des oiseaux par volées qui leur lançaient des pierres d'argile ? Et Il les a rendus semblables à de la paille mâchée.* » (Coran, 105:1-5)

LES RÉPERCUSSIONS DE LA DÉFAITE D'ABRAHA

Après qu'Allah eût détourné les Abyssiniens de la Mecque, qu'Il les eût écrasés, humiliés et qu'Il leur eût infligé Son châtement, les Arabes se mirent à avoir un grand respect pour le peuple de Qourash. Ils dirent : « En vérité, voilà les gens d'Allah : Allah a vaincu leurs ennemis, et ils n'ont pas même eu à se battre contre leurs assaillants. » Le respect des gens pour la Ka'ba s'accrut également et ils furent plus convaincus que jamais de son caractère sacré.¹

Il s'agissait, sans nul doute, d'un miracle, d'un signe de la venue d'un Prophète qui allait purifier la Ka'ba de la contamination des idoles. C'était une indication que l'honneur de la Ka'ba allait encore grandir avec le dernier message qui allait être transmis par ce Prophète. On peut donc avancer que cet événement était en quelque sorte une prédiction de la venue du dernier Prophète (ﷺ).

Les Arabes attachèrent une très grande importance, et avec raison, à cet événement. Ils instituèrent d'ailleurs un nouveau calendrier à partir de la date où il se produisit.

C'est pourquoi nous trouvons dans leurs écrits des références à ce calendrier; on raconte, par exemple, que tel ou tel incident s'est produit dans l'année de l'Éléphant ou que telle ou telle personne est née au cours de cette année, ou encore qu'un événement s'est produit plusieurs années après celle de l'Éléphant. Cette année où se produisit ce miracle correspond à l'an 570 après J.-C.

LA MÉTROPOLE

Ceux qui ne sont pas familiers avec la situation de la Mecque à l'époque de la naissance du Prophète (ﷺ) ni avec la vie sociale, l'histoire, les légendes, la littérature et la poésie de l'Arabie pré-islamique imaginent cet endroit comme un hameau coincé dans une étroite vallée flanquée de montagnes escarpées et constitué de quelques tentes en peau de chèvre éparpillées çà et là et entourées de moutons, de chevaux et de chameaux, ainsi que de femmes et d'enfants à demi vêtus. Ils s'imaginent ses habitants comme des gens ignobles et misérables, encore aux stades intellectuel et culturel primaires, n'ayant aucun sens de l'esthétique ni du raffinement; des gens qui se nourrissaient de pain rassis et de mouton mal cuit, et qui portaient des vêtements faits de poils de chameaux.

Une si piètre description de la Mecque est en contradiction totale avec l'image de cette ville qui ressort des récits historiques, i.e. des recueils de poésie pré-islamique, ainsi que des rapports sur les habitudes et coutumes, lois et traditions des Arabes. La vérité est que les gens de la Mecque étaient déjà au stade de la culture urbaine, ayant rompu avec leur passé nomade et rural.

À vrai dire, une description aussi méprisante de la Mecque n'est pas du tout fidèle à la description coranique de cette ville, qui lui donne le nom de «la mère des cités»: *«Et c'est ainsi que Nous t'avons révélé un Coran arabe, afin que tu avertisses la Mère des cités (la Mecque) et ses alentours et que tu avertisses du jour du rassemblement au sujet duquel il n'y a pas de doute. Un groupe sera au Paradis et l'autre sera dans la fournaise ardente.»* (Coran, 42:7)

Un autre passage coranique désigne la Mecque comme la «cité sûre»: *«Par la figue et l'olivier! Et par le Mont Sinâi! Et par cette Cité sûre »* (Coran, 95:1-3)

Le Coran l'appelle aussi, tout simplement, la «Cité»: *«Non!... Je jure par cette Cité! Et toi, tu es un résident de cette cité...»* (Coran, 90:1-2)

En fait, dans la seconde moitié du cinquième siècle, la Mecque était déjà passée d'un barbarisme nomade à un stade de civilisation urbaine. Cette cité était dirigée par une confédération basée sur une coopération mutuelle, un objectif commun et un accord général sur la division des tâches administratives et civiles entre les clans autonomes; ce système avait déjà été établi par Qousayy bin Kilab. Le prophète Mohammed (ﷺ) étant de la cinquième génération ayant succédé à Qousayy bin Kilad¹, on peut donc situer ce dernier vers la moitié du cinquième siècle.

La Mecque, qui était très peu peuplée au départ, était située entre deux collines, l'une appelée Jabl Abou Qoubays (voisine du Mont Safa) et l'autre, Jabl Ahmar, connue sous le nom de 'Araf aux jours d'avant l'islam et sise en face de la vallée de Quaqiq'an. La population augmenta graduellement, en partie grâce à la présence de la Ka'ba et de la respectable position qu'occupaient ses prêtres et ses gardiens, et en partie à cause de l'atmosphère paisible et du calme qui régnaient aux alentours du sanctuaire. Les tentes et les huttes avaient cédé la place aux maisons faites de pierres

et de boue et les habitations s'étaient multipliées sur les collines et au pied des vallées entourant la Ka'ba. Au début, les habitants de la Mecque s'abstenaient de construire leur toit en forme rectangulaire comme celui de la Ka'ba, car ils considéraient cela comme un manque de respect envers la maison d'Allah; c'est pourquoi ils donnaient souvent à leur maison une forme circulaire. Bien que cette vision se modifia peu à peu par la suite, ils insistèrent pour toujours construire des maisons dont la hauteur ne dépassait jamais celle de la Ka'ba. La première maison rectangulaire à être construite, par Houmaïd bin Zouhair, fut regardée avec désapprobation par les gens de Qouraiish.

Les chefs et autres nantis de Qouraiish construisaient habituellement leurs maisons en pierres; elles comprenaient plusieurs pièces et étaient toutes dotées de deux portes de façon à ce que les femmes ne se sentent pas gênées par la présence d'invités.

LA RECONSTRUCTION DE LA MECQUE

Qousayy bin Kilab avait joué un rôle majeur dans la reconstruction et dans l'expansion de la Mecque. Le peuple de Qouraiish, qui était dispersé sur un vaste territoire, il l'avait rassemblé dans la vallée de la Mecque. Il avait assigné certaines régions à l'établissement de différentes familles et les avait encouragées à y construire leurs maisons. Les successeurs de Qousayy continuèrent de consolider les quartiers résidentiels et d'assigner des endroits disponibles aux nouvelles familles cherchant à s'établir à la Mecque. Ce procédé se poursuivit de nombreuses années durant, favorisant ainsi, par la multiplication des habitations du peuple de Qouraiish et de ses clans confédérés, le développement de la Mecque en une cité des plus florissantes.

L'ÉTAT CITÉ

Qousayy bin Kilab et sa famille avaient pris en main le commandement de la ville et de ses habitants. Ils étaient les gardiens de la Ka'ba, avaient le privilège de *Saqayah*¹ (i.e. de désaltérer les pèlerins), d'organiser le festin annuel, de présider les réunions de la Maison de l'Assemblée (*Dar-al-Nadwa*) et de distribuer les bannières en temps de guerre.

Qousayy bin Kilab avait fait construire la Maison de l'Assemblée tout près de la Ka'ba et y avait fait percer une porte menant directement au sanctuaire. Cette Maison servait à la fois de logement à Qousayy et de lieu de rencontre aux gens de Qouraiish qui y venaient pour discuter des choses relatives au bien public. Tous les événements importants de la vie des gens se déroulaient dans cette Maison: les hommes et les femmes s'y mariaient, les discussions importantes s'y tenaient, les déclarations de guerre s'y prononçaient et c'est là également que les jeunes filles en âge d'être mariées y recevaient le tissu leur recouvrant la tête². L'autorité de Qousayy, tant au cours de sa vie qu'après sa mort, était considérée comme sacro-sainte et élevée au rang d'injonction religieuse ne pouvant être violée par quiconque. Seuls les gens de Qouraiish et les hommes de leurs tribus confédérées avaient l'autorisation d'assister aux réunions de la Maison de l'Assemblée, i.e. ceux appartenant aux tribus de

Hashim, Oumayya, Makhzoum, Jomah, Sahn, Taym, 'Adiy, Asad, Naufal et Zouhra, peu importe leur âge, alors que chez les autres tribus, seuls les hommes âgés de quarante ans et plus avaient le droit de s'y présenter.

Après la mort de Qousayy, les fonctions qu'il assumait furent assignées à différentes familles. La tribu de Hashim reçut la charge de désaltérer les pèlerins; la tribu d'Oumayya reçut l'étendard de Qouraiish, communément appelé '*Aqab* (litt. «aigle»); la tribu de Naufal fut chargée de la *Rifada*¹; celle d'Abdoul Dar devint responsable du clergé, de la protection de la Ka'ba et des bannières de guerre; enfin, la tribu de Asad fut nommée à la tête de la Maison de l'Assemblée. Ces familles de Qouraiish avaient pour habitude de confier ce genre de responsabilités aux notables parmi elles. C'est ainsi que Abou Bakr, de la tribu de Taym, devint responsable de la perception des dettes de sang, de des amendes et des primes; Khalid, de la tribu de Makhzoum, fut chargé de l'équipement de guerre entreposé dans une tente en temps de paix et gardé à portée de main, sur les dos des chevaux, durant les batailles; 'Omar bin al-Khattab fut envoyé comme délégué de Qouraiish chez les autres tribus avec lesquelles ils avaient l'intention de croiser le fer ou encore chez ces tribus qui, se vantant d'être supérieures, demandaient à ce que la chose soit décidée par un duel; Safwan bin Oumayya, de la tribu de Jomah, était celui qui jetait les dés² (pour prendre des décisions), une pratique qui, à l'époque, était jugée essentielle avant d'entreprendre quoi que ce fût d'important; enfin, Harith bin Qays fut nommé responsable des affaires administratives en plus d'être nommé gardien des offrandes faites aux idoles de la Ka'ba. Les tâches assignées à ces personnes étaient héréditaires; leurs ancêtres avaient donc occupé ces fonctions avant elles.

LES OPÉRATIONS COMMERCIALES

Les gens de Qouraiish avaient pour habitude d'organiser et d'équiper annuellement deux caravanes; l'une était destinée à la Syrie, en été, et l'autre était destinée au Yémen, en hiver. Les quatre mois de Rajab, Dhoul Q'ada, Dhoul Hajj et Mouharram étaient considérés comme sacrés et il n'était pas permis d'engager d'hostilités pendant ces mois. Durant trois mois, les espaces libres autour du temple sacré étaient utilisés pour des activités commerciales de toutes sortes et des gens de régions fort éloignées venaient y faire du commerce. Toutes les choses courantes dont les Arabes avaient besoin étaient disponibles dans ce marché de la Mecque. Les historiens mentionnent dans leurs écrits les kiosques, disposés en plusieurs allées et dans lesquels se vendaient tous ces produits, démontrant ainsi l'importance du développement économique et culturel de la Mecque. Chaque type de marchand établissait son kiosque dans une allée particulière; c'est ainsi qu'il y avait des allées de marchands d'essence de rose, de vendeurs de fruits ou de dattes fraîches, alors que des allées entières étaient constituées de barbiers, d'épiciers, de vendeurs de chaussures et de vêtements, etc. Certains de ces kiosques étaient très grands, comme celui où l'on vendait les grains, les céréales, le beurre clarifié, le miel et autres produits similaires. Toutes ces marchandises provenaient de caravanes commerciales. Le blé, par exemple, provenait de Yamama. ¹

La Mecque comprenait également quelques lieux de rencontre où venaient les jeunes pour y passer le temps et se divertir entre amis. Ceux d'entre eux qui étaient riches et qui menaient un grand train de vie avaient pour habitude de passer l'hiver à la Mecque et l'été à Ta'if. Il y avait également quelques élégants jeunes hommes connus pour leurs tenues très coûteuses et soignées.

La Mecque était un centre d'affaires très lucratif basé sur des transactions commerciales à grande échelle. Ses marchands convoyaient des caravanes dans différents pays d'Asie et d'Afrique et importaient tous les produits nécessaires et articles coûteux qui étaient commercialisables en Arabie. D'Afrique, ils importaient le plus souvent de la résine, de l'ivoire, de l'or et de l'ébène; du Yémen, du cuir, de l'encens, des épices, du bois de santal et du safran; de l'Égypte et de la Syrie, différentes huiles et céréales vivrières, des armures, de la soie et des vins; de l'Irak, surtout des vêtements et de l'Inde, de l'or, de l'étain, des pierres précieuses et de l'ivoire. Parfois, les riches marchands mecquois offraient aux rois et aux nobles des pays étrangers des produits de la Mecque dont les plus estimés étaient les produits du cuir. Lorsque les dirigeants de Qouraish envoyèrent 'Abdoullah bin Abou Rabi'a et 'Amr bin al-'As en Abyssinie afin d'en ramener les réfugiés musulmans, ils les envoyèrent avec des articles de cuir de la Mecque qu'ils offrirent à Négus et à ses généraux.

Les femmes participaient également aux missions commerciales et équipaient leurs propres caravanes destinées à la Syrie ou à d'autres pays. Khadija bint Khouwaylid et Hanzaliya, mère de Abou Jahl, étaient toutes deux de dignes et riches marchandes. Le verset coranique suivant confirme la liberté des femmes de faire du commerce: «... **aux hommes, la part qu'ils ont acquise, et aux femmes, la part qu'elles ont acquise.**» (Coran, 4:32)

Tout comme les autres nations avancées d'alors, les citoyens de la Mecque qui étaient doués du sens des affaires avaient basé leur économie sur le commerce; c'est pourquoi ils envoyaient régulièrement des caravanes à l'étranger, organisaient des marchés financiers et tentaient de créer des conditions favorables au niveau du marché intérieur pour les touristes et les marchands. Cela contribuait à étendre la renommée de la Mecque et à lui donner un haut rang en tant que centre religieux, ce qui ne pouvait qu'accroître sa prospérité. Tout ce que désiraient les gens de la Mecque, que la chose fût un luxe ou une nécessité, leur parvenait grâce à l'important statut commercial de la ville. Les versets coraniques suivants y font d'ailleurs référence: «**Qu'ils adorent donc le Seigneur de cette Maison (la Ka'ba), qui les a nourris contre la faim et rassurés de la crainte!**» (Coran, 106:3-4)

CONDITIONS ÉCONOMIQUES, POIDS ET MESURES

La Mecque était donc la principale place commerciale d'Arabie et ses citoyens étaient riches et prospères. La caravane de Qouraish, impliquée dans la bataille de Badr alors qu'elle revenait de Syrie, comprenait mille chameaux et transportait des marchandises dont la valeur totale s'élevait aux alentours de 50 000 dinars. [1](#)

Les monnaies byzantine et sassanide, c'est-à-dire les *dirhams* et les *dinars*, étaient toutes deux utilisées à la Mecque et dans d'autres parties de la péninsule. Il y avait deux sortes de *dirhams*; l'un était une pièce de monnaie iranienne que les Arabes appelaient *bagliyah* ou *sauda'-i-damiyah*, tandis que l'autre était une pièce de monnaie byzantine (monnaie grecque), qu'ils appelaient *tabriyah* ou *bazantiniyah*. Comme il s'agissait de pièces d'argent, les Arabes ne les utilisaient pas comme unités monétaires; ils calculaient leur valeur en fonction de leur poids. Le poids courant d'un *dirham*, selon les spécialistes de la shari'ah islamique, équivalait à environ cinquante-cinq grains d'orge; le poids de dix *dirhams*, lui, équivalait à sept *mithqals* d'or. Toutefois, selon Ibn Khaldoun, un *mithqal* d'or pur équivalait au poids de soixante-douze grains d'orge. Les spécialistes du fiqh sont unanimement d'accord sur le poids donné par Ibn Khaldoun.

Les pièces de monnaie couramment utilisées à l'époque du Prophète (ﷺ) étaient pour la plupart en argent. 'Ata affirme que les pièces en circulation, à cette époque, étaient généralement en argent, et non pas en or. [11](#)

Le *dinar* était une pièce d'or connue chez les Arabes comme la monnaie romaine (byzantine) en circulation en Syrie et dans le Hijaz durant la période pré-islamique et au début de l'ère islamique. Il était frappé à Byzance et l'image et le nom de l'empereur étaient imprimés dessus, tel que l'a déclaré Ibn 'Abdoul Bar dans son ouvrage *Al-Tamhid*. D'anciens manuscrits arabes font mention du *denarius aureus* latin en tant que monnaie byzantine (la même que le *solidus* de l'ère post-Constantin) qui demeure encore aujourd'hui le nom d'une unité monétaire qui avait cours en ex-Yougoslavie. Le Nouveau Testament cite également le *denarius* dans plusieurs passages. On estimait que le poids du *dinar* égalait à peu près à celui du *mithqal* qui, tel que mentionné plus haut, équivalait à soixante-douze grains d'orge. Il est généralement admis que le poids standard du *dinar* a été le même depuis la période pré-islamique jusqu'au quatrième siècle de l'hégire. *Da'iratoul Ma'arif Islamiyah* (le Cercle des connaissances islamiques) affirme que le *denarius* byzantin pesait 425 grammes et donc, selon l'orientaliste Zambawar, le *mithqal* de la Mecque pesait également 425 grammes. [1](#) Le ratio de poids entre le *dirham* et le *dinar* était de 7 pour 10, c'est-à-dire que le *dirham* pesait sept dixième d'un *mithqal*.

Le montant nominal du *dinar*, selon les hadiths, les ouvrages de fiqh [2](#) et la littérature historique, était équivalent à dix *dirhams*. 'Amr bin Shouyeb, cité dans le *Sounan Abou Dawoud*, relate: «Le prix du sang respecté par les sahaba, à l'époque du Prophète (ﷺ), était de huit cents *dinars*, ou huit mille *dirhams*. Plus tard, c'est toute la communauté musulmane qui décida, à l'unanimité, de maintenir ce prix.» Les hadiths authentiques fixent le *nisab*, ou le montant des biens sur lequel est due la zakat, à 20 *dinars* ou leur équivalent en *dirhams*. Cette règle, maintenue par les docteurs en loi islamique, démontre que dès les débuts de l'ère islamique, ou même avant, le montant nominal d'un *dinar* était estimé à dix *dirhams* (ou d'autres pièces les équivalant).

Imam Malik affirme, dans le *Mouwatta*, que «la règle reconnue, et au sujet de laquelle il n'y a aucune différence d'opinion, est que la zakat³ est due sur un montant minimal de vingt *dinars*, ou deux cents *dirhams*.» ⁴

Les poids et mesures couramment utilisés à cette époque étaient les *s'a, moudd, ratal, auqiyah* et *mithqal*, auxquels d'autres poids et mesures furent ajoutés un peu plus tard. Les Arabes possédaient également des connaissances en arithmétique, ce qui a été déduit du fait que le Coran a pris en compte ces connaissances pour leur apprendre à calculer les parts de chaque légataire dans la loi islamique sur l'héritage.

LES FAMILLES PROSPÈRES DE QOURAISH

Bani Oumayya et Bani Makhzoum étaient deux éminentes familles de Qourash qui avaient été favorisées par le destin. Walid bin al-Moughira, 'Abdoul 'Ouzza (Abou Lahab), Abou Ouhaylla bin Sa'eed bin al-'As bin Oumayya (qui possédait une part de 30,000 *dinars* dans la caravane d'Abou Soufyan) et 'Abd bin Abi Rabi'a al-Makhzoumi avaient tous fait fortune. 'Abdollah bin Jad'an, de Bani Taym, était également l'un des hommes les plus riches de la Mecque; il buvait son eau dans une coupe en or et finançait une cuisine publique qui nourrissait les pauvres et les mendiants. 'Abbas bin 'Abdoul Mouttalib, un autre homme dont les richesses étaient abondantes, aidait généreusement les pauvres et prêtait de l'argent à intérêts à la Mecque. Au cours de son pèlerinage d'adieu, le Messager d'Allah (ﷺ) annonça l'abolition des transactions usuraires et déclara: «Le premier intérêt que je souhaite abolir, aujourd'hui, est celui de 'Abbas bin 'Aboul Mouttalib.».

Il y avait également, à la Mecque, des hommes roulant sur l'or dont les salons luxueusement meublés étaient le rendez-vous de l'élite de Qourash qui venait y jouir des plaisirs du vin et de l'amour.

Les chefs de Qourash avaient leur siège réservé devant la Ka'ba, où de grands poètes de l'ère pré-islamique, tels que Labid, récitaient leurs vers. C'est là qu'Abdoul Mouttalib tenait ses rassemblements et on rapporte que, par déférence, jamais ses fils n'osaient s'asseoir avant l'arrivée de leur père.

LA CULTURE ET LES ARTS

Les gens de Qourash avaient tendance à mépriser le travail ouvrier; ils considéraient indigne d'eux de se salir les mains aux travaux manuels qu'ils estimaient exclusivement réservés aux esclaves et aux non-arabes. Mais en dépit de cette inclination qui était la leur, certains travaux étaient nécessaires et certains d'entre eux n'avaient d'autre choix que de les accomplir. Khabbab bin al-Aratt, par exemple, fabriquait des épées. Les travaux de construction étaient également indispensables, mais pour les réaliser, ils embauchaient des ouvriers iraniens et byzantins.

Seuls quelques hommes, à la Mecque, savaient lire et écrire; les Arabes, dans l'ensemble, ignoraient tout de ce moyen par lequel se transmettent les connaissances. Le Coran les appelle d'ailleurs «Oummi»¹, c'est-à-dire «le peuple illettré»: «C'est

Lui qui a envoyé à des gens illettrés (les Arabes) un Messager des leurs...» ²
(Coran, 62:2)

Les gens de la Mecque, cependant, ne souffraient d'aucune lacune en ce qui avait trait à leur civilisation: leurs goûts raffinés, leur élégance et leur culture les distinguaient dans toute l'Arabie, de la même façon que les citadins de n'importe quelle métropole occupent une place particulière au sein de leur pays.

La langue couramment parlée à la Mecque était considérée comme un modèle d'excellence insurpassable, un modèle que les bédouins du désert, tout comme les Arabes des régions éloignées, s'efforçaient d'imiter. Grâce à leurs élégantes expressions et à leur éloquence, les habitants de la Mecque avaient la réputation de posséder la langue la plus belle et la plus riche, une langue qui n'avait pas été corrompue par celles des non-arabophones. De par leurs caractéristiques physiques, leurs belles proportions et leur fière allure, les gens de la Mecque passaient pour les meilleurs représentants de la race arabe. Ils étaient également dotés de courage et de magnanimité, salués unanimement par les Arabes comme *al-Foutouh* et *al-Mourawwah*, deux thèmes fréquents de la poésie arabe. Ces traits de leur caractère décrivaient admirablement leur côté insouciant et téméraire.

Les sujets qui suscitaient le plus leur intérêt étaient la généalogie, les légendes d'Arabie, la poésie, l'astrologie et les constellations, les vols d'oiseaux présentant (selon eux) de mauvais augures et, à un degré moindre, la médecine. En tant que cavaliers des plus habiles, ils possédaient une connaissance approfondie des chevaux et préservaient les lignées des races les plus pures; et en tant qu'habitants du désert, ils étaient versés dans la délicate science de la physiognomonie. Leurs méthodes de soins thérapeutiques se basaient d'une part sur leurs propres expériences et d'autre part sur les traditions reçues de leurs ancêtres. Ils pratiquaient la brûlure au fer rouge, la saignée et l'amputation de membres malades et administraient certaines herbes médicinales.

TALENTS MILITAIRES

À la fois grâce à leur nature et à leur éducation, les gens de Qourash étaient plutôt du genre pacifiques et aimables; car, contrairement aux autres peuples vivant dans la péninsule et à l'extérieur de celle-ci, leur prospérité dépendait presque entièrement du développement du libre-échange, des déplacements continuels des caravanes, de l'amélioration des infrastructures commerciales de leur ville et du maintien d'un climat de paix et de stabilité suffisant pour encourager les marchands et les pèlerins à entreprendre le voyage jusqu'à la Mecque. Ils étaient assez perspicaces pour reconnaître que leurs affaires commerciales étaient toute leur vie; elles étaient leur source première de revenus, ainsi qu'un moyen d'accroître leur prestige en tant que serviteurs du sanctuaire. En d'autres termes, ils avaient tendance à éviter toute bataille tant que leur honneur tribal ou religieux n'était pas compromis. Ils souscrivaient au principe de coexistence pacifique, ce qui ne les empêchait pas de posséder des talents militaires considérables. Leur courage et leur hardiesse étaient

notoires d'un bout à l'autre de l'Arabie, tout comme leurs qualités de cavaliers. "Al-Ghadbata al-Moudariyah", ou la colère de Moudar (qui peut être décrite comme une soif avide que seul le sang peut éteindre) était un adage arabe connu fréquemment utilisé par les poètes et les orateurs de l'ère pré-islamique.

Si les gens de Qouraiish jouissaient d'une réputation de militaires redoutables, ils ne le devaient pas qu'à leur propre réserve tribale. En effet, ils utilisaient régulièrement les services des *ahabish*, ou Arabes du désert vivant en périphérie de la Mecque, dont la descendance de certains remontait à Kinana et Khouzayma bin Moudrika, des parents éloignés de Qouraiish. Les Khouza'a étaient également confédérés avec Qouraiish. De plus, la Mecque comptait de nombreux esclaves toujours prêts à se battre pour leur maître. Ils pouvaient donc, à tout moment, mobiliser plusieurs milliers de guerriers sous leur bannière. La plus puissante armée jamais rassemblée par Qouraiish dans l'ère pré-islamique comptait dix milles combattants (lors de la bataille de Ahzab).

LA MECQUE, COEUR DE L'ARABIE

Parce qu'elle était le siège du sanctuaire national, ainsi que le centre commercial le plus prospère, la Mecque avait acquis une position prééminente en Arabie. Elle était vue comme une rivale de Sana'a, au Yémen; mais comme les Abyssiniens et les Iraniens gagnaient tour à tour le contrôle de cette ville yéménite, et que les villes de Hiram et Ghassan avaient grandement perdu leur prestige, la Mecque avait atteint une suprématie incontestée en Arabie.

VALEURS MORALES

Ce qui manquait le plus aux Mecquois, c'était un code moral; tout au plus retrouvait-on chez eux un sentiment d'obligation envers de vieilles coutumes et une certaine tradition de courtoisie arabe. Mais de code d'éthique servant à guider leur conduite, ils n'en avaient point. Les jeux d'argent comptaient parmi leurs passe-temps favoris et de leur ivrognerie immodérée, ils tiraient un profond plaisir; leur dissipation satisfaisait leur sens de l'honneur complètement dénaturé. Leurs réunions étaient le théâtre de beuveries et de débauche. N'ayant pas la moindre notion de péché ou de crime, ils ne ressentaient aucune aversion envers la méchanceté, l'injustice, la cruauté ou les actes de brigandage.

L'atmosphère morale de l'Arabie en général et de la Mecque en particulier a été fidèlement décrite par Jafar bin Abou Talib, un membre éminent de Qouraiish, à la cour de Négus, lorsqu'il lui dit: «Ô Roi! Nous étions un peuple peu éclairé, totalement plongé dans l'ignorance. Nous adorions les idoles, nous mangions la chair d'animaux trouvés morts et nous commettions toutes sortes d'abominations; nous rompions les liens familiaux, nous maltraitions nos voisins et les plus forts d'entre nous dévoraient les plus faibles.» [1](#)

LA VIE RELIGIEUSE

Les pratiques et croyances religieuses des Arabes étaient, sans aucun doute, encore plus méprisables en raison de l'influence qu'elles exerçaient sur la vie sociale et morale des gens. Ayant perdu à peu près tout contact avec les enseignements des prophètes du passé, ils avaient été complètement submergés par le fétichisme matérialiste qui prévalait dans les pays limitrophes. Ils étaient devenus si férus de l'adoration des idoles que pas moins de trois cent soixante de ces idoles ornaient, ou plutôt souillaient, le sanctuaire de la Mecque. La plus importante de ces déités était Houbal, dont Abou Soufyan avait chanté les louanges à la bataille de Ouhoud, lorsqu'il s'était écrié: «Gloire à Houbal!». Cette idole occupait une place centrale, dans la Ka'ba, à côté d'un espace où étaient emmagasinées les offrandes. À même une gigantesque cornaline, elle était sculptée sous la forme d'un homme. Comme sa main droite manquait lorsqu'elle avait été découverte par des gens de Qouraiish, ils l'avaient remplacée par une main en or massif. Deux idoles avaient été disposées devant la Ka'ba; la première, Isaf, était située tout juste devant alors que la deuxième, Na'ila, avait été installée un peu plus loin, près du puits de Zamzam. Mais un peu plus tard, des gens de Qouraiish avaient décidé de rapprocher la première de la deuxième près de laquelle ils avaient pour habitude d'offrir des sacrifices. Sur les monts de Safa et Marwah se trouvaient deux autres idoles, Nahik Moujawid al-Rih et Mout'im at-Tayr.

Chaque maison de la Mecque possédait une idole qui était adorée par ses habitants. Al-'Ouzza avait été installée près de 'Arafat, dans un temple construit spécialement pour elle. Qouraiish vénérât Al-'Ouzza comme le chef des déités, le plus noble d'entre elles. Les Arabes avaient l'habitude de tirer au sort à l'aide de flèches divinatoires qu'ils plaçaient devant ces idoles pour prendre une décision avant d'entreprendre toute affaire importante. Il y avait également d'autres idoles, dont al-Khalsa qui avait été installée dans la dépression de la vallée de la Mecque. Elle était décorée de guirlandes, on lui présentait des offrandes d'orge et de blé, et elle était régulièrement arrosée de lait. Les Arabes avaient pour coutume d'offrir des sacrifices et de suspendre des œufs d'autruche au-dessus de cette idole. Comme c'était une idole très populaire, ses petites répliques étaient vendues aux villageois et aux pèlerins qui venaient visiter la Mecque.

Les Arabes possédaient plusieurs vertus; ils étaient courageux, loyaux et généreux. Mais durant la longue nuit de superstition et d'ignorance de leur histoire, l'adoration des images et des idoles s'était insinuée dans leur cœur plus profondément, peut-être, que chez d'autres nations. Ils s'étaient égarés et s'étaient éloignés de la religion pure de leurs ancêtres Ibrahim et Isma'il, qui leur avaient enseigné le véritable sens de la piété religieuse, de la pureté des mœurs et du bon comportement.

Telle était donc la situation de la ville de la Mecque au milieu du sixième siècle de l'ère chrétienne, avant la naissance du prophète Mohammed (ﷺ). C'est sur cette cité que l'islam allait s'élever, sur un horizon recouvert d'une obscurité totale.

Et le Seigneur a dit: «*C'est une révélation de la part du Tout-Puissant, du Très Miséricordieux, pour que tu avertisses un peuple dont les ancêtres n'ont pas été avertis; ils sont donc insoucians.*» (Coran, 36:5-6)

'ABDALLAH ET AMINA

'Abdoul Mouttalib, chef de clan de Qourash, eut dix fils, tous aussi braves et distingués les uns que les autres ; mais 'Abdollah était le plus noble et le plus remarquable d'entre eux.¹ 'Abdoul Mouttalib le maria à Amina, fille de Wahb bin 'Abdou Mounaf, chef de clan de Bani Zouhra. Amina était, de par ses origines et de par sa stature physique, la femme la plus parfaite de Qourash à cette époque.²

Mohammed (ﷺ), fils d'Amina, naquit après la mort de son père. Avant sa naissance, Amina avait vu de nombreux signes laissant présager un avenir exceptionnel pour son fils.³

LA NAISSANCE DU PROPHÈTE

Le Prophète (ﷺ) est né le lundi 12 du mois islamique de Rabi-oul-Awwal⁴ dans l'année de l'Éléphant. Certes, ce jour fut celui présentant le meilleur augure dans toute l'histoire de l'humanité.

Ainsi, Mohammed (ﷺ) était le fils de 'Abdollah bin 'Abdoul Mouttalib, bin Hashim, bin 'Abdoul Mounaf, bin Qousayy, bin Kilab, bin Mourra, bin Ka'b bin Lou'ayy, bin Ghalib, bin Fihir, bin Malik, bin Al-Nadr, bin Kinana, bin Khoussayma, bin Moudrika, bin Ilyas, bin Moudar bin Nizar bin Ma'add, bin 'Adnan.

La lignée de 'Adnan remonte, selon les généalogistes arabes, à Ismail bin Ibrahim.¹ Après la naissance de Mohammed (ﷺ), Amina envoya quelqu'un en informer son grand-père. Il vint, regarda affectueusement le bébé et l'amena avec lui à la Ka'ba où il loua Allah et pria pour l'enfant. 'Abdoul Mouttalib lui donna alors le nom de Mohammed, qui signifie « celui qui est loué ». Les Arabes s'étonnèrent de ce prénom² si peu familier qu'Abdoul Mouttalib lui avait donné.

LA PÉRIODE D'ALLAITEMENT

Thouwaybah, une esclave appartenant à l'oncle du Prophète, Abou Lahab, l'allaita durant quelques jours seulement, le temps qu'Abdoul Mouttalib trouve une nourrice pour son petit-fils favori. À la Mecque, les gens avaient pour habitude de confier leurs nourrissons aux soins d'une femme de tribu du désert où les enfants grandissaient en plein air plutôt que dans l'atmosphère suffocante de la ville et où ils apprenaient le mode de vie sain des bédouins. C'était l'époque où l'on considérait le langage sobre et naturel des gens du désert comme le plus beau modèle de grâce et d'élégance de la langue arabe. En plus du lait d'une bédouine, l'enfant se nourrissait des paroles de cette langue pure utilisée à travers tout le désert.

Les gens de la tribu de Bani S'ad étaient connus pour l'élégance de leur langue. Halima S'adiya, qui faisait partie de cette tribu, reçut la responsabilité de prendre sous son aile le précieux bébé. Cette année-là, beaucoup de gens avaient souffert de la famine et Bani S'ad n'avait pas été épargnée. C'est pourquoi la tribu était venue à la Mecque, à la recherche de bébés à allaiter ; mais aucune femme n'avait voulu prendre avec elle le Messenger d'Allah car nulle n'espérait recevoir une rétribution

intéressante pour l'allaitement d'un bébé dont le père était décédé. Elles disaient : « Un orphelin ! Que me donneront sa mère et son grand-père en retour ? ». Au départ, Halima avait également refusé l'offre d'allaiter le nourrisson mais tout de suite après, elle ressentit un profond désir de le prendre avec elle. Et comme elle n'avait point trouvé d'autre bébé, elle retourna chercher celui-là avant de rentrer chez elle. Dès qu'elle fut de retour, elle constata très vite à quel point ce bébé était une bénédiction pour son foyer. Ses seins regorgeaient de lait, le pis de sa chamelle était toujours plein et ils vivaient dans un bonheur parfait. La rumeur se répandit parmi les femmes de sa tribu ; elles lui disaient : « Halima, tu as certainement avec toi un enfant béni. ». Et elles commencèrent à l'envier.

Lorsque le bébé eut deux ans, Halima le sevrage, car c'était la coutume de rendre les enfants à leur famille à cet âge. De plus, comme le garçon grandissait plus vite que les autres enfants, il était déjà, à deux ans, très bien développé. Halima ramena donc le Messager d'Allah chez sa mère, Amina ; mais une fois sur place, elle pria cette dernière de lui laisser l'enfant encore quelque temps puisqu'il lui avait apporté tant de bonheur. Amina accepta et permit à Halima de retourner chez elle avec Mohammed (ﷺ). [1](#)

Quelques mois après son retour dans la tribu de S'ad, deux anges s'emparèrent de Mohammed (ﷺ), lui ouvrirent la poitrine et en extirpèrent une petite masse noire. Ils nettoyèrent ensuite son cœur à fond et cicatrisèrent la plaie après l'avoir remis en place. [1](#)

Plus tard, le Messager d'Allah (ﷺ) ayant grandi, il passait ses journées à garder les moutons avec ses frères de lait dans l'infinie étendue désertique, loin des prétentions, de l'hypocrisie et de l'arrogance de la ville, où ses pensées devinrent aussi claires et pures que l'air du désert. Sa vie ressemblait à la simplicité du désert et il apprit à supporter les difficultés et les dangers inhérents à cet endroit. Vivant parmi les gens de Bani S'ad, ses oreilles s'accoutumèrent à la rhétorique et à l'éloquence de la langue pure et classique des bédouins. Le Prophète (ﷺ) disait souvent à ses compagnons : « Je suis le plus arabe d'entre vous, car je viens de Qouraysh et j'ai été allaité dans la tribu de Bani S'ad bin Bakr. ». [2](#)

LA MORT D'AMINA ET D'ABDOUL MOUTTALIB

Quand le Messager d'Allah (ﷺ) avait six ans, sa mère l'amena avec elle à Yathrib où elle allait rendre visite à son père. Elle voulait également y visiter la tombe de son défunt mari. [3](#) C'est sur le chemin du retour, alors qu'elle revenait à la Mecque, qu'Amina mourut dans un endroit nommé Abwa. [4](#) Le Prophète (ﷺ) se sentit très seul et très chagriné suite à ce départ soudain de sa mère. Des incidents comme celui-là, il en avait vécu plus d'un depuis sa naissance. Peut-être s'agissait-il là d'une intervention divine afin qu'il soit élevé d'une manière qui le prédisposerait au grand rôle qu'il allait avoir à jouer dans le futur. Finalement, une esclave abyssinienne, Oumm Ayman Barakah, le ramena chez son grand-père, à la Mecque. 'Abdoul Mouttalib aimait tendrement son petit-fils ; il tenait à lui comme à la prunelle de ses

yeux et ne lui permettait jamais de s'éloigner de lui. Il le faisait asseoir sur son lit, à l'ombre de la Ka'ba, et l'embrassait pour lui démontrer son affection.

Lorsque le Messager d'Allah (ﷺ) avait huit ans, 'Abdoul Mouttalib mourut à son tour. [1](#) Du jour au lendemain, il se retrouva seul et abandonné. Il n'avait jamais connu son père et ne gardait donc aucun souvenir de lui ; mais la mort de son grand-père qu'il aimait tant lui fut réellement pénible.

ABOU TALIB DEVIENT SON TUTEUR

Après la mort d'Abdoul Mouttalib, c'est Abou Talib qui eut la garde de Mohammed (ﷺ), car le père de ce dernier, 'Abdullah, et lui étaient frères (de la même mère). Abdoul Mouttalib avait d'ailleurs insisté pour qu'Abou Talib prenne soin du petit. C'est ce que fit Abou Talib et il le traita même avec plus de soin et d'affection que ses propres fils, 'Ali Jafar et 'Aqil. [2](#)

Une fois, lorsque le Messager d'Allah (ﷺ) avait neuf ans, Abou Talib faisait ses préparatifs dans l'intention de participer à une caravane commerciale qui allait en Syrie. Sachant cela, Mohammed s'approcha de son oncle et, se blottissant contre lui, insista pour l'accompagner dans son voyage. Ému de ce signe d'affection, Abou Talib accepta de l'amener avec lui en Syrie. Lorsque la caravane atteignit Bousra, en Syrie, elle y fit un court séjour et pendant qu'ils étaient là, ils rencontrèrent un moine nommé Bouhaira qui vivait en réclusion. Allant pour une fois à l'encontre de ses habitudes, il sortit à la rencontre des marchands et organisa pour eux un grand festin. Ces derniers crurent qu'ils s'étaient attirés les bonnes grâces de Bouhaira, mais en réalité, il n'était sorti de sa cellule que parce qu'il y avait eu une vision avant l'arrivée de la caravane. Lorsqu'il vit Mohammed (ﷺ), il vit en lui les signes de la prophétie, qu'il connaissait, et conseilla à Abou Talib : « Retourne chez toi avec ce jeune garçon et protège-le contre les juifs. Une gloire immense attend ton neveu. ». Alors sur les conseils de Bouhaira, Abou Talib ramena immédiatement son neveu à la Mecque.

TUTELLE DIVINE

Allah ayant déjà tracé le destin du Prophète (ﷺ), Il l'avait pourvu de sagesse et de grandeur d'esprit, et Il faisait en sorte qu'il ne soit jamais associé aux péchés et aux vices des païens qui l'entouraient. Dès sa tendre enfance, le jeune homme réservé et modeste était connu pour son naturel aimable et pour la pureté de son mode de vie, de même que pour sa candeur, son honnêteté, son intégrité et son sens aigu du devoir. La voie qu'il suivait était droite et nul n'aurait pu lui reprocher la moindre faute. Dans sa jeunesse, son caractère loyal et sa conduite honorable lui avaient valu, de la part de ses concitoyens, le titre de *Al-Amin*, qui signifie « l'intègre ». [1](#)

La plupart des jeunes hommes de la Mecque menaient une vie dissipée qui jamais ne leur valait aucun blâme. Mais Allah aida Son Messager (ﷺ) à se détacher des plaisirs de la vie familiers aux gens de la Mecque. Il était donc, contrairement à la majorité, non seulement aimable envers ses proches parents, mais il faisait également tout en

son pouvoir pour alléger les souffrances d'autrui et il diminuait ses dépenses ou se privait carrément de ses biens pour aider ceux qui étaient dans le besoin. De plus, il recevait régulièrement des invités, était toujours disposé à aider quiconque avait un devoir noble et vertueux à accomplir² et préférait gagner sa vie en travaillant dur même si cela signifiait mener une vie simple, à la limite de l'austérité.

Lorsque le Messenger d'Allah (ﷺ) avait quatorze ou quinze ans, la guerre de sacrilège, connue sous le nom de Harb-oul-Fijar, éclata entre Qouraish et la tribu de Qays. Le Messenger était présent lors de ces confrontations ; il ramassait les flèches lancées par les ennemis et les donnait aux combattants de Qouraish. Ce fut là sa première expérience militaire. ³

Maintenant que le Prophète (ﷺ) avait atteint l'âge de raison, sa première préoccupation était de se trouver un moyen de subsistance. Comme beaucoup d'autres jeunes de son âge, il décida de garder les troupeaux de moutons et de chèvres. À cette époque, cela n'était pas considéré comme un travail indigne ; au contraire, on croyait qu'il rendait les gens attentifs, alertes et rapides, gentils et prévenants, en plus de leur offrir la chance d'être libres, de respirer le grand air et de renforcer le caractère et le physique par la confrontation aux vastes étendues de sable. De plus, cette occupation avait été l'usage de tous les prophètes qui l'avaient précédé, ce qui était conforme à sa future mission prophétique et qui l'augurait, en quelque sorte. Plus tard, le Prophète (ﷺ) avait pour habitude de dire : « Il n'y a pas un prophète qui n'ait gardé des troupeaux. ». Quand, une fois, quelqu'un lui demanda s'il avait déjà été berger, il répondit : « Oui, je l'ai été. ».

Le Prophète, cependant, n'était point novice dans ce domaine car plus jeune, il avait souvent accompagné ses frères de lait lorsqu'ils allaient garder leurs troupeaux. Les narrations rapportées dans les livres de hadiths démontrent que le Prophète (ﷺ) gardait les chèvres sur les collines et dans vallées avoisinantes en échange d'un maigre salaire que lui versaient les propriétaires des troupeaux.

SON MARIAGE AVEC KHADIJAH

Le Prophète (ﷺ) épousa Khadijah alors qu'il avait vingt-cinq ans. Khadijah, fille de Khouwaylid, était une femme noble et intelligente ; elle était également riche, et respectée pour ses qualités et son intégrité. Elle était âgée de quarante ans¹ et veuve d'un dénommé Abou Hala. Après la mort de ce dernier, elle avait pris en main les activités de leur entreprise et, comme d'autres marchands de la Mecque, elle embauchait des hommes pour transporter ses marchandises à l'extérieur du pays, leur entente étant basée sur un système de participation aux bénéfices. Khadijah avait su reconnaître, chez Mohammed, la sincérité, la loyauté et le caractère honorable. Par ailleurs, elle avait également entendu parler des étranges événements qui s'étaient produits lorsqu'il avait transporté ses marchandises en Syrie. Bien qu'elle eût repoussé plusieurs offres de mariage venant d'éminents chefs de Qouraish, elle fit connaître son désir d'épouser Mohammed. Hamza, un oncle de ce dernier, lui transmis le message ; il accepta immédiatement. Abou Talib présida la cérémonie du

mariage et le Messenger, uni à Khadijah, commença sa vie d'homme marié. Toute la progéniture de Mohammed (sauf Ibrahim, mort dans sa tendre enfance) naquit de cette union avec Khadijah.¹

LA RECONSTRUCTION DE LA KA'BA

Au cours de sa trente-cinquième année, le Messenger (ﷺ) eut à prendre une importante décision visant à résoudre un conflit qui menaçait de plonger Qouraish dans une autre guerre de sacrilège. Les gens de Qouraish avaient décidé de reconstruire la Ka'ba et de lui ajouter un toit car à l'époque, elle n'était faite que de pierres branlantes et ses murs dépassaient à peine la taille d'un homme. Elle fut donc démolie et les travaux de reconstruction furent entrepris ; mais lorsque, en cours de construction, vint le moment de remettre la Pierre Noire à sa place, on se demanda qui devait le faire. Chaque tribu réclama cet honneur, si bien qu'elles furent bientôt sur le point de se déclarer la guerre. Les motifs qui avaient mené aux guerres d'usure dans les premiers temps du paganisme, en Arabie, paraissaient tout à fait insignifiants comparativement à ce grave événement qui relevait de l'honneur des tribus et focalisait l'attention de tout le monde à l'époque.

La tribu d'Abdou Dar apporta un bol rempli de sang ; puis, avec la tribu de 'Adiy, ils s'engagèrent à se combattre jusqu'à la mort en plongeant leurs mains dans le sang. Ce conflit menaçait de devenir la source d'un combat acharné qui aurait pu s'étendre à toute l'Arabie comme c'était le cas des guerres qu'ils se livraient de façon régulière. Le dilemme se poursuivit durant quelques jours, jusqu'au moment où ils convinrent d'une solution : que le premier homme qui allait franchir la porte du sanctuaire allait servir d'arbitre dans cette affaire. Et voilà que le premier homme à franchir cette porte n'était nul autre que le Messenger d'Allah. « Voici Mohammed », dirent-ils dès qu'ils le virent entrer. Puis ils ajoutèrent : « Il est digne de confiance ; nous respecterons sa décision. ».

Le Prophète (ﷺ) leur demanda d'apporter un grand drap ; il prit la Pierre Noire, la déposa sur le tissu et demanda à un représentant de chaque tribu de prendre un coin du drap ; et tous ensemble, ils le soulevèrent et le portèrent tout près de l'emplacement que devait occuper la pierre. Le Messenger (ﷺ) mit alors lui-même la pierre à sa place et la construction du bâtiment put enfin être achevée.¹

La sagesse dont fit montre le Prophète (ﷺ) en cette occasion et qui évita à Qouraish d'avoir à se mesurer aux autres tribus illustre de façon saisissante son solide jugement et l'éclat de son génie. La perspicacité du Prophète (ﷺ) démontrait comment les effusions de sang peuvent être annonciatrices de la paix. Cet incident portait en lui une préfiguration de la prudence du Messenger, de son caractère réfléchi, de son tempérament calme, de son côté amical et altruiste, ainsi que de la profondeur de ses enseignements. Bref, toutes les vertus essentielles de celui qui allait devenir « une miséricorde pour l'humanité ». Avec ces qualités et en étant pour eux un prophète miséricordieux, le Prophète (ﷺ) a transformé un peuple indiscipliné, cruel et querelleur en une communauté étroitement liée.

HILFOUL FOUDOUL

C'est au cours de cette période que la tribu de Qourash conclut un des traités les plus nobles de son histoire, dans lequel le Prophète (ﷺ) joua un rôle important. Un homme de la ville de Zabid, au Yémen, vint à la Mecque pour tenter d'y vendre sa marchandise. Un des chefs de clan de Qourash, Al-As bin Wayel, lui acheta toute sa marchandise, mais ne lui paya rien en retour. Dans l'espoir de récupérer son argent, l'homme alla voir plusieurs dirigeants de Qourash mais aucun ne consentit à confronter Al-As bin Wayel. Se voyant ainsi rejeté, il se résolut à demander de l'aide aux gens de la Mecque, implorant chaque jeune homme qui lui semblait juste et courageux de venir à son secours. Finalement, plusieurs d'entre eux, se sentant fort embarrassés par cette affaire, se rassemblèrent dans la maison d'Abdallah bin Jad'an où ils conclurent un traité, au nom d'Allah, pour la répression des actes illégaux et la restauration de la justice envers les faibles et les opprimés de la Mecque. Le traité fut nommé *Hilfoul Foudoul* et aussitôt conclu, ses membres allèrent voir Al-As bin Wayel et le forcèrent à rendre sa marchandise à l'homme de Zabid. [1](#)

Le Messenger (ﷺ) avait été l'un des principaux auteurs de ce traité et par la suite, il n'avait jamais raté une occasion d'exprimer sa satisfaction par rapport à son application. Une fois, il dit : « J'ai joué un rôle dans ce règlement, chez 'Abdallah bin Jad'an. Et si on me demandait à nouveau d'apporter mon aide dans une affaire semblable, même après la venue de l'islam, je le ferais sans hésiter. » Par ce traité, ils avaient conclu de restituer à chacun ce qui lui revient de droit et de protéger les faibles de l'exploitation et de la manipulation des oppresseurs.

UNE MYSTÉRIEUSE AGITATION

Mohammed (ﷺ) était maintenant à l'aube de sa quarantième année. Il ressentait, au fond de lui-même, une étrange agitation qu'il ne parvenait pas à comprendre. Il ne savait comment interpréter ce sentiment mystérieux qui l'étreignait et il était à mille lieues de se douter qu'Allah était sur le point de l'honorer en faisant descendre sur lui la révélation et la prophétie. Le Coran en fait mention dans le verset suivant : « ***Et c'est ainsi que Nous t'avons révélé un esprit (le Coran) provenant de Notre ordre. Tu n'avais aucune connaissance du Livre ni de la foi ; mais Nous en avons fait une lumière par laquelle Nous guidons qui Nous voulons parmi Nos serviteurs. Et en vérité, tu guides vers un chemin droit.*** » (Coran, 42:52)

Dans un autre verset, le Coran mentionne que le Messenger (ﷺ) n'avait aucune idée de ce qui lui arrivait : « ***Tu n'espérais nullement que le Livre te serait révélé. Ceci n'a été que par une miséricorde de ton Seigneur. Ne sois donc jamais un soutien pour les infidèles.*** » (Coran, 28:86)

Allah, le Très-Sage et l'Omniscient, avait décidé que Son Messenger ne saurait ni lire ni écrire. Ainsi, jamais ses contemporains ne pourraient l'accuser d'inventer et d'écrire lui-même les révélations divines. Le Coran dit : « ***Et avant cela, tu ne récitais aucun livre et tu n'en écrivais aucun de ta main droite. Sinon, ceux qui nient la vérité auraient eu des doutes.*** » (Coran, 29:48)

C'est pourquoi le Coran l'appelle « le Prophète illettré » : « ***Ceux qui suivent le Messenger, le Prophète illettré qu'ils trouvent écrit (mentionné) chez eux dans la Torah et l'Évangile – il leur ordonne le convenable et leur interdit le blâmable...*** » (Coran, 7:157)

UNE LUMIÈRE POUR L'HUMANITÉ

Au moment où le Prophète (ﷺ) achevait sa quarantième année, l'humanité se tenait au bord d'un gouffre; ou nous pourrions dire, en d'autres termes, que la race humaine tout entière était au bord du suicide. C'est au cours de cet épisode, qui fut le plus obscur de l'histoire de l'humanité, qu'une première lueur, tel un encens incandescent, commença à dissiper les ténèbres pour annoncer un futur radieux à l'homme. L'éveil de la prophétie mit fin abruptement à l'avenir que l'on prédisait au monde malheureux d'alors qui agonisait et se présentait sous les couleurs les plus sombres. La loi immuable du Dieu Miséricordieux veut que lorsque les mauvaises actions de l'homme mènent celui-ci au désespoir, une nouvelle lueur d'espoir apparaît, mère de la foi, de l'espérance et du bonheur, afin d'effacer ses larmes.

Les obscures forces de l'ignorance, de la superstition et du paganisme s'étaient propagées à travers le monde et avaient comprimé, écrasé l'âme de l'homme sous leur talon de fer. Dans de telles conditions, nul ne s'étonnera que la foi corrompue et la vie insignifiante des gens autour de lui aient rendu le Messager (ﷺ) agité et inquiet; il se mit à aspirer à un but plus élevé, espérant de son Seigneur ne fut-ce qu'une lueur pour le guider. Souvent, il passait de longues nuits éveillé, comme si une force céleste lui pavait la voie, le préparait à l'énorme responsabilité qu'il allait bientôt se voir confier. On le voyait fréquemment errer à travers la campagne, loin de la cité animée de la Mecque, perdu dans ses pensées et profitant pleinement de cette solitude qui lui apportait un sentiment de paix, de tranquillité et de sérénité. Il lui arrivait également de s'enfoncer dans le désert aride ou dans les montagnes sauvages parsemées de cavernes mais dépourvues d'habitations. Et lorsqu'il parcourait ces montagnes, il entendait clairement des voix lui dire «Paix sur toi, Messager d'Allah»; mais il regardait à droite, à gauche et derrière lui et ne voyait que des arbres et des rochers. [1](#)

DANS LA GROTTÉ DE HIRA

Le Messager (ﷺ) se retirait régulièrement dans une grotte de Hira où il restait aussi longtemps que le lui permettaient ses provisions. Là, il passait ses nuits à veiller et à prier d'une façon qu'il croyait semblable à celle du prophète Ibrahim (paix sur lui). [2](#)

Le 17^e jour du mois de Ramadan, le Prophète (ﷺ), âgé à ce moment de quarante ans, passait une nuit dans la grotte de Hira. Alors qu'il était tout à fait éveillé et parfaitement conscient, l'Ange Gabriel vint à lui et lui dit: «Lis!». Le Prophète (ﷺ), sans mentir, répondit: «Je ne sais pas lire.» Il raconte qu'à ce moment, l'Ange le saisit et le pressa si fort qu'il en ressentit une violente douleur. Puis, il le lâcha et lui dit à nouveau: «Lis!» Comme le Prophète (ﷺ) lui répondait pour la deuxième fois «Je ne sais pas lire», l'Ange le pressa fortement jusqu'à ce qu'il se sente complètement écrasé. Puis il le lâcha de nouveau et, encore une fois, lui dit: «Lis!» Et lorsque le Prophète (ﷺ) répondit pour la troisième fois «Je ne sais pas lire», il le pressa à nouveau de la même manière. Puis, il le lâcha et dit: [1](#) «*Lis (Ô Mohammed), au nom de ton Seigneur qui a créé, qui a créé l'homme d'une adhérence. Lis! Ton*

Seigneur est le Très Noble, qui a enseigné par la plume [le calame], a enseigné à l'homme ce qu'il ne savait pas. » (Coran 96:1-5)

DE RETOUR À LA MAISON

Terrifié par l'étrange expérience qu'il venait de vivre (car rien de tel ne lui était jamais arrivé, pas plus qu'il n'avait entendu parler de rien de similaire), le Messager d'Allah (ﷺ) revint chez lui avec ces versets en mémoire et le cœur tremblant. Il courut vers sa femme, Khadijah, et lui dit: «Enveloppe-moi! Enveloppe-moi!», car il était encore trop apeuré pour parler de ce qu'il venait de voir.

Lorsqu'il se fut un peu calmé, Khadijah lui demanda la raison de son agitation et c'est alors qu'il lui raconta ce qui lui était arrivé. Khadijah était une femme intelligente et sage; elle avait beaucoup entendu parler des messagers d'Allah, de la prophétie et des anges par son cousin Waraqa bin Naufal (qui s'était converti à la chrétienté et qui était familier avec la Torah et les Évangiles). Comme d'autres esprits éclairés qui avaient rejeté l'adoration des idoles, elle était insatisfaite du culte païen des Mecquois.

Khadijah était la femme du Prophète (ﷺ) et elle avait passé de nombreuses années auprès de lui. Elle était son amie la plus proche et le connaissait par cœur. De ce fait, elle devint le témoin le plus fiable et le plus crédible de la noblesse de caractère de son mari. La valeur de sa fibre morale l'avait convaincue que le Seigneur ne pouvait que soutenir cet homme et lui porter secours. Elle avait l'intime conviction que jamais le Seigneur ne permettrait qu'un homme aussi honnête, de caractère aussi élevé et aimant autant la vérité soit possédé par un djinn ou un démon. Alors, confiante, elle le rassura: «Je jure par Allah que jamais Il ne te mettrait dans l'embarras. Tu noues et entretiens des liens avec les gens, tu dis toujours la vérité, tu aides les gens à porter leurs fardeaux, tu aides les pauvres, tu reçois bien tes invités et tu soulages les peines et les souffrances encourues lors de la recherche de la vérité.»

[1](#)

LES PRÉDICTIONS DE WARAQA BIN NAWFAL

Khadijah avait tenté de reconforter et d'encourager son mari du mieux qu'elle pouvait, même si elle ne comprenait pas très bien ce qui lui arrivait. Mais la situation était des plus sérieuses et exigeait qu'une action soit entreprise rapidement. Elle était fort troublée et, espérant comprendre ce qui était arrivé à son mari, elle consulta un savant en religions qui l'informa sur l'histoire de celles-ci et leurs écritures, de même que sur la biographie des prophètes d'Allah qui avaient été envoyés par le passé.

Khadijah savait que Waraqa bin Naufal pourrait l'aider à clarifier la situation. Elle alla le visiter en compagnie du Prophète (ﷺ), et lorsque ce dernier lui raconta ce qu'il avait vu et entendu, Waraqa s'écria: «En vérité, par Celui qui tient mon âme entre Ses mains, tu es le Prophète de ce peuple. Le grand *Namus* (l'Archange Gabriel) est venu te voir comme il est venu voir Moïse par le passé. Bientôt, ton peuple te traitera de menteur, te maltraitera, te combattra et te chassera.» Le Messager d'Allah (ﷺ) fut

étonné d'entendre les prémonitions de Waraqa, car ses concitoyens avaient toujours été fort courtois envers lui et le tenaient en haute estime; ils le nommaient d'ailleurs le «digne de confiance». Frappé de stupeur, il demanda à Waraqa: «Quoi? Vont-ils m'expulser?» «Oui», répondit Waraqa, «car jamais un homme n'a apporté à son peuple ce que tu lui apporteras sans être combattu par ce dernier. Il en a toujours été ainsi. Et si je vis jusqu'au jour où ces événements se produiront, je serai là pour te soutenir.» [1](#)

À partir de ce moment, le Prophète (ﷺ) attendit, jour après jour, que quelque chose se produisit; mais une longue période de temps s'écoula sans qu'aucune autre révélation ne lui soit transmise. Puis, il la reçut de nouveau; et par la suite, les périodes de révélation du Coran se succédèrent très rapidement pour s'étaler sur une période de vingt-trois ans.

KHADIJAH EMBRASSE L'ISLAM

Khadijah fut la première personne à embrasser l'islam. Et en plus d'être la compagne du Prophète (ﷺ), elle fut également son assistante, son soutien et son défenseur. Elle fut toujours là pour le rassurer et pour le soutenir contre tous ceux qui le méprisaient et refusaient de croire en lui. Elle s'efforça de calmer ses appréhensions et l'encouragea en lui démontrant la confiance inébranlable qu'elle avait en lui.

'ALI BIN ABOU TALIB ET ZAYD BIN HARITHAH

'Ali ibn Abi Talib fut la deuxième personne à embrasser l'islam. Il n'avait alors que dix ans et avait été élevé, depuis son plus jeune âge, sous la tutelle du Prophète (ﷺ). La charge de l'enfant lui avait été transmise par son oncle, Abou Talib, et il l'avait gardé près de lui depuis l'époque où une grave famine s'était abattue sur Qouraysh. [1](#) Le troisième à embrasser l'islam fut Zayd ibn Harithah [2](#), un ancien esclave que le Prophète (ﷺ) avait affranchi et adopté comme fils.

ABOU BAKR EMBRASSE L'ISLAM

Après la conversion de Zayd, celle d'Abou Bakr ibn Abi Qouhafa fut d'une portée significative. Ce marchand au tempérament sociable était connu pour sa modération et sa prudence, pour son bon caractère et sa gentillesse, et il jouissait d'une grande réputation pour sa connaissance très approfondie de la généalogie du peuple de Qouraysh et pour son expertise dans le domaine commercial. Aussitôt après sa conversion, il se mit à prêcher l'islam à tous ceux qui étaient associés avec lui en affaires, ainsi qu'à toute personne qui venait lui rendre visite. [3](#)

L'ÉLITE DE QOURAISH TROUVE LA FOI

L'éloquent homme d'affaires parvint à convaincre une partie de l'élite de Qouraysh de croire à la mission de Mohammed. Parmi ceux qui acceptèrent l'islam à l'invitation d'Abou Bakr se trouvaient 'Outhman bin Affan, Zoubayr bin Al 'Awwam, 'Abdoul Rahman bin Aouf, S'ad bin Abi Waqqas et Talha bin

'Oubaydoullah. Abou Bakr les amena tous chez le Prophète (ﷺ), où ils embrassèrent l'islam. [1](#)

Petit à petit, d'autres citoyens respectables de la Mecque eurent connaissance de la mission du Prophète (ﷺ), et parmi ceux qui embrassèrent l'islam à la suite des huit premiers, nous retrouvons Abou 'Oubayda bin al-Jarrah, Al-Arqam, 'Outhman bin Maz'oun, 'Oubaydah bin al-Harith bin Abdoul Mouttalib, Sa'id bin Zayd, Khabbab bin Al-Aratt, 'Abdoullah bin Mas'oud, 'Ammar bin Yasir et Souhayb bin Sinan.

À partir de ce moment, les gens se mirent à embrasser l'islam en grand nombre. Provenant de différentes tribus et familles, ils venaient se convertir en groupes et bientôt, la nouvelle se répandit à travers toute la Mecque que Mohammed (ﷺ) enseignait une nouvelle religion aux gens. [2](#)

SUR LE MONT SAFA

Trois années s'étaient écoulées depuis que le Messager avait reçu la toute première révélation; durant tout ce temps, il s'était fait discret et avait évité toute sortie publique. Mais voici qu'Allah lui ordonnait maintenant de prêcher ouvertement la vérité: «**Expose donc clairement ce qu'on t'a commandé et détourne-toi des associateurs.**» (Coran 15:94)

«**Et avertis les gens qui te sont les plus proches. Et abaisse ton aile [sois bienveillant] pour les croyants qui te suivent.**» (Coran 26:214-15)

«**Et dis: «Je suis un avertisseur évident.»**» (Coran 15: 89)

Il reçut donc l'ordre de se faire connaître aux peuples de la terre. Il grimpa sur le mont Safa, duquel il héla les gens: «*Ya Sabahah!*». Cet appel était familier aux Arabes, car il était souvent utilisé pour les convoquer dans le but de les préparer à une attaque surprise de l'ennemi. Le cri alarmant rassembla rapidement tout Qouraysh autour du Messager (ﷺ), et ceux qui étaient incapables de s'y rendre envoyèrent des intermédiaires. Regardant, tout en bas, les hommes qui attendaient les yeux rivés sur lui, le Messager d'Allah (ﷺ) dit:

«Ô fils d'Abdoul Mouttalib! Ô fils de Fihri! Ô fils de K'ab! Si je vous disais que de l'autre côté de cette montagne des cavaliers viennent vers vous dans l'intention de vous attaquer, me croiriez-vous?» Les Arabes étaient des gens à l'esprit pratique, possédant un sens profond de la logique qui n'admettait ni les «si» ni les «mais». Devant eux se tenait un homme qu'ils avaient toujours connu candide, honnête et digne de confiance, et qui en ce moment même, jouissait d'une vue parfaite de chaque côté de la montagne. Par ailleurs, l'arrière de la montagne leur était complètement caché. Leur intelligence et leur compréhension, leur expérience passée avec l'homme qui s'adressait à eux et leur raison les menèrent tous à une seule et même conclusion. Ils répondirent unanimement: «Oui, nous te croirions certainement!»

UN PUISSANT ARGUMENT

La sincérité et la fiabilité absolues du Messenger d'Allah constituaient les premiers et plus essentiels facteurs pour que sa mission soit favorablement accueillie. Le but de la question posée par le Prophète (ﷺ) était donc, en quelque sorte, de s'assurer que son peuple reconnaissait ces qualités chez lui. Cela fait, il leur dit: «Et bien, j'ai été envoyé en avertisseur, avant qu'un sévère châtement ne s'abatte sur vous.» Les prophètes d'Allah sont dotés d'une connaissance des réalités imperceptible, qui ne peut être exprimée par le langage humain. La méthode utilisée par le Prophète (ﷺ) pour leur expliquer le concept de prophétie, ainsi que sa nature, était des plus efficaces. Il s'agissait sans aucun doute de la méthode la meilleure et la plus simple pour leur faire comprendre la véritable signification de la prophétie, ainsi que toute sa portée, méthode dans laquelle la façon métaphorique d'exprimer une si complexe réalité était sans parallèle dans les enseignements de tout autre prophète du passé. Les gens de Qouraish furent tellement saisis par les paroles du Messenger (ﷺ) que pendant un moment, ils restèrent muets et immobiles. Finalement, Abou Lahab rassembla son courage et s'exclama: «Puisses-tu périr! C'est pour cette raison que tu nous as rassemblés ici?»[\[1\]](#)

LE DÉBUT DES PERSÉCUTIONS

À partir de ce moment, le Messenger d'Allah (ﷺ) se mit à prêcher l'islam ouvertement dans les rues de la Mecque. Les gens de Qouraish, cependant, demeuraient froids et indifférents à son égard; n'ayant pas l'impression que leur religion fût en jeu, ils ne se retournaient pas contre lui. Ils ne se souciaient même pas de réfuter les dires du Prophète (ﷺ). Mais lorsque ce dernier commença à critiquer leurs divinités, ils se sentirent offensés et décidèrent de s'opposer à lui. Mohammed (ﷺ) aurait été à la merci des radicaux de la Mecque si ce n'avait été de l'intervention de son oncle, Abou Talib, qui se porta à sa défense, tout en continuant à le traiter avec gentillesse. Déterminé à prêcher activement la religion qui lui était révélée, le Prophète (ﷺ) continua à appeler les gens à l'islam. Rien ne pouvait l'arrêter, tout comme rien ne pouvait dissuader Abou Talib de protéger son neveu qu'il aimait plus que ses propres fils.

L'INQUIÉTUDE D'ABOU TALIB

Le Messenger d'Allah (ﷺ) était maintenant devenu le problème qui préoccupait le plus l'esprit des membres de Qouraish. Ils s'entretenaient et se consultèrent sur la façon de faire face au danger que représentait le Prophète (ﷺ). Enfin, le leader de Qouraish alla voir Abou Talib et s'adressa à lui en ces termes: «Ô Abou Talib, tu as atteint un âge vénérable et nous te tenons en haute estime. Nous t'avions demandé de retenir ton neveu, mais tu n'en as rien fait. Par Allah, nous ne pouvons tolérer plus longtemps de voir nos aînés dénoncés, nos dieux insultés, et d'être nous-mêmes qualifiés de frivoles et d'ignares. Alors soit tu le retiens, soit nous vous combattons tous deux jusqu'à ce que l'un de nous périsse.»[1](#)

Suite à ces paroles, l'ancien leader de la Mecque demeura plongé dans ses pensées, peiné de cette division avec son peuple et de l'hostilité de ces gens à son égard, mais

déterminé à ne pas laisser tomber son neveu et encore moins à le remettre entre les mains de ses ennemis. Il envoya donc chercher son neveu et lui dit: «Fils de mon frère, ton peuple est venu me voir et m'a menacé de terribles conséquences si tu continues de prêcher ta religion. Épargne ma vie et la tienne et ne m'impose pas un fardeau plus lourd que ce que je peux supporter.» Le Messenger d'Allah (ﷺ) crut que son oncle ne voulait plus le protéger et qu'il avait l'intention de le remettre entre les mains de ses ennemis. Il répondit: «Ô mon oncle! Par Allah, s'ils plaçaient le soleil dans ma main droite, la lune dans ma main gauche et qu'ils me demandaient de laisser tomber, je ne m'arrêterais pas jusqu'à ce qu'Allah rende cette religion victorieuse ou que je meure pour sa cause.»

Des larmes s'échappèrent des yeux du Prophète (ﷺ). Le cœur lourd, il se leva pour partir. Mais Abou Talib ne put supporter de voir son neveu dans cet état. Avant que ce dernier n'atteigne le seuil, il s'écria: «Reviens, mon neveu!» Et lorsque ce dernier revint vers lui, Abou Talib lui dit: «Va où tu veux et dis ce que tu veux. Par Allah, je ne te livrerai jamais à tes ennemis.»[1](#)

LES PERSÉCUTIONS ACTIVES COMMENCENT

Le Messenger d'Allah (ﷺ) continua à prêcher le message d'Allah avec autant d'ardeur. Les Mecquois avaient maintenant renoncé à forcer Abou Talib à leur livrer Mohammed et ils n'avaient aucun moyen d'arrêter ce dernier. Leur colère grandit tant qu'ils se mirent à inciter les tribus contre ceux de leurs membres qui avaient accepté l'islam et qui n'avaient personne pour les protéger. Chaque tribu commença à réprimer les musulmans en son sein; ils furent battus et enchaînés, privés d'eau et de nourriture et forcés à s'étendre sur le sable brûlant, sous la chaleur torride du soleil d'Arabie.

Bilal était un esclave qui avait embrassé l'islam. Oumaya bin Khalaf, son maître, l'amenait chaque midi à l'extérieur et le jetait sur le dos, sur le sable brûlant. Il ordonnait ensuite que l'on place une énorme pierre sur la poitrine de Bilal et il lui disait alors: «Par Allah, tu resteras dans cette position jusqu'à ce que tu meures ou que tu renies Mohammed et adore les idoles al-Lat et al-Ouzza.» Mais Bilal endurait la torture et répétait sans cesse: «Un, un.» (faisant ainsi référence à l'unité d'Allah).

Un jour, Abou Bakr vit Bilal être torturé par son maître. Sentant la conviction profonde qui animait Bilal, il donna à son maître un autre esclave et acheta Bilal à qui il rendit immédiatement la liberté.[1](#)

Ammar bin Yasir et ses parents avaient eux aussi accepté l'islam. Les membres de Bani Makhzoum les faisaient sortir au soleil au moment le plus chaud de la journée et les harcelaient pour qu'ils abandonnent leur foi. Si le Prophète (ﷺ) passait par là et voyait ce qui leur arrivait, il leur disait: «Patience, ô famille de Yasir, patience. Votre destination finale sera le Paradis.» Ils endurèrent des persécutions de toutes sortes jusqu'à ce que la mère de Ammar soit tuée après avoir refusé, pour une énième fois, de renier l'islam.[2](#)

Mous'ab bin 'Oumayr était le jeune homme le plus élégamment vêtu de toute la Mecque. Sa mère, qui possédait une fortune considérable, l'avait élevé dans le luxe. Il portait les vêtements les plus coûteux, se parfumait avec les meilleurs parfums et ne portait que des chaussures importées de Hadramaut, qui était alors reconnue pour sa fabrication de cuir de qualité. On rapporte que le Messenger d'Allah (ﷺ) dit une fois à son sujet: «Je n'avais vu, à la Mecque, aucun jeune homme plus élégant, mieux habillé, et qui avait été élevé dans autant de confort et de luxe que Mous'ab bin 'Oumayr.» Ce jeune homme, donc, apprit un jour que Mohammed prêchait une nouvelle religion dans la maison d'al-Arqam. Ce n'est que sa curiosité qui le poussa à vouloir rencontrer cet homme; mais lorsqu'il revint, il était un véritable croyant. Cependant, il ne déclara pas ouvertement sa nouvelle foi et continua à rencontrer le Messenger en secret. Une fois, 'Outhman bin Talha le vit faire une prière et révéla son secret à sa mère et aux membres de sa tribu. Il fut immédiatement emprisonné et enchaîné jusqu'à ce que les premiers musulmans commencent à émigrer en Abyssinie et qu'on le laisse partir avec eux. Lorsqu'il revint d'Abyssinie en compagnie des autres réfugiés, il était un tout autre homme. Il avait renoncé à ses caprices et à son élégance et leur avait substitué une simplicité si fruste que sa mère, désemparée, n'eut d'autre choix que de le laisser faire plutôt que de l'accabler de reproches. [1](#)

Terrifiés par les cruelles attaques dont étaient alors victimes les musulmans à la Mecque, certains étaient allés chercher protection auprès d'amis qui étaient demeurés polythéistes. L'un d'entre eux, 'Outhman bin Mazoun, qui était sous la protection de Walid bin al-Moughira, finit par se sentir honteux de chercher secours auprès d'un autre qu'Allah; il y renonça donc. Peu de temps après, il eut une violente dispute avec un polythéiste qui le frappa si durement au visage qu'il en perdit un œil. Témoin de la scène, Walid bin al-Moughira lui dit: «Outhman, par Allah! Ô fils de mon frère! Ton œil était protégé contre cette blessure et tu étais totalement à l'abri.» «Non, par Allah!» répondit Outhman, «celui de mes yeux qui est intact attend avec impatience de connaître le même sort que l'autre dans le chemin d'Allah. Ô Abou Shams, je suis tout proche de Celui qui est infiniment supérieur à toi en termes d'honneur et de gloire, et je suis sous Sa protection.» [1](#)

Lorsque 'Outhman bin 'Affan embrassa l'islam, son oncle Hakam bin Abi al-As bin Oumayya l'enchaîna solidement et lui dit: «As-tu renié la foi de tes ancêtres pour une nouvelle religion? Par Allah, je ne te libérerai pas avant que tu aies renié cette croyance.» 'Outhman répondit fermement: «Par Allah, je n'y renoncerai jamais.» La fermeté que 'Outhman démontrait dans sa conviction amena éventuellement son oncle à le désenchaîner. [2](#)

Khabbab bin al-Aratt, un des compagnons du Prophète (ﷺ) a raconté sa propre histoire en ces termes: «Quelques malappris de Qouraish vinrent, un jour, et m'empoignèrent. Ils allumèrent un feu et me traînèrent dedans, tandis qu'un des leurs me clouait au sol, par-dessus le feu, en me piétinant la poitrine.» Khabbab découvrit alors son dos sur lequel on pouvait voir des taches blanches semblables à celles des lépreux. [3](#)

LE PROPHÈTE MALTRAITÉ PAR SON PEUPLE

Les efforts déployés par Qouraish pour détourner les compagnons du Prophète (ﷺ) de leur nouvelle religion demeurèrent vains. Ils ne parvinrent pas, non plus, à empêcher le Prophète (ﷺ) de prêcher son message. Ils devinrent extrêmement agacés et inquiets, puis consternés par l'ampleur que prenait rapidement la communauté musulmane. Ils en vinrent à exciter les gens contre le Prophète (ﷺ), le traitant de menteur, de sorcier, de ségrégationniste et de poète; ils l'insultèrent et le harcelèrent de toutes les façons imaginables.

Un jour, alors que les notables de la Mecque s'étaient rassemblés dans le Hijr [1](#), ils virent le Prophète (ﷺ) qui arrivait dans le Sanctuaire. Et comme, tournant autour de la Ka'bah, il passait devant eux, ils le raillèrent et firent des remarques sarcastiques à son sujet. Ils firent de même lorsqu'il passa près d'eux la deuxième fois. La troisième fois, le Prophète (ﷺ) s'arrêta et dit: «M'écoutez-vous, ô Qouraish? Par Celui qui tient ma vie entre Ses mains, je vous apporte un grand massacre.» Ils furent tous abasourdis par ces paroles, au point où cela obligea certains à lui parler avec déférence et à lui présenter par la suite leurs excuses pour être si rudes avec lui.

Le jour suivant, lorsqu'ils se rassemblèrent dans le Hijr, le Prophète (ﷺ) apparut de nouveau. Humiliés par l'incident de la veille, ils se précipitèrent en masse sur lui. Alors qu'ils formaient cercle autour de lui, l'un d'eux tira de toutes ses forces sur le col de son vêtement et faillit l'étrangler. Abou Bakr, qui était présent, s'interposa entre eux et le Prophète (ﷺ). Et, les larmes aux yeux, il leur cria: «Tuez-vous un homme uniquement parce qu'il reconnaît qu'Allah est son Seigneur?» En entendant cela, ils lâchèrent le Prophète (ﷺ), mais se jetèrent sur Abou Bakr et le traînèrent par la barbe et les cheveux.

Une autre fois, le Messenger d'Allah (ﷺ) eut à faire face à une épreuve encore pire, qui dura une journée entière. Tous les gens qu'il rencontra, ce jour-là, qu'ils fussent esclaves ou hommes libres, le maudirent ou le dénigrèrent, ou encore tentèrent de lui faire du mal de toutes les façons possibles. Lorsqu'il revint chez lui, il s'enveloppa dans ses vêtements à cause des tourments qu'il avait endurés toute la journée durant. C'est alors qu'Allah révéla les premiers versets de la sourah «al-Mouddattir» (74): «Ô toi (Mohammed)! Le revêtu d'un manteau! Lève-toi et avertis.» [1](#)

LES SOUFFRANCES D'ABOU BAKR

Un matin, Abou Bakr fit une démarche audacieuse: il invita un rassemblement de païens à n'adorer qu'Allah et à reconnaître Son Messenger (ﷺ). Mais ils se ruèrent sur lui furieusement et le tabassèrent sans pitié. 'Outba bin Rabia lui infligea de si graves blessures au visage, avec une paire de chaussures, qu'il devint impossible, par la suite, de distinguer ses yeux de son nez tant son visage était enflé.

Abou Bakr perdit connaissance et fut ramené chez lui par des gens de sa tribu (Banou Taym); il se trouvait alors dans une condition très précaire, sa vie ne tenant qu'à un fil. Il reprit connaissance en fin d'après-midi et ses premières paroles furent pour

demander si le Prophète (ﷺ) était sain et sauf! Sa famille, mécontente, le réprimanda de poser une telle question alors que c'était, selon elle, à cause de cet homme qu'il avait subi de telles blessures. Alors, haussant à peine la voix, il répéta sa question à Oumm Jamil, qui avait elle aussi accepté l'islam. Oumm Jamil fit un signe en direction de sa mère (à lui) qui se tenait près d'elle, mais Abou Bakr insista pour avoir des nouvelles du Prophète (ﷺ), l'assurant qu'elle pouvait parler en présence de sa mère. Alors Oumm Jamil lui dit que le Prophète (ﷺ) allait bien, mais Abou Bakr voulu s'en assurer lui-même. Il dit: «J'ai fait le vœu de ne rien manger tant que je n'aurai pas vu le Prophète moi-même.» Les deux femmes attendirent donc que tous les visiteurs soient partis pour amener Abou Bakr chez le Prophète (ﷺ), qui fut très ému de le voir dans un état aussi pitoyable. Il pria pour la mère d'Abou Bakr et l'invita à accepter l'islam. On rapporte qu'elle s'empressa tout de suite de prêter serment d'allégeance au Messenger d'Allah (ﷺ). [1](#)

QOURAISH DANS LE PÉTRIN

Au fur et à mesure qu'augmentait le nombre de musulmans, la colère et l'inimitié de leurs persécuteurs augmentait de même. Les notables de Qourash ne savaient plus qu'inventer pour empêcher les gens de suivre le Prophète (ﷺ) et ses enseignements; ils désespéraient de les convaincre de se tenir à l'écart de lui et de ne pas tenir compte de ses propos. La Mecque était un centre commercial fréquenté par des tribus venant des environs comme de régions plus éloignées et durant le Hajj, ou durant la période précédant, plusieurs de ces tribus étaient attendues. On souhaitait donc que ces gens, une fois à la Mecque, soient tenus le plus possible à l'écart de Mohammed (ﷺ), de crainte qu'ils ne viennent à entendre ses sermons et que par la suite, ils réfléchissent ou méditent sur les propos entendus. Ils allèrent chercher conseil auprès de Walid bin al-Moughira, qui était un homme âgé et très estimé. Il leur dit: «Ô peuple de Qourash! La période du Hajj arrive bientôt et de nombreuses délégations d'Arabes convergeront vers la Mecque. Ils ont tous entendu parler de cet homme (Mohammed); alors vous devrez trouver un terrain d'entente afin de ne pas vous contredire devant les gens.» Différentes suggestions furent avancées, mais aucune ne reçut l'assentiment de Walid. On lui demanda enfin de proposer une issue. Il dit: «À mon avis, vous arriverez plus facilement à convaincre les gens si vous le présentez comme un sorcier. Vous devriez leur dire qu'il prêche un message qui crée des divisions entre pères et fils, des brouilles entre frères et des séparations entre maris et femmes, et que des familles entières se désunissent sous son influence.»

Ses interlocuteurs se montrèrent satisfaits de ce stratagème. Lorsque la saison du Hajj débuta, ils s'installèrent à différentes entrées de la ville afin d'avertir tous les visiteurs de rester à l'écart de Mohammed (ﷺ), répétant à tous les paroles qu'ils avaient convenu de dire. [1](#)

LA CRUAUTÉ DE QOURAISH

Les persécuteurs du Messenger (ﷺ) étaient rongés par la rancune et faisaient montre d'un total mépris de toute considération humanitaire, et même familiale; ils se

plaisaient à raffiner leurs tortures pour les rendre plus cruelles et leurs abus suffisaient à polluer l'asile sacré, considéré comme le plus saint de tous les sanctuaires par les Arabes.

Un jour, alors que le Messenger (ﷺ) priait devant la Ka'bah, un groupe de Qourash vint s'installer dans le sanctuaire. 'Outba bin Abou Mou'ayt apporta un fœtus de chameau; et lorsque le Messenger se prosterna dans sa prière, il jeta le fœtus sur son dos et ses épaules. Le Messenger (ﷺ) resta prosterné jusqu'à ce que sa fille, Fatima, accoure et l'en débarrasse. Elle invoqua la malédiction sur celui qui avait fait cela et son père fit de même. [1](#)

HAMZA EMBRASSE L'ISLAM

Une fois, Abou Jahl se trouva à passer près du Prophète (ﷺ), alors que ce dernier était près du mont Safa. Il insulta le Messenger, l'abreuva de toutes sortes d'invectives, mais ce dernier l'ignora complètement. Peu après, Hamza, l'oncle du Prophète (ﷺ) revenait de chasse, son arc à l'épaule. C'était un guerrier, le plus brave et le plus courageux de Qourash. Un esclave appartenant à 'Abdallah bin Jad'an lui raconta ce qui était arrivé à son neveu. Furieux, Hamza se tourna en direction de la Mosquée sainte où Abou Jahl était assis en compagnie de ses amis. Fonçant sur lui, il se mit à le frapper à la tête avec son arc en disant: «Comment oses-tu l'insulter alors que je pratique sa religion et que je dis ce qu'il dit?» Abou Jahl resta silencieux. Hamza, de son côté, alla voir son neveu et se déclara musulman. Le peuple de Qourash subit une grande perte par la conversion de cet homme au caractère droit et au courage légendaire. [1](#)

LA PROPOSITION DE 'OUTBA AU PROPHÈTE

Le nombre de personnes qui embrassaient l'islam grandissait chaque jour, menaçant de faire tourner le vent contre Qourash qui, en tant que tribu, avait choisi de rester à l'autre extrémité du spectre spirituel; la situation leur apparaissait donc comme extrêmement embarrassante. Toutefois, ils demeuraient impuissants à endiguer la marée montante de l'islam. 'Outba bin Rabia, le vieil aristocrate de Qourash, comprit qu'il devait trouver un moyen de se raccommode avec le Prophète (ﷺ). Il consulta les notables de Qourash afin de s'entendre avec eux sur certaines concessions qu'ils pourraient faire au Prophète pour que ce dernier renonce à sa mission. Ils furent d'accord avec cette proposition et lui permirent de négocier en leur nom avec le Prophète (ﷺ).

'Outbah alla donc voir le Messenger (ﷺ) et s'assit près de lui. Puis il lui dit: «Ô mon neveu, tu sais l'estimable position dont tu jouis parmi nous. Mais tu as créé des divisions parmi ton peuple en les ridiculisant, en insultant leurs dieux et leur religion, en traitant leurs ancêtres de païens et en rejetant leurs coutumes. Maintenant, écoute-moi: je vais te faire quelques propositions en espérant que l'une d'elles te paraîtra acceptable.» «Ô Abou Walid» [1](#), répondit le Prophète, «vas-y, je t'écoute.» 'Outbah poursuivit: «Mon neveu, si c'est la richesse que tu recherches, nous te donnerons assez de biens pour que tu deviennes le plus riche d'entre nous. Si c'est l'honneur et

la puissance que tu recherches, nous ferons de toi notre chef et te laisserons libre de prendre toutes les décisions. Si tu aspirés à la royauté, nous te ferons monarque. Et s'il se trouve que tu es possédé par un esprit ou par un djinn contre lequel tu ne trouves aucun remède, nous te trouverons un médecin compétent et dépenserons notre argent sans compter pour que tu recouvres complètement la santé.» Le Messager d'Allah (ﷺ) l'écouta patiemment. Lorsque 'Outbah eut terminé, il lui demanda: «Est-ce là tout ce que tu avais à me dire?» 'Outbah répondit: «Oui.» «Alors maintenant, écoute-moi,» dit le Prophète (ﷺ): «Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux... Il mit ses mains derrière lui et s'y appuya, puis il poursuivit en récitant la sourah *Foussilat*² et termina sa récitation à un verset de prosternation. ³ Il se prosterna, puis dit à 'Outbah: «Abou Walid: tu as entendu ce que tu as entendu. C'est maintenant à toi de décider.»

Lorsque les notables de Qourash virent 'Outbah qui revenait, ils se dirent entre eux: «Il nous revient avec une expression changée sur son visage.» Et lorsqu'il fut devant eux, ils lui demandèrent ce qui s'était passé. Il leur dit: «Je viens d'entendre des paroles comme je n'en avais jamais entendu auparavant. Je jure par Allah, ô Qourash, que ce ne sont pas des incantations, ni de la poésie ni de la sorcellerie. Suivez mon conseil et laissez cet homme tranquille.» Ils réprimandèrent vertement 'Outbah, qui répliqua: «Maintenant, faites ce que vous voulez.» ¹

DES MUSULMANS ÉMIGRENT EN ABYSSINIE

Le Prophète (ﷺ) voyait ses fidèles défendre leurs convictions en dépit des persécutions dont ils étaient victimes, et il en était très attristé. Et comme il ne pouvait rien faire pour les protéger, il leur recommanda d'émigrer au pays du gouverneur chrétien, Negus d'Abyssinie, qui était réputé juste et bienveillant. C'était un pays accueillant, disait le Prophète, où les musulmans pourraient demeurer jusqu'à ce qu'Allah les soulage de leur affliction et améliore leur situation.

Suite à ces recommandations, dix musulmans quittèrent la Mecque pour l'Abyssinie. Il s'agissait de la première émigration de l'islam. 'Outhman bin Maz'oun fut élu comme chef de ce premier groupe d'émigrants. Peu après, ce fut au tour de Jafar bin Abi Talib de quitter la Mecque, suivi d'autres musulmans qui émigrèrent les uns après les autres. Certains partirent seuls et d'autres, accompagnés de leur famille. On rapporte qu'environ quatre-vingt-trois personnes au total émigrèrent en Abyssinie. ¹

QOURAISH POURSUIT LES MUSULMANS

La nouvelle que les musulmans vivaient en paix en Abyssinie parvint à la Mecque, rendant les membres de Qourash encore plus déprimés et découragés. Ils décidèrent donc d'envoyer 'Abdollah bin Abou Rabia et 'Amr bin Al 'As bin Wail en tant qu'émissaires, les bras chargés de cadeaux pour Negus, ses nobles et ses chefs, afin de les convaincre de renvoyer les exilés à la Mecque. Les agents de Qourash soudoyèrent d'abord les hommes de cour de Negus avec des cadeaux afin qu'ils défendent leur cause devant le roi. Dès qu'ils furent devant ce dernier, ils le comblèrent de cadeaux et lui dirent:

«Quelques jeunes idiots de notre tribu ont trouvé refuge dans votre pays, ô Majesté. Ils ont abandonné leur religion, mais non pas pour accepter la vôtre; ils en ont inventé une nouvelle que ni vous ni nous ne connaissons. Nos nobles (qui sont leurs aînés et tuteurs) nous ont envoyé ici afin de les ramener chez nous, car ils sont plus proches d'eux et connaissent bien leurs fautes.»

Les hommes de cour de Negus, qui avaient écouté, lui chuchotèrent en chœur: «Ils disent vrai, rendez-leur les réfugiés.» Mais Negus était furieux; il ne pouvait concevoir un seul instant de trahir des gens qui étaient venus chercher refuge chez lui. Il dit: «Non, par Dieu! Je ne les rendrai pas!» Par la suite, il convoqua les musulmans à sa cour en présence de ses évêques et leur demanda: «Quelle est cette religion pour laquelle vous avez abandonné votre peuple, puisqu'il ne s'agit ni de la mienne ni d'aucune autre qui soit connue?»

LA DESCRIPTION QUE FAIT JAFAR DE L'ISLAM ET DE L'IGNORANCE

Jafar bin Abi Talib, le cousin du Prophète (ﷺ), se leva alors afin de donner à Negus une réponse détaillée à sa question. Il dit:

Ô Roi, nous étions un peuple peu éclairé et plongé dans l'ignorance. Nous adorions les idoles, nous mangions la chair d'animaux morts et nous commettions toutes sortes d'abominations: nous rompions les liens familiaux, nous causions du tort à nos voisins et les plus forts d'entre nous exploitaient les plus faibles. C'est ainsi que nous vivions, jusqu'au jour où Allah fit de l'un de nous Son Messager; nous savions depuis longtemps que cet homme était d'une lignée noble, qu'il était sincère, honnête et qu'il était doté d'un cœur pur. Il nous invita à reconnaître l'Unité d'Allah, à L'adorer et à renoncer aux pierres et aux idoles que nos ancêtres et nous-mêmes avions l'habitude de vénérer. Il nous ordonna de ne jamais dire que la vérité, d'honorer nos engagements, d'être bons et prévenants envers nos parents et voisins. Il nous ordonna de nous abstenir de toute corruption, de toute effusion de sang, d'impudeur, de mensonge ou de tromperie, de ne point toucher aux biens de l'orphelin ni de calomnier les femmes chastes. Il nous ordonna de n'adorer qu'Allah sans rien Lui associer, de payer la zakah et d'observer le jeûne. Nous avons reconnu sa sincérité et avons décidé de croire en lui; nous l'avons suivi et avons respecté tout ce qu'Allah lui révélait. Nous nous sommes mis à n'adorer qu'Allah sans rien Lui associer; nous avons considéré illicite ce qu'il nous interdisait et nous avons accepté ce qu'il nous présentait comme licite. À partir de ce moment, nous sommes devenus comme des étrangers parmi les nôtres; ils nous ont persécutés, ils nous ont contraints de retourner en arrière et de commettre à nouveau les abominations que nous avions l'habitude de commettre. Ils ont tenté par tous les moyens de nous détourner de notre nouvelle religion et de nous forcer à adorer de nouveau les idoles. Et lorsqu'ils se mirent à nous torturer, à exercer sur nous leur tyrannie et à s'interposer entre nous et notre religion, nous avons trouvé refuge chez vous, ayant préféré votre pays à plusieurs autres. Nous sommes venus ici, ô Roi, en quête de votre protection et nous espérons que nous ne serons pas traités injustement.

Negus écouta patiemment Jafar bin Abi Talib. Lorsque ce dernier eut terminé, il lui demanda si son Prophète lui avait apporté quelque révélation de la part d'Allah. Jafar répondit par l'affirmative. Negus lui demanda alors de lui en transmettre un exemple, ce sur quoi Jafar se mit à réciter les premiers versets de *Sourah Maryam*. En entendant cela, Negus se mit à pleurer jusqu'à ce que sa barbe en soit toute mouillée, tandis que ses évêques se mirent à sangloter jusqu'à ce que leurs parchemins, qu'ils tenaient entre leurs mains, soient mouillés également.

MALAISE CHEZ LES ÉMISSAIRES DE QOURAISH

«En vérité, ce que tu viens de nous réciter et ce avec quoi Jésus est descendu proviennent de la même lumière céleste.», dit Negus. Puis, se tournant en direction des émissaires de Qourash, il dit: «Vous pouvez disposer. Par Dieu, je ne vous les livrerai jamais.» C'est alors que le judicieux poète parmi eux, 'Amr bin al-'As, porta un dernier coup, et quel coup, d'ailleurs, car il dit: «Ô Roi, ils soutiennent une chose terrible au sujet de Jésus, si terrible, en fait, que je n'ose la répéter devant vous.» Negus se tourna vers Jafar et lui demanda: «Quelle est cette chose que vous affirmez au sujet de Jésus?» Jafar répondit: «Nous disons ce que notre Prophète nous a enseigné, à savoir qu'il était une créature d'Allah, ainsi que Son prophète, de même que Son esprit et Son verbe, envoyé à la vierge Marie.» Negus se pencha et ramassa par terre un morceau de paille. Puis, il dit: «Par Dieu, votre description de Jésus fils de Marie ne diffère de la nôtre que par la longueur de ce fétu de paille. Negus traita honorablement les musulmans et leur promit sa protection. Les deux émissaires de Qourash, découragés, quittèrent l'Abyssinie pleins d'humiliation, tandis que les musulmans y demeurèrent et continuèrent à y vivre en paix et en sécurité. [1](#)

'OMAR EMBRASSE L'ISLAM

Quelque temps après, l'islam fut encore renforcé par la conversion de 'Omar.

'Omar était l'un des nobles de Qourash. Il était de stature imposante; il avait de larges épaules, il était grand, fort et vaillant. Il était craint et respecté de tous. Souvent, le Messager d'Allah (ﷺ) avait souhaité sa conversion; et il avait maintes fois imploré Allah de le guider sur le droit chemin.

Fatima bint al-Khattab, la sœur de 'Omar, avait déjà accepté l'islam, imitée peu de temps après par son mari, Sa'id bin Zayd. Mais tous deux avaient gardé le secret, craignant la violente réaction de 'Omar s'il venait à l'apprendre. Ils savaient que ce dernier était un fervent fidèle de la religion de ses ancêtres et qu'il nourrissait une profonde aversion envers cette nouvelle religion qui gagnait en popularité. Khabbab bin Aratt enseignait secrètement le Coran à Fatima bint al-Khattab après la conversion de cette dernière. De son côté, 'Omar planifiait de tuer le Messager d'Allah (ﷺ). Un jour, il sortit de chez lui une épée suspendue à son cou, à la recherche d'une maison près de as-Safa où il avait entendu dire que se rassemblaient le Messager et ses fidèles. Nou'aym bin 'Abdollah, qui appartenait à la même tribu que 'Omar (Bani 'Adiy) et qui avait déjà accepté l'islam, vit passer ce dernier, armé et manifestement furieux. Il lui demanda où il allait et 'Omar lui répondit: «Je suis

la recherche de Mohammed et si je le trouve, je le massacre; il a abandonné notre religion, détruit l'unité de Qourash, il nous a ridiculisés et a calomnié nos divinités. Aujourd'hui, j'ai décidé de régler tout cela une fois pour toutes.» Nou'aym lui répondit: «La colère t'a rendu aveugle; ne serait-il pas préférable de mettre de l'ordre dans ta propre famille avant tout?» Cette remarque décontenança 'Omar. Il demanda: «De quelles personnes de ma famille parles-tu?» Nou'aym répondit: «Ton beau-frère et cousin Sa'id bin Zayd, ainsi que ta sœur, Fatima. Ils ont prêté serment d'allégeance à Mohammed et embrassé sa religion. Tu ferais mieux de t'occuper d'eux d'abord.»

'Omar se précipita chez sa sœur. Pendant ce temps, Khabbab était entrain de lire *Sourah Ta Ha* [1](#) au couple à partir d'un manuscrit qu'il avait apporté. Lorsqu'ils entendirent les pas de 'Omar, Khabbab alla se cacher dans une petite pièce contiguë tandis que Fatima dissimulait le manuscrit sous ses cuisses. Mais 'Omar avait entendu Khabbab réciter et il demanda, en entrant dans la maison: «Quel était cet absurde murmure que j'entendais?» «Rien», répondirent-ils en chœur, «tu n'as rien entendu.» «Si, j'ai parfaitement entendu», répondit-il, «et je sais que vous avez tous deux joint la secte de Mohammed!» Sur ces mots, il se jeta sur son beau-frère. Fatima se précipita pour défendre son mari, mais 'Omar la frappa si fort qu'il la blessa jusqu'au sang.

Tout cela se passa très rapidement. Puis mari et femme, prenant leur courage à deux mains, affirmèrent: «Oui, nous sommes musulmans. Nous croyons en Allah et en Son Messager. Maintenant, fais ce que tu veux.» 'Omar vit le sang sur le visage de sa sœur; la honte se substitua à sa colère et au fond, il l'admira pour son courage. Une fois calmé, il demanda à voir le manuscrit qu'il avait entendu Khabbab réciter. Il dit: «Montre-moi ce manuscrit. Je veux savoir ce qui a été révélé à Mohammed.» 'Omar savait parfaitement lire et écrire. Néanmoins, Fatima répondit: «J'ai peur de ce que tu pourrais en faire.» Alors 'Omar, très sincère, lui promit de ne pas le détruire. De son côté, elle croyait possible qu'après la lecture du manuscrit, son frère change d'avis au sujet de l'islam. Alors poliment, mais avec fermeté, elle lui dit: «Mon frère, tu es en état d'impureté à cause de ton polythéisme et seuls les purifiés peuvent y toucher.» 'Omar se leva et alla prendre un bain. Lorsqu'il revint, sa sœur lui donna le manuscrit sur lequel était inscrite la sourah *Ta Ha*. Alors qu'il n'en avait lu que quelques lignes, il leva la tête et s'exclama, étonné: «Comme est noble et sublime ce discours!»

Sur ce, Khabbab sortit de sa cachette et dit: «Ô 'Omar, j'espère qu'Allah te bénira à cause des supplications de Son Messager; car je l'ai entendu, pas plus tard qu'hier soir, implorer Allah avec ferveur en disant: «Ô Allah, renforce l'islam par Aboul Hakam [1](#) ou par 'Omar bin al-Khattab.» Et je vois maintenant que 'Omar commence à craindre son Seigneur.»

'Omar demanda à Khabbab de le conduire chez le Messager (ﷺ) afin qu'il puisse lui prêter serment d'allégeance. Khabbab lui indiqua le chemin de la maison d'as-Safa où se trouvait le Prophète avec ses compagnons. 'Omar prit immédiatement son épée

et se dirigea vers l'endroit indiqué sans perdre un instant. Lorsqu'il frappa à la porte, un des compagnons se leva et jeta un coup d'œil par une fente de la porte afin d'identifier le visiteur. En voyant 'Omar avec son épée, il recula, terrifié, et dit: «Ô Messager d'Allah, 'Omar bin al-Khattab est ici et il est armé de son épée!»

Hamza intervint et dit: «Laisse-le entrer. S'il vient avec une intention pacifique, alors pas de problème; mais si ce n'est pas le cas, nous le tuons avec sa propre épée.» Le Prophète (ﷺ) ordonna qu'on ouvre la porte et qu'on laisse entrer 'Omar.

Comme 'Omar entra, le Prophète se leva et alla à sa rencontre. Puis le conduisant dans une pièce à part, il le saisit par le manteau et, le tirant plutôt violemment, il lui dit: «Pour quelle raison es-tu venu ici, ô fils de Khattab? Par Allah, je vois que quelque calamité va te frapper avant que tu ne reçoives la sommation finale.» Mais en toute soumission, 'Omar répondit: «Ô Messager d'Allah, je suis venu attester ma foi en Allah, en Son Messager et en tout ce qui lui a été révélé de la part d'Allah.» Le Prophète (ﷺ) s'écria: «Allahou Akbar!» si fort que tous les compagnons présents dans la maison comprirent aussitôt que 'Omar venait tout juste d'embrasser l'islam. [1](#)

La conversion de 'Omar constitua un tournant dans l'histoire de l'islam car elle eut pour effet de rendre les musulmans beaucoup plus confiants et de les renforcer. Hamza avait déjà embrassé l'islam et maintenant, avec la conversion de 'Omar, les musulmans savaient que les gens de Qouraiish allaient devenir de plus en plus agités. Cette nouvelle conversion les avait d'ailleurs rendus particulièrement amers. Aucun de ceux qui avaient embrassé l'islam auparavant n'avait provoqué de telles émotions ni créé une telle agitation et un tel impact.

'Omar proclama ouvertement sa nouvelle foi. Les gens de Qouraiish tentèrent de s'attaquer à lui, mais ils le trouvèrent tout aussi prêt à se battre. Finalement, intimidés par sa force légendaire, ceux qui tenaient à leur vie n'osèrent pas provoquer de duel avec lui et décidèrent de s'en tenir à l'écart. [1](#)

LE BOYCOTT DE BANI HASHIM

La propagation de l'islam parmi les tribus envenima davantage la situation et fit croître la colère et le ressentiment de Qouraiish. Ils se réunirent et décidèrent d'un décret dont le but était d'ostraciser Bani Hashim et Bani 'Abdoul Mouttalib. Il fut décrété que nul n'aurait plus le droit d'épouser une femme provenant de l'un de ces deux clans ni de leur donner des femmes en mariage, et que nul n'aurait plus le droit d'acheter d'eux ni de leur vendre quoi que ce soit. Ayant solennellement déclaré leur accord sur ces points, ils couchèrent cet accord sur papier et le parchemin fut suspendu au mur de la Ka'bah afin de le faire passer pour une sanction religieuse et le rendre ainsi obligatoire pour tous.

DANS LE SH'EB D'ABOU TALIB

Bani Hashim et Bani Abdoul Mouttalib rejoignirent Abou Talib après que l'embargo fut déclaré contre eux et se retirèrent dans une étroite vallée encaissée, ou *wadi*,

connue sous le nom de Shi'b d'Abou Talib. Le Prophète (ﷺ) en était maintenant à sa septième année de mission. Abou Lahab bin 'Abdoul Mouttalib décida toutefois de se joindre à Qouraiish, abandonnant sa famille et ses amis touchés par le boycott.

Des semaines et des mois s'écoulèrent, durant lesquels les membres de la tribu de Hashim vécurent la misère et la faim. Le boycott était imposé de façon si rigoureuse que le clan du Prophète (ﷺ) était réduit à manger des feuilles d'acacia et que les pleurs des enfants affamés résonnaient dans toute la vallée. Les caravanes pouvaient passer sans encombre à travers les rues de la Mecque, mais les marchands avaient été avisés de ne rien acheter de ces deux clans ni de leur vendre quoi que ce soit. Cette situation eut pour résultat de tant faire augmenter les prix qu'il leur devint impossible de se procurer ne fut-ce que les choses essentielles.

Le décret fut appliqué pendant trois ans – trois années durant lesquelles Bani Hashim et Bani 'Abdoul Mouttalib vécurent en exil et endurèrent les souffrances et les privations provoquées par le boycott. Cependant, tous les membres de Qouraiish n'étaient pas aussi cruels envers eux; certains avaient bon cœur et dès qu'ils en avaient l'occasion, envoyaient secrètement de la nourriture aux exilés.

Durant ces trois années, le Prophète (ﷺ) prêcha sans cesse son message parmi les siens, et même aux étrangers lorsque l'occasion se présentait. Les membres de Bani Hashim, pour leur part, endurèrent toutes ces épreuves avec une patience et un courage exemplaires.

ABOLITION DU DÉCRET

La pitoyable condition des exilés finit par créer un sentiment général d'indignation contre le décret visant les bienveillants et chaleureux fils du désert. Ce fut Hisham bin 'Amr bin Rabi'a qui prit l'initiative de mettre un terme au boycott. Très estimé par les nobles de Qouraiish, il était de nature aimable et avait bon cœur. Il s'adressa à d'autres personnes considérées et bien disposées et leur fit comprendre à quel point il était honteux de permettre qu'une telle tyrannie se prolonge encore. Finalement, Hisham réussit à convaincre quatre autres personnes et, tous les cinq, ils décidèrent de tenir tête jusqu'à ce que le décret soit annulé. Puis, un jour que les nobles de Qouraiish s'étaient rassemblés dans le sanctuaire, Zouhair, dont la mère, 'Atika, était la sœur d'Abdoul Mouttalib, cria aux gens: «Ô gens de la Mecque! Continuerons-nous à manger et à boire alors que Bani Hashim est entraîné de mourir de faim, incapable de vendre ou d'acheter? Par Allah, je n'aurai de cesse que ce décret cruel et injuste soit déchiré en menus morceaux!»

Abou Jahl tenta d'intervenir mais se rendit vite compte que tout le monde était contre lui. Mout'im bin 'Adiy s'avança alors pour aller détruire le document, mais s'aperçut avec stupeur qu'il avait été entièrement dévoré par des fourmis blanches, à l'exception des mots «en ton nom, ô Allah». (Le Messager avait déjà dit à son oncle, Abou Talib, qu'Allah avait donné aux fourmis un pouvoir sur le document.)

Ce qui restait du document fut amené et jeté, ce qui mit un terme définitif au décret.

1

MORT D'ABOU TALIB ET DE KHADIJAH

Peu après la fin du boycott, au cours de la dixième année de sa mission, le Prophète (ﷺ) perdit son oncle, Abou Talib, et son épouse bien-aimée, Khadijah. Ils l'avaient tous deux aidé et protégé à chaque instant et ils avaient été fidèlement attachés à lui. Leur mort constitua une très grande perte pour le Messenger (ﷺ) qui, à cette époque, était sur le point de faire face à de nombreuses adversités.

LA DOUCE MÉLODIE DU CORAN

Toufayl bin 'Amr al-Dausi était un éminent poète, très apprécié des Arabes. Lorsqu'il vint à la Mecque, certains membres de Qourash le mirent en garde contre le Messenger (ﷺ). Ils lui dirent, comme ils en avaient pris l'habitude, que Mohammed avait créé beaucoup de dissension au sein de Qourash et qu'il devait donc faire attention de ne pas tomber, à son tour, dans son piège maléfique. Toufayl raconte:

Par Allah, ils se montrèrent si insistants que je décidai de ne point l'écouter ni de lui parler. J'allai jusqu'à me boucher les oreilles avec du coton avant de me rendre à la sainte mosquée. Là-bas, mes yeux aperçurent le Messenger qui priait près de moi. Comme je me tenais tout près de lui, Allah me fit entendre une partie de sa récitation malgré le coton dans mes oreilles. Ce qu'il disait était noble et de toute beauté. Je pensai: «Que ma mère me maudisse», car je suis un poète et un connaisseur et que rien de bon ou de mauvais dans un discours ne m'échappe. Alors je me dis: «Pourquoi est-ce que je m'empêcherais d'écouter ce qu'il dit? Si c'est bon, alors je l'accepterai; et si c'est mauvais, je n'aurai qu'à le rejeter.»

Il rencontra le Messenger (ﷺ) chez lui; ce dernier l'y avait invité pour lui faire embrasser l'islam et pour lui réciter du Coran. Toufayl embrassa donc l'islam et retourna dans sa tribu, déterminé à leur prêcher cette belle religion. Il refusa toute activité avec les membres de sa famille jusqu'à ce qu'ils déclarent leur foi en Allah et au Prophète (ﷺ). Ils devinrent tous musulmans et c'est ainsi que l'islam s'étendit à la tribu de Daus. 1

Abou Bakr avait pris l'habitude de prier à l'intérieur de sa maison. Mais n'étant pas satisfait, il eut l'idée de choisir un emplacement dans la cour de sa résidence où il se mit à accomplir ses prières et à réciter le Coran. Abou Bakr était sensible de nature et lorsqu'il récitait le Coran, il pleurait tout au long tandis que des jeunes, des esclaves et des femmes se réunissaient autour de lui pour écouter sa récitation. Les chefs de Qourash s'inquiétèrent de l'effet persuasif de ces récitations sur les gens. Alors ils firent venir Ibn al-Doughounna, qui offrait sa protection à Abou Bakr. Lorsqu'il arriva, ils lui dirent: «Nous avons accepté la protection que tu as accordée à Abou Bakr à la condition qu'il prie à l'intérieur de sa maison. Mais voilà qu'il s'est récemment mis à prier à l'extérieur et nous craignons qu'il ne séduise nos femmes et nos enfants. S'il accepte de prier à nouveau dans sa maison, alors tant mieux; mais

s'il refuse d'obéir, il peut oublier ta protection. Nous ne voulons pas te forcer à briser ta promesse, mais nous ne pouvons non plus lui permettre de continuer à prier à l'extérieur.»

Ibn al-Doughounna informa Abou Bakr de ce que les chefs de Qourash lui avaient dit, ce à quoi Abou Bakr répondit: «Et bien je renonce à ta protection; la protection de mon Seigneur me suffit et me satisfait.» 2

EXPÉDITION À TA'IF

La mort d'Abou Talib marqua le début d'une période difficile pour le Prophète (ﷺ). Aucun membre de Qourash n'avait jamais osé toucher au Messenger du vivant d'Abou Talib, mais maintenant, cette contrainte n'existait plus. On se mit à lui jeter de la poussière sur la tête. Et pour empirer les choses, certains membres de Qourash, poussés par le désir de s'imposer au Prophète (ﷺ) se mirent à l'insulter, à se moquer de lui et à faire de constantes remarques sarcastiques sur l'islam. Comme il voyait que les païens n'avaient aucune intention de cesser leurs moqueries, le Messenger (ﷺ) songea à aller à Ta'if afin de demander l'aide de la tribu de Thafiq. Son intention était également de les inviter à l'islam, car il avait le pressentiment qu'ils seraient disposés à accepter son message. Il avait d'ailleurs de bonnes raisons de le croire, ayant passé une partie de son enfance dans la tribu de Bani S'ad, installée tout près de Ta'if.

Ta'if était une superbe ville. Après la Mecque, elle était celle dont la population et la prospérité étaient les plus importantes. Elle occupait une position enviable au sein de la Péninsule, comme en fait référence ce verset du Coran: «*Et ils dirent: «Pourquoi n'a-t-on pas fait descendre ce Coran sur un haut personnage de l'une des deux cités (la Mecque et Ta'if)?» (Coran, 43:31)*

Ta'if était également un centre religieux; de nombreux pèlerins provenant des quatre coins du pays venaient y visiter son soi-disant «temple de al-Lat». Donc, d'une certaine façon, elle était en compétition avec la Mecque qui elle, abritait Houbal, le chef des déités d'Arabie. Ta'if était (et continue d'être, de nos jours) la station estivale de l'aristocratie mecquoise. Un poète Omeade de la dynastie de Banou Omeya, 'Omar bin Rabi'a, a dit, au sujet de sa bien-aimée:

«Tout l'hiver à la Mecque, elle vit comme un coq en pâte. Et l'été, elle le passe à Ta'if.»

Les habitants de Ta'if, qui jouissaient de nombreuses fermes et vignobles, étaient riches et prospères. Ils étaient devenus vaniteux et vantards, personnifiant cette description du Coran: «*Et Nous n'avons envoyé aucun avertisseur dans une cité sans que ses gens aisés aient dit: «Nous ne croyons pas au message avec lequel vous êtes envoyés.» Et ils dirent: «Nous avons davantage de richesses et d'enfants et nous ne serons pas châtiés.» (Coran, 34:34-5)*

À Ta'if, le Prophète (ﷺ) rencontra d'abord les chefs et leaders de Tha'qif, qu'il invita à l'islam; mais ces derniers furent fort discourtois envers lui. Non seulement lui répondirent-ils de façon insolente, ils allèrent jusqu'à inciter certaines bandes de voyous de la ville à le harceler sans relâche. Ces vauriens suivaient le Messenger (ﷺ) tout en lui criant des insultes et en lui jetant des pierres, jusqu'à ce qu'il soit forcé de trouver refuge dans un verger. Il eut donc à endurer encore plus de persécutions à Ta'if qu'à la Mecque. Ces bandes de voyous se postaient sur le bord de la route et lui lançaient des pierres jusqu'à ce que ses jambes en soient ensanglantées. Ces oppressions découragèrent le Messenger (ﷺ) au plus haut point. Dans cet état de dépression et en proie à un terrible sentiment d'impuissance, une prière vint à ses lèvres, dans laquelle il implora l'aide d'Allah:

«Ô Allah! À Toi seul je me plains de la faiblesse de mes moyens, de mon manque de ressources et de l'humiliation que les gens me font endurer. Tu es le plus miséricordieux, le Seigneur des faibles de ce monde et mon Seigneur à moi. À qui me confieras-Tu? À de lointains étrangers dont les visages se renfrognent à ma vue ou à un ennemi auquel Tu as confié mon sort? Si Tu n'es pas en colère contre moi, le reste m'importe peu. Mais j'avoue que Ton abondante faveur me rendrait les choses plus faciles. Je cherche refuge auprès de la lumière éclatante de Ton visage qui a dissipé toutes les ténèbres, et qui a permis d'établir de manière appropriée toutes les affaires de ce monde et du suivant, afin que Ta colère ne s'abatte pas sur moi. Je ne recherche que Ta satisfaction et Ton contentement car seul Toi me permets d'accomplir le Bien et m'évites de commettre le Mal. Et il n'y a de force ni de pouvoir qu'en Toi.»

Allah fit alors descendre l'ange des montagnes qui demanda au Prophète (ﷺ) la permission de joindre les deux montagnes entre lesquelles était située la ville de Ta'if (afin que le peuple soit écrasé entre les deux et périsse), mais il répondit: «Non. Je garde espoir qu'Allah fera naître parmi eux des gens qui n'adoreront que Lui et qui ne Lui associeront rien.» [1](#)

Profondément émus de la douleur du Messenger, 'Outbah et Shayba bin Rabi'a envoyèrent chercher 'Addas, un de leurs jeunes esclaves chrétiens, et lui demandèrent d'apporter des grappes de raisins sur un plateau pour le Messenger (ﷺ). Lorsqu'il fut en présence de ce dernier, 'Addas constata sa douceur et sa gentillesse, ce qui l'incita à accepter l'islam sur-le-champ. [2](#)

Le Messenger (ﷺ) retourna alors à la Mecque, où les gens de Qouraysh étaient plus que jamais opposés à lui, le raillant, le harcelant et l'assaillant jour après jour.

L'ASCENSION

C'est au cours de cette période que le Prophète (ﷺ) fut transporté, une nuit, à la Ka'bah et de là, au Temple de Salomon, à Jérusalem, là où l'on retrouve maintenant Masjid-al-Aqsa. Il fut ensuite porté jusqu'aux régions célestes où il vit les sept cieux, rencontra les prophètes du passé et fut témoin des extraordinaires signes de la majesté divine au sujet desquels le Coran dit: «*La vue n'a nullement dévié ni*

outrépassé la mesure. Il a bien vu certaines des grandes merveilles de son Seigneur.» (Coran, 53:17-18)

Si cet événement se produisait à ce moment précis, c'était pour conférer une certaine dignité au Prophète (ﷺ), afin de le consoler et de le soulager de son sentiment de détresse provoqué par les persécutions des païens de Ta'if. Après l'Ascension, le Prophète (ﷺ) raconta l'événement aux gens autour de lui, mais les gens de Qouraysh se moquèrent de lui et secouèrent la tête pour signifier que c'était là une chose inconcevable qui dépassait complètement l'entendement. Lorsque Abou Bakr les vit accuser le Messenger (ﷺ) de mentir, il dit: «Qu'est-ce qui vous fait douter? S'il le dit, c'est que c'est vrai. Par Allah, il me dit que la révélation lui est descendue du ciel en l'espace d'un éclair, durant la nuit ou le jour, et j'atteste qu'il dit la vérité. Cela (la révélation) paraît pourtant bien plus inconcevable et difficile à croire que ce qui semble vous sidérer.» [1](#)

LA VÉRITABLE SIGNIFICATION DE L'ASCENSION

La raison d'être de l'ascension n'était pas uniquement de faire connaître au Prophète de l'islam (ﷺ) le Royaume d'Allah dans les cieux et sur la terre. Bien plus que cela, cette ascension prophétique d'une très grande importance est reliée à d'autres réalités significatives et complexes d'intérêt majeur pour l'humanité. Les deux sourates coraniques *Isra* et *An-Najm*, révélées suite à ce voyage céleste, indiquent que Mohammed (ﷺ) a reçu la charge de prophétie pour les deux Maisons d'Allah, i.e. à Jérusalem et à la Mecque, et a été envoyé en tant que leader de l'est et de l'ouest de la race humaine tout entière et ce, jusqu'à la fin des temps. Comme héritier de tous les prophètes l'ayant précédé, il représente l'accomplissement et la perfection du développement religieux de l'humanité. Son voyage de nuit de la Mecque à Jérusalem signifie, de façon figurée, que sa personnalité est conforme à l'identité de Bait-oul-Haram [2](#) et Masjid-oul-Aqsa [3](#). Le fait que tous les prophètes se soient rangés derrière lui dans la Masjid-oul-Aqsa démontre que la doctrine de l'islam, prêchée par lui, est finale, universelle, et globale – i.e. qu'elle s'applique à toutes les classes et à toutes les époques de la société humaine.

En même temps, cet événement démontre le caractère compréhensif de la mission du Prophète (ﷺ), le rôle important accordé à ses fidèles dans la propagation de l'islam, ainsi que le caractère distinctif de son message.

En réalité, l'ascension du Messenger (ﷺ) représente une ligne de démarcation entre les lois divines régionales et variables confiées aux prophètes du passé et les principes de foi globaux et durables confiés au chef universel de la race humaine. Si le Messenger (ﷺ) avait été un guide régional ou un guide ne représentant que les intérêts d'un groupe déterminé, ou encore un leader national, le «sauveur» d'une race précise, ou un envoyé chargé de restaurer la gloire d'un peuple en particulier, nul n'aurait eu besoin de l'honorer avec cette ascension aux cieux ou de lui faire connaître la face cachée des cieux et de la terre. Il n'aurait pas non plus été nécessaire de créer un nouveau lien entre les confins célestes du royaume divin et la

terre. Si le message ne s'adressait qu'aux Arabes, les confins de la terre natale du Prophète, son environnement immédiat et son époque auraient amplement suffi, et nul n'aurait été besoin de détourner son attention vers une autre contrée ou un autre pays. Et son ascension jusqu'aux régions les plus sublimes des cieux et jusqu'au «Lotus de la limite», [1](#) de même que son voyage nocturne à Jérusalem et ensuite, au sein du puissant empire chrétien de Byzance n'auraient nullement été nécessaires.

L'ascension du Messenger (ﷺ) était une proclamation divine qu'il n'était pas de la race des leaders nationaux ou politiques dont les efforts et le travail se limitent à leur propre pays ou nation. Comme ils sont au service des nations ou des races auxquelles ils appartiennent et qu'ils sont des produits de leur époque, ils répondent aux besoins créés par une conjoncture particulière. Le Messenger de l'islam (ﷺ), quant à lui, appartenait à la grande lignée des messagers d'Allah qui communiquent le message divin aux habitants de la terre et qui sont autant de liens entre Allah et Ses créatures. Leurs messages transcendent les limites du temps et de l'espace, des races, des couleurs, des pays et des nations, car leur raison d'être est d'apporter du bien-être à chaque homme ou femme, indépendamment de sa couleur, de sa race ou de son pays d'origine.

LES PRIÈRES OBLIGATOIRES

Au cours de l'ascension, Allah fit part au Messenger de Sa décision de rendre obligatoire l'accomplissement de cinquante prières par jour pour lui et ses fidèles. Le Messenger (ﷺ) implora Allah à plusieurs reprises afin qu'Il réduise le nombre de prières et ce, jusqu'à ce qu'Il les réduise au nombre de cinq. Allah déclara également que quiconque ferait correctement ses cinq prières quotidiennes serait récompensé pour les cinquante prières quotidiennes prescrites au départ.

DES TRIBUS SONT INVITÉES À ACCEPTER L'ISLAM

Peu après, le Prophète (ﷺ) commença à entrer en contact avec les membres des différentes tribus qui venaient à la Mecque pour accomplir le pèlerinage. Il leur expliquait en quoi consistait la doctrine de l'islam et sollicitait leur soutien dans sa mission. À plusieurs reprises, il leur dit: «Ô vous qui m'écoutez! J'ai été envoyé à vous en tant que Messenger d'Allah et je vous invite à L'adorer, à ne rien Lui associer et à renier tout ce que vous avez élevé au même niveau que Lui. Croyez en Allah et en Son Messenger et accordez-moi votre protection jusqu'à ce que j'aie terminé d'expliquer aux gens le message avec lequel Allah m'a envoyé.»

Chaque fois que le Messenger (ﷺ) avait terminé de parler aux gens d'une tribu, Abou Lahab se levait et disait: «Ô vous qui écoutez! Cet homme veut vous voir renoncer à votre obéissance envers al-Lat et al-Ouzza, ainsi qu'envers vos alliés, les djinns. Et il veut vous voir échanger vos dieux pour la méchanceté et l'innovation qu'il a apportées. N'acceptez aucun ordre de lui et ne faites pas attention à lui.» [1](#)

LE CHEMIN SEMÉ D'EMBÛCHES DE L'ISLAM

Le chemin menant à Allah et à l'islam était parsemé de graves dangers et quiconque songeait à l'emprunter devait se préparer à affronter maints obstacles. La Mecque était devenue une ville si peu sécuritaire pour les musulmans que se convertir à l'islam équivalait à mettre sa vie en jeu. L'histoire de la conversion d'Abou Dharr Ghifari, telle que racontée par 'Abdoullah bin 'Abbas, démontre à quel point il était devenu périlleux, à ce moment-là, de seulement rendre visite au Prophète (ﷺ):

Lorsque Abou Dharr entendit parler du Prophète (ﷺ), il dit à son frère: «Va dans cette vallée et informe-toi, pour moi, sur cet homme qui se dit prophète et qui prétend recevoir des messages de là-haut. Écoute ce qu'il dit et rapporte-moi ses paroles.» Alors son frère sortit à la recherche du Prophète (ﷺ), le trouva et écouta ce qu'il avait à dire. Puis, il retourna chez son frère et lui dit: «J'ai pu constater qu'il prêche les plus hauts principes de moralité et que son discours ne s'apparente nullement à la poésie.» Mais Abou Dharr lui dit: «Tes informations ne me satisfont pas.» Sur ce, il prit avec lui quelques provisions et une outre remplie d'eau et partit en direction de la Mecque. Sur place, il se rendit à la Ka'bah et y chercha le Prophète (ﷺ), regardant dans toutes les directions car il ne le connaissait pas et trouvait inapproprié de s'informer de lui auprès des passants. Il passa là sa première nuit. Le lendemain, 'Ali se rendit compte de sa présence et comprit qu'il s'agissait d'un étranger; il l'invita chez lui et Abou Dharr le suivit. Jusqu'au lever du jour, aucun ne posa de questions à l'autre.

Puis Abou Dharr retourna une fois de plus à la Ka'bah, avec ses provisions et son eau, et y passa toute la journée sans trouver personne qui ressemblât à l'idée qu'il se faisait du Prophète (ﷺ), bien que ce dernier l'aperçut à quelques reprises. Le soir, 'Ali passa près de lui et lui dit:«N'est-il pas temps qu'un homme sache où il va passer la nuit?» Sa remarque fit lever Abou Dharr, qui le suivit jusque chez lui sans qu'aucun ne pose de questions à l'autre. Le troisième jour, 'Ali l'invita à nouveau à passer la nuit chez lui et Abou Dharr le suivit. Mais cette fois-ci 'Ali demanda: «Ne me diras-tu pas ce qui t'a amené ici?»

Abou Dharr répondit: «Je ne le ferai que si tu me promets de me guider au bon endroit», ce à quoi 'Ali consentit immédiatement. Alors Abou Dharr lui raconta tout. Lorsqu'il eut terminé, 'Ali lui dit:«Écoute! Tout cela est vrai; il est véritablement le Messenger d'Allah! Demain matin, tu me suivras. Si j'aperçois quelque danger sur le chemin, je ferai semblant de m'arrêter pour faire mes besoins. Mais si je ne m'arrête pas, suis-moi et entre là où j'entrerai.» Abou Dharr fit ce qui lui était ordonné; il suivit 'Ali jusqu'à la maison du Prophète (ﷺ) et y entra avec lui. Puis, il écouta parler le Prophète et embrassa l'islam sur-le-champ. Le Prophète (ﷺ) lui dit: «Retourne auprès des tiens et parle-leur de moi. Ensuite, attends mes ordres.» Abou Dharr répondit: «Par Celui qui tient mon âme entre Ses mains, je leur prêcherai haut et fort la vérité!» Puis il quitta la maison du Prophète (ﷺ) et se rendit à la Ka'bah où il cria à tue-tête: «J'atteste qu'il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah et que Mohammed est Son Messenger!»

En entendant cela, les gens de la Mecque se ruèrent sur lui et le battirent tant qu'il s'écroula au sol. Al-'Abbas, qui passait par là, vint s'agenouiller près de lui afin de constater son état, puis dit à ceux qui venaient de le battre: «Que la malédiction soit sur vous! Ne savez-vous pas qu'il appartient à la tribu de Ghifar et que vos routes marchandes en direction de la Syrie passent à travers cette région?» Puis il porta secours à Abou Dharr. Cet incident ne découragea pas Abou Dharr de recommencer, amenant les gens de la Mecque à se jeter à nouveau sur lui et Al-'Abbas à lui porter secours une seconde fois. [1](#)

LES DÉBUTS DE L'ISLAM CHEZ LES ANSAR

Le Messenger (ﷺ) rencontra quelques Ansar appartenant à la tribu de Khazraj, à 'Aqabah, [2](#) lorsqu'il alla prêcher l'islam aux tribus durant le pèlerinage. Il leur parla d'islam et les invita à n'adorer qu'Allah. Il leur récita également quelques versets coraniques. Comme ces gens vivaient à Yathrib avec des juifs qui leur disaient souvent qu'un messenger d'Allah devait bientôt faire son apparition, ils se dirent: «Par Allah, c'est exactement ce dont les juifs nous ont informés; personne ne doit prendre de l'avance sur nous!» Acceptant tout ce qu'il venait de leur dire au sujet de l'islam, ils embrassèrent l'islam immédiatement.

Ils dirent également au Messenger (ﷺ): «Lorsque nous avons quitté notre peuple, il était encore plus divisé que tout autre peuple par les conflits et la haine. Peut-être Allah l'unira-t-Il par ton intermédiaire? Nous devons les encourager à accepter l'islam, comme nous venons de le faire, et si Allah les unit, alors aucune homme ne sera jamais honoré autant que toi.» [1](#) Ils retournèrent parmi les leurs à qui ils parlèrent du Prophète (ﷺ), et ils les invitèrent à accepter l'islam. L'islam se propagea très rapidement à Médine, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune maison des Ansar où le nom du Messenger ne fut prononcé. [2](#)

LE PREMIER SERMENT D'AQABAH

Lors du pèlerinage de l'année suivante, douze hommes appartenant aux Ansar vinrent rencontrer le Messenger (ﷺ) à 'Aqabah. Ils prêtèrent serment au Messenger de ne point commettre de vol, de ne pas tuer leurs enfants ni de s'adonner à la fornication, de lui obéir lorsqu'il leur ordonnerait de faire le bien et de ne jamais rien associer à Allah. Lorsqu'ils retournèrent à Médine, le Messenger (ﷺ) envoya Mous'ab bin 'Oumayr avec eux afin d'enseigner le Coran et l'islam à leur peuple. C'est ainsi que 'Oumayr vint à être appelé «le lecteur» à Médine, où il vivait avec As'ad bin Zourara et menait les prières. [1](#)

LA RAISON POUR LAQUELLE LES ANSAR ONT ACCEPTÉ L'ISLAM

Le moment où Allah donna aux tribus de Aus et Khazraj [2](#) (les deux tribus influentes de Yathrib) l'occasion de servir et de défendre l'islam était un moment critique. Rien n'était plus précieux, à ce moment-là, que d'accepter l'islam. Ils furent réellement privilégiés car ils surent, avec beaucoup de sagesse, choisir le moment le plus propice pour accueillir la religion d'Allah, ce qui leur donna l'opportunité de la

défendre vaillamment et d'avoir préséance, par la suite, sur toutes les autres tribus du Hijaz. Ils éclipsèrent totalement leurs compatriotes, car toutes les tribus d'Arabie, en général, et Qourash, en particulier, s'étaient révélées totalement incapables de saisir cette occasion en or qui s'offrait à elles. «*Et Allah guide qui Il veut vers le droit chemin.*» (Coran, 2:213)

Par la volonté d'Allah, le Tout-Puissant, plusieurs causes et circonstances avaient amené les tribus de Aus et de Khazraj à embrasser l'islam. Ces tribus n'étaient point de la même trempe que Qourash; les Aus et les Khazraj avaient bon cœur et bon caractère, et n'étaient pas affectés par la démesure, l'entêtement et l'arrogance comme l'étaient les gens de Qourash. C'est pour cette raison qu'ils réagirent de façon ouverte et positive. Ils avaient hérité ces traits de leurs ancêtres, les Yéménites, au sujet desquels le Prophète avait dit, après avoir rencontré une de leurs délégations: «Les gens du Yémen sont venus vous visiter; ce sont les gens qui ont le cœur le plus tendre.» Ces deux tribus de Yathrib étaient originaires du Yémen car leurs ancêtres provenaient de ce pays. Louant les mérites de ces gens, Allah a dit, dans le Coran: «*Il appartient également à ceux qui, avant eux, se sont installés dans le pays et dans la foi, qui aiment ceux qui émigrent vers eux, et ne ressentent dans leurs cœurs aucune envie pour ce que ces immigrants ont reçu, et qui les préfèrent à eux-mêmes, même s'il y a pénurie chez eux.*» (Coran, 59:9)

Une autre raison ayant amené ces tribus à accepter l'islam était leurs conflits incessants qui les avaient toutes deux épuisées. Usées par la fameuse bataille de Bou'ath [1](#) qui s'était déroulée peu de temps auparavant, elles ne souhaitaient qu'une chose: la paix et l'harmonie. Elles voulaient à tout prix éviter une reprise des hostilités. Leur désir de paix était si intense que ces premiers musulmans de Médine dirent au Prophète (ﷺ): «Lorsque nous avons quitté notre peuple, il était encore plus divisé que tout autre peuple par les conflits et la haine. Peut-être Allah l'unira-t-Il par ton intermédiaire? Et si Allah les unit, alors aucune homme ne sera jamais honoré autant que toi.» Une fois, 'Aisha affirma que la bataille de Bou'ath avait réellement été une intervention divine et une bénédiction en ce sens qu'elle avait servi de prélude à l'émigration du Prophète (ﷺ) à Médine.

Qourash, comme les autres tribus arabes, avait depuis longtemps perdu tout contact avec les prophètes et n'avait à peu près plus aucun souvenir de leurs enseignements. Ses membres, profondément plongés dans l'ignorance et l'idolâtrie en plus d'être complètement étrangers à l'art de la lecture et de l'écriture, étaient devenus des païens ultra-zélés. En fait, ils avaient même très peu de contacts avec les juifs et les chrétiens, les fidèles des prophètes et de leurs écritures (bien que ces dernières eussent été fort altérées depuis l'époque des prophètes). Le Coran fait référence à cette situation en ces termes: «*Pour que tu avertisses un peuple dont les ancêtres n'ont pas été avertis: ils sont donc insouciant.*» (Coran, 36:6)

Mais les Aus et le Khazraj avaient pour voisins les juifs de Yathrib qu'ils entendaient régulièrement parler des prophètes et réciter leurs écritures. Les juifs leur avaient souvent annoncé la venue d'un prophète avec lequel ils s'allieraient et leur avaient

dit qu'ils allaient tuer les païens de la même façon que les peuples de 'Aad et Iram avaient été massacrés. [1](#)

« Et quand leur vint d'Allah un Livre confirmant celui qu'ils avaient déjà – alors qu'auparavant ils cherchaient la suprématie sur les mécréants – quand donc leur vint cela même qu'ils reconnaissaient, ils refusèrent d'y croire. Que la malédiction d'Allah soit sur les mécréants » (Coran, 2:89)

Les tribus de Aus et Khazraj, de même que d'autres tribus arabes installées à Médine, étaient aussi païennes que Qouraysh et les autres tribus arabes. Mais contrairement à elles, les notions de révélation sous forme d'écriture d'origine surnaturelle, de prophétie, de rétribution et d'au-delà leur étaient devenues familières grâce à leurs contacts avec les juifs avec qui ils entretenaient des relations commerciales, et avec lesquels ils faisaient la guerre et la paix. C'est ainsi qu'ils avaient connu les enseignements des prophètes du passé de même que la raison pour laquelle Allah envoyait des messagers aux peuples à intervalles réguliers. Cela constituait pour eux un avantage certain, car lorsqu'ils entendirent parler du Messenger (ﷺ) à l'occasion du Hajj, à la Mecque, ils saisirent immédiatement l'occasion car ils y étaient déjà préparés.

L'IMPORTANCE STRATÉGIQUE DE MÉDINE

Un grand honneur était destiné au peuple de Médine: Allah avait élu cette ville pour devenir le centre de l'islam. C'est pour des raisons connues de Lui seulement qu'Il l'avait élue, mais l'une de ces raisons était incontestablement le fait que d'un point de vue stratégique, sa situation géographique la rendait imprenable, telle une ville fortifiée. Aucune autre ville de la Péninsule ne jouissait d'un avantage similaire. Située dans une plaine volcanique et entourée de tous côtés par des chaînes de montagnes, son côté occidental est protégé par un terrain de lave extrêmement accidenté et montagneux connu sous le nom de Harratal-al-Wabra[1](#), alors que son côté oriental est protégé par un autre terrain connu sous le nom de Harra-I-Waqim. Seul son côté septentrional n'est pas protégé et donc vulnérable d'un point de vue militaire (là où, en l'an 5 de l'hégire, le Prophète avait ordonné que des tranchées soient creusées lors de la bataille des clans). Des plantations de palmiers très luxuriantes entouraient la ville. Une armée se risquant à attaquer cette ville aurait fait face au défi de préserver le contact entre ses troupes à travers maints ravins et profondes vallées. Il aurait donc été difficile d'attaquer Médine alors que ses défenseurs pouvaient facilement conquérir les envahisseurs par le biais de nombreux petits détachements répartis en périphérie.

Ibn Is'haq a écrit: «Seul un côté de Médine était exposé, tandis que les autres étaient fortement protégés, soit par des bâtiments, soit par des plantations de palmiers à travers lesquelles un ennemi pouvait difficilement s'infiltrer.» Peut-être le Prophète (ﷺ) avait-il fait indirectement référence à cet aspect de Médine lorsqu'il dit, avant sa migration:«On m'a montré le but de votre migration – une terre de palmiers plantés

entre deux étendues jonchées de pierres noires et brutes.» Puis, tous ceux qui s'étaient résolus à émigrer se mirent en route pour Médine.

Les tribus arabes de Médine, les Aus et les Khazraj, étaient connues pour leur esprit de clan passionné et chauvin, pour leur dignité et leur hardiesse. Le combat à cheval était une des disciplines dans lesquelles ils excellaient. Ils avaient la liberté du désert dans le sang; jamais ils ne s'étaient soumis à une autorité quelconque et ils n'avaient jamais payé d'impôt à aucun souverain. Le caractère héroïque de ces tribus fut clairement démontré lorsque le chef des Aus, S'ad bin Mou'adh, dit au Prophète (ﷺ), au cours de la Bataille des Tranchées: «Lorsque ces gens et nous étions polythéistes et idolâtres et que nous ne connaissions ni ne servions Allah, ils ne s'attendaient jamais à manger une seule date si ce n'était à titre d'invité ou après en avoir fait l'achat.» [1](#)

Ibn Khaldoun écrit: «Les deux clans de Yathrib dominaient les juifs et se distinguaient par leur prestige et leur éminence. La tribu de Moudar, qui vivait dans la même région, était apparentée à eux.[2](#)» Ibn 'Abd-irrabbehi, un autre historien arabe, écrit, dans son ouvrage intitulé *Al-'Iqd al-Farid*: «Les Ansar descendaient de la tribu de Azd. Connus en tant que Aus et Khazraj, ils descendaient en ligne directe des deux fils de Haritha bin 'Amr bin Amir. Étant encore plus fiers et plus dignes que tous les autres, ils n'avaient jamais rendu hommage à aucun régime et à aucune suprématie.[1](#)»

Ils étaient également apparentés, par alliance, à Banou 'Adiy bin al-Najjar qui avait donné à Hashim une de ses filles, Salma bint 'Amr, en mariage. Ces deux derniers eurent un fils, 'Abdoul Mouttalib, mais Hashim laissa le garçon avec sa mère à Yathrib, où elle l'éleva. Plus tard, l'enfant fut amené à la Mecque où il fut élevé par son oncle. Ces liens de sang, qui constituaient des éléments d'adhésion dans l'organisation tribale, ne peuvent être ignorés car la parenté jouait un rôle très important dans la vie sociale des Arabes. En arrivant à Médine, le Prophète (ﷺ) fut hébergé par Abou Ayyoub Ansari, qui appartenait à la tribu de Banou 'Adiy bin al-Najjar.

Les liens de sang des Aus et Khazraj remontaient aux Qahtan alors que ceux des Mouhajirrin et d'autres musulmans originaires de la Mecque et d'autres régions environnantes remontaient aux 'Adnan. Alors quand le Messenger (ﷺ) émigra à Médine et que les Ansar lui prêtèrent serment d'allégeance, en dépit du fait que les 'Adnan et les Qahtan avaient toujours été en conflit durant la période pré-islamique, ils se liguèrent à ce moment-là. Et c'est ainsi que les passions païennes du sang et l'esprit de clan qui les caractérisait, de même que leur vanité et leur suffisance disparurent sous l'influence salutaire de l'islam.

En raison de toutes ces considérations, de même que pour son emplacement stratégique, la ville de Médine était le meilleur endroit pour la migration du Prophète (ﷺ) et de ses compagnons puisqu'elle était admirablement prédisposée à devenir le centre de rayonnement de l'islam pour peu qu'elle pût imposer son autorité dans la

Péninsule, projetant ainsi dans toute la région un nouvel esprit de vertu et de conscience divine.

L'EXPANSION DE L'ISLAM À MÉDINE

Les enseignements de l'islam étaient si attirants qu'ils éveillèrent l'intérêt des gens de Aus et de Khazraj, qui s'empressèrent d'accepter l'islam. S'ad bin Mou'adh fut le premier à embrasser l'islam, suivi de Ousayd bin Houdayr, chef de Bani 'Abdoul Ash'al, un des clans de Aus. La sage approche et les manières courtoises de Mous'ab bin Oumary, de même que sa manière judicieuse de leur présenter l'islam convainquirent ces gens de la vérité de cette religion. Par la suite, ce fut au tour des hommes du clan de Bani 'Abdoul Ash'al d'accepter l'islam, de sorte que peu de temps après, il ne se trouva pas une seule maison de Ansar dans laquelle les habitants n'avaient pas encore embrassé l'islam. [1](#)

LE DEUXIÈME SERMENT D'AQABAH

Au cours de l'année suivante, pendant le Hajj, Mous'ab bin Oumayr retourna à la Mecque accompagné de quelques musulmans Ansari, ainsi que de polythéistes de Médine. Après qu'ils eurent terminé leur pèlerinage, le Messager (ﷺ) les rencontra au même lieu de rencontre que l'année précédente, tard dans la nuit. Ils étaient soixante-treize, incluant deux femmes. Le Messager vint accompagné de son oncle, 'Abbas bin 'Abdoul Mouttalib, qui n'avait toujours pas embrassé l'islam.

Il leur parla, leur récita un peu de Coran et invita ceux d'entre eux qui n'étaient pas musulmans à accepter l'islam. Puis il leur dit: «J'accepterai votre serment à la condition que vous vous engagiez à me protéger de la même façon que vous protégeriez vos femmes et vos enfants.» Ils prêtèrent serment, mais demandèrent à ce qu'il ne les quitte pas et qu'il ne retourne pas non plus parmi son peuple. Le Prophète (ﷺ) répondit: «Je suis des vôtres et vous êtes des miens. Je combattrai ceux qui vous combattront et je ferai la paix avec ceux qui feront la paix avec vous.»

Par la suite, le Messager (ﷺ) choisit douze d'entre eux, dont neuf appartenant aux Khazrah et trois aux Aus, et en fit leurs leaders. [1](#)

LA PERMISSION D'ÉMIGRER À MÉDINE

Grâce à la fidélité et au soutien offerts par les Ansar, les musulmans avaient trouvé un nouvel asile. Le Messager (ﷺ) ordonna aux musulmans restés à la Mecque de rejoindre leurs frères en islam, les Ansar, à Médine. Il dit à ses compagnons: «Allah vous a donné des frères et des maisons où vous pourrez vivre en toute sécurité.» Alors les musulmans quittèrent la Mecque par petits groupes à destination de Yathrib. Le Prophète (ﷺ), lui, resta à la Mecque où il attendit l'ordre d'Allah de quitter la ville.

Mais il n'était pas aisé d'émigrer, car les gens de Qouraysh avaient décidé d'appliquer des mesures rigoureuses contre eux. Ils firent tout ce qui était en leur pouvoir pour mettre un frein à l'exode. Par exemple, ils installèrent plusieurs obstacles sur les

routes pour freiner l'avancée des émigrants, mais les musulmans étaient tout aussi déterminés à aller de l'avant. Résolus à quitter la Mecque à tout prix, certains, comme Abou Salama, quittèrent seuls, laissant femmes et enfants derrière eux, alors que d'autres, comme Souhayb, renoncèrent à leurs biens et à leurs économies de toute une vie et partirent sans se retourner. Oumm Salama raconte:

Une fois décidé à partir pour Médine, Abou Salama sella son chameau et m'y fit monter avec mon fils, Salama. Puis, saisissant le licou du chameau, il se mit en marche. Lorsque des hommes appartenant à Bani al-Moughari le virent, ils s'approchèrent de nous et dirent: «En ce qui te concerne, tu peux passer sans problème; mais comment pouvons-nous permettre à ta femme de t'accompagner?» Ils prirent la bride du chameau de ses mains et m'amènèrent avec eux. À ce moment critique, Banou 'Abdoul Asad, les hommes du clan d'Abou Salama, se mirent en colère. Ils dirent: «Par Allah, vous l'avez arrachée à notre frère, mais nous ne vous laisserons pas emporter notre fils avec elle!»

Une rixe s'engagea entre eux. Ils se disputèrent l'enfant tant et si bien qu'ils finirent par lui disloquer un bras, ce sur quoi les hommes de Bani Asad l'emportèrent avec eux, me laissant aux mains de Bani al-Moughira alors que mon mari, de son côté, poursuivait son chemin vers Médine. C'est ainsi que mon mari, mon fils et moi nous retrouvâmes tous séparés les uns des autres. J'allais chaque matin à Abtah, où je pleurais jusqu'à la tombée de la nuit. Toute une année se passa ainsi. Puis un jour, un de mes cousins appartenant à Bani al-Moughira eut pitié de moi et dit aux membres de sa tribu: «Pourquoi ne laissez-vous pas cette pauvre femme partir? Vous l'avez séparée de son mari et de son enfant.» Alors ils me dirent: «Tu peux aller rejoindre ton mari si tu le souhaites.» Avec l'aide de Banou Asad, mon fils et moi fûmes réunis. Je sellai mon chameau et, prenant mon enfant avec moi, partis pour Médine, toute seule, à la recherche de mon mari. Lorsque j'arrivai à Tan'im, je trouvai sur mon chemin 'Outhman bin Talha [1](#), de Bani 'Abdoul-Dar, qui me demanda où j'allais. Je lui répondis que j'allais rejoindre mon mari à Médine. Il me demanda si quelqu'un m'accompagnait, ce à quoi je répondis: «Personne à part cet enfant et Allah.»

Il me dit: «Par Allah, il ne te sera pas facile d'arriver à destination.» Il prit la bride du chameau et entreprit de le guider. Par Allah, je n'avais jamais rencontré d'homme plus noble que lui. Chaque fois que nous devions faire halte, il faisait agenouiller le chameau et s'éloignait de nous. Puis une fois que j'étais descendue, il déchargeait le chameau, l'attachait à un arbre et se retirait sous un arbre où il se reposait. Dans la soirée, il sellait à nouveau le chameau et le chargeait, puis s'éloignait le temps que je le monte. Une fois installée, il reprenait le licou et se remettait en marche, guidant le chameau. Il m'escorta ainsi jusqu'à Médine. Lorsqu'il vit Qouba, où habitait Bani 'Amr bin 'Auf, il dit: «Ton mari est dans ce village. Va le rejoindre, avec la bénédiction d'Allah.» Il me fit ses adieux et repartit en direction de la Mecque.

Elle avait aussi l'habitude de dire qu'aucune autre famille musulmane n'avait enduré autant d'épreuves que celle d'Abou Salama. [2](#)

Lorsque Souhayb tenta de quitter la Mecque pour Médine, les mécréants de Qouraysh lui dirent: «Tu es venu à nous en mendiant et une fois parmi nous, tu es devenu riche. Et maintenant, tu t'imagines que tu peux partir en toute sécurité avec tes biens. Par Allah, ça ne se passera pas comme cela!» Souhayb demanda: «Me laisserez-vous partir si je vous donne tous mes biens?» Lorsqu'ils lui répondirent par l'affirmative, il leur dit: «Je vous donnerai tout.» Quand le Messager (ﷺ) apprit l'incident, il s'exclama: «Souhayb a fait un profit! Souhayb a fait un profit!»

Les gens qui émigrèrent à Médine, à ce moment-là, étaient 'Omar, Talha, Hamza, Zayd bin Haritha,' Abdour Rahman bin Auf, Zoubayr bin al-Awwam, Abou Houdhayfa, 'Outhman bin 'Affan, ainsi que plusieurs autres compagnons du Prophète (ﷺ). Par la suite, les autres émigrants quittèrent par petits groupes. Les seuls qui restèrent à la Mecque, à part le Prophète (ﷺ), Abou Bakr et 'Ali, furent ceux qui étaient retenus en captivité et ceux qui avaient succombé à leurs craintes ou à leurs désirs. [1](#)

CONSPIRATION RATÉE CONTRE LE MESSAGER

Devant la migration des musulmans à Médine, les Mecquois furent pris de panique et de peur. Car ayant réalisé que le Prophète (ﷺ) avait établi une base avec un grand nombre de fidèles en territoire étranger hors de leur portée, ils comprirent que s'il les rejoignait, ils seraient réduits à l'impuissance car dépourvus de toute autorité sur lui. Ils tinrent conseil à Dar al-Nadwa², où tous les chefs de Qouraysh s'étaient réunis pour tenter de trouver une solution à ce problème majeur.

Ils discutèrent des différentes suggestions, considèrent chacune avec attention et finalement, décidèrent à l'unanimité que chaque clan devait élire un de ses jeunes et courageux guerriers au sang noble afin qu'ils s'attaquent tous à la fois à Mohammed et le tuent tous ensemble. Ainsi, la responsabilité d'avoir fait verser son sang serait partagée par chaque clan, de sorte que l'on ne pourrait accuser aucun clan en particulier. Et certainement, 'Abdou Mounaf (une tribu apparentée au Prophète) n'oserait jamais faire tomber les têtes de tous en guise de représailles. Déterminés à tuer le Messager (ﷺ), les païens se dispersèrent afin de mettre à exécution leur plan machiavélique.

Mais le Messager (ﷺ) avait été informé de leur plan par Allah, l'Omniscient. Il demanda donc à 'Ali de se coucher à sa place, dans son lit, et de s'envelopper dans son manteau. Enfin, il l'assura qu'aucun mal ne lui arriverait.

Prête à passer à l'attaque, la bande de guerriers se tenait à l'extérieur de la maison du Prophète (ﷺ), cimenterres à la main. Le Messager d'Allah (ﷺ) sortit, se pencha et prit une poignée de terre. Allah leur ravit immédiatement la vue et le Messager passa entre eux, répandant de la terre sur leur tête tout en récitant *Sourah Ya Sin* – «**Et Nous mettrons une barrière devant eux et une barrière derrière eux; Nous les recouvrirons d'un voile, et voilà qu'il ne pourront rien voir.**» (Coran, 36:9). Il réussit donc à s'enfuir sans qu'aucun d'eux ne l'aperçoive.

Puis vint un homme qui leur demanda: «Qu'attendez-vous?» Lorsqu'ils lui dirent qu'ils attendaient que Mohammed sorte de chez lui, il leur dit: «Qu'Allah vous confonde! Il est déjà parti!» Alors ils jetèrent un coup d'œil à travers la fente de la porte et virent 'Ali qui dormait sur le lit, enveloppé du manteau du Messager (ﷺ). Ils s'imaginèrent qu'il s'agissait du Prophète (ﷺ) et décidèrent d'attendre jusqu'au matin. Lorsque, enfin, 'Ali se leva et qu'ils le virent, ils furent envahis par la honte de la défaite. [1](#)

LE PROPHÈTE ÉMIGRE À MÉDINE

Après s'être sauvé de la bande de guerriers, le Prophète (ﷺ) vint voir Abou Bakr et lui dit qu'Allah venait de lui accorder la permission de quitter la Mecque. Abou Bakr s'exclama: «Ensemble, ô Messager d'Allah?» car il espérait grandement faire le trajet en sa compagnie. Puis il lui montra deux dromadaires qu'il avait gardés en réserve en vue du voyage, pour lequel il avait retenu les services d'Abdallah bin Ourayqit pour les guider.

L'ÉTRANGE INCOHÉRENCE

Les mécréants de la Mecque en voulaient amèrement au Messager (ﷺ). Cependant, tout au fond d'eux, ils étaient absolument convaincus de sa véracité, de sa loyauté, de sa noblesse et de sa magnanimité. Si une personne, à la Mecque, appréhendait une perte ou un détournement de ses biens, il les confiait habituellement à Mohammed. Le Messager (ﷺ) était donc en possession d'un certain nombre de choses dont il avait la charge. Alors, avant de quitter la Mecque, il chargea 'Ali de les rendre à leurs propriétaires. À vrai dire, un traitement aussi équitable à un moment aussi critique est un autre témoignage en faveur de la noblesse de caractère du Prophète (ﷺ) et contre l'insensibilité des mécréants. Par conséquent, Allah dit:

«Nous savons qu'en vérité, ce qu'ils disent te chagrine. Or, vraiment ils ne croient pas que tu es menteur, mais ce sont les versets (le Coran) d'Allah que les injustes renient.» (Coran, 6:33)

LA LEÇON MORALE APPORTÉE PAR LA MIGRATION

La migration du Prophète (ﷺ) illustre le principe selon lequel toute chose, aussi précieuse soit-elle, devrait être sacrifiée pour pouvoir vivre sa foi ou son idéal. Les biens de ce monde, ou toute autre chose à laquelle l'homme est susceptible de s'attacher, ne peuvent jamais remplacer sa foi, pas plus que la foi ne peut être vendue en échange du monde et de tout ce qu'il contient.

La Mecque était le lieu de naissance du Prophète (ﷺ). En tant que terre natale du Messager d'Allah (ﷺ) et de ses compagnons, cet endroit devait certainement représenter beaucoup pour eux. C'est également là que se trouvait la Maison d'Allah, qu'ils aimaient et à laquelle ils tenaient comme à la prunelle de leurs yeux. En dépit de ces sentiments profonds, rien ne put les retenir de faire leurs adieux à leur patrie et à leurs familles. À regret, mais résolu, ils quittèrent la région parce que les païens de

la Mecque leur refusaient le droit à la liberté de conscience et à la liberté de pratiquer leur religion.

Le Prophète (ﷺ) aimait la Mecque, mais il aimait aussi sa religion: le premier était un sentiment naturel d'affection, tandis que le second était une insatiable soif de l'âme. En quittant la Mecque, il exprima ce tendre sentiment lorsqu'il dit: «Quelle belle cité tu es et combien je t'aime! Si mon peuple ne m'avait pas forcé à l'exil, je ne me serais jamais installé ailleurs qu'ici.» [1](#).

En vérité, le Messenger (ﷺ) n'eut d'autre choix que de quitter sa terre natale: il obéissait à un ordre divin.

«Ô Mes serviteurs qui croyez! Ma terre est bien vaste. Adorez-Moi donc!» (Coran, 29:56)

VERS LA GROTTTE DU MONT THAWR

À pas furtifs, le Messenger (ﷺ) et Abou Bakr se dirigèrent vers la grotte du Mont Thawr. Abou Bakr avait ordonné à son fils, 'Abdallah, de tenter de découvrir les plans et les conversations des Mecquois à leur sujet, pour ensuite les lui transmettre. Il avait également demandé à Amir bin Fouhayrah, son esclave, de nourrir ses troupeaux de vaches laitières durant le jour et de leur apporter de la nourriture à la tombée de la nuit. Asma, sa fille, leur apportait de la nourriture chaque soir.

L'AMOUR D'ABOU BAKR POUR LE PROPHÈTE

La lumière du Paradis, lorsqu'elle illumine les cœurs, donne naissance à la flamme de l'amour. Depuis la création de ce monde, l'amour a constitué la passion la plus ardente du cœur humain, et il a souvent guidé l'homme sur la bonne voie lorsque ce dernier se retrouvait en situation de danger. C'est un sentiment semblable à l'inquiétude d'une personne avide de quelque chose, car l'instinct le plus profond d'une personne aimante est toujours aux aguets et capable de prévoir les dangers, même les moins probables, qui pourraient menacer l'objet tant aimé. Tels étaient les sentiments d'Abou Bakr envers le Messenger d'Allah (ﷺ) au cours de ce trajet. On rapporte que lorsque le Prophète se mit en route vers la grotte du Mont Thawr, Abou Bakr, l'accompagnant, marchait parfois devant lui, parfois derrière, jusqu'à ce que le Prophète (ﷺ) remarque son agitation et lui demande: «Que se passe-t-il, Abou Bakr? Parfois tu marches devant moi, parfois tu marches derrière!» Abou Bakr répondit: «Ô Messenger d'Allah! Lorsque je pense à ceux qui te poursuivent, je marche derrière toi; mais alors, j'appréhende une embuscade, alors je marche devant toi.» [1](#)

Lorsqu'ils arrivèrent à la grotte, Abou Bakr demanda au Prophète (ﷺ) d'attendre jusqu'à ce qu'il l'ait explorée et nettoyée. Alors il entra à l'intérieur, l'explora et en ressortit après l'avoir nettoyée. Puis, il se rappela qu'il n'avait pas vérifié un trou qu'il avait aperçu. Il demanda donc au Prophète (ﷺ) de patienter encore un instant, retourna à l'intérieur, et c'est seulement lorsqu'il en ressortit pour la deuxième fois

qu'il permit au Prophète (ﷺ) d'y entrer; il était maintenant rassuré car il savait que la grotte n'abritait pas de bêtes sauvages ni de reptiles. [1](#)

UN MOMENT CRITIQUE DE L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

Le moment le plus critique de toute cette histoire survint lorsque les cavaliers de Qourish, galopant à travers le désert à la recherche des deux fugitifs, s'arrêtèrent tout près de la grotte où le Prophète (ﷺ) et Abou Bakr s'étaient retirés. Le suspense était à son comble: un futur sombre et désastreux pour l'humanité était-il entrain de se préparer? Ou allait-il au contraire connaître l'issue la plus favorable? Les poursuivants, qui discutaient tout en se tenant près de l'entrée de la grotte, décidèrent qu'il n'y avait probablement personne à l'intérieur.

Ce fut, réellement, un événement miraculeux; c'est ainsi qu'Allah aida Son Messenger: «Allah fit alors descendre sur lui Sa sérénité et le soutint de soldats (Ange) que vous ne voyiez pas.» (Coran, 9:40)

«ALLAH EST AVEC NOUS»

Tandis que les guerriers de Qourish se tenaient toujours à l'entrée de la grotte, Abou Bakr, les apercevant, avait dit à son compagnon, le cœur tremblant: «Ô Messenger d'Allah, ils vont nous voir si l'un d'entre eux s'avance. «Quelles craintes as-tu», répondit le Prophète, «au sujet de deux personnes dont le troisième compagnon est Allah?»

« Quand ils étaient tous deux dans la grotte et qu'il disait à son compagnon: «Ne t'afflige pas, car Allah est avec nous.» (Coran, 9:40)

SOURAQA SUIT LE MESSENGER

Les gens de Qourish offrirent une récompense de cent chameaux à quiconque ramènerait le Messenger (ﷺ), mort ou vif. De son côté, ce dernier passa trois nuits dans la grotte puis, guidé par Amir bin Fouhayrah, poursuivit sa route en empruntant la côte. Souraqa bin Malik bin Jou'shoum entendit parler de la récompense offerte par Qourish; il sauta sur sa jument et partit à la poursuite des fugitifs en tentant de retrouver leurs empreintes de pas. Mais, comme il se rapprochait dangereusement des fugitifs, sa jument trébucha soudain et il fut jeté à terre. Il se releva, reprit ses esprits, remonta sa jument et la laissa avancer à son gré. Une fois de plus, la jument trébucha et il fut de nouveau jeté à terre. Mais acharné qu'il était, il la remonta et poursuivit sa course. Tout à coup, elle trébucha pour la troisième fois, tomba à genoux, tandis qu'il était de nouveau jeté à terre. Puis il vit du sable commencer à se soulever de terre comme si une tempête de sable se préparait.

Souraqa fut alors convaincu que le Messenger (ﷺ) était protégé contre lui et qu'il n'arriverait jamais à triompher de lui. Comme ils étaient devant lui, il leur cria qu'il était Souraqa bin Jou'shoum et qu'il n'avait nulle intention de leur faire du mal. Le Prophète (ﷺ) dit à Abou Bakr d'aller lui demander ce qu'il voulait d'eux. Souraqa répondit: «Rédigez-moi un sauf-conduit.» Alors le Messenger (ﷺ) dit à Amir bin

Fouhayrah de rédiger le sauf-conduit, ce qui fut fait sur un morceau de cuir tanné ou d'os. Souraqa conserva ce document en souvenir de nombreuses années durant. [1](#)

UNE PRÉDICTION

Le Messenger d'Allah (ﷺ) venait d'être chassé de chez lui et il était poursuivi par ses ennemis, mais dans son esprit, il voyait déjà le jour où ses fidèles allaient fouler aux pieds les royaumes de César et de Chosroe. Dans ces circonstances défavorables, durant les heures les plus sombres de sa vie, il fit la prédiction de jours glorieux à venir. Il dit à Souraqa: «Souraqa, comment te sentirais-tu si tu mettais à tes bras les bracelets de Chosroe?»

En effet, Allah a promis secours, victoire et prospérité à Son Messenger (ﷺ), ainsi que l'ascension triomphale de Sa religion de Vérité.

« C'est Lui qui a envoyé Son Messenger avec la bonne direction et la religion de vérité, afin qu'elle triomphe sur toute autre religion, quelque répulsion qu'en aient les associateurs. » (Coran, 9:33)

Ceux qui sont incapables de voir au-delà de l'action matérielle de cause à effet hausseront les épaules en apprenant cette prédiction. C'est ce que fit Qouraish, qui rejeta la prédiction du Messenger (ﷺ), la considérant inconcevable. Mais ce présage allait se réaliser dans le futur, car: *« Allah ne manque jamais à Sa promesse. » (Coran, 13:31)*

Et les événements se produisirent exactement comme l'avait prédit le Messenger (ﷺ) à Souraqa. Lorsque la Perse fut conquise et qu'on apporta à 'Omar la tiare, la robe et les bracelets de Chosroe, il envoya chercher Souraqa et lui demanda d'enfiler la robe royale. [1](#)

Donc Souraqa prit le sauf-conduit car il était maintenant convaincu de la victoire imminente du Prophète (ﷺ). Il lui offrit quelques provisions et ustensiles, mais le Messenger n'accepta rien de lui. Il lui dit simplement: «Garde notre position et nos déplacements secrets.»

UN HÔTE PROVIDENTIEL

Poursuivant leur chemin, Abou Bakr et le Messenger (ﷺ) passèrent près de la tente de Oumm M'abad, une femme de Khouza'a qui possédait une vache laitière dont les mamelles s'étaient taries à cause de la sécheresse. Le Messenger d'Allah (ﷺ) passa sa main sur son pis en mentionnant le nom d'Allah, le Très-Haut, et en L'invoquant pour que la vache de Oumm M'abad lui soit une bénédiction. C'est alors que le lait jaillit du pis. Il donna du lait d'abord à Oumm M'abad, puis à tous ceux qui étaient présents jusqu'à ce que chacun soit satisfait. Enfin, il but à son tour lorsque tout le monde eut terminé. Tout de suite après, il entreprit de la traire une deuxième fois et, quand le seau fut totalement rempli, il le laissa à Oumm M'abad. Lorsque le mari de cette dernière revint chez lui, sa femme lui raconta l'événement prodigieux et lui

parla de «l'étranger angélique». Il remarqua alors: «Par Allah, il semble qu'il s'agisse de l'homme de Qouraish à la poursuite duquel ils sont tous.»

Ils poursuivirent leur trajet, toujours accompagnés de leur guide, jusqu'à ce qu'ils atteignent Qouba, dans les environs de Médine. C'était un lundi, le 12^e jour du mois de Rabi oul-Awwal. C'était également le début d'une nouvelle ère, car c'est à partir de ce moment que le calendrier islamique de l'Hégire fut établi.

LA DIFFÉRENCE ENTRE LES SOCIÉTÉS MECQUOISE ET MÉDINOISE

Allah avait choisi Yathrib comme refuge pour le Prophète (ﷺ) après sa migration. Il l'avait également élue non seulement pour y faire naître la première société islamique, mais aussi pour qu'elle serve de foyer, de centre pour le message universel de l'islam. Parce que ce grand honneur a été accordé à Yathrib, il devient nécessaire d'en connaître les caractéristiques, autant physiques, sociales que culturelles; les tribus arabes qui l'ont habitée ou l'habitent toujours, les types de relations entre elles, les manipulations économiques et politiques des juifs et leur esprit belliqueux, ainsi que le mode de vie engendré par son sol très fertile. De nombreuses religions, cultures et communautés cohabitaient sans problème à Yathrib, contrairement à la Mecque où une seule religion et une seule culture dominaient. Ces descriptions, bien que non exhaustives, dressent un portrait de la situation de Médine au moment où le Messenger (ﷺ) s'installa dans cette ville.

LES JUIFS

Chez les historiens, l'opinion la plus répandue concernant les colonies juives en Arabie en général et à Médine en particulier est qu'elles datent du premier siècle après J.-C. Le Dr Israel Wellphenson écrit:

Après que la Palestine et Jérusalem eussent été dévastées en l'an 70 après J.-C., les juifs se dispersèrent en différents endroits dans le monde et un groupe d'entre eux prit le chemin de l'Arabie. Cela correspond à l'opinion de l'historien juif Josephus, qui était lui-même présent lors du siège de Jérusalem et qui avait dirigé les unités juives à plusieurs reprises. Des sources arabes corroborent d'ailleurs ses affirmations.

Trois tribus juives s'étaient installées à Médine: Qaynouqa, an-Nadir et Qourayza. Ensemble, ces tribus comptaient environ deux mille adultes. Environ sept cents combattants appartenaient à la tribu de Qaynouqa; an-Nadir en comptait presque autant, alors qu'on en retrouvait entre sept et neuf cents dans la tribu de Qourayza. [1](#)

Ces tribus n'étaient pas en bon termes les unes avec les autres et se retrouvaient souvent en situation d'affrontement. Le Dr Israel Wellphenson écrit:

Bani Qaynouqa étaient opposés au reste des juifs parce que ces derniers s'étaient alliés à Bani Khazraj lors de la bataille de Bou'ath. Au cours de cette bataille, Bani an-Nadir et Bani Qourayza avaient fait subir une cuisante défaite à Bani Qaynouqa en dépit du fait que cette dernière avait payé le tribut du sang pour les prisonniers de guerre. La rancune et l'amertume entre les tribus juives avaient subsisté après la bataille de Bou'ath. C'est pourquoi lorsque Bani Qaynouqa se brouilla, par la suite, avec les Ansar, aucune tribu juive ne vint à sa rescousse. [1](#)

Le Coran fait également allusion à cette discorde mutuelle entre les juifs:

« Et rappelez-vous lorsque Nous obîmes de vous l'engagement de ne pas verser le sang (par le meurtre), de ne pas vous expulser les uns les autres de vos maisons. Puis vous y avez souscrit avec votre propre témoignage. Quoique ainsi engagés,

voilà que vous vous entretenez, que vous expulsez de leurs maisons une partie d'entre vous contre qui vous prêtez main forte par péché et agression. Mais quelle contradiction! Si vos coreligionnaires vous viennent captifs, vous les rançonnez alors qu'il vous était interdit de les expulser de chez eux. » (Coran, 2:84-5).

Les juifs de Médine habitaient des quartiers distincts localisés dans différentes parties de la ville. Quand Bani an-Nadir et Bani Qourayza forcèrent Bani Qaynouqa à quitter leur colonie située en banlieue de la ville, ces derniers allèrent s'installer dans un quartier de la ville. Les membres de Bani an-Nadir habitaient tout en haut, à quelques quatre ou cinq kilomètres de la ville, près de la vallée de Bathan qui abritait les terres agricoles et les oliveraies les plus fertiles de Médine. Quant à la troisième tribu juive, Bani Qourayza, elle occupait un endroit connu sous le nom de Mehzor, situé à quelques kilomètres au sud de la ville. [2](#)

Les juifs de Médine vivaient en colonies très denses dans lesquelles ils avaient érigé des fortifications et des citadelles. Ils n'étaient toutefois pas indépendants; ils étaient constitués en clans, confédérés avec les tribus arabes les plus puissantes, ce qui leur garantissait l'immunité contre les raids des nomades. Les pillages par les tribus nomades constituant une perpétuelle menace, les tribus juives devaient continuellement chercher protection auprès du chef de clan de l'une ou l'autre des tribus arabes les plus influentes. [1](#)

LES AFFAIRES RELIGIEUSES DES JUIFS

En raison de leur religion et de leur loi divines, les juifs se considéraient comme privilégiés. Ils avaient leurs propres séminaires, connus sous le nom de Midras, où ils enseignaient les sciences religieuses et laïques, le droit, l'histoire et les traditions talmudiques. Ils possédaient également des synagogues où ils offraient leurs prières et autres rituels religieux et où ils se rassemblaient le plus souvent pour discuter de leurs affaires. Ils observaient les lois du Pentateuque de même que les nombreuses règles coutumières très rigides imposées par leurs prêtres et rabbins. Par ailleurs, ils célébraient les fêtes juives traditionnelles et observaient des jeûnes spécifiques. Par exemple, ils respectaient, le dixième jour du mois de Tishri, le jeûne de l'Expiation.

[2](#)

LES FINANCES

Les relations financières des juifs médinois avec les autres tribus se limitaient principalement aux prêts usuriers ou sur gage, et à la mise sous séquestre de propriétés personnelles suite à des défauts de paiement. Une région agricole comme celle de Médine offrait de nombreuses possibilités à quiconque voulait offrir des prêts financiers, car les fermiers avaient souvent besoin de capital pour l'exploitation de leurs terres. [3](#)

Le système de crédit ne se limitait pas à offrir des propriétés personnelles comme garantie de remboursement des prêts: en effet, les bailleurs de fonds forçaient souvent les débiteurs à soumettre leurs femmes et leurs enfants en garantie.

L'incident relié au meurtre de Ka'b bin Ashraf, recueilli par Boukhari, témoigne des pratiques en vigueur à cette époque:

Mohammed bin Maslamah dit à Ka'b: «Maintenant, nous espérons que vous nous prêterez l'équivalent d'une charge de chameau ou deux de nourriture.» Ka'b répondit: «Je le ferai si vous me laissez quelque chose en gage.» Les musulmans répliquèrent: «Que veux-tu?» Ka'b dit: «Laissez-moi vos femmes en gage.», ce à quoi ils répondirent: «Comment pouvons-nous te laisser en gage nos femmes, qui sont les plus belles d'entre toutes les Arabes?» Ka'b éluda la question et dit: «Alors laissez-moi vos fils en gage.» Les musulmans répliquèrent: «Comment pouvons-nous te laisser nos fils en gage alors que plus tard, ils seront insultés à cause de cela et les gens diront: «Ils ont été mis en gage pour l'équivalent d'une charge de chameau ou deux de nourriture!» Cela nous déshonorerait! Nous pouvons, cependant, te laisser notre armure en gage.» [1](#)

De telles transactions finirent par engendrer, naturellement, de la haine et de l'aversion entre les deux parties, d'autant plus que les Arabes étaient connus pour être très susceptibles en ce qui avait trait à l'honneur de leurs femmes.

La concentration des capitaux entre les mains des juifs avait donné à ces derniers le pouvoir d'exercer des pressions sur l'économie sociale de la ville. Les marchés financiers étaient à leur merci; ils provoquaient régulièrement des hausses et des baisses factices en thésaurisant l'argent. La majorité des gens, à Médine, détestaient les juifs à cause de ces pratiques malhonnêtes qui allaient à l'encontre des principes de la plupart des Arabes. [1](#)

En raison de leur propension à l'avarice, les juifs ne pouvaient manquer de suivre une politique expansionniste, tel que le fait remarquer De Lacy O'Leary dans son ouvrage intitulé *Arabia before Muhammad*:

Au septième siècle, une profonde inimitié opposait ces Bédouins [2](#) aux colonies juives car ces dernières, en étendant sans cesse leurs territoires agricoles, se mirent à empiéter petit à petit sur des terres que les Bédouins considéraient comme leurs. [3](#)

Les juifs, n'écouter que leur cupidité et leur égoïsme dans leurs relations sociales avec les tribus arabes (Aus et Khazraj), dépensaient sans compter, quoique de façon judicieuse, lorsqu'il s'agissait de créer des divisions entre les deux tribus. Ils avaient d'ailleurs, à plusieurs reprises, réussi avec succès à monter une tribu contre l'autre, ce qui avait eu pour effet d'épuiser chaque tribu et de la ruiner financièrement. Le seul et unique objectif que les juifs s'étaient fixé était de maintenir leur pouvoir économique sur Médine.

Les juifs attendaient un rédempteur depuis plusieurs siècles. Cette croyance en un prophète qui devait venir, ils l'avaient souvent partagée avec les Arabes, ce qui avait, à la longue, préparé ces derniers à cette éventualité. C'est pour cette raison que les tribus de Aus et Khazraj avaient été si promptes à prêter serment d'allégeance au Messenger (ﷺ). [4](#)

LES CONDITIONS RELIGIEUSES ET CULTURELLES

Les juifs d'Arabie parlaient l'arabe, mais leur dialecte était parsemé d'hébreu car ils n'avaient jamais abandonné leurs objectifs religieux. Sur les activités missionnaires des juifs, le Dr Israel Wellphenson écrit:

On peut être plus catégorique à propos des occasions qui furent offertes aux juifs de consolider leur suprématie religieuse sur l'Arabie. S'ils l'avaient voulu, ils auraient pu user de leur influence le plus avantageusement possible. Mais, tel que le savent trop bien ceux qui ont étudié l'histoire des juifs, ces derniers n'ont jamais fait aucun effort pour inviter d'autres nations à embrasser leur religion; pour certaines raisons, on leur a plutôt interdit de prêcher aux autres nations. [1](#)

Aussi étrange que cela puisse paraître, plusieurs membres des Aus et des Khazraj, ainsi que d'autres tribus arabes, avaient été judaïsés de par leurs étroites relations avec les juifs ou de par certains liens du sang. Par conséquent, il y avait en Arabie à la fois des juifs de descendance israélite et des convertis arabes. Le poète Ka'b bin Ashraf (souvent appelé «an-Nadir») appartenait à la tribu de Tayy. Son père avait épousé une femme de la tribu de Bani an-Nadir, et lui-même fut élevé pour devenir un juif pratiquant. Ibn Hisham écrit, à son sujet: «Ka'b bin Ashraf, qui était un membre de la tribu Tayy de la branche des Bani-Nabhan et dont la mère provenait de Bani an-Nadir.» [2](#)

Il existait une coutume chez les Arabes voulant que quiconque perdait un fils en bas âge devait déclarer à Allah que si son prochain fils demeurait en vie, il le confierait à un juif qui l'élèverait dans sa religion. Dans le recueil de ahadith *Sounan Abou Dawoud* se trouve un hadith faisant allusion à cette coutume:

Ibn 'Abbas a dit: «Toute femme dont l'enfant en bas âge mourait faisait le vœu que si son prochain enfant demeurait en vie, elle en ferait un juif. Par conséquent, lorsque les gens de Banou an-Nadir furent déportés, ils avaient les fils des Ansar avec eux. Ils dirent: «Nous n'abandonnerons pas nos fils.» Sur ce, la révélation vint: «Pas de contrainte en religion.» [1](#)

AUS ET KHAZRAJ

Les deux grandes tribus arabes de Médine, Aus et Khazraj, descendaient toutes deux de la tribu de Azd, du Yémen, d'où provenaient des vagues successives d'immigrants qui avaient inondé les régions du nord à périodes régulières. Cet exode avait été provoqué par toutes sortes de facteurs, dont la situation politique instable du Yémen, les attaques abyssiniennes et l'interruption du système d'irrigation servant à l'agriculture suite à la destruction du Ma'rib Dam. Cependant, les deux tribus étaient venues s'installer à Médine après les juifs. Les Aus s'installèrent à 'Awali, une région au sud-est de Médine, tandis que les Khazraj élirent domicile dans le centre de la ville, ainsi que dans les quartiers du nord. La partie nord de la ville étant située à basse altitude, rien ne s'interposait entre les habitations des Khazraj et Harrata Wabrah, à l'ouest.

La tribu de Khazraj était constituée de quatre clans: Malik, 'Adiy, Mazin et Dinar, tous collatéraux de Banou Najjar, et aussi connus sous le nom de Taym al-Lat. Banou Najjar s'installa au centre de la ville, là où se dresse aujourd'hui la mosquée du Prophète (ﷺ). Les Aus, qui s'étaient installés sur des terres arables et fertiles, étaient voisins de la plus puissante et de la plus influente tribu juive, tandis que les Khazraj, qui occupaient des terres beaucoup moins fertiles, n'avaient que Banou Qaynouqa comme voisins. [1](#)

Il est quelque peu difficile de recenser avec exactitude le nombre d'hommes faisant partie des forces armées des tribus de Aus et de Khazraj, mais il est possible d'en faire une estimation d'après les différentes batailles auxquelles ils ont pris part après la migration du Prophète (ﷺ) à Médine. Les combattants des deux tribus, au moment de la conquête de la Mecque, étaient au nombre de quatre mille. [2](#)

Lorsque le Messager (ﷺ) émigra à Médine, les Arabes étaient puissants et occupaient une position de leadership. Les juifs, parce qu'ils étaient désunis, avaient adopté une position de subordination en créant des alliances avec les Aus ou les Khazraj. Les relations des juifs entre eux étaient pires que celles qu'ils entretenaient avec leurs propres ennemis. En effet, lors de conflits, ils étaient encore plus tyranniques envers leurs coreligionnaires qu'ils ne l'étaient envers les Arabes. Et c'est à cause de cette antipathie mutuelle que les membres de Bani Qaynouqa furent forcés d'abandonner leurs terres agricoles et de travailler comme artisans pour survivre. [3](#)

Par ailleurs, il arrivait fréquemment aux Aus et aux Khazraj d'entrer en conflit. Leur premier affrontement fut la bataille de Samyr et le dernier, la bataille de Bou'ath, qui eut lieu cinq ans avant la Hijrah. [4](#) Les juifs s'efforçaient constamment de semer la discorde entre les Aus et les Khazraj et de les amener à se disputer afin de détourner leur attention d'eux (les juifs). Les tribus arabes étaient parfaitement conscientes de leurs diaboliques machinations; ils avaient surnommé les juifs «les renards».

Un incident relaté par Ibn Is'haq et recueilli par Ibn Hisham démontre bien le caractère des juifs. Sh'ath bin Qays était un vieux juif qui nourrissait beaucoup de rancœur envers les musulmans. Un jour, il passa près d'un groupe de compagnons du Prophète (ﷺ) issus des tribus de Aus et Khazraj, qui discutaient. La vue de leur amitié et de leur unité emplit son cœur de rage. Alors il demanda à un jeune juif ami des Ansars de se joindre à eux et de leur parler de la bataille de Bou'ath, ainsi que des batailles précédentes, et de leur réciter certains poèmes faisant allusion à ces événements dans le but d'attiser leurs sentiments tribaux.

La fourberie de Shath ne fut pas vaine car bientôt, les représentants des deux tribus se mirent à se disputer au sujet de leurs guerres passées. Leurs passions furent ravivées et ils se mirent à se vanter et à se quereller jusqu'à ce qu'ils fussent sur le point de dégainer leurs épées. C'est à ce moment que le Prophète (ﷺ) vint à passer en compagnie de quelques mouhajirines; il les calma et leur rappela les liens que l'islam avait créés entre eux. Alors les Ansars réalisèrent qu'ils avaient été dupés par

l'ennemi. Ils se mirent à pleurer, ils s'embrassèrent et se réunirent à nouveau comme si rien ne s'était passé. [1](#)

LES CONDITIONS PHYSIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

Au moment de l'émigration du Messager (ﷺ) à Yathrib, la ville était divisée en quartiers distincts: certains étaient habités par des Arabes et d'autres par des juifs, chaque clan ayant ses propres districts. Chaque district était constitué d'un quartier résidentiel et de terres agricoles, ainsi que d'une forteresse. [1](#) C'est ainsi que l'on dénombrait pas moins de cinquante-neuf forteresses à Médine. [2](#) Le Dr Israel Wellphenson écrit, au sujet de ces forteresses:

Les forteresses jouaient un rôle important à Yathrib, car les gens y trouvaient refuge lors de raids organisés par les ennemis. Elles offraient protection aux femmes et aux enfants lorsque leur clan était la cible d'attaques, cependant que les hommes restaient à l'extérieur afin de combattre l'ennemi. Ces forteresses étaient également utilisées pour entreposer des céréales et des fruits car les ennemis pouvaient aisément les voler s'ils étaient laissés à l'extérieur. Toutes sortes de biens, ainsi que des armes, étaient aussi gardés dans ces endroits. De plus, les caravanes transportant des marchandises faisaient habituellement halte près de ces citadelles car des marchés étaient souvent organisés à leurs portes. Ces fortifications abritaient parfois des synagogues et des écoles connues sous le nom de Midras. [3](#) Les leaders et chefs de clan juifs avaient pour habitude de se rassembler dans ces forteresses pour se consulter et prendre des décisions importantes qui étaient scellées en prêtant serment sur les écritures. [4](#)

Ces forteresses étaient appelées *Outoum*. Voici comment le Dr Wellphenson définit ce mot:

En hébreu, le terme a une connotation signifiant «exclure» ou «obstruer». Lorsqu'il est utilisé à propos d'un mur, il signifie une fenêtre qui est fermée de l'extérieur mais qui peut s'ouvrir de l'intérieur. Il signifie également un mur de défense, ou rempart. Nous pouvons donc présumer que *Ouloum* était le nom que les juifs avaient donné à leurs forteresses. Elles étaient dotées de volets qui pouvaient être fermés de l'extérieur et ouverts de l'intérieur.

Yathrib abondait donc en forteresses si proches les unes des autres que de loin, on ne voyait qu'elles. Le Coran fait également allusion à cette particularité en ces termes: «**Le butin provenant des biens des habitants des cités, qu'Allah a accordé sans combat à Son Messager...**» (Coran, 59:7).

«**Tous ne vous combattront que retranchés dans des cités fortifiées ou de derrière des murailles.**» (Coran, 59:14).

Les plaines de lave occupent une certaine importance dans la géographie de Médine. Ces plaines, formées par la matière refroidie d'un volcan s'étant transformée en rochers bruns foncé et noirs, de formes et de grandeurs irrégulières, sont très

étendues et ne peuvent être traversées à pied, ni même à dos de cheval ou de chameau. Deux de ces plaines sont plus étendues que les autres. L'une, à l'est, est connue sous le nom de Harrat Waqim, tandis que l'autre, à l'ouest, est connue sous le nom de Harrat Wabarah. Majdouddin Firozabadi écrit, dans son ouvrage intitulé *Al-Maghanim al-Matabata fi Ma'alim out-Tabbah*, que de nombreuses plaines de lave entourent Médine. Les deux plaines principales (à l'est et à l'ouest) ont en quelque sorte fait de la cité une forteresse en soi qui ne peut être attaquée que par son côté septentrional (là où des tranchées furent creusées lors de la Bataille des Tranchées). Du côté sud, les oasis et les palmeraies, de même que les maisons à étages de ce quartier à forte densité de population défendent la ville contre les incursions ennemies.¹ L'emplacement stratégique de Médine fut l'un des facteurs ayant poussé les émigrés à la choisir comme nouvelle patrie.

Harrata Waqim, plaine située à l'est de la ville et bordée de nombreuses oasis, était plus peuplée que Harrata Wabarah. Lorsque le Prophète (paix et bénédiction d'Allah soient sur lui) émigra à Yathrib, les tribus juives les plus influentes, telles Banou an-Nadir et Banou Qourayza, vivaient à Harrata Waqim, tout comme certains clans importants des Aus tels Banou 'Abdoul Ash'hal, Banou Haritha et Banou Mou'awiya. La plaine de lave orientale avait été nommée Waqim, du nom d'une localité située tout près, dans le district occupé par Bani 'Abdoul Ash'hal.²

LES CONDITIONS RELIGIEUSES ET SOCIALES

Généralement parlant, les habitants de Médine se conformaient aux façons de vivre des Qourashites, qu'ils respectaient en tant que gardiens du Sanctuaire et qu'ils considéraient comme chefs spirituels et moraux. Païens comme tous les autres Arabes, les Médinois adoraient, en général, les mêmes idoles qu'adoraient les habitants du Hijaz, et de la Mecque en particulier, en plus de quelques déités régionales ou tribales considérées comme les déités personnelles ou privées de ces clans. Manat était la plus ancienne et la plus populaire déité des Médinois; Aus et Khazraj la considéraient comme la partenaire d'Allah. Cette idole était installée en bordure de mer, entre la Mecque et Médine, à un endroit nommé Moushallal, près de Qoudayd. Al-Lat était l'idole préférée des habitants de Ta'if, tandis que les membres de Qourash révéraient al-Ouzza en tant que déité nationale. Le peuple de chaque endroit avait un «dieu-patron» auquel il était plus attaché qu'aux autres. Quiconque, à Médine, avait une réplique en bois d'une idole l'appelait invariablement Manat. C'était d'ailleurs le cas de 'Amr bin Jamouh, chef de Bani Salama, à Médine, avant sa conversion à l'islam.¹

Ahmad a recueilli un hadith de 'Ourwa, selon qui 'Aisha a dit: «Les Ansars avaient l'habitude de crier *labbaik*² à Manat et de l'adorer à Moushallal avant d'accepter l'islam. Et quiconque faisait le pèlerinage en son nom (Manat) considérait alors comme interdit de faire le va-et-vient entre les monts Safa et Marwa.³ Donc un jour, des gens dirent au Prophète (ﷺ): «Ô Messager d'Allah, lorsque nous étions païens, nous n'étions pas à l'aise de faire le va-et-vient entre les monts Safa et Marwa.»

C'est alors qu'Allah fit descendre le verset suivant: «**As-Safa et al-Marwah sont vraiment parmi les lieux sacrés d'Allah.**» (Coran, 2:158).

Nous ne connaissons pas d'autres idoles qui, à Médine, étaient glorifiées au même niveau que al-Lat, Manat, al-Ouzza et Houbal. Et il n'y avait aucune autre idole, installée à Médine, qui recevait la visite des membres d'autres tribus. Il semble que Médine n'ait jamais été aussi parsemée d'idoles que pouvait l'être la Mecque, où une idole était installée dans chaque maison et où les répliques de ces idoles étaient vendues aux pèlerins de passage. Bref, la Mecque était le symbole de l'idolâtrie en Arabie, tandis que Médine ne faisait que suivre ses traces.

À Médine, il y avait deux jours de festivités, dans l'année, au cours desquels les gens s'adonnaient à toutes sortes de jeux. Lorsque le Messager (ﷺ) vint à Médine, il leur dit: «Allah vous a remplacé cela par quelque chose de meilleur: le jour du sacrifice, et le jour où vous rompez le jeûne ('Eid).»¹ Certains commentateurs de ahadith sont d'avis que les deux festivals célébrés par les gens de Médine étaient Nawroz et Mehrjan, qu'ils avaient peut-être pris des Perses.²

Aus et Khazraj venaient d'une lignée dont la noblesse était reconnue même par Qourash. Les Ansars étaient des descendants de Banou Qahtan, qui appartenait à la lignée sudiste des Arabes Aribah avec qui Qourash était lié par alliance. Hashim bin 'Abdou Manaf avait épousé Salma bint 'Amr bin Zayd de Banou Adiy bin al-Najjar, qui était un clan de Khazraj. Néanmoins, les membres de Qourash considéraient leurs propres ancêtres comme plus nobles que ceux des clans arabes de Médine. Le jour de la bataille de Badr, lorsque 'Outba, Shayba et Walid bin Rabi'a prirent la tête de leurs troupes et provoquèrent les musulmans en duel, quelques jeunes des Ansars s'avancèrent pour les affronter. Les guerriers de Qourash, cependant, leur demandèrent de s'identifier. Lorsqu'ils apprirent qu'ils appartenaient aux Ansars, ils dirent: «Nous n'avons rien à voir avec vous.» Puis l'un d'entre eux cria: «Mohammed! Envoies-nous des gens de notre peuple et de notre sang pour nous affronter!». Alors le Prophète (ﷺ) ordonna: «Ô 'Oubayda bin al-Harith, avance-toi! Ô Hamza, avance-toi! Ô 'Ali, avance-toi!» Lorsque les trois furent devant eux et qu'ils eurent décliné leur nom, les guerriers de Qourash dirent: «Oui, ce sont des nobles et ce sont nos pairs.»

Les Qourashites, très vaniteux, avaient toujours regardé de haut le métier d'agriculteur, que pratiquaient la plupart des Ansars en raison des caractéristiques géographiques de leur ville. Nous retrouvons un égotisme similaire dans les propos d'Abou Jahl lorsqu'il tomba aux mains de deux Ansars, qui étaient les fils de 'Afra. Bien qu'il fût sur le point d'expirer, Abou Jahl dit à 'Abdoullah bin Mas'oud: «Si seulement c'était quelqu'un d'autre qu'un cultivateur qui m'avait tué!»¹

LES CONDITIONS ÉCONOMIQUES ET CULTURELLES

Médine était une véritable oasis. Le sol garantissait la réussite des cultures; c'est pourquoi sa population s'adonnait à l'agriculture et au jardinage. Ils cultivaient surtout des raisins et des dattes; on retrouvait donc de nombreux vignobles et

palmeraies.² Il arrivait même, parfois, que deux ou plusieurs palmiers poussent à partir d'une seule et même racine (voir Coran, 13:4).

Des céréales et des légumes de différentes variétés étaient cultivées sur les fermes. Cependant, les dattes demeuraient le principal aliment au menu des gens, surtout en temps de sécheresse, car ce fruit pouvait être entreposé pour la vente ou échangé contre d'autres aliments. Le dattier était le roi des arbres d'Arabie, une source de prospérité pour les gens de Médine, leur fournissant un aliment consistant et du fourrage pour les chameaux. Son tronc, son écorce et ses feuilles étaient également utilisés dans la construction de maisons et dans la fabrication de toutes sortes d'objets utiles à la vie courante.³

De très nombreuses variétés de dattes¹ étaient cultivées à Médine, où les gens avaient mis au point, après maintes expérimentations, des méthodes permettant d'améliorer la qualité et la production des dattes. Par exemple, ils faisaient la distinction entre les pollens mâles et les pistils femelles et ils fertilisaient les ovules selon une méthode appelée Tabir.²

Médine était un centre agricole de premier plan. Elle jouissait aussi de nombreux commerces florissants, bien qu'ils ne fussent pas aussi importants que ceux de la Mecque. Les vallées rocailleuses et stériles de la Mecque ne permettaient pas d'autres occupations que l'organisation régulière de caravanes envoyées à l'étranger pour vendre des marchandises, hiver comme été.

Certaines activités industrielles étaient restreintes aux juifs de Médine. Ils avaient probablement acquis ces compétences au Yémen; par exemple, les hommes de Bani Qaynouqa pratiquaient le métier d'orfèvre. Les juifs étaient plus riches que les autres tribus installées à Médine et leurs maisons regorgeaient de luxe et abondaient en or et en argent.³

Le sol de Médine est très fertile en raison de la matière volcanique ayant formé les plaines de lave environnantes. La ville est située au pied de la vallée où des cours d'eau descendants irriguent les terres agricoles et les palmeraies. Un *wadi* verdoyant, bien approvisionné en eau, où s'étendent à perte de vue des jardins et des vignobles, qu'ils appelaient 'Aqiq, était l'endroit préféré des habitants de Médine. Comme l'eau souterraine était plus qu'abondante, il y avait plusieurs puits, dispersés çà et là à travers la ville, qui servaient à irriguer les jardins.

Les vignobles et palmeraies, entourés de murs, étaient connus sous le nom de *ha'yet*.¹ Les puits étaient remplis à pleine capacité et leur eau était dirigée vers les vergers par l'intermédiaire de canaux ou par système de gravité.²

L'orge était la principale céréale produite à Médine, suivie du blé. Les légumes, quant à eux, étaient produits en abondance. Les transactions commerciales étaient de différents types³, que l'on nommait, entre autres, *Mouzababa*⁴, *Mouhaqala*⁵, *Moukhabra*⁶, *Mou'awama*⁷, etc. Certaines d'entre elles furent maintenues après l'islam, certaines furent modifiées et d'autres furent totalement interdites.

Les monnaies en circulation à la Mecque et à Médine étaient similaires à celles mentionnées dans le chapitre traitant de la Mecque. Cependant, comme les habitants de Médine devaient mener leurs transactions commerciales en céréales et en fruits, beaucoup d'entre elles reposaient donc sur des unités de mesure de volume. Ces mesures s'appelaient *Moudd*, *S'a*, *Faraq*, *'Araq* et *Wasaq*. Les mesures de poids en vigueur à Médine s'appelaient *dirham*, *shihaq*, *danaq*, *qirat*, *naqwat ratl*, *qintar* et *ouqiya*.¹

Médine jouissait d'un sol fertile, mais sa production céréalière ne lui suffisait pas; elle devait donc importer des denrées supplémentaires. La farine², le beurre et le miel étaient importés de Syrie. Tirmidhi rapporte, selon Qatada bin N'ouman, que l'alimentation de base des gens de Médine consistait en dattes et en orge, mais les plus riches achetaient de la farine des marchands syriens³ pour leur consommation personnelle tandis que les autres membres de la famille devaient se contenter de dattes et d'orge.⁴ Ce rapport met en lumière la différence dans les habitudes culinaires, de même que la disparité entre le niveau de vie des gens à l'aise et celui des gens plus pauvres dans la société médinoise pré-islamique.

Dans leur caractère et dans leurs inclinations, les juifs sont toujours demeurés fidèles à eux-mêmes en tout temps et tous lieux, et ont presque toujours suivi le même parcours de vie. À Médine, ils formaient la classe aisée tandis que les Arabes, à l'instar des Bédouins naïfs et candides, ne se préoccupaient guère de l'avenir et ne songeaient pas même à épargner en prévision des jours plus difficiles. Ils avaient la générosité dans le sang; ils dépensaient sans compter lorsqu'il s'agissait de bien recevoir leurs invités. Cette attitude les forçait, à intervalles réguliers, à emprunter de l'argent aux juifs en mettant en gage leurs biens personnels, emprunts dont les juifs exigeaient le remboursement avec intérêts.

Le bétail élevé par les gens était surtout constitué de chameaux, de vaches et d'agneaux. Les chameaux étaient également utilisés pour l'irrigation des terres agricoles; lorsqu'ils étaient utilisés de cette façon, ils étaient appelés al-Ibil oun-Nawadeh. Médine comptait plusieurs pâturages dont les deux plus connus étaient Dhoghabata et Ghaba. Les résidents de Médine envoyaient leurs troupeaux paître sur ces pâturages, qui leur fournissaient également leur bois à brûler. Ils dressaient aussi des chevaux pour les opérations militaires, mais pas à la même échelle que les habitants de la Mecque. Les hommes de Banou Soulaym se distinguaient par leurs talents de cavaliers et ils importaient leurs chevaux d'autres régions.

Médine comptait un certain nombre de marchés dont le plus important était administré par Bani Qaynouqa; on y vendait des objets décoratifs en argent et en or, des vêtements, du coton, de la soie, toutes sortes d'ouvrages faits à la main, des tapis et des rideaux avec des dessins décoratifs.¹ Par ailleurs, certains petits commerçants vendaient de l'ambre gris et du vif-argent.² Plusieurs formes de transactions commerciales étaient pratiquées, dont certaines furent perpétuées par l'islam et d'autres, abolies. Ces transactions étaient connues sous divers noms dont *najash-wa-*

ahtikar, talaqqi our-rouk'ban, ba'i oul-masarrat, ba'i nasi'ah, ba'i al-hadir lalbadī, ba'i oul-moujazaḡah, ba'i oul-moudhabana et makhadrah. [3](#)

La vie sociale et culturelle des gens de Médine était, en raison de leurs goûts raffinés, assez développée. Les maisons à deux étages étaient courantes à Médine⁴ et plusieurs d'entre elles possédaient même un potager. Les gens ne buvaient que de l'eau pure qui, souvent, devait être apportée de loin. Les gens utilisaient des coussins¹ pour s'asseoir et leurs ustensiles incluaient des bols et des verres à boire en pierre ou en verre. Les lampes étaient fabriquées sous différentes formes et couleurs.² Des sacs et de petits paniers étaient utilisés pour transporter des articles d'usage courant, ainsi que du maïs cueilli dans les champs. Les résidences de ceux qui étaient plus à l'aise, et plus particulièrement celles des juifs, étaient joliment décorées et meublées. Comme bijoux, les femmes portaient des bracelets, des boucles d'oreilles, des bagues, des colliers d'or ou de pierres précieuses³, etc.

Le travail sur le métier à filer et le tissage étaient des activités ménagères courantes auxquelles s'adonnaient les femmes de Médine dans leurs temps libres. La couture et la teinture des vêtements, la construction de maisons, la maçonnerie et la taille des objets dans la pierre étaient quelques-uns des travaux manuels dans lesquels les gens de Médine excellaient bien avant que le Prophète (ﷺ) n'y émigre.

LA SOCIÉTÉ AVANCÉE ET HÉTÉROGÈNE DE YATHRIB

La hijrah du Prophète (ﷺ) et de ses compagnons de la Mecque à Médine était une migration d'une ville à une autre. Mais la nouvelle patrie des émigrés n'en demeurait pas moins bien différente, à plusieurs niveaux, de la ville qu'ils venaient de quitter. Elle était d'abord plus petite que leur ville natale; ensuite, sa vie sociale était beaucoup plus complexe que celle de la Mecque. Le Messenger (ﷺ) avait donc à faire face à des problèmes de nature différente en raison des diverses religions pratiquées par les Médiinois, chaque religion exigeant des codes sociaux et des coutumes variés, sans mentionner leurs traits culturels distincts. La tâche herculéenne qui l'attendait consistait donc à surmonter, dans un premier temps, et à améliorer ensuite la situation qui prévalait alors. Un tel exploit ne pouvait être accompli que par un prophète, envoyé par Allah et doté, par Lui, de sagesse, de prévoyance, de conviction, de détermination, et de la capacité à rassembler les idées et les idéaux conflictuels pour les sublimer en un nouveau concept qui ouvrirait à l'humanité moribonde d'alors la porte d'un monde nouveau. Et, par-dessus tout, un tel sauveur se devait d'avoir une personnalité des plus aimables. Avec combien d'à propos Allah a-t-Il fait connaître à l'humanité les services rendus par ce bienfaiteur de la race humaine: *«(Quant aux croyants), Il a uni leurs cœurs (par la foi). Aurais-tu dépensé tout ce qui est sur terre, tu n'aurais pu unir leurs cœurs; mais c'est Allah qui les a unis, car Il est Puissant et Sage.»* (Coran, 8:63).

L'ACCUEIL CHALEUREUX

La nouvelle du départ du Prophète (ﷺ) de la Mecque se répandit très rapidement. L'attendant impatiemment, certains Ansars se rendaient, après la prière du matin, à l'extérieur de la ville et guettaient son arrivée jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'ombre et que le soleil soit devenu insupportable. Comme c'était l'été et que la chaleur était étouffante, ils s'en retournaient alors chez eux, tristes et déçus.

Et puis un jour, le Messenger (ﷺ) arriva enfin. Il arriva à un moment de la journée où les Ansars étaient déjà retournés chez eux, mais un juif, qui l'aperçut, annonça son arrivée. Ils s'empressèrent tous d'aller l'accueillir; ils le trouvèrent se reposant sous un arbre en compagnie d'Abou Bakr, qui était environ du même âge que lui. Plusieurs d'entre eux n'avaient jamais vu le Messenger (ﷺ) et ne savaient donc pas lequel des deux il était. Ils s'attroupèrent autour d'eux et c'est à ce moment qu'Abou Bakr comprit leur confusion. Alors il se leva, se tint derrière le Prophète (ﷺ) et le protégea du soleil avec un grand morceau de tissu; par ce geste, il dissipa les doutes des gens qui les entouraient. [1](#)

Environ cinq cents Ansars allèrent souhaiter la bienvenue au Messenger d'Allah (ﷺ). Ils l'invitèrent à entrer dans la ville en lui disant: «Avance! Vous êtes tous deux en sécurité et nous t'obéissons!»

Alors le Messenger (ﷺ) avança en direction de la ville, suivi de ses compagnons et de la foule venue l'accueillir. Les habitants de Médine se tenaient sur le pas de leur porte, des femmes étaient montées sur leur toit, se demandant entre elles qui et où était le Prophète (ﷺ). Anas rapporte que jamais, par la suite, il ne fut témoin d'un événement plus heureux. [1](#)

Les gens se pressaient à l'extérieur et on en voyait à leurs fenêtres, à leurs portes et sur les toits de toutes les maisons. Les esclaves et les jeunes garçons criaient, excités: «Allahou Akbar! [Allah est grand!], le Prophète d'Allah est arrivé! Allahou Akbar! [Allah est grand!], le Prophète d'Allah est arrivé!». [2](#)

Bara bin Azib, qui était jeune à ce moment-là, a raconté, plus tard: «Je n'ai jamais vu le peuple de Médine démontrer une joie plus intense et plus débordante que celle qu'il démontra le jour de l'arrivée du Messenger d'Allah (ﷺ); même les filles esclaves criaient que le Prophète venait d'arriver.»

Les croyants et croyantes accueillirent le Messenger par des exclamations d'Allahou Akbar. Aucune autre clameur ne semblait mieux exprimer le sentiment de joie qui égayait leur cœur.

Médine était en liesse, et les jeunes filles de Aus et Khazraj, transportées de joie, se mirent à chanter en chœur³:

«À flan de coteau, d'où les caravanes reçoivent de chaleureux adieux,

La pleine lune se lève aujourd'hui.

Par là où d'habitude nous disons adieu à nos caravanes,

Nous devons donc exprimer notre gratitude.

Aussi longtemps que des supplications s'élèveront à Allah,

Ô toi, celui qui as été envoyé parmi nous

Ordonnes! et nous obéirons!"¹

Anas bin Malik n'était pas encore majeur lorsque le Prophète (ﷺ) arriva à Médine. Il assista à cette arrivée et il dit: «Jamais je n'ai connu de jour plus merveilleux et plus mémorable que celui où le Prophète arriva parmi nous.»

LA MOSQUÉE DE QOUBA

Le Messenger (ﷺ) resta quatre jours à Qouba, où il posa les fondations d'une mosquée. Il quitta Qouba un vendredi; en compagnie d'un clan de Banou Salim bin 'Auf, il fit la prière du vendredi. Ce fut la première prière du vendredi menée par le Prophète (ﷺ) à Médine. ¹

DANS LA MAISON D'ABOU AYYOUB ANSARI

Tandis que le Messenger (ﷺ) passait, à dos de chamelle, à travers les rues de la ville, les gens s'attroupaient autour de lui, chacun lui offrant de venir rester chez lui. Ils disaient: «Viens vivre chez nous, où tu trouveras confort, honneur et protection.» À plusieurs reprises, certains allèrent jusqu'à saisir le licou de sa chamelle, mais il dit à chaque fois: «Laissez-la suivre son chemin; elle est guidée par Allah.»

Alors que le Messenger (ﷺ) passait par la localité de Bani an-Najjar, les filles esclaves du clan lui récitèrent les versets suivants pour l'accueillir:

«Nous sommes les filles de Bani Najjar, quelle chance! Mohammed est notre voisin!» Lorsqu'elle atteignit Bani Malik bin an-Najjar, la chamelle du Prophète (ﷺ) s'agenouilla d'elle-même à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'entrée de la mosquée du Prophète. L'endroit était à l'époque utilisé pour le séchage des dattes et appartenait à deux orphelins, parents éloignés du Messenger (ﷺ) du côté de sa mère.

Le Messenger descendit de sa chamelle. Abou Ayyoub Khalid bin Zayd, qui appartenait au clan de an-Najjar, s'empressa de décharger la chamelle et transporta chez lui les bagages du Messenger (ﷺ). Ce dernier resta donc chez Abou Ayyoub, qui lui montra le plus grand respect et qui fit tout en son pouvoir pour recevoir convenablement cet honorable invité. Il descendit avec sa famille au rez-de-chaussée de sa maison afin de libérer l'étage pour le Prophète (ﷺ), car il lui répugnait grandement de s'installer à l'étage, au-dessus de ce dernier. Mais le Prophète (ﷺ) lui dit: «Ô Abou Ayyoub, il serait plus pratique pour moi-même, comme pour ceux qui viendront me visiter, que je reste au rez-de-chaussée.»

Abou Ayyoub Ansari n'était pas très riche, mais il était le plus heureux des hommes d'héberger chez lui le Messenger d'Allah (ﷺ), car c'était un grand honneur qu'Allah lui accordait. La gentillesse et le respect avec lesquels il traitait le Prophète (ﷺ) étaient le reflet de sa gratitude envers Allah et envers le Prophète lui-même. Abou Ayyoub raconte: «Nous préparions chaque soir le repas pour le Messenger et le lui faisons servir. Les membres de ma famille et moi-même ne mangions que ce qui restait de ces repas. Oumm Ayyoub et moi mangions les parts que le Prophète avait laissées de côté afin d'en partager la bénédiction. Conformément à ce que le Prophète nous avait demandé, il restait au rez-de-chaussée, tandis que nous occupions l'étage. Une fois, nous brisâmes une cruche d'eau et nous nous empressâmes d'éponger l'eau avec l'unique vêtement que nous avions de crainte qu'elle ne coule sur le Messenger, ce qui l'aurait incommodé.» ¹

CONSTRUCTION DE LA MOSQUÉE DU PROPHÈTE

Le Messenger (ﷺ) envoya chercher les deux garçons à qui appartenait le commerce de dattes et leur demanda le prix de leur terrain. Ils répondirent: «Non. Nous t'en ferons cadeau, ô Messenger d'Allah!» Le Prophète, cependant, refusa leur offre; il leur paya le prix du terrain et construisit une mosquée à cet endroit. ¹

Durant la construction, il transportait lui-même les briques avec les autres musulmans. On rapporte qu'en travaillant, il disait:

«Ô Allah! La véritable récompense est celle de l'au-delà. Soit miséricordieux, ô Allah, envers les Ansars et les mouhajirines.»²

Ravis d'entendre le Messenger d'Allah (ﷺ) invoquer la miséricorde d'Allah sur eux, les musulmans se mirent à chanter et à remercier Allah à leur tour.

Le Prophète (ﷺ) demeura sept mois chez Abou Ayyoub Ansari.³ Pendant ce temps, la construction de la mosquée et des appartements de la famille du Prophète (ﷺ) fut complétée; il alla donc vivre dans sa nouvelle demeure.

Les musulmans qui avaient été empêchés d'émigrer par les polythéistes de la Mecque continuèrent d'arriver à Médine jusqu'à ce qu'il ne reste plus, à la Mecque, que ceux qui étaient retenus de force ou qui avaient apostasié. Par ailleurs, il ne restait plus une seule maison, chez les Ansars, dont les habitants n'avaient pas prêté serment d'allégeance à Allah et à Son Messenger (ﷺ). ⁴

LIENS DE FRATERNITÉ ENTRE LES ANSARS ET LES MOUHAJIRINES

Le Prophète (ﷺ) établit des liens de fraternité entre les mouhajirines et les Ansars et instaura entre eux l'obligation de s'entraider, de s'assister et d'être bienveillants les uns envers les autres. Chaque Ansari prit sous son aile un frère mouhajir. Certains Ansars allèrent aussi loin que partager avec leur nouveau frère la moitié de toutes leurs possessions sous forme de maisons, de propriétés, de terrains ou de champs cultivables. Tel est l'enthousiasme avec lequel les Ansars partagèrent tout avec leurs frères en islam; ils divisèrent toutes leurs possessions en deux, puis tirèrent au sort

pour déterminer la part revenant à chacun. Dans la plupart des cas, ils s'efforcèrent de donner aux mouhajirines la part la plus équitable de leurs biens.

Un Ansari pouvait dire à son frère émigré: «Tiens! Je vais diviser tous mes biens en deux parts égales. Et j'ai deux épouses; vois laquelle des deux te plaît le plus et dis-moi son nom; je la divorcerai pour que tu puisses la marier.» Et le mouhajir de répondre: « Qu'Allah vous bénisse, toi et ta famille, de même que tes biens! Dis-moi seulement où se trouve le marché.»

Les Ansars étaient des gens magnanimes qui faisaient preuve d'abnégation, tandis que les mouhajirines étaient patients et indépendants. [1](#)

TRAITÉ ENTRE LES MUSULMANS ET LES JUIFS

Peu de temps après, le Messenger (ﷺ) fit rédiger un document engageant les mouhajirines et les Ansars à une entente cordiale. Le traité incluait les juifs, ce qui leur garantissait leurs droits et leur imposait certaines obligations. [1](#)

L'APPEL À LA PRIÈRE

Après que le Prophète (ﷺ) fut bien installé et que l'islam fut profondément implanté à Médine, il se mit à songer à une façon d'appeler les croyants à la prière. Il n'aimait pas la coutume des juifs et des chrétiens; les premiers allumaient un feu tandis que les seconds faisaient sonner une cloche ou soufflaient dans un cor. Au départ, les musulmans se rendaient d'eux-mêmes à la mosquée à l'heure indiquée, sans qu'il n'y ait eu d'appel le leur rappelant. Tandis que plusieurs suggestions étaient étudiées, Allah guida les musulmans afin qu'ils conçoivent l'appel à la prière. Un certain nombre de compagnons virent cet appel en rêve; cela fut donc approuvé par le Messenger (ﷺ) et prescrit comme forme officielle d'appel à la prière. C'est Bilal qui fut chargé, par le Messenger, de prononcer cet appel et c'est ainsi qu'il devint connu comme le muezzin du Prophète (ﷺ), ainsi que le leader de tous les autres muezzins qui allaient appeler les gens à la prière jusqu'à la fin des temps.

LES MUSULMANS DE PLUS EN PLUS PRÉSENTS À MÉDINE

Il n'y avait pas de place pour la tromperie et la duplicité à la Mecque.[2](#) L'islam était dans une situation désespérée et quiconque s'y conformait était persécuté sans merci. De plus, nul n'avait le pouvoir de modifier cette situation et nul ne pouvait s'imaginer tirer quelque avantage que ce fut d'une conversion à l'islam. Devenir musulman signifiait se préparer à avoir la Mecque tout entière contre soi et le plus souvent, risquer sa vie. Seuls ceux qui avaient le courage de leurs convictions avaient assez de force pour supporter l'hostilité de l'ennemi. À la Mecque, il n'y avait pas deux camps de force égale qui se faisaient contrepoids. Le rapport de forces avec les païens de la Mecque est décrit, en ces termes, dans le style élégant du Coran: **«Et rappelez-vous quand vous étiez peu nombreux, opprimés sur terre, craignant de vous faire enlever par des gens.»** (Coran, 8:26).

Lorsque le Messenger (ﷺ) et ses compagnons trouvèrent refuge à Médine, l'islam se mit alors à prospérer. Il fit naître une nouvelle société, une nouvelle fraternité d'hommes et de femmes unis par des perspectives et des aspirations communes, fondées sur les principes islamiques. Le spectacle éblouissant d'une communauté idéale marquait une coupure complète avec le passé; et ce changement était si brusque et radical qu'il engendra chez les plus timorés un enthousiasme de façade pour ce nouvel état de choses. C'était en fait logique, ou plutôt basé sur les instincts naturels de ceux qui ne pouvaient composer avec ce changement révolutionnaire. De plus, l'ostentation hypocrite de la dévotion ne prend de l'ampleur que lorsque deux pouvoirs ou principes contradictoires s'opposent, car les cœurs des indécis et des timorés balancent toujours entre deux camps, adhérant mollement tour à tour à leurs arguments contradictoires. Ils sont toujours irrésolus, hésitants et incapables de prendre une ferme décision. Ils se tiennent souvent avec les membres de l'un des deux camps, leur jurant fidélité et tentant de jouer le jeu, mais ils sont tellement centrés sur leur propre personne et leurs petits intérêts qu'ils ne peuvent se résoudre à maintenir le nouveau cap et à endurer les sacrifices qui, nécessairement, en découlent. La peur sourde que l'autre camp puisse retrouver un jour sa vigueur ne les quitte jamais. De même, ils sont incapables de faire abstraction de leur passé pour céder la place à leurs nouvelles idées et à leurs nouveaux idéaux. Il s'agit d'un état délicat de malhonnêteté, d'infirmité décisionnelle dont le Coran parle en termes clairs: **«Il en est parmi les gens qui adorent Allah de façon indécise. S'il leur arrive un bien, ils s'en tranquilisent, et s'il leur arrive une épreuve, ils détournent leur visage, perdant ainsi le bien de l'ici-bas et de l'au-delà. Telle est la perte évidente!»** (Coran, 22:11)

La caractéristique de ce groupe est décrite dans un autre verset coranique qui se lit comme suit: **«Ils sont indécis entre les croyants et les mécréants, n'appartenant ni aux uns ni aux autres.»** (Coran, 4:143)

Le chef des hypocrites et des juifs de Médine, issu des rangs de Aus et Khazraj, était 'Abdoullah bin Oubayy bin Sal'oul. Les deux tribus, épuisées par la bataille de Bouath qu'elles s'étaient livrées cinq ans avant l'arrivée du Prophète (ﷺ) à Médine, avaient accepté de reconnaître 'Abdoullah bin Oubayy comme leur chef. Au moment où l'islam gagnait du terrain à Médine, on s'occupait déjà des préparatifs en vue de le couronner roi de la ville. Mais lorsqu'il constata que les gens se tournaient en grand nombre et à un rythme effarant vers l'islam, il fut si contrarié qu'il devint totalement dévoré de colère et de ressentiment.

Ibn Hisham écrit: Lorsque le Messenger (ﷺ) vint à Médine, le chef d'alors était 'Abdoullah bin Oubayy Saloul al-'Aoufi. Personne ne contestait son autorité et jamais Aus et Khazraj ne s'étaient ralliés à un homme (et ils n'allaient jamais le faire de nouveau) comme ils l'avaient fait avec lui, jusqu'à la venue de l'islam... Le peuple d'Abdoullah bin Oubayy avait fabriqué une sorte de diadème pour le couronner et en faire son roi au moment où Allah leur envoya Son Messenger. Donc lorsque son peuple le délaissa pour embrasser l'islam et qu'il comprit que le Messenger l'avait privé de sa royauté, son cœur s'emplit de haine. Toutefois, comme

il vit que les gens l'ayant abandonné étaient fermement décidés à suivre la voie de l'islam, il les imita malgré lui, dissimulant son ressentiment et son inimitié. [1](#)

Toutes ces personnes dont le cœur réprimait des désirs profonds, ou qui briguaient un nom, un pouvoir ou une autorité quelconques furent à la fois désappointées et terriblement irritées du succès de l'islam. Car cette religion unissait les mouhajirines aux Ansars comme deux corps ne possédant qu'une seule et même âme; et leur amour pour le Prophète (ﷺ) était encore plus intense que celui qu'ils ressentaient envers leurs propres parents, enfants ou épouses. Alors la haine et la rancœur envers le Prophète (ﷺ) emplit le cœur de ces gens et ils se mirent à comploter contre les musulmans. C'est ainsi que prit forme, au sein de la société islamique, une coalition d'hypocrites mécontents qui se faisaient passer pour des musulmans. Ils étaient, en réalité, pires que des serpents rampant dans les hautes herbes et en ce sens, ils constituaient plus une menace pour les musulmans que les ennemis déclarés de l'islam.

C'est pourquoi le Coran dénonce leur fourberie à plusieurs reprises et met en garde contre leurs secrets desseins. Leurs intrigues ont longtemps constitué une menace à la stabilité de la société islamique et c'est la raison pour laquelle les travaux sur la vie du Prophète (ﷺ) ne peuvent passer leurs activités secrètes sous silence.

LES JUIFS COMMENCENT À AFFICHER LEUR HOSTILITÉ

Après avoir maintenu une attitude d'indifférence et de neutralité au départ, les juifs se mirent à afficher graduellement leur haine et leur rancœur contre l'islam. Au début, ils adoptèrent une position intermédiaire entre les musulmans, les païens et les tribus arabes de la Mecque et de Médine – on pourrait même dire qu'à ce moment-là, ils penchaient un peu plus vers les musulmans. Les juifs de Médine s'étaient initialement sentis plus proches des musulmans en raison des nombreuses ressemblances entre les deux religions, telles que la prophétie, la croyance dans l'au-delà, l'Unité d'Allah, etc, malgré les différences mineures et en dépit du fait que la vénération excessive de certains prophètes et l'adoption de coutumes païennes à travers leur longue coexistence avec les idolâtres avaient corrompu leur foi originale au monothéisme. [1](#)

Donc, s'ils ne se rangeaient pas du côté des musulmans, on pouvait au moins raisonnablement s'attendre à ce qu'ils demeurent non partisans. Après tout, l'islam témoignait de l'origine divine des écritures et sommait les musulmans de croire à tous les prophètes hébreux. C'est là un dogme fondamental en islam, ainsi exprimé dans le Coran: «*Tous ont cru en Allah, en Ses anges, à Ses livres et en Ses messagers (en disant): «Nous ne faisons aucune distinction entre Ses messagers.»*» (Coran, 2:285)

Si les juifs avaient compris l'esprit conciliant de l'islam, l'histoire de cette religion, et même l'histoire mondiale, auraient certainement été fort différentes. L'islam n'aurait pas eu à faire face aux obstacles qu'il a rencontrés dans la propagation de son message, en particulier dans les premiers temps, et qui résultaient des conflits

opposant les premiers musulmans, armés uniquement de leur foi, aux puissants, influents, éduqués et riches juifs de l'époque. L'attitude des juifs pouvait être attribuée à deux choses. La première était leur trait inné qui les poussait à l'envie et à la convoitise, à la bigoterie, à l'étroitesse d'esprit et à la rigidité obstinée. La seconde était leurs croyances erronées, leurs écarts de conduite et leur méchanceté profonde, tous défauts critiqués dans maints passages du Coran et illustrés par un rappel de leurs méfaits passés qui incluent, entre autres, l'opposition à leurs propres prophètes et aux enseignements de ces derniers ou, pire encore, l'assassinat de ces prophètes et leur refus de suivre le droit chemin tout en nourrissant de la rancœur et de mauvaises intentions à l'encontre de ceux qui commandent le bien. De plus, ils parlent d'Allah de façon insouciant, sans prendre garde à leurs propos; ils sont cupides à l'excès, s'adonnent à des pratiques usuraires et à des transactions commerciales impitoyables en dépit de leur interdiction, ils se saisissent des biens d'autrui, ils interpolent les textes de la Torah afin de les conformer à leurs désirs, ils ont une soif insatiable de la vie d'ici-bas et enfin, leur chauvinisme raciste est devenu leur sceau caractéristique.

Si le Messager d'Allah n'avait été qu'un chef politique, il aurait essayé de trouver un terrain d'entente avec les juifs, usant de tact et de diplomatie, surtout au vu du rôle prépondérant qu'ils jouaient dans la vie politique complexe de Médine. Même s'il n'avait pas réussi à soumettre les juifs, tout chef de nation aurait au moins voulu éviter de se les mettre à dos en masquant son objectif final. Mais en tant que Messager d'Allah, le Prophète (ﷺ) se trouvait dans l'obligation de prêcher le message divin, de proclamer la vérité, d'interdire et de désapprouver le mal. Il avait reçu la responsabilité de transmettre le message d'Allah au monde entier, à toutes les races et nations incluant les juifs et les chrétiens, et de les inviter à embrasser l'islam en dépit des coûts ou des conséquences impliqués. C'était là le chemin suivi par tous les prophètes du passé – leur marque distinctive - un chemin que nul politicien ou leader national n'a jamais suivi.

Mais c'était cet aspect que les juifs détestaient le plus, car il portait atteinte aux fondements mêmes de leurs croyances et de leurs opinions, ou plutôt à leur nature et à leur caractère profond, ce qui les rendit hostiles à l'islam et aux musulmans. Ils abandonnèrent la position de neutralité qu'ils avaient adoptée au départ et décidèrent de s'opposer à l'islam de toutes les façons possibles, ouvertement ou en secret. Israel Welpenson, cité ci-dessous, a été franc et direct dans son analyse des raisons qui ont provoqué l'inimitié entre les juifs et les musulmans:

Si les enseignements du Prophète avaient été limités à la dénonciation de l'idolâtrie et que les juifs n'avaient pas été sommés de le reconnaître comme prophète, il n'y aurait jamais eu de conflits entre les juifs et les musulmans. Les juifs auraient peut-être alors loué la doctrine du monothéisme prêchée par le Prophète et appuyé ce dernier, avec des hommes et du matériel, dans sa guerre contre l'idolâtrie et dans sa volonté d'effacer une fois pour toutes les croyances polythéistes des terres d'Arabie. Mais les juifs ne l'auraient fait qu'à la condition qu'il les laisse tranquilles, eux et leur religion, et qu'il n'exige pas d'eux une quelconque reconnaissance. Car le tempérament juif n'apprécie pas qu'on essaie de le détourner de sa religion; un juif

est, la plupart du temps, incapable de reconnaître un prophète si ce dernier n'appartient pas à Bani Israel. [1](#)

Les juifs devinrent encore plus contrariés et inquiets lorsque certains de leurs rabbins érudits qu'ils tenaient en haute estime, comme 'Abdallah Salam, embrassèrent l'islam. Jamais ils n'auraient pu imaginer qu'un homme de son statut et de son érudition accepterait cette nouvelle religion. Malheureusement, cela eut pour seul effet de rendre les juifs encore plus agacés et jaloux de l'islam. [2](#)

Bien que les musulmans partageaient la même foi monothéiste qu'eux, l'animosité des juifs envers l'islam allait bien au-delà de la bravade ou de la formation d'un solide front uni contre eux. Pourtant, si l'on avait demandé aux juifs de se prononcer sur la religion du Prophète (ﷺ) par opposition au polythéisme de Qourash, il aurait été logique et raisonnable de s'attendre à ce qu'ils parlent de façon positive de l'islam et de son monothéisme tout en critiquant la profusion d'idoles adorées par les païens de la Mecque. Mais leur animosité envers l'islam leur avait tant fait perdre la tête qu'ils étaient prêts à aller jusqu'à nier cette vérité fondamentale. Une fois, lorsque quelques rabbins étaient allés à la Mecque, les nobles de Qourash leur demandèrent laquelle des religions, la leur ou celle de Mohammed, était la meilleure selon eux. La réponse des rabbins fut: «Votre religion est meilleure que la sienne et vous êtes certainement mieux guidés qu'eux.»[1](#) Le commentaire du Dr Israel Welpenson, sur cette réponse des rabbins, mérite d'être mentionné ici:

Mais tout de même, la chose pour laquelle ils méritaient vraiment le blâme et qui peïnera tous ceux qui croient en l'unicité d'Allah, qu'ils soient juifs ou musulmans, est la conversation qui eut lieu entre eux et les païens de Qourash, au cours de laquelle ils donnèrent la préférence à la religion de Qourash plutôt qu'à la religion prêchée par le prophète de l'islam.[2](#)

Le même auteur poursuit:

La tromperie, le mensonge et autres moyens similaires visant à piéger l'ennemi ont été sanctionnés par de nombreuses nations afin d'atteindre certains objectifs militaires en temps de guerre. Mais jamais les juifs n'auraient dû commettre la grave erreur de déclarer de façon aussi catégorique que l'adoration des idoles était préférable au monothéisme islamique, pas même s'ils avaient en même temps la conviction intime que c'était faux. Car Bani Israel avait, au nom de ses ancêtres et pendant des siècles, maintenu haute la bannière de l'unicité d'Allah au milieu de nations païennes, tout en bravant d'innombrables épreuves et souffrances et en endurant toutes sortes de tourments pour ce principe inébranlable de leur foi; ils avaient le devoir impérieux de sacrifier leur vie et tout ce qui leur était cher pour anéantir les idolâtres et les polythéistes. [3](#)

En fait, ce geste de leur part fut suffisamment grave pour mériter une mention dans le Coran: « *N'as-tu pas vu ceux à qui une partie du Livre a été donnée ajouter foi à la magie (gibt) et au taghout (idolâtrie), et dire en faveur de ceux qui ne croient pas: «Ceux-là sont mieux guidés sur le chemin que ceux qui croient»?* » (Coran, 4:51)

CHANGEMENT DE QIBLAH

Le Messager (ﷺ) et les musulmans s'étaient, depuis le début, tournés vers Jérusalem pour prier; en d'autres termes, ils avaient fait de Jérusalem leur Qiblah.[1](#) Ils prièrent dans cette direction durant un an et quatre mois après leur émigration à Médine. Tout au fond de lui, le Prophète (ﷺ), comme les autres musulmans, aurait voulu faire de la Ka'abah la Qiblah des musulmans car le sanctuaire de la Mecque était cher à leur cœur comme il l'avait été pour leurs ancêtres depuis des temps immémoriaux. La Maison d'adoration construite par Ibrahim et Ismael était pour eux la plus sainte de toutes, comparable, dans son caractère sacré, à aucun autre sanctuaire ou temple. L'obligation qui leur avait été imposée de faire face à Jérusalem plutôt qu'à la Ka'abah leur était donc pénible, mais ils demeurèrent obéissants envers leur Seigneur. Leur dévotion était telle qu'aux ordres, ils répondaient toujours: «Nous avons entendu et nous obéissons»[2](#) et «Nous y croyons: tout est de la part de notre Seigneur!»[3](#), peu importe leur appréciation ou opinion personnelle en la matière. Par conséquent, lorsque la foi des premiers musulmans eut été mise à l'épreuve et qu'ils eurent réussi le test avec succès, la Qiblah fut changée pour la Ka'abah.

« Et Nous avons fait de vous une communauté de justes pour que vous soyez témoins aux gens, comme le Messager sera témoin à vous. Et Nous n'avions établi la direction (qiblah) vers laquelle tu te tournais que pour savoir qui suit le Messager et qui s'en retourne sur ses talons. C'était un changement difficile, mais pas pour ceux qu'Allah guide. » (Coran, 2:143)

Les musulmans obéirent promptement à ce nouvel ordre divin; ils n'étaient que trop heureux de maintenant prier en direction de la Ka'abah, qu'Allah avait choisie comme Qiblah pour tous les musulmans de la terre jusqu'à la fin des temps. [1](#)

LES JUIFS OFFENSENT LES MUSULMANS

Que l'islam eût atteint une position enviable à Médine exaspérait les juifs au plus haut point, surtout qu'il continuait de progresser jour après jour. Ils étaient assez intelligents pour comprendre que si la popularité de l'islam restait inchangée pendant quelque temps encore, il leur deviendrait difficile d'affronter leurs ennemis potentiels. Ils décidèrent donc de créer un front contre les musulmans et lancèrent une campagne d'humiliation et de calomnie contre les musulmans qui, de leur côté, n'avaient pas la permission de retourner les «compliments» qu'on leur faisait: ils avaient toujours l'ordre de demeurer patients et tolérants. «Abstenez-vous de combattre, accomplissez la prière»[2](#) était le code de conduite qui leur était imposé, afin qu'ils apprennent à se détacher du monde et de ses plaisirs, qu'ils fassent preuve d'abnégation et se préparent à se sacrifier pour une cause supérieure, et qu'ils prennent l'habitude d'obéir aux ordres d'Allah.

LA PERMISSION DE SE BATTRE

Éventuellement, les musulmans furent investis de pouvoir et devinrent assez puissants pour affronter leurs ennemis; c'est alors qu'ils reçurent la permission de se défendre et de se battre. Mais il s'agissait d'une permission et non d'une obligation.¹

« Autorisation est donnée à ceux qui sont attaqués de se défendre, parce que vraiment ils sont lésés; et Allah est certes capable de leur apporter la victoire. » (Coran, 22:39)

L'EXPÉDITION DE ABWA ET 'ABDALLAH BIN JAHSH

Conformément aux ordres d'Allah, le Prophète (ﷺ) commença à envoyer des groupes armés faire des descentes chez les tribus ennemies. Le but de ces raids n'était pas de livrer une guerre totale à l'ennemi, mais simplement de l'effrayer en lui montrant ce dont ils étaient capables.

Un des premiers raids, mené par 'Abdallah bin Jahsh, fut à la source d'une révélation descendue par Allah; cet événement démontre que l'islam désapprouve le moindre excès ou la moindre démonstration de tyrannie, même de la part de ses fidèles. L'islam est une religion juste et impartiale, qui ne tient pas compte des personnes ou des parties impliquées lorsqu'il s'agit de prononcer un verdict au sujet d'une affaire donnée.

Le Messenger (ﷺ) envoya 'Abdallah bin Jahsh en expédition en compagnie de huit mouhajirines au cours du mois de Rajab de la deuxième année de l'Hégire. Avant son départ, il lui donna une lettre avec la consigne de ne pas la lire avant d'avoir complété deux jours de voyage et, après l'avoir lue, d'agir conformément aux instructions qu'elle contenait, mais sans forcer aucun de ses compagnons à suivre ses ordres.

'Abdallah lut la lettre après avoir complété deux jours de trajet. Elle contenait les instructions suivantes: «Après avoir lu cette lettre, dirigez-vous vers l'oasis de Nakhlah, entre la Mecque et Ta'if. Installez-y vos tentes, espionnez les allées et venues de Qouraiish et faites-nous parvenir les renseignements.» Après avoir lu la lettre, 'Abdallah bin Jahsh dit: «Nous avons entendu et nous obéissons». Puis il dit à ses compagnons: «Le Messenger d'Allah m'a ordonné de m'installer à l'oasis située sur la route entre la Mecque et Ta'if et d'espionner les allées et venues de Qouraiish afin de l'en informer. Mais il m'a aussi demandé de ne forcer aucun d'entre vous à me suivre. Quiconque souhaite mourir en martyr peut me suivre; et quiconque souhaite retourner en arrière peut le faire aussi, car je dois me conformer aux instructions du Prophète.» Puis il partit en direction de l'oasis, suivi de tous ses compagnons, aucun n'ayant souhaité rompre les rangs.

Le groupe parvint à l'oasis, où il campa. Peu de temps après, une caravane de Qouraiish passa non loin d'eux. 'Amr bin al-Hadrami en faisait partie. Lorsque les gens de Qouraiish virent le groupe qui campait près d'eux, ils prirent peur; mais lorsqu'ils virent parmi eux 'Oukkasha, dont la tête était rasée, leurs soupçons s'apaisèrent car ils en conclurent qu'il s'agissait d'un groupe de pèlerins. Ils dirent:

«Rien à craindre d'eux: ce sont des pèlerins.»¹ Cela se passait le dernier jour de Rajab.² Les musulmans se consultèrent et décidèrent que s'ils laissaient les gens de Qouraiish tranquilles cette nuit-là, ces derniers les précéderaient au sanctuaire sacré et leur en bloqueraient l'entrée; mais d'un autre côté, s'ils leur livraient bataille, ils ouvriraient les hostilités durant le mois sacré. Au début, ils étaient hésitants, mais ils finirent par se décider; ils allaient tuer le plus de Qouraiishites possible et piller autant de leurs biens qu'ils le pourraient. Waqid bin 'Abdallah at-Tamimi envoya la première flèche, qui tua 'Amr bin al-Hadrami sur le coup, tandis que ses compagnons capturèrent deux Qouraiishites. 'Abdallah bin Jahsh et ses compagnons retournèrent à Médine avec leurs captifs.

Lorsqu'ils arrivèrent, le Messenger (ﷺ) leur dit: «Je ne vous ai pas demandé de vous battre pendant le mois sacré, pas plus que de piller les caravanes et capturer les gens.» Et il refusa net de prendre quoi que soit du butin rapporté par le groupe.

Cette réaction tourmenta les membres du petit groupe qui furent saisis d'une appréhension terrible d'être damnés pour leur geste. Les reproches qu'ils reçurent d'autres musulmans firent grandir encore leur sentiment de crainte. De leur côté, les Qouraiishites criaient à qui voulaient l'entendre que «Mohammed a permis la guerre et le meurtre durant un mois sacré!». C'est à ce moment que le verset suivant fut révélé à Mohammed (ﷺ): *«Ils t'interrogent sur le fait de faire la guerre pendant les mois sacrés. Dis: «Y combattre est un péché grave, mais plus grave encore auprès d'Allah est de faire obstacle au sentier d'Allah, d'être impie envers Celui-ci et la Mosquée sacrée, et d'expulser de là ses habitants. La persécution est plus grave que le meurtre.»*

«Allah a été équitable envers Ses amis comme envers Ses ennemis», écrit Ibn Qayyim dans *Zad al-Ma'ad*, «car Il n'a pas approuvé le péché de la guerre durant le mois sacré, commis par Ses pieux et dévoués serviteurs. Au contraire, Il l'a considéré comme un acte de transgression grave. Mais Il rappelle également aux idolâtres qu'ils se sont rendus coupables de péchés plus graves encore par les persécutions auxquelles ils se sont adonnés dans la ville sacrée de la Mecque; et pour cela, ils méritent encore plus le blâme et le châtement. Puisque, cependant, les serviteurs d'Allah s'étaient rendus coupables d'imprudence, ou avaient commis une erreur, Allah leur donne l'espoir d'être pardonnés grâce à leur foi dans l'unicité d'Allah, à leur soumission envers Lui, à leur migration avec le Messenger (ﷺ) et de leurs efforts et sacrifices dans la voie d'Allah.¹

L'expédition de Abwa, aussi connue sous le nom de Bouwat, qui eut lieu par la suite fut la première à être menée par le Prophète (ﷺ) lui-même, mais elle ne mena à aucun combat. Plus tard, d'autres groupes furent envoyés par le Messenger.

LE JEÛNE DEVIENT OBLIGATOIRE

Petit à petit, les musulmans en vinrent à considérer la prière comme un symbole de leur religion et elle finit par prendre une place très chère dans leur cœur. C'est au cours de la deuxième année de l'Hégire qu'Allah leur ordonna le jeûne.¹

«Ô les croyants! On vous a prescrit as-Siyam (le jeûne) comme on l'a prescrit à ceux d'avant vous. Ainsi atteindrez-vous la piété.» (Coran, 2:183)

Dans un autre verset, le Coran dit aussi: «*Le mois de Ramadan, au cours duquel le Coran a été descendu comme guide pour les gens, et preuves claires de la bonne direction et du discernement. Donc, quiconque d'entre vous est présent en ce mois, qu'il jeûne.* » (Coran, 2:185)

BATAILLE DE BADR

Au cours du mois de Ramadan de la deuxième année de l'hégire, les musulmans entrèrent en conflit avec les infidèles. C'est alors qu'eut lieu une bataille décisive : la bataille de Badr. Cette bataille allait plus tard s'avérer un tournant important non seulement dans l'histoire de l'islam, mais aussi dans celle de l'humanité tout entière.

Cet événement, duquel les musulmans pauvrement armés et équipés sortirent victorieux, est considéré, de nos jours encore, comme un des moments déterminants de l'histoire islamique. La bataille de Badr fut l'un des signes majeurs d'Allah : Il démontra, à cette occasion, que ceux qui croyaient en Lui et en Sa religion ne pouvaient que vaincre en dépit des nombreux obstacles, en apparence insurmontables. Dans le Coran, ce jour est appelé le « Jour du Discernement » (entre le bien et le mal) : « ... *si vous croyez en Allah et en ce que Nous avons fait descendre sur Notre serviteur, le jour du Discernement, jour où les deux armées se rencontrèrent.* » (Coran, 8:41)

Les circonstances qui menèrent à cette bataille puisent leur source dans une nouvelle que reçut un jour le Prophète (ﷺ) : une importante caravane, dirigée par Abou Soufyan et transportant une grande quantité de marchandises et d'argent, revenait de Syrie et se dirigeait vers la Mecque. La tension entre Qouraish et les musulmans était déjà à son comble, car les premiers n'avaient cessé de trouver des moyens de créer des divisions au sein des seconds dans le but d'entraver leurs progrès et d'anéantir leur pouvoir naissant. Ils n'épargnaient aucune ressource, physique ou financière, pour nuire aux musulmans et souvent, leurs détachements armés s'avançaient jusqu'aux limites de Médine et de ses pâturages et procédaient à des attaques-surprise.

Abou Soufyan était l'un des pires ennemis de l'islam. C'est pourquoi en apprenant la présence de la caravane, le Prophète (ﷺ) demanda aux musulmans de se tenir prêts à l'intercepter. Mais comme il s'agissait d'une caravane commerciale, il ne prit pas la peine de faire des préparatifs minutieux ; il se mit simplement en position, avec ses hommes, afin de surprendre la caravane.

Cependant, de son côté, Abou Soufyan fut informé des intentions du Prophète (ﷺ) ; il envoya donc un courrier à la Mecque pour demander des renforts d'urgence. C'est ainsi qu'une force armée fut rapidement rassemblée par Qouraish. Tous les notables de la Mecque y prirent part, de même que tous les hommes disponibles des tribus environnantes. Tous ensemble, ils prirent le chemin de Médine afin d'aller prêter main forte à la caravane. Les hommes de Qouraish étaient tellement en colère qu'à peine un seul homme resta en arrière, à la Mecque.

LA LOYAUTÉ DES ANSAR

La nouvelle parvint au Prophète (ﷺ) qu'une imposante armée mecquoise était en chemin pour venir l'affronter. Il rassembla rapidement ses fidèles et leur demanda conseil. Il tenait particulièrement à connaître l'opinion des Ansars à ce sujet, car le

serment d'allégeance qu'ils avaient prêté les obligeait à le défendre à l'intérieur des limites de Médine, mais pas à prendre part à une expédition militaire à l'extérieur de leur territoire. Les Mouhajirines furent les premiers à répondre ; ils l'assurèrent de leur aide et de leur fidélité. Le Prophète, cependant, répéta sa question, à laquelle les Mouhajirines donnèrent la même réponse. Mais le Prophète (ﷺ) posa sa question une troisième fois. C'est alors que les Ansars réalisèrent qu'elle s'adressait à eux. S'ad bin Mou'ad se leva immédiatement et dit : « Ô Prophète d'Allah ! Il me semble que ta question s'adresse à nous et que tu souhaites connaître notre avis à ce sujet. Peut-être crois-tu, ô Prophète d'Allah, que les Ansars se sont engagés à t'aider sur leur territoire uniquement. J'aimerais te dire, au nom de tous les Ansars, que tu peux nous conduire là où tu le souhaites, te disposer à te battre ou rompre les relations avec qui tu veux ; tu peux prendre, de nos biens, tout ce dont tu as besoin et tu peux nous donner autant que tu le souhaites, car tout ce que tu prendrais de nos biens nous serait bien plus cher que ce que tu nous en laisserais. Quels que seront les ordres que tu nous donneras, nous t'obéirons. Par Allah, si tu vas jusqu'à Bark Ghimdan¹, nous t'accompagnerons et par Allah, si tu marches jusqu'à l'océan, nous te suivrons également. »

Puis Miqdad se leva à son tour et dit : « Ô Prophète d'Allah ! Nous ne te dirons pas comme les Enfants d'Israël ont dit à Moïse : allez vous battre, toi et ton Seigneur ; nous, nous resterons ici. Non. Nous nous battons à tes côtés, à ta gauche et à ta droite, devant toi et derrière toi. »

Le Prophète fut très touché des paroles de ses compagnons. Il dit : « Et bien faites-le, et attendez-vous au meilleur. »²

L'ENTHOUSIASME DES PLUS JEUNES

Les détachements quittèrent Médine. Un jeune homme de seize ans, 'Oumayr bin Abi Waqqas, accompagnait secrètement les guerriers parce qu'il craignait que le Prophète (ﷺ) l'aperçoive et, le jugeant trop jeune pour se battre, le renvoie à Médine. Lorsque son frère aîné, S'ad bin Abi Waqqas, se rendit compte que 'Oumayr évitait d'être vu du Prophète (ﷺ), il lui en demanda la raison. 'Oumayr lui dit : « Je crains que le Messager d'Allah ne me renvoie à la maison à cause de mon âge et je tiens à participer à cette bataille. Peut-être Allah m'honorera-t-Il en me faisant martyr. » Lorsque le Prophète (ﷺ) vit 'Oumayr, il lui ordonna de retourner chez lui ; mais lorsque ce dernier se mit à pleurer, il lui permit de rester avec eux. Plus tard, 'Oumayr fut tué au cours de la bataille : Allah lui avait accordé son désir le plus cher.

¹

LES FORCES EN PRÉSENCE

Le Prophète (ﷺ) se rendit au champ de bataille suivi de trois cent treize combattants fort mal équipés. Les musulmans avaient soixante-dix chameaux et deux chevaux que les hommes montaient à tour de rôle. Rien ne distinguait les soldats des capitaines : ni les éminents compagnons, tels Abou Bakr et 'Omar, ni le Prophète (ﷺ) ne portaient de signes distinctifs.

L'étendard de l'armée fut donné à Mous'ab bin 'Oumayr, les couleurs des Mouhajirines furent confiées à 'Ali, et celles des Ansars, à S'ad bin Mouadh.

Quand Abou Soufyan apprit que l'armée musulmane approchait, il fit tourner sa caravane en direction de la côte. Puis lorsqu'il fut à bonne distance des musulmans, il envoya dire à l'armée qourayshite de retourner à la Mecque car il n'y avait plus aucune raison, pour eux, d'aller plus loin. Et en réalité, plusieurs Mecquois souhaitaient également, au fond d'eux-mêmes, rebrousser chemin ; mais Abou Jahl insista avec force pour qu'ils poursuivent leur chemin, voulant à tout prix punir les musulmans. Ses forces étaient composées de mille hommes, dont certains étaient des vétérans et des guerriers réputés, et tous étaient armés jusqu'aux dents. Il ne voulait surtout pas rater cette occasion d'engager le combat avec les musulmans. En apprenant les noms des chefs mecquois accompagnant Abou Jahl, le Prophète (ﷺ) remarqua : « La Mecque vous offre ses pièces de choix ! ».

LA VEILLE DE LA BATAILLE

Tandis que l'armée de Qouraysh, arrivée dans une vallée (*wadi*) près de Badr, faisait halte, les musulmans installaient leurs tentes près de l'eau (près des puits de Badr), un endroit qu'ils jugeaient plus stratégique pour affronter l'ennemi.

Le Prophète (ﷺ) et quelques-uns de ses proches compagnons furent les premiers à arriver au campement ce soir-là. Une citerne fut creusée et remplie d'eau, et on permit à l'ennemi de s'y approvisionner en eau.¹

Au cours de la nuit, Allah leur fit descendre de la pluie, ce qui dérangerait beaucoup les mécréants car ils s'en trouvèrent gênés dans leurs mouvements. Mais elle remonta le moral des musulmans en leur rendant la température agréable et en transformant le sable mou de la vallée en surface compacte.

C'était là un signe de victoire dont Allah fait mention dans le verset suivant : «... *et du ciel, Il fit descendre de l'eau sur vous afin de vous purifier, d'écarter de vous la crainte inspirée par Shaytan, de renforcer vos cœurs et de raffermir vos pas.* » (*Coran, 8:11*).

LE PROPHÈTE DANS LE RÔLE DE GÉNÉRAL

À l'occasion de cette bataille, le Prophète (ﷺ) démontra toutes les qualités d'un tacticien militaire expérimenté. Cet aspect de sa personne était un autre signe démontrant que la révélation qu'il avait reçue ne pouvait provenir que d'Allah, le Tout-Puissant.¹ La façon dont il organisa ses troupes pour la bataille, de même que ses réactions aux attaques-surprise de l'ennemi, en dépit du manque de soldats, méritent d'être étudiées ; c'est ainsi que nous pourrions vraiment apprécier son prodigieux génie militaire.

LA PRÉPARATION AU COMBAT

Une petite hutte faite de branches de palmiers fut érigée, pour le Prophète (ﷺ), sur une colline donnant sur le champ de bataille. Par la suite, le Prophète (ﷺ) traversa ce dernier et montra du doigt, à ses compagnons, tous les endroits où les chefs ennemis allaient trouver la mort. Ses prédictions allaient s'avérer exactes, car aucun des chefs qouraishites ne fut trouvé mort à un endroit différent de celui indiqué par le Messager d'Allah (ﷺ).

Lorsque les deux armées se trouvèrent face à face, le Prophète (ﷺ) dit : « Ô Allah ! Voici que s'avancent les gens de Qourash, avec toute leur vanité et leur arrogance : ils se disputent avec Toi, traitant Ton Prophète de menteur. »

Cela se passait dans la nuit du vendredi, le dix-septième jour de Ramadan. Dès les premières lueurs de l'aube, l'armée qourashite tout entière envahit la vallée et se positionna sur le champ de bataille, tandis que les musulmans se déployèrent devant elle, à peu de distance. [1](#)

SUPPLICATIONS À ALLAH

Le Prophète (ﷺ) disposa ses rangs en ordre et retourna à la hutte en compagnie d'Abou Bakr. Se prosternant dans la poussière, il supplia Allah de lui porter assistance. Il savait pertinemment que si la victoire de cette bataille ne dépendait que du nombre et de la puissance, de l'habileté et des armes des deux forces, c'était réglé d'avance. Il ne se faisait aucune illusion ; il voyait parfaitement que les musulmans étaient faibles dans tous les sens : en nombre, en armes et en habileté, tandis que l'ennemi était puissant et nombreux. Il voyait clairement la balance pencher en faveur de Qourash. C'est pourquoi il cherchait maintenant à la contrebalancer avec une force encore plus grande.

Avec ferveur, il supplia le Seigneur des cieux et de la terre, Celui qui détermine la fin et les moyens, de venir au secours des musulmans en ce moment difficile. Il demanda instamment à Allah : « Ô Allah ! Si Tu extermines ce petit groupe de musulmans, il n'y aura plus personne pour T'adorer sur terre ! » Dans un état de grande exaltation, il leva les mains en prière et, à genoux, il implora : « Ô Allah ! Remplis la promesse que Tu m'as faite ! Aide-nous, ô Allah ! » Il était si absorbé par sa prière que son manteau tomba de ses épaules. Abou Bakr, grandement affligé de voir le Prophète d'Allah en larmes, vint le consoler et le reconforter. [1](#)

LA PLACE DES MUSULMANS PARMİ LES NATIONS

Quoique brève, la prière du Prophète (ﷺ) en dit long sur ses compagnons au cœur pur, sur sa confiance inébranlable dans le secours d'Allah en ce moment de crise, sur son humilité devant Allah et sur la sérénité de son propre cœur. En même temps, cette prière fait connaître, de façon très claire, le véritable rang et la position réelle occupés par les musulmans parmi les nations du monde. Cela met en évidence à quel point les personnes chargées de poursuivre sa mission sont nécessaires et à quel point elles sont appréciées. C'est la claire manifestation que ce qui leur incombe est de se soumettre avec obéissance à Allah.

Allah répondit à la prière de Son Prophète par une retentissante victoire qui dépassait les espérances et défiait les lois de la logique et de la probabilité. Cet événement ne pouvait que confirmer la vérité de l'islam et affirmer le caractère authentique et véridique de ses adeptes.

Le Prophète (ﷺ) revint ensuite voir ses hommes, avant le début de la bataille, et leur fit un bref sermon sur les mérites de se battre dans le sentier d'Allah. Pendant ce temps, 'Outbah bin Rabi'a, ainsi que son frère et son fils, Shayba et Walid, s'avancèrent devant les musulmans. Trois Ansars se détachèrent pour leur livrer bataille, mais les Qourashites leur demandèrent : « Qui êtes-vous ? » « Nous sommes des Ansars », répondirent-ils. « Vous êtes de noble descendance », dirent les Qourashites, « mais envoyez-nous nos pairs, membres de notre propre tribu. »

Alors le Prophète (ﷺ) dit : « Avancez-vous, 'Oubayda bin al-Harith, Hamza et 'Ali. Avancez tous les trois pour vous battre contre eux ! » Les Qourashites dirent alors : « Oui. Vous êtes effectivement nobles et vous faites partie de notre tribu. »

'Oubayda étant l'aîné, il fut le premier à provoquer 'Outbah bin Rabi'a. Hamza se mesura à Shayba et 'Ali fonça sur Walid. Hamza et 'Ali tuèrent rapidement leurs opposants, cependant que 'Oubayda et 'Outbah continuaient de se battre. Alors Hamza et 'Ali vinrent à la rescousse de 'Oubayda et s'acharnèrent sur 'Outbah jusqu'à ce qu'il rende l'âme. Ils ramenèrent 'Oubayda dans leurs rangs car il avait été sérieusement blessé. Mais, ayant perdu trop de sang, il mourut bientôt à son tour. [1](#)

L'ATTAQUE GÉNÉRALE

Avec un regain de furie, les mécréants s'avancèrent et, dans un cri de rage, ils se précipitèrent sur les héros musulmans et les assaillirent. C'est alors que le Prophète (ﷺ) cria : « Battez-vous pour le Paradis, dont la largeur est équivalente aux cieux et à la terre ! »

LE PREMIER MARTYR

'Oumayr bin al-Houmam entendit l'appel du Prophète (ﷺ) et demanda : « Le Paradis est-il équivalent, en grandeur, aux cieux et à la terre réunis, ô Prophète d'Allah ? » « Oui », répondit ce dernier. « Comme c'est merveilleux ! », dit 'Oumayr. Et lorsque le Prophète (ﷺ) lui demanda pourquoi il avait dit cela, il répondit : « Rien, Messager d'Allah... J'espère seulement que je ferai partie de ses habitants. » Le Prophète lui affirma qu'il en ferait partie. Alors 'Oumayr sortit quelques dattes de son carquois et se mit à les manger. Mais tout à coup, il dit : « Si je vis jusqu'à ce ma datte soit terminée, je retarderai ce moment tant attendu. » Alors il jeta les dattes qu'il tenait à la main et courut au champ de bataille où il se battit jusqu'à ce que la mort vienne le chercher. Il fut le premier martyr de la bataille de Badr. [1](#)

Les musulmans, formant une armée unie, ferme et disciplinée, combattirent les Mecquois avec, à tout instant, le nom d'Allah sur les lèvres. Jusqu'à ce moment, le Prophète (ﷺ) était demeuré silencieux et recueilli ; mais tout à coup, il se leva et

fonça dans les rangs de l'ennemi. Nul, maintenant, n'était plus brave que lui et nul n'osait approcher l'ennemi d'aussi près. ² C'est alors qu'Allah envoya Ses anges en renfort. Soudainement, les mécréants, semblant être repoussés par une violente charge de guerriers invisibles, parurent sur le point d'abandonner.

« *Et ton Seigneur révéla aux Anges : « Je suis avec vous : affermissez donc les croyants. Je vais jeter l'effroi dans les cœurs des mécréants. Frappez donc au-dessus des cous et frappez-les sur tous les bouts des doigts. »* (Coran, 8:12)

LE DESSEIN DE DEUX FRÈRES

Débordant d'enthousiasme, chaque musulman semblait ne chercher qu'à surpasser les autres en bonnes actions et à atteindre le statut de martyr. Même les amis proches et les frères de sang rivalisaient les uns avec les autres. 'Abdourrahman bin Auf raconte : « Je me battais dans mon rang, le jour de la bataille de Badr, lorsque tout à coup j'aperçus à ma droite et à ma gauche deux garçons relativement jeunes, ce qui ne me plut pas particulièrement. Puis sans crier gare, l'un d'eux me demanda, à voix basse, afin que son compagnon ne puisse l'entendre : « Ô mon oncle ! Montre-moi Abou Jahl ! » Je lui dit : « Ô fils de mon frère ! Qu'as-tu à voir avec lui ? » Il me répondit : « J'ai fait le serment à Allah qu'à la minute où je l'apercevrais, soit je le tuerais, soit je serais tué par lui ! » Puis l'autre garçon vint me parler de la même façon, tout bas, pour ne pas être entendu de son compagnon. Alors je leur montrai Abou Jahl du doigt et, comme deux aigles, ils se jetèrent immédiatement sur lui et le tuèrent presque sur le coup. Ils étaient tous deux les fils de 'Afra. ¹

Lorsque Abou Jahl rendit l'âme, le Prophète (ﷺ) déclara : « Voici Abou Jahl, le Pharaon de cette nation. »

LA GRANDE VICTOIRE

Au moment où la bataille de Badr tirait à sa fin, les musulmans pouvaient crier victoire, tandis que les infidèles étaient humiliés comme jamais. En cette occasion, le Prophète (ﷺ) rendit hommage à Allah en disant : « Gloire et louanges à Allah qui a rempli Sa promesse, aidé Ses serviteurs et mis en déroute tous les ennemis. »

C'était exactement ce qui s'était passé, tel que mentionné dans le Coran : « *Allah vous a donné la victoire, à Badr, alors que vous étiez humiliés. Craignez Allah, donc, afin que vous soyez reconnaissants.* » (Coran, 3:123)

Le Prophète (ﷺ) ordonna que les cadavres des infidèles soient jetés dans une fosse. Tandis que les musulmans s'exécutaient, le Prophète (ﷺ) s'approcha de la fosse et, regardant les corps qui y avaient été jetés, dit : « Ô gens de la fosse ! Avez-vous trouvé que la promesse de votre Seigneur était vraie ? Car moi, j'ai trouvé que ce que mon Dieu m'avait promis était vrai. » ¹

Le jour de la bataille de Badr, soixante-dix mécréants furent tués et autant furent faits captifs. Du côté des musulmans, quatorze perdirent la vie, six appartenant aux Mouhajirines et huit aux Ansars. ²

LES CONSÉQUENCES DE LA VICTOIRE DE BADR

Le Prophète (ﷺ) retourna à Médine à la tête d'une armée victorieuse. Les ennemis de l'islam étaient consternés et totalement démoralisés par l'issue de la bataille de Badr. Le prestige du Prophète (ﷺ), à Médine, s'en trouva accru et son influence s'étendit aux quartiers environnants. Un grand nombre de Médinois, qui avaient jusqu'alors hésité à accepter l'islam, le firent à ce moment-là.

'Abdallah bin Rawaha était l'un des deux hommes que le Prophète (ﷺ) avait envoyés d'avance à Médine, avant de se mettre en route à son tour, suivi de son armée. Il apporta la bonne nouvelle aux gens, leur disant : « Réjouissez-vous, ô Ansar ! Car le Prophète d'Allah est sain et sauf et les infidèles ont été tués et capturés ! » Puis il leur énuméra les noms des nobles qourayshites qui avaient été tués. Certains le crurent, tandis que d'autres furent déconcertés par la nouvelle. Enfin, le Prophète (ﷺ) entra à Médine, suivi, entre autres, des prisonniers de guerre gardés par son esclave Shouqran. ¹ Lorsqu'il atteignit Rouha, les musulmans vinrent à sa rencontre et les félicitèrent, lui et ses compagnons, pour la victoire qu'Allah leur avait accordée.

La défaite subie par les polythéistes plongea la Mecque dans un état de tristesse et d'abattement profonds ; chaque maison, chaque famille était affligée par le deuil. Les Mecquois étaient atterrés. Abou Soufyan jura de ne plus prendre de bain jusqu'à qu'il ait l'occasion de se battre à nouveau contre le Prophète (ﷺ). Les musulmans opprimés de la Mecque, quant à eux, poussèrent un soupir de soulagement et furent transportés de joie.

LES LIENS DU SANG OU DE LA FOI

L'un des captifs des musulmans était Abou 'Aziz bin 'Oumayr bin Hashim, frère de sang de Mous'ab bin Oumayr. Les deux frères avaient été porteurs d'étendard de leur armée respective.

Mous'ab bin 'Oumayr passa près de son frère au moment où un jeune Ansar lui ligotait les mains. Mous'ab dit au jeune : « Ligote-le solidement ; sa mère est riche et peut-être paiera-t-elle une généreuse rançon pour lui. »

Au comble de la stupéfaction, Abou 'Aziz regarda son frère et lui dit : « Mon frère ! Est-ce bien toi qui vient de dire cela ? » « Tu n'es pas mon frère », répliqua Mous'ab, « mais celui qui te ligote l'est. »

LE TRAITEMENT DES PRISONNIERS DE GUERRE

Le Prophète (ﷺ) ordonna à ses compagnons de traiter les captifs généreusement. Il dit : « Traitez-les avec gentillesse. » Abou 'Aziz bin 'Oumayr relate qu'après avoir été capturé à Badr, il fut logé chez une famille ansari. Ils lui donnaient du pain le matin et un repas le soir, tel que l'avait ordonné le Messager d'Allah (ﷺ), tandis qu'eux-mêmes ne mangeaient que des dattes. Quiconque se trouvait en possession d'un morceau de pain le donnait à Abou 'Aziz, bien que ce dernier se sentait gêné et refusait ; mais ils le lui redonnaient intact et insistaient pour qu'il le mange. ¹

LA RANÇON DES PRISONNIERS

Le Prophète (ﷺ) accepta que les prisonniers paient une rançon selon leurs moyens. Les membres de Qouraysh payèrent pour la libération de leurs pairs qui avaient été faits captifs, tandis que ceux qui étaient incapables de payer furent libérés sans paiement. L'oncle du Prophète (ﷺ), 'Abbas bin 'Abdoul Mouttalib, son cousin, 'Aqil bin Abi Talib, son gendre Aboul 'As bin Ar-Rab'i, qui était marié à sa fille Zaynab, comptaient parmi les prisonniers de guerre, mais n'eurent droit à aucune faveur ; ils furent traités exactement comme les autres captifs.

Parmi les prisonniers qui n'avaient pas les moyens de payer une rançon, certains étaient instruits ; on leur offrit donc de gagner leur liberté en enseignant la lecture aux enfants des Ansars, à raison de dix enfants par prisonnier. Zaid bin Thabit était l'un de ces enfants qui avaient appris à lire avec les prisonniers de Badr. Cette décision démontre à quel point le Prophète de l'islam (ﷺ) attachait de l'importance à l'instruction.

AUTRES EXPÉDITIONS

Le serment qu'avait fait Abou Soufyan, tel que mentionné plus haut, l'empêchait même de s'asperger la tête avec de l'eau tant et aussi longtemps qu'il n'aurait pas assouvi sa vengeance contre les musulmans. Fidèle à son serment, il se rendit à Médine en compagnie de deux cents guerriers et fit appel à Sallam bin Mishkam, chef de la tribu juive Bani an-Nadir, qui leur offrit à manger et à boire et leur donna tous les renseignements qu'ils désiraient obtenir sur Médine. C'est ainsi qu'Abou Soufyan réussit à se sauver après avoir tué deux Ansars.

Le Prophète (ﷺ) fut averti de la présence des malfaiteurs et se lança à leur poursuite. Abou Soufyan réussit à lui échapper mais fut obligé de se lester d'une grande quantité de provisions, surtout de maïs grillé ou *al-sawiq*, qui donna son nom à cette expédition. [1](#)

Les premiers juifs de Médine à rompre leur traité avec le Prophète (ﷺ) furent Banou Qaynouqa. Ils se disputèrent avec les musulmans et tinrent des propos désobligeants sur le Messenger (ﷺ). Ce dernier finit par les assiéger – le siège dura quinze jours – jusqu'à ce qu'ils se rendent sans conditions. Le siège fut levé sur les recommandations d'Abdallah bin Oubayy, le leader des hypocrites. [2](#)

Banou Qaynouqa tenait un marché à Médine, où ses membres pratiquaient l'orfèvrerie. Ils furent forcés de quitter la ville alors même que le nombre d'hommes en âge de se battre, parmi eux, dépassait sept cents.

BIN ASHRAF RENCONTRE SON SOMBRE DESTIN

Ka'b bin Ashraf était un leader juif très en vue. Ennemi implacable de l'islam, il avait toujours fait tout en son pouvoir pour nuire au Prophète (ﷺ). Il était également un poète de grande renommée et se servait de son talent pour composer et réciter des vers dénigrant les femmes musulmanes, ce qui constituait un intolérable blasphème.

Immédiatement après la bataille de Badr, il se rendit jusqu'à la Mecque pour crier vengeance, utilisant pour ce faire des vers incendiaires visant à attiser le ressentiment de Qouraysh relatif à leur défaite de Badr. Puis, il retourna à Médine où, plein d'arrogance, il poursuivit sa propagande contre l'islam. Lorsque le Prophète (ﷺ) fut mis au courant de son retour à Médine, il dit à ses compagnons : « Ka'b bin Ashraf a offensé Allah et Son Prophète. Qui me débarrassera de lui ? » Quelques hommes appartenant aux Ansars s'offrirent immédiatement et allèrent tuer cet ennemi d'Allah. [1](#)

LA VENGEANCE: UNE OBLIGATION

La nouvelle du désastre de Badr, où plusieurs notables de Qouraiash avaient péri, ainsi que le retour des survivants, à la Mecque, dans la confusion la plus totale, jeta les gens de Qouraiash dans une profonde consternation. Ce qui venait de se produire leur apparaissait comme une catastrophe inimaginable. Tous ceux dont les pères, fils ou frères avaient été tués à Badr allèrent à la rencontre d'Abou Soufyan et de sa caravane, qu'on avait finalement ramenée à la Mecque. Il fut décidé qu'ils mettraient de côté les profits de la caravane et qu'ils utiliseraient ces sommes pour se préparer à un nouvel affrontement contre les musulmans. Fidèles à leur habitude, les poètes se mirent à attiser la haine des gens à l'aide de chansons appelant à la vengeance. Pour les païens arabes, le meurtre des membres de leur tribu nécessitait que ces derniers soient vengés afin de défendre leur honneur.

C'est donc une armée lourdement équipée qui sortit de la Mecque dans le but d'aller combattre le Prophète (ﷺ) et ses compagnons au milieu du mois de Shawwal de la troisième année de l'hégire. Qouraiash avait réuni une armée de trois milles soldats composée de leurs propres hommes et d'hommes de tribus voisines ayant accepté de se joindre à eux. Certaines des femmes de ces derniers, montant leurs chameaux personnels, les accompagnèrent afin de les encourager et de les empêcher de s'enfuir ou de battre en retraite.¹ Les nobles de Qouraiash étaient également accompagnés de leurs femmes.

L'armée avança petit à petit, par étapes, et vint camper aux abords de Médine. Le plan du Prophète (ﷺ) était de rester à l'intérieur de Médine et de ne se battre avec les envahisseurs que lorsqu'ils se décideraient à franchir les portes de la ville. Il ne croyait pas avisé de sortir pour aller se battre à l'extérieur. Abdallah bin Oubayy était d'accord avec lui, mais certains musulmans, qui avaient raté l'occasion d'affronter l'ennemi à Badr, montraient des signes d'impatience. Ils dirent: "Ô Prophète d'Allah! Laisse-nous sortir et châtier nos ennemis. Car si nous ne le faisons pas, ils croiront que nous avons peur de quitter la ville et de les affronter." Et tandis qu'ils continuaient d'insister, le Prophète (ﷺ) entra chez lui et mit son armure. Alors les jeunes hommes qui, un instant auparavant, étaient si enthousiastes à l'idée d'aller à la rencontre de l'ennemi à l'extérieur de la ville, se mirent à se reprocher à eux-mêmes leur trop grande hâte. Réalisant qu'ils étaient allés trop loin, ils prièrent le Prophète (ﷺ) de revenir à sa première décision car tout compte fait, ils avaient peut-être eu tort de trop insister et d'aller à l'encontre de ses souhaits. Ils dirent: « Si tu souhaites rester dans la ville, nous ne nous y opposerons pas. » Mais le Messenger d'Allah (ﷺ) répondit: « Il ne sied pas à un prophète, du moment où il a enfilé son armure, de la retirer avant même de s'être battu. »¹

Puis il sortit, suivi d'une armée de mille hommes. Il n'avait parcouru que peu de distance lorsque Abdallah bin Oubayy se retira avec plus du tiers de l'armée. Abdallah dit à ses camarades: « Il n'a pas tenu compte de mon conseil, mais a accepté le leur. »²

LE PROPHÈTE PREND POSITION

Le Prophète (ﷺ) pénétra dans la gorge du mont Ouhoud, situé à environ trois kilomètres au nord de Médine, et prit position de façon à ce que la montagne soit située derrière lui.¹ Puis il ordonna à ses hommes: « Qu'aucun d'entre vous n'entame le combat avant que je ne l'aie autorisé. »

Le Prophète (ﷺ) aligna alors ses troupes pour la bataille; elles n'étaient plus constituées que de 700 hommes. Sur la montagne voisine, il posta cinquante archers sous la supervision de Abdallah bin Joubayr et leur ordonna de tenir la cavalerie ennemie à distance car, leur dit-il, on ne devait en aucun cas leur permettre d'approcher les musulmans par derrière, que ceux-ci aient réussi à prendre le dessus sur leurs adversaires ou pas.² « N'abandonnez pas vos positions! », leur ordonna-t-il rigoureusement, « et ce, même si des oiseaux viennent saisir ces hommes. »³

L'ENTHOUSIASME DES PLUS JEUNES

Le Prophète (ﷺ) avait renvoyés chez eux deux jeunes hommes, Samoura bin Joundoub et Rafi' bin Khadij, car ils n'étaient âgés que de quinze ans. Mais Rafi' fut plus tard autorisé, par le Prophète (ﷺ) à rejoindre la troupe sur la recommandation de son père qui le disait très bon archer. Alors Samoura plaida sa cause et dit au Prophète (ﷺ) que Rafi' avait été autorisé à rejoindre l'armée mais que lui, Samoura, était bien plus fort. Et pour démontrer qu'il disait vrai, il fit une courte lutte avec Rafi' et le battit; il fut donc autorisé à participer à la bataille.⁴

LE DÉBUT DE LA BATAILLE

L'affrontement débuta et chaque troupe se rua immédiatement sur l'autre tandis qu'un groupe de femmes, dirigé par la sanguinaire Hind, jouait du tambourin en chantant afin d'inciter les troupes de Qouraiash à des actes de bravoure. Une bataille générale s'ensuivit et les combats devinrent furieux, acharnés. Abou Doujana se battit avec l'épée du Prophète (ﷺ), tuant tous ceux qui venaient à sa rencontre, s'avancant toujours plus avant dans les rangs ennemis.⁵

HAMZA ET MOUS'AB BIN 'OUMAYR SONT TUÉS

Hamza se battit vaillamment et tua plusieurs leaders de Qouraiash. Nul n'arrivait à soutenir ses attaques impétueuses. Mais Wahshi, l'esclave de Joubayr bin Mou'tim, surveillait Hamza de près, car son maître lui avait promis la liberté s'il parvenait à le tuer. L'oncle de Joubayr, Tou'ayma, avait été tué par Hamza au cours de la bataille de Badr, et Hind avait également pressé Joubayr de faire tuer Hamza par Wahshi. Ce dernier trouva enfin l'occasion qu'il attendait: il visa Hamza tandis que celui-ci était engagé dans un combat avec un autre soldat. Expert en javelot, il lança son arme en direction de Hamza et l'atteignit du premier coup. Hamza chancela, s'écroula et rendit l'âme aussitôt.¹

Pendant ce temps, Mous'ab bin 'Oumayr s'était porté à la défense du Prophète (ﷺ), démontrant, au plus fort des combats, un courage singulier et réussissant à tenir les

infidèles en échec. Mais, totalement épuisé, il finit par tomber entre leurs mains alors qu'il s'acquittait noblement de son devoir envers Allah et Son Messager.²

VICTOIRE DES MUSULMANS

Allah tint la promesse qu'Il avait faite aux musulmans. L'histoire de Badr se répéta à nouveau ; plusieurs nobles de Qourash tombèrent les uns après les autres et leurs troupes prirent la fuite. Les musulmans virent Hind et ses compagnes cesser de chanter et s'enfuir en remontant leurs vêtements.³

LA SITUATION SE RETOURNE CONTRE LES MUSULMANS

Qourash venait de subir une cuisante défaite. L'humiliante débâcle de leurs troupes et la fuite de leurs femmes suffirent à convaincre les archers musulmans qu'ils venaient de remporter la victoire. Poussant des cris d'allégresse, ils désertèrent leurs postes pour aller piller le camp ennemi. 'Abdallah bin Joubayr, le leader des archers, rappela à ses hommes l'ordre que leur avait donné le Prophète (ﷺ) avant le début de la bataille, mais nul ne voulut l'écouter, sauf un petit nombre d'entre eux. Ils étaient si convaincus de leur victoire qu'un retour de l'ennemi, qui venait de fuir à toutes jambes, leur paraissait absolument inconcevable. C'est alors que l'inimaginable se produisit. N'étant plus menacée par des rafales de flèches potentielles, la cavalerie mecquoise se fraya un chemin jusqu'à l'arrière de l'armée musulmane, qui n'était plus protégée.¹

Les porteurs d'étendard de Qourash avaient été tués; leur étendard gisait dans la poussière et nul n'osait s'en approcher. Alors de façon tout à fait inattendue, les guerriers de Qourash surprisent les musulmans par derrière et quelqu'un cria : « Haaa ! Mohammed a été tué ! » Les troupes musulmanes, qui pourchassaient les fugitifs, se retournèrent pour faire face à l'ennemi qui venait par derrière. Les soldats qourashites, qui tout à l'heure avaient fui, étaient maintenant enhardis et résolus à poursuivre la bataille contre les musulmans. La situation devint dès lors très critique pour les musulmans ; l'ennemi était bien décidé à tirer profit au maximum de cette occasion rêvée qui se présentait à lui.

La surprise et la confusion qui s'emparèrent des musulmans furent aussi soudaines que les attaques des Mecquois furent violentes. Les troupes qourashites, menées par 'Abdallah bin Qoumiyah et 'Outbah bin Abi Waqqas, attaquèrent audacieusement et s'approchèrent rapidement du Prophète (ﷺ). Les troupes musulmanes commencèrent à abandonner la partie. Plusieurs musulmans eurent l'honneur de mourir en martyrs. Le Prophète (ﷺ) fut blessé par une pierre et tomba sur le côté ; la pierre avait cassé une de ses incisives, tandis qu'une partie de son visage et une de ses lèvres avaient été entaillées. Il essuya le sang qui coulait sur son visage et dit : « Comment un peuple, qui a fait couler le sang sur le visage de son prophète, alors qu'il ne faisait que les appeler à adorer leur Seigneur, peut-il prospérer ? »^[6]

La majorité des soldats musulmans s'étaient maintenant dispersés et personne ne savait où se trouvait le Prophète (ﷺ). 'Ali prit la main de ce dernier, tandis que Talha

bin Oubaydoullah le soulevait et le remettait sur pieds. Malik bin Sinan fut si transporté par ce spectacle qu'il alla jusqu'à lécher le sang coulant sur le visage du Prophète (ﷺ).

Les musulmans se trouvaient désormais dans une position ambiguë : ils n'avaient pas tout à fait fui et n'avaient pas été complètement défaits. Les flancs de leur armée étant à découvert, ils furent forcés de battre en retraite afin de rassembler leurs forces pour faire face à cette nouvelle situation. C'était, sans aucun doute, un jour de grande épreuve pour les musulmans, jour au cours duquel ils perdirent plusieurs de leurs vaillants guerriers et honorables compagnons du Prophète (ﷺ). Et tout cela s'était produit par la faute des archers qui, imprudents, avaient mis à découvert les flancs de l'armée musulmane. Ils avaient désobéi au Prophète (ﷺ) en abandonnant leurs postes qu'il leur avait été ordonné de ne point quitter.

Suite à cet événement, Allah leur révéla le verset suivant: *« Et certes, Allah a tenu Sa promesse envers vous, quand par Sa permission vous les tuiez sans relâche, jusqu'au moment où vous avez fléchi, où vous vous êtes disputés à propos de l'ordre donné et vous avez désobéi après qu'Il vous eut montré la victoire que vous attendiez ! Il en était parmi vous qui désiraient la vie d'ici bas et il en était qui désiraient l'au-delà. Puis Il vous a fait reculer devant eux, afin de vous éprouver. Et certes, Il vous a pardonné. Et Allah est Détenteur de la grâce envers les croyants. »* (Coran, 3:152)

LES DÉVOUÉS COMPAGNONS

La bataille d'Ouhoud fut également l'occasion, pour les compagnons, de démontrer leur louable caractère et leur grande affection pour le Prophète (ﷺ). Deux anneaux de la chaîne métallique servant de courroie au casque du Prophète (ﷺ) s'étaient enfoncés dans sa joue. Abou 'Oubayda bin al-Jarrah retira l'un des anneaux avec ses dents, ce qui lui fit perdre une de ses incisives. Puis il retira le deuxième anneau et perdit une autre incisive.

Au cours de la bataille, Abou Doujane resta penché au-dessus du Prophète (ﷺ) pour le protéger des flèches jusqu'à ce que plusieurs d'entre elles viennent se loger dans son dos.

S'ad bin Abi Waqqas se tint près du Prophète (ﷺ), tirant des flèches pour le défendre, cependant que le Prophète lui passait les flèches une à une en lui disant : « Tire ! Puissent mon père et ma mère être donnés en échange contre toi. »¹

Qataba bin al-Nou'man reçut au visage un coup qui fit sortir l'un de ses yeux de son orbite. Le Prophète (ﷺ) le remit en place avec sa propre main et son œil fut si bien guéri qu'il devint éventuellement plus fort que l'autre.²

Les infidèles, assoiffés de sang, déferlèrent en direction du Prophète (ﷺ) ; ils étaient prêts à mourir cent fois pour parvenir à le tuer, mais Allah en avait décidé autrement. Dix de ses compagnons sacrifièrent leur vie, l'un après l'autre, pour le défendre.

Talha bin ‘Oubaydoullah protégea le Prophète (ﷺ) des tirs de flèches ennemis avec ses propres mains, jusqu’à ce que ses doigts saignent si abondamment que ses mains en devinrent paralysées. Puis le Prophète (ﷺ) voulut grimper tout en haut de la montagne. Mais sa tentative échoua car il était trop affaibli par ses blessures. Talha bin ‘Oubaydoullah s’accroupit sous lui et, le prenant sur ses épaules, l’aida à grimper. Le Prophète (ﷺ) fit la prière du midi sur la montagne, assis, ses blessures l’empêchant de priver debout.[\[7\]](#)

Les musulmans, pris par surprise, avaient été dispersés par l’ennemi. Puis ils furent poussés d’un côté par des cavaliers, ces derniers tentant de les coincer entre eux et les fantassins. Anas bin an-Nadr continua à se battre courageusement, s’avançant bien avant dans les rangs. S’ad bin Mou’ad passa alors près de lui et lui demanda : « Où crois-tu aller comme ça ? » Anas bin an-Nadr lui répondit alors : « S’ad, je sens le parfum du Paradis près de la colline d’Ouhoud. »[\[8\]](#)

Anas bin an-Nadr passa près de quelques Ansars et Mouhajirines qui étaient assis, l’air sombre. Il leur demanda : « Pourquoi restez-vous assis ? » « Le Prophète d’Allah est mort au combat », répondirent-ils. « Alors quelle est l’utilité de vivre après lui ? », dit Anas bin an-Nadr, « Venez, allons mourir pour ce pour quoi le Prophète a donné sa vie ! » Ayant dit cela, il s’avança et s’acharna sur l’ennemi jusqu’à ce qu’il meure en martyr. Plus tard, son neveu Anas bin Malik releva sur son corps soixante-dix blessures. Il était si mutilé qu’il fut difficile de le reconnaître, mais sa sœur l’identifia grâce à une marque particulière qu’il avait sur le bout d’un de ses doigts.[\[1\]](#)

De leur côté, Ziyad bin as-Sakan et cinq autres Ansars déployèrent toutes leurs forces à maintenir l’ennemi à distance du Prophète (ﷺ). Les compagnons de Ziyad moururent tous l’un après l’autre et Ziyad fut mis hors de combat, souffrant de nombreuses blessures. Le Prophète (ﷺ) demanda à ce qu’on amène Ziyad près de lui et lui offrit son pied en support pour y reposer sa tête. Ziyad mourut dans cette position, la joue contre le pied du Prophète (ﷺ).[\[2\]](#)

‘Amr bin al-Jamouh boitait d’une jambe. Il avait quatre fils, tous quatre jeunes et vigoureux, qui étaient fort impatients de prendre part à la bataille. Le jour d’Ouhoud, ‘Amr bin al-Jamouh exprima le désir de se rendre sur le champ de bataille, mais ses fils lui conseillèrent de rester à la maison, lui faisant comprendre qu’aux yeux d’Allah, il avait une bonne excuse. Il alla donc rencontrer le Prophète (ﷺ) et lui dit que ses fils voulaient l’empêcher de prendre part au jihad.[\[3\]](#) Il ajouta : « Et pourtant, par Allah, je désire être tué afin de pouvoir me promener tranquillement au Paradis. » Le Prophète (ﷺ) répondit : « Allah n’a pas rendu le jihad obligatoire pour toi. », et à ses fils, il dit : « Quel mal y a-t-il à ce qu’il vous accompagne ? ». Alors ‘Amr bin al-Jamouh suivit l’armée et fut tué sur le champ de bataille.[\[9\]](#)

Zayd bin Thabit a raconté que le jour de la bataille d’Ouhoud, le Prophète (ﷺ) lui a dit d’aller trouver S’ad bin ar-Rab’i et de lui demander, après lui avoir transmis ses salutations, comment il se sentait. Zayd partit donc à la recherche de S’ad et le trouva

étendu par terre parmi les morts, sur le point de succomber à ses blessures. Épées, flèches et javelots l’avaient atteint près de soixante-dix fois. Zayd lui transmit le message du Prophète (ﷺ), auquel S’ad répondit : « Transmets-lui mes salutations et dis-lui qu’en ce moment, je sens le parfum du Paradis. » « Et dis aux gens de mon peuple », poursuivit S’ad, « qu’ils n’auront aucune excuse devant Allah si l’ennemi met la main sur le Prophète alors qu’eux-mêmes sont toujours vivants. » S’ad avait à peine terminé de prononcer ces paroles qu’il rendit l’âme.[\[10\]](#)

Avant de se mettre en route pour le champ de bataille, ‘Abdallah bin Jahsh avait imploré Allah : « Pour Toi, ô Allah, demain je combattrai l’ennemi. Peut-être me tueront-ils, m’éventreront-ils et couperont-ils mon nez et mes oreilles. Et alors Tu me demanderas : « Et qu’est-ce qui t’a poussé à te sacrifier ainsi ? » Et je te répondrai : « J’ai fait tout cela pour Toi, ô mon Seigneur ! »[\[11\]](#)

LES MUSULMANS REPRENENT CONFIANCE

Les musulmans connurent un regain d’énergie lorsqu’ils découvrirent que le Prophète (ﷺ) était toujours vivant. Plusieurs d’entre eux se rassemblèrent autour de lui et le conduisirent vers un passage étroit et isolé de la vallée. Oubayy bin Khalaf, un des ennemis du Prophète (ﷺ), s’approcha du groupe à ce moment et s’écria : « Mohammed ! Si tu t’échappes, je suis ruiné ! » Le Prophète (ﷺ) dit à ses compagnons de l’ignorer, mais lorsque Oubayy, insistant, s’avança dans sa direction, il saisit la lance d’un de ses compagnons ; il se tourna vers Oubayy bin Khalaf [\[12\]](#) et planta la lance dans le cou de son ennemi, qui s’écroula immédiatement.

Lorsque le Prophète (ﷺ) et ses compagnons atteignirent l’entrée de l’étroite vallée, ‘Ali, utilisant son bouclier comme contenant, apporta de l’eau avec laquelle Fatimah lava le sang du visage de son père. Comme ses blessures continuaient de saigner, ‘Ali brûla un morceau d’osier et en appliqua les cendres sur elles, ce qui fit cesser le saignement.[\[13\]](#)

De leur côté, ‘Aisha et Umm Soulaym transportèrent, jusqu’au champ de bataille, de l’eau potable sur leur dos, dans des sacs de cuir, pour désaltérer les blessés.[\[14\]](#)

Hind bin ‘Outbah et les femmes qui l’accompagnaient prirent un malin plaisir à mutiler les corps des musulmans morts au combat en leur coupant les oreilles et le nez. Hind alla jusqu’à éventrer Hamza afin de lui retirer son foie et le mâcher, mais lorsqu’elle se rendit compte qu’elle n’arrivait pas à l’avaloir, elle le jeta au loin.

Avant d’ordonner à son armée de se retirer, Abou Soufyan grimpa sur une petite colline et cria : « À la guerre, la victoire vient à tour de rôle : l’un gagne aujourd’hui et l’autre, demain. Gloire à Houbal ! ». Le Prophète (ﷺ) dit à ‘Omar de se lever et de répondre : « Allah est le plus Haut et le plus Majestueux ; Nulle autre divinité n’existe à part Lui. Nos morts sont au Paradis et les vôtres, en Enfer ! »[\[15\]](#) Abou Soufyan répondit : « Nous avons notre idole ‘Ouzza, tandis que vous n’en avez aucune ! ». Le Prophète (ﷺ) dit à son compagnon de répliquer : « Nous avons Allah comme Protecteur, tandis que vous n’en avez aucun. »[\[16\]](#)

Avant de partir, Abou Soufyan cria: “Nous nous reverrons à Badr l’an prochain ! » Ce à quoi le Prophète (ﷺ) dit à l’un de ses compagnons de répondre : « Oui, c’est un rendez-vous. »[17]

De part et d’autre, les survivants se mirent à la recherche de leurs morts afin de les enterrer convenablement. Le Prophète (ﷺ) fut visiblement ému par la mort de Hamza, son oncle et frère adoptif qui avait toujours été une source de courage et de détermination pour lui.

UNE ENDURANCE EXEMPLAIRE

Safiya bint ‘Abdoul Mouttalib était la soeur de sang de Hamza. Lorsqu’elle s’approcha pour voir le corps de son frère, le Prophète (ﷺ) demanda à son fils (à Safiya), Zoubair bin al-Awwan, de l’éloigner afin qu’elle ne voie pas le corps mutilé de son frère. Zoubair dit à sa mère : « Mère, le Prophète veut que tu t’éloignes d’ici. » Elle répondit : « Pourquoi ? Je sais que le corps de mon frère a été mutilé ; mais il est mort dans le sentier d’Allah. Et incha’Allah, je serai patiente dans cette épreuve. » Elle alla donc voir le corps de son frère et pria pour lui. Puis le Prophète (ﷺ) ordonna qu’on l’enterre à Ouhoud, où sa tombe existe toujours aujourd’hui.[18]

L’ENTERREMENT DE MOUS’AB BIN OUMAYR

Le porteur d’étendard choisi par le Prophète (ﷺ), le jour d’Ouhoud, était Mous’ab bin Oumayr. Élevé dans le luxe, il avait été, avant sa conversion à l’islam, l’un des jeunes hommes les plus élégants de Qouraish. Seul un morceau de drap grossier avait pu être trouvé pour l’enterrer après sa mort sur le champ de bataille. Le drap était si court que lorsqu’on tentait d’en couvrir sa tête, ses pieds se découvraient, et lorsqu’on tentait d’en couvrir ses pieds, c’était sa tête qui se découvrait. Alors le Prophète (ﷺ) dit : « Couvrez sa tête et disposez quelques branches sur ses pieds. »[19]

Le Prophète (ﷺ) ordonna que les martyrs soient enterrés deux par deux ; ils furent enveloppés par paires dans des linceuls et celui des deux qui connaissait par cœur le plus grand nombre de versets coraniques occupait la position la plus profonde, dans la tombe.[20] Tandis que les martyrs étaient enterrés, il dit: “Je serai témoin en leur faveur au Jour de la Résurrection.” Il ordonna également qu’on les enterre dans l’état où ils étaient au moment de leur mort.[21]

AFFECTION ENVERS LE PROPHÈTE

Sur le chemin du retour, certains musulmans croisèrent une femme dont le mari, le frère et le père étaient morts au combat. Lorsqu’elle fut informée de leur mort, elle dit : « Donnez-moi d’abord des nouvelles du Prophète. » Ils répondirent : « Dieu merci, il est sain et sauf. » Mais elle ne fut pas satisfaite de leur réponse et demanda à le voir elle-même. Alors ils la conduisirent au Prophète (ﷺ). En le voyant, elle dit : « Maintenant que tu es sauf, toute adversité a disparu. »[1]

DÉVOTION ET FIDÉLITÉ

L’armée mecquoise avait à peine quitté Ouhoud qu’on entendit ses membres se plaindre les uns des autres et se critiquer entre eux, accusant également leurs chefs de s’être retirés avant d’avoir profité pleinement de leur avantage. De son côté, le Prophète (ﷺ) décida, le jour suivant, qui était un dimanche, de partir à la poursuite de l’armée ennemie. La plupart des musulmans étaient blessés et épuisés, mais le Prophète (ﷺ) envoya quelqu’un annoncer publiquement que tous ceux qui étaient présents à la bataille d’Ouhoud devaient se préparer à partir à la rencontre de l’ennemi. Nul n’éleva d’objections, nul ne protesta ou n’hésita; chaque musulman qui venait de participer, la veille, à la bataille d’Ouhoud suivit le Prophète (ﷺ) en dépit de sa fatigue et de ses blessures. Ce dernier décida qu’ils camperaient à Hamra al-Asad, à environ 13 kilomètres de Médine ; ils y demeurèrent du lundi au mercredi. Puis, lorsqu’il n’eut plus de crainte que l’ennemi revienne sur ses pas, le Prophète (ﷺ) décida de quitter les lieux.[2] La façon dont les compagnons du Prophète (ﷺ) obéirent sans broncher à ses ordres en ce moment des plus difficiles démontre leur amour profond pour lui, tel qu’Allah l’a mentionné dans les versets coraniques suivants : « *Et ceux qui, quoique atteints de blessures, répondirent à l’appel d’Allah et de Son Messager ; pour ceux-là, qui ont bien agi et qui ont rejeté le mal, il y aura une récompense énorme. Certes, ceux auxquels on disait : « Les gens se sont rassemblés contre vous ; craignez-les ! », cela accrut leur foi et ils dirent : « Allah nous suffit ; Il est notre meilleur garant. » Ils revinrent donc avec un bienfait et une grâce de la part d’Allah et nul mal ne les toucha. Ils suivirent ce qui satisfit Allah, et Allah est détenteur d’une grâce immense. Ce n’est que le diable qui fait craindre aux hommes ses partisans. N’ayez donc pas peur d’eux. Mais ayez peur de Moi, si vous êtes croyants. » (Coran 3:172-75)*

PLUS PRÉCIEUX QUE LEUR PROPRE VIE

Au cours de la troisième année de l’hégire, les tribus de ‘Adal et Qara envoyèrent un ambassadeur chez le Prophète (ﷺ) afin de lui demander de leur envoyer des érudits qui pourraient leur enseigner les rudiments de l’islam. Le Prophète (ﷺ) leur envoya six de ses compagnons, dont ‘Asim bin Thabith, Khoubayb bin ‘Adiy et Zayd bin Dathinna. Lorsque le groupe atteignit ar-Raji, un endroit situé entre ‘Ousfan et la Mecque, les membres des deux tribus, qui étaient en réalité des hypocrites, les attaquèrent. Les musulmans dégainèrent leurs épées pour se défendre, mais leurs assaillants jurèrent par Allah qu’ils n’avaient aucune intention de les tuer. Trois des musulmans répliquèrent qu’ils ne pouvaient accepter aucune promesse venant des païens ; alors ils se battirent contre eux et furent tués. Les trois autres, Zayd, Khoubayb et ‘Abdallah bin Tariq se rendirent. L’un des trois réussit à s’échapper temporairement durant le trajet, mais fut tué plus tard par un des polythéistes, tandis que les deux autres furent vendus aux qouraishites. Houjayr bin Abou Ihab acheta Khoubayb pour venger son père Ihab et Zayd fut acheté par Safawan bin Oumayya qui vengea ainsi Oumayya bin Khalaf.

Lorsque l’on conduisit Zayd à l’extérieur pour l’exécuter, un certain nombre de qouraishites, incluant Abou Soufyan, se rassemblèrent pour assister à ce barbare spectacle. Abou Soufyan demanda à Zayd : « Vraiment, Zayd, pour l’amour de

Dieu ! Ne souhaiterais-tu pas, maintenant, que Mohammed soit à ta place et que tu te trouves, toi, confortablement parmi les tiens ? » « Par Allah », répondit Zayd, « je ne souhaiterais pas que Mohammed soit blessé même par une épine cependant que je me trouve confortablement parmi les miens. » Sur ce, Abou Soufyan fit la remarque : « Jamais je n'ai vu un homme aussi aimé que Mohammed ne l'est de ses compagnons. » Zayd fut exécuté immédiatement après ces paroles.¹

Ensuite, ils amenèrent Khoubayb pour le crucifier. Ce dernier demanda à ses bourreaux la permission de prier deux rak'ates. Après avoir fait sa prière, Khoubayb dit à ses ennemis : « Si ce n'était que vous auriez cru que je prolongeais ma prière par crainte de la mort, je l'aurais prolongée. » Puis il récita les vers suivants :

“Peu m’importe, si je meurs pour Allah, sur lequel de mes flancs je tombe

Mon seigneur saura bénir mes membres découpés et mes articulations brisées.”

Puis il fut exécuté avec ces paroles aux lèvres.^[22]

BI'R MA'OUNA

Un autre incident similaire eut lieu peu de temps après. Un chef tribal, 'Amir bin Malik, exprima le désir de voir les doctrines de l'islam enseignées à son peuple. Le Prophète (ﷺ) délégua soixante-dix hommes dont certains faisaient partie de ses éminents compagnons. Mais lorsqu'ils atteignirent un endroit appelé Bi'r Ma'ouna, les membres des tribus de Banou Soulayman, Ousayya, Ri'l et Dhakwan les firent tomber dans une embuscade. Les musulmans se défendirent avec beaucoup de courage, mais ils furent tous tués à l'exception d'un seul, Ka'b bin Zayd, qui réussit à s'enfuir et à revenir au bercail pour raconter le triste événement. Il mourut plus tard au cours de la Bataille des Enseignants.^[23]

LA DERNIÈRE DÉCLARATION D'UN MARTYR

L'un des musulmans qui fut tué aussi traîtreusement était Haram bin Milhan. Les paroles qu'il prononça au moment de sa mort amenèrent plus tard son meurtrier, Jabbar bin Salma, à embrasser l'islam. En effet, après sa conversion, Jabbar racontait souvent que ce qui l'avait guidé à l'islam était un incident où il avait attaqué un homme avec son épée ; lorsqu'il avait vu la pointe de son épée sortir de la poitrine de sa victime, il l'avait entendue déclarer : « Par le Seigneur de la Ka'aba, j'ai réussi ! » Jabbar racontait que sur le coup, il s'était demandé à quelle sorte de réussite sa victime avait fait allusion. N'avait-il pas tué cet homme ? Il se renseigna auprès de gens ayant connu Haram bin Milhan et on lui apprit que l'homme avait fait allusion au martyre ; c'est alors qu'il comprit que cet homme avait bel et bien réussi.¹

L'EXPULSION DE BANOU AN-NADIR

Le Prophète (ﷺ) alla voir les notables de Banou an-Nadir afin de leur demander de payer le prix du sang à Bani 'Amir, puisque deux hommes de cette dernière tribu avaient été tués par inadvertance par le seul survivant (appartenant à Banu an-Nadir)

de l'incident de Bi'r Man'oua. Étant l'une des deux tribus juives les plus influentes de Médine, Banou an-Nadir avait conclu une alliance avec Bani 'Amir ; elle était donc dans l'obligation de lui verser le prix du sang. Ils feignirent d'accepter avec plaisir, mais n'avaient d'autre intention que de tramer un complot contre le Prophète (ﷺ). Tandis que ce dernier, à leur demande, attendait à l'extérieur, adossé au mur de leur demeure en compagnie d'Abou Bakr, de 'Ali et de 'Oumar, ainsi que de quelques autres compagnons, les juifs se consultèrent : « Jamais plus une telle chance ne se représentera ! Si l'un de nous monte sur le toit et jette une énorme pierre sur lui, nous en serons définitivement débarrassés ! ».

Mais Allah informa Son Prophète (ﷺ) de ce que les juifs complotaient à l'intérieur. Il quitta donc les lieux et retourna chez lui où il ordonna à ses compagnons de faire des préparatifs en prévision d'une guerre imminente contre Banou an-Nadir. Le Prophète (ﷺ) les attaqua au cours du mois de Rabi' oul-Awwal de la quatrième année de l'hégire. Le siège de Banou an-Nadir dura six jours, durant lesquels Allah jeta la terreur dans le cœur des juifs. Ils demandèrent au Prophète (ﷺ) s'il était disposé à les laisser en vie advenant qu'ils quittent la ville avec leurs biens, mais sans leurs armes. L'offre fut acceptée et les membres de Banou an-Nadir quittèrent Médine après avoir détruit leurs maisons et chargé autant de biens qu'ils le pouvaient sur leurs chameaux.¹

La sourate intitulée *l'Exode*, dans le Coran, parle de l'expulsion de Banou an-Nadir : « *C'est Lui qui a expulsé de leurs maisons ceux parmi les gens du Livre qui ne croyaient pas, lors du premier exode. Vous ne pensiez pas qu'ils partiraient et ils pensaient qu'en vérité, leurs forteresses les défendraient contre Allah. Mais Allah est venu à eux par où ils ne s'attendaient point, et a lancé la terreur dans leurs cœurs, de sorte qu'il démolirent leurs maisons de leurs propres mains, autant que des mains des croyants. Tirez-en une leçon, ô vous qui êtes doués de clairvoyance.* » (Coran, 59:2)

Plusieurs des exilés allèrent s'établir à Khaybar, qui était le centre des juifs dans le nord du Hijaz, tandis que d'autres allèrent aussi loin qu'en Syrie. Les musulmans étaient donc arrivés à se débarrasser de ces hypocrites qui évoluaient parmi eux sans avoir à les affronter sur un champ de bataille. Les terres, les oliveraies et les palmeraies abandonnées par les juifs furent partagées entre les premiers immigrants mecquois.

DHAT-UR-RIQ'A

Au cours de la quatrième année de l'hégire, le Messager d'Allah (ﷺ) décida d'organiser une incursion à Najd. Avec six de ses compagnons, dont Abou Moussa al-Ash'ari, il se mit en route en direction d'une oasis de cette région. Ils parcoururent la distance principalement à pied, car ils n'avaient qu'un seul chameau. Cette incursion fut appelée Dhat-our-Riq'a, car les compagnons qui y prenaient part durent bander leurs pieds et leurs orteils blessés par la longue marche.^[24]

Le Prophète (ﷺ) et ses compagnons s'approchèrent de l'ennemi, mais aucune bataille n'eut lieu, car chaque groupe craignait son adversaire et n'osait initier l'affrontement. Durant cette expédition, le Prophète eut recours à la prière de la peur.[\[25\]](#)

QUI PEUT TE PROTÉGER CONTRE MOI, MAINTENANT?

Sur le chemin du retour, en direction de Médine, le Prophète (ﷺ) s'arrêta un moment afin de se reposer à l'ombre d'un acacia, après avoir accroché son épée à l'une de ses branches.

Jabir raconte qu'il faisait une sieste avec ses amis lorsqu'il entendit le Prophète (ﷺ) les appeler. Ils virent un Bédouin assis à ses côtés et lorsqu'ils arrivèrent près de lui, il leur dit : « Je dormais lorsque cet homme s'est approché et s'est emparé de mon épée. Je me suis réveillé et je l'ai vu brandir mon épée au-dessus de ma tête en me demandant : « Qui peut maintenant te protéger contre moi, ô Mohammed ? » J'ai répondu aussitôt : « Allah. » « Et vous le voyez maintenant assis près de moi. » Il refusa, cependant, de punir le Bédouin pour son action.[\[26\]](#)

UNE INCURSION SANS BATAILLE

Au cours de la même année, durant le mois de Shaban, le Prophète (ﷺ) partit en direction de Badr afin de respecter son rendez-vous avec Abou Soufyan. Il resta à Badr durant huit jours, accompagné d'une imposante armée, attendant l'arrivée de l'armée mecquoise. Abou Soufyan sortit ostensiblement de la Mecque afin de démontrer qu'il avait tenu parole, mais il ne s'aventura pas plus loin que quelques milles, dans le désert. Il convainquit ses hommes de rebrousser chemin car, leur dit-il, ils traversaient une période de sécheresse et tout le monde s'en trouvait physiquement affecté. Il n'y eut donc aucune bataille et les musulmans retournèrent à Médine avec un moral et un prestige plus hauts que jamais.

Une autre expédition, celle de Doumatoul Jandal, eut lieu quelques mois plus tard. Mais encore une fois, les musulmans rentrèrent à Médine sans avoir eu à se battre.[\[27\]](#)

LA BATAILLE DES TRANCHEES

La bataille des Tranchées (également appelée la bataille des Clans) eut lieu au mois de Shawwal de la cinquième année de l'hégire. Ce fut une bataille particulièrement difficile dont la victoire fut remportée grâce au courage exemplaire des musulmans. Elle mit grandement à l'épreuve leur force d'âme et leur patience, qualités qui allaient plus tard les aider à gagner la Péninsule arabe tout entière à l'islam et même à propager leur message jusqu'à des contrées lointaines. Ce fut un conflit décisif entre l'islam et la mécréance, entre la lumière et les ténèbres, au cours duquel les musulmans subirent des épreuves telles qu'ils n'en avaient jamais subies auparavant.

« Quand ils vous vinrent d'en haut et d'en bas (de toutes parts), et que les regards étaient troublés et que les cœurs remontaient aux gorges, et que vous faisiez sur

Allah toutes sortes de suppositions... Les croyants furent alors éprouvés et secoués d'une dure secousse. » (Coran, 33:10-11)

Les juifs furent les véritables instigateurs des hostilités ayant mené à la Bataille des Tranchées. Certaines personnes appartenant à Bani an-Nadir et Bani Wa'il, qui ne cachaient pas leur désir de voir les musulmans exterminés, firent appel aux membres de Qouraiish et les invitèrent à supprimer tous les musulmans. Au départ, les hommes de Qouraiish ne se montrèrent pas très intéressés par la proposition ; en effet, ils se remettaient à peine de deux affrontements avec les musulmans qui les avaient laissés on ne peut plus amers. Mais les juifs leur peignirent un tableau si séduisant de leur plan, en plus de promettre le soutien de toutes les colonies juives d'Arabie, que Qouraiish finit par accepter. La délégation juive partit alors à la rencontre de la grande tribu désertique de Ghatfan et pressa ses membres de se joindre à eux pour détruire Yathrib. Ils firent appel à tous les clans de Ghatfan, les poussant avec insistance à se joindre à Qouraiish pour éliminer les musulmans une fois pour toutes.

Une alliance fut donc formée entre Qouraiish, les juifs et la tribu de Ghatfan pour opposer une guerre totale et sans merci aux musulmans. Une importante clause de l'accord rédigé pour l'occasion stipulait que Bani Ghatfan devait déployer six mille soldats, tandis que les juifs, en échange, devaient leur donner les récoltes de Khaybar de toute une année. Qouraiish, de son côté, acceptait de déployer quatre mille combattants. Une impressionnante armée de dix mille hommes fut donc mobilisée, armée dont Abou Soufyan prit les commandes. [\[1\]](#)

UNE IDÉE GÉNIALE

Lorsque le Prophète (ﷺ) apprit l'intention des juifs d'exterminer les musulmans, il s'entretint avec ses compagnons sur la meilleure façon de faire face à cette menace. Ils décidèrent de se préparer à une guerre défensive, c'est-à-dire de résister à l'ennemi en restant à l'intérieur des limites de la ville plutôt que d'aller affronter la coalition à l'extérieur de Médine. Le Messenger (ﷺ) rassembla donc trois mille hommes armés prêts à tout pour défendre la ville et ses habitants.

Un compagnon persan, Salman, suggéra de creuser des tranchées le long du côté de Médine qui était à découvert et donc susceptible de subir une attaque de la cavalerie ennemie.[\[2\]](#) Il s'agissait d'une pratique bien connue des Iraniens.[\[3\]](#) On rapporte que Salman aurait dit au Prophète (ﷺ) : « Messenger d'Allah! Lorsque nous craignons une attaque de la cavalerie ennemie, nous creusions des tranchées pour maintenir les envahisseurs à distance. »

Le Prophète (ﷺ) fut d'accord avec cette suggestion et entreprit, avec ses compagnons, de creuser des tranchées sur le côté nord de Médine, c'est-à-dire sur son seul côté qui était à découvert. La ville était bien protégée sur ses côtés ouest, sud et est par de vigoureuses plantations, des plaines volcaniques et des montagnes de granit constituant de considérables obstacles à une éventuelle cavalerie.[\[4\]](#)

Le Prophète (ﷺ) délimita sur le sol la tranchée à être creusée et en assigna quarante coudées à chaque groupe de dix personnes.^[5] La longueur totale de la tranchée était d'environ cinq mille coudées, sa profondeur variait entre sept et dix coudées et sa largeur avait en moyenne neuf coudées, parfois un peu plus.^[6]

L'ENTHOUSIASME ET L'ESPRIT COOPÉRATIF

Le Prophète (ﷺ) aida chaque groupe à creuser la partie qui lui était assignée. En dépit du fait que la saison hivernale fut particulièrement rude^[7] et que les musulmans appauvris n'avaient plus que peu de provisions pour satisfaire leur faim, le travail avança de façon régulière grâce à l'enthousiasme et à la persévérance des compagnons.

Abou Talha a rapporté que pendant les travaux, il devint si affecté par la faim qu'il alla se plaindre au Messenger (ﷺ) et lui montra son abdomen, auquel il avait attaché un bloc de pierre afin d'apaiser la sensation de faim. Le Messenger d'Allah (ﷺ) lui montra alors son propre abdomen, auquel il avait attaché deux blocs de pierre.^[8]

Mais tout le monde était content et enjoué en dépit de ces privations. Les compagnons du Prophète (ﷺ) chantaient des chants d'honneur^[9] et des chants louangeant Allah afin de se tenir l'esprit occupé en travaillant et d'éviter de se plaindre et de s'apitoyer sur leur sort.

Anas a rapporté qu'à un certain moment, le Prophète (ﷺ) vint les rejoindre là où ils creusaient. Il vit les Ansars et les Mouhajirines travailler dur malgré le froid mordant du matin, car ils n'avaient ni esclaves ni serviteurs pour creuser à leur place. En les voyant travailler si fort tout en ayant l'estomac vide, il dit : « Ô Allah! La vraie vie est réellement celle de l'au-delà; alors pardonne leurs péchés aux Ansars et aux Mouhajirines. »

Au comble de la joie d'entendre le Messenger (ﷺ) invoquer le pardon d'Allah pour eux, ils répondirent : « C'est nous qui avons prêté serment à Mohammed de participer au jihad. »^[10]

Anas a de plus rapporté que si l'un d'eux arrivait à se procurer une poignée d'orge, il le moulait avec un peu de matière grasse pour le partager avec ses compagnons en dépit du mauvais goût que cette céréale prenait suite à ce procédé.

UN MIRACLE QUI AUGURE D'UN BRILLANT AVENIR

Au cours des travaux, une énorme pierre causa beaucoup de difficulté aux musulmans qui creusaient la tranchée et ils furent incapables de la briser avec les instruments qu'ils avaient à leur disposition. Lorsque le Prophète (ﷺ) en fut informé, il descendit dans la tranchée et, à l'aide d'une pioche, frappa un coup si fort qu'un tiers de la pierre explosa en morceaux. Alors le Prophète (ﷺ) dit : « Gloire à Allah, les clefs de Syrie m'ont été données » et frappa un deuxième coup qui fit voler en éclats un deuxième tiers de la pierre. Puis il dit à nouveau : « Gloire à Allah, les clefs de Perse m'ont été données. Par Allah, je vois le château blanc de Mada'in » et

frappa un troisième coup qui réduisit en pièces le dernier tiers de la pierre. Le Messenger (ﷺ) dit alors : « Gloire à Allah! Les clefs du Yémen m'ont été données. Par Allah, je vois les portes de Sana'a. »^[11]

Au moment de cette prédiction, nulle prophétie ne pouvait être plus éloignée de ce à quoi ils s'attendaient de l'avenir. À ce moment-là, la faim et le temps froid avaient décharné les musulmans, et l'armée ennemie, qui avançait lentement mais sûrement en direction de la ville plus ou moins bien fortifiée, menaçait de porter un coup mortel à ses défenseurs.

D'AUTRES MIRACLES

Les compagnons du Prophète (ﷺ) assistèrent à un certain nombre de miracles alors qu'ils creusaient les tranchées. Chaque fois qu'un groupe avait de la difficulté à creuser à cause d'une pierre qu'il n'arrivait pas à déplacer ou briser, le Prophète (ﷺ) demandait qu'on apporte de l'eau à laquelle il mélangeait un peu de sa salive. Il faisait ensuite quelques invocations et aspergeait d'eau la pierre qui se désintégraît jusqu'à prendre l'aspect d'un tas de sable.^[12]

À plusieurs reprises, une petite quantité de nourriture suffit à rassasier un grand nombre de personnes, ou même l'armée tout entière, c'est-à-dire près de trois mille hommes.

Jabir bin Abdoullah raconte : « Tandis que nous creusions la tranchée, un énorme tas de pierres nous empêcha d'aller plus loin. Certains d'entre nous allèrent rapporter le problème au Prophète (ﷺ). Il dit : « J'y vais » et se leva, une pierre attachée à son abdomen car cela faisait alors trois jours qu'il travaillait sans avaler aucune nourriture. Il prit une pioche et en frappa les pierres, qui se transformèrent en sable. Je quittai le Prophète (ﷺ) et retournai chez moi. Je demandai à ma femme si nous avions quelque chose à manger, car je venais de constater à quel point le Prophète (ﷺ) était affamé. « Oui », me répondit-elle, « j'ai un peu d'orge et une agnelle. » Je tuai l'agnelle tandis que ma femme réduisait l'orge en poudre, puis nous mîmes la viande à cuire.

Tandis que la viande cuisait et que la farine, pétrie, attendait, je retournai voir le Messenger (ﷺ) et lui dit, à part, que j'avais un peu de nourriture pour lui et qu'il pouvait venir chez moi avec un ou deux de ses compagnons. Il me demanda quelle quantité de nourriture j'avais et je lui répondis que j'en avais assez pour lui et ses compagnons. Il me dit : « Ce sera parfait et cela suffira. » Puis il me renvoya chez moi dire à ma femme de ne pas retirer le chaudron du feu ni de cuire la pâte avant son arrivée. Le Messenger (ﷺ) invita tout le monde, c'est-à-dire les Ansars et Mouhajirines, qui le suivirent volontiers. Je demandai à ma femme si elle savait que tous ces gens avaient été invités et qu'ils étaient en route. Elle me demanda : « Le Prophète s'est-il enquis de la quantité de nourriture à notre disposition ? » Je lui répondis par l'affirmative. Puis le Messenger (ﷺ) arriva et dit aux gens d'entrer chez moi. Il prit des morceaux de pain, disposa un peu de viande sur chacun et les distribua aux gens, tout en gardant le four et le chaudron recouverts d'un linge. Il put

ainsi distribuer du pain et de la viande à tous ses compagnons jusqu'à ce que chacun soit parfaitement rassasié. Puis il me demanda, ainsi qu'à ma femme, de nous servir et d'en donner à d'autres personnes, car nous avions nous aussi passé quelques jours sans nourriture.[\[13\]](#)

Une autre version de cet incident rapporté par Jabir raconte que ce dernier alla voir le Messenger (ﷺ) et lui chuchota à l'oreille qu'il venait de tuer une agnelle et qu'il avait un peu d'orge, et qu'il pouvait donc venir avec quelques personnes pour partager le repas. Mais le Messenger (ﷺ) dit tout haut : « Ô vous qui travaillez aux tranchées! Jabir a préparé un banquet! »

UNE SUGGESTION MAL ACCUEILLIE

Les musulmans avaient à peine terminé de creuser la tranchée que les hommes de Qouraysh arrivèrent et campèrent à l'extérieur de Médine. Dix mille guerriers armés jusqu'aux dents les accompagnaient. Ghatfan vint avec ses tribus confédérées et campa avec Qouraysh. Le Prophète (ﷺ) rassembla ses trois mille hommes pour les affronter, la tranchée agissant comme obstacle entre les deux armées (ce qu'ignorait l'ennemi). Bani Qourayda, la tribu juive de Médine, avait fait un traité avec le Prophète (ﷺ), promettant de défendre la ville. Cependant, Houyay bin Akhtab, le chef de Bani Nadir, s'était arrangé pour quitter la ville plus tôt et avait convaincu Bani Qourayda de rompre son serment.

Les musulmans se retrouvèrent dans une position désespérée et un sentiment de crainte et d'insécurité les saisit. Les hypocrites montrèrent alors leur vrai visage, allant jusqu'à semer la discorde parmi les rangs. Le Prophète (ﷺ) comprit aussitôt que les musulmans se trouvaient dans une dangereuse situation, et plus particulièrement les Ansars, qui avaient toujours dû subir les plus lourdes conséquences de la guerre contre les infidèles. Il proposa alors l'idée de faire la paix avec Bani Ghatfan en leur donnant un tiers de la récolte de dattes de Médine. Il ne voulait plus que les Ansars subissent les conséquences de ses décisions. Mais S'ad bin Mou'adh et S'ad bin 'Oubada, les chefs de Aus et Khazraj, refusèrent la proposition. Ils dirent : « Ô Messenger d'Allah! Lorsque nous étions polythéistes et idolâtres, ne servant Allah ni ne Le connaissant, jamais Ghatfan n'eurent de nos dattes, sauf s'ils les achetaient ou s'ils étaient invités chez nous. Allons-nous leur donner de nos biens alors qu'Allah nous a honorés avec l'islam et ta souannah? Non, par Allah! Nous ne leur présenterons que l'épée jusqu'à ce qu'Allah décide entre nous! » « Comme vous voudrez », répondit le Prophète (ﷺ), abandonnant cette idée.[\[14\]](#)

LA BATAILLE

L'armée du Prophète (ﷺ) installa ses tentes derrière la tranchée et assura une surveillance jour et nuit. De l'autre côté de la tranchée, les forces alliées assiégeaient la ville, mais l'impasse se prolongea quelques jours sans qu'aucun combat n'ait lieu entre les deux armées. La cavalerie ennemie se décida enfin à passer à l'attaque et, en

se rapprochant, aperçut à la dernière minute l'énorme tranchée; cet obstacle inattendu la remplit de consternation.

« Une invention jamais vue! Une ruse astucieuse! » s'exclamèrent-ils, dans un abîme d'étonnement. Comment allaient-ils traverser cet énorme fossé? Ils décidèrent d'en faire tout le tour afin de trouver son côté le plus étroit. Certains allèrent jusqu'à battre leurs chevaux pour les pousser à sauter par-dessus l'obstacle; l'un d'entre eux était le fameux guerrier 'Amr bin 'Abdou Woudd, qui, disait-on, valait mille cavaliers à lui seul. Après avoir réussi à traverser la tranchée, il s'immobilisa et mit au défi quiconque de se mesurer à lui.

'Ali bondit immédiatement dans sa direction et lui dit : « 'Amr, tu as déclaré à Allah que si un homme de Qouraysh t'offrait deux alternatives, tu accepterais l'une d'elles. » « Oui, c'est ce que j'ai dit », répondit-il. « Alors », dit 'Ali, « je t'invite à accepter Allah et Son Messenger et à embrasser l'islam. » 'Amr répliqua : « Cela ne m'apporterait rien. » « Alors tu devras m'affronter », rétorqua 'Ali. « Pourquoi? », demanda 'Amr, « Ô fils de mon frère! Par Allah, je ne souhaite nullement te tuer. » « Mais », répliqua 'Ali, « moi, je veux te tuer. » Le visage de 'Amr devint rouge de colère. Il descendit de son cheval, lui coupa les jarrets et le frappa au visage, puis il se tourna vers 'Ali. Il se battit contre lui avec beaucoup d'énergie, mais à la fin, 'Ali lui coupa la tête avec son cimeterre. Deux camarades d'Amr, qui avaient traversé la tranchée avec lui, prirent la fuite à cheval.

LE ZÈLE ARDENT DES MUSULMANES

'Aisha, qui était alors dans la citadelle de Bani Haritha en compagnie d'autres femmes musulmanes, vit S'ad Mou'adh passer par là. Il portait une cotte de mailles si petite que ses bras étaient presque entièrement exposés. Il était entrain de réciter des versets du Coran et sa mère lui dit de se dépêcher car il allait être en retard. « Oumm S'ad », dit 'Aisha à celle-ci, « par Allah! Il faudrait que sa cotte de mailles soit plus grande. » La crainte exprimée par 'Aisha s'avéra plus tard justifiée car au cours de la bataille suivante contre Bani Qourayda, S'ad fut atteint au bras par une flèche et mourut de saignements excessifs.[\[15\]](#)

LE SECOURS DIVIN

Le siège se poursuivit pendant près d'un mois. Les musulmans étaient affamés et épuisés tandis que leurs ennemis avaient de la nourriture et des armes en quantité voulue. Les hypocrites montrèrent leur vrai visage; plusieurs d'entre eux demandèrent au Prophète (ﷺ) la permission de retourner chez eux, prétextant qu'ils avaient quitté leur domicile à la hâte et qu'ils avaient oublié de barrer leurs portes. En réalité, tout ce qu'ils désiraient était se retirer du front.

Le Messenger (ﷺ) et ses compagnons endurent ces longues journées stressantes, harcelés par l'ennemi, en face, et constamment préoccupés par la menace des juifs, derrière eux. Puis soudain, un jour, Nou'aym bin Mas'oud, appartenant à Ghatfan, vint voir le Prophète (ﷺ) et lui dit qu'il avait secrètement embrassé l'islam et que les

gens de sa tribu l'ignoraient. Il offrit également de faire tout ce que le Prophète (ﷺ) lui ordonnerait. Ce dernier répondit : « Tu es le seul musulman parmi eux. Alors reste avec eux et essaie de nous aider, car la guerre ne se résume qu'à une bonne stratégie et à des plans intelligents. »

Après avoir obtenu la permission du Prophète (ﷺ), Nou'aym bin Mas'oud retourna parmi Bani Qourayda. Il leur parla de telle sorte qu'il les fit douter d'eux-mêmes : ils se demandaient maintenant s'ils avaient pris la bonne décision en abandonnant les musulmans, leurs voisins, pour plaire aux tribus éloignées de Qourash et Ghatfan. Nou'aym leur dit également qu'il serait sage de leur part d'exiger que des notables parmi les membres de Qourash et Ghatfan leur soient remis en otage avant d'entreprendre le combat, afin de s'assurer que leurs alliés tiennent parole. Bani Qourayda remercia chaleureusement Nou'aym pour ses excellents conseils.

Nou'aym alla ensuite voir les chefs de Qourash et, après les avoir assurés de sa bonne foi, leur dit que les hommes de Bani Qourayda étaient mécontents d'avoir pris la décision de les soutenir; qu'ils songeaient, par mesure de sécurité, à leur demander certains de leurs nobles en otages, sous le prétexte que cela obligerait leurs alliés à tenir leurs promesses. Il leur dit également que Bani Qourayda avaient envoyé dire au Prophète (ﷺ) qu'ils lui remettraient, afin qu'il les décapite, quelques notables parmi les deux tribus comme preuve de leur sincérité envers lui. Nou'aym raconta ensuite la même histoire aux gens de Ghatfan.

Nou'aym était donc arrivé à semer la méfiance entre Bani Qourayda, Qourash et Ghatfan, chaque tribu restant sur ses gardes et suspectant les deux autres. Abou Soufyan décida alors qu'il était temps de préparer une attaque générale. Le stratagème imaginé par Nou'aym s'avéra un succès total. Qourash et Ghatfan étaient convaincus que les nouvelles rapportées par Nou'aym étaient vraies, alors ils rejetèrent immédiatement la demande des juifs. Bani Qourayda, de son côté, devint tout à fait convaincue que ses alliés n'étaient pas sincères avec elle. Ce découragement, qui prit possession des forces alliées, brisa leur unité et mit leur patience à bout.

Puis, au cours d'une nuit froide et nuageuse, un violent ouragan en provenance du désert souleva les tentes des nomades et renversa leurs chaudrons de nourriture. Cette tempête, envoyée par Allah, découragea l'ennemi. Appelant ses hommes, Abou Soufyan leur dit : « Ô Qourash! Ceci n'est plus un bon endroit pour camper. Nos chevaux sont morts, Bani Qourayda n'a pas tenu ses promesses et nous avons appris, à leur sujet, de redoutables nouvelles. Vous voyez les ravages causés par le vent : nous n'avons même plus un seul chaudron à sa place ni feu allumé ni tente encore sur pieds. Et nous n'avons aucun abri sur lequel nous puissions compter. Préparez-vous, car j'ai décidé que nous partions. » Abou Soufyan se leva alors brusquement et, se dirigeant vers son chameau qui était toujours entravé, le monta et le frappa, et ne le libéra même pas de ses entraves avant qu'il ne fût debout.

Lorsque les hommes de Ghatfan apprirent que Qourash avait quitté les lieux, ils disparurent à leur tour dans l'obscurité du désert.

Houdhayfa bin Al-Yaman, qui avait été envoyé par le Prophète (ﷺ) pour épier les mouvements de l'ennemi, revint avec la nouvelle de son départ alors que le Prophète (ﷺ) faisait la prière. Il dit au Messenger (ﷺ) ce qu'il avait vu.^[16] À l'aube, au moment où les musulmans levèrent le camp pour s'en retourner chez eux et ranger leurs armes, il ne subsistait plus aucune trace de l'ennemi.^[17]

C'était un véritable miracle, rendu possible par la miséricorde d'Allah, tel que le Coran le raconte : « **Ô vous qui croyez! Rappelez-vous le bienfait d'Allah sur vous, quand des troupes vous sont venues et que Nous avons envoyé contre elles un vent et des troupes que vous n'avez pas vues. Allah demeure Clairvoyant sur ce que vous faites.** » (Coran, 33:9)

« **Et Allah a renvoyé, avec leur rage, les infidèles sans qu'ils n'aient obtenu aucun bien, et Allah a épargné aux croyants le combat. Allah est Fort et Puissant.** » (Coran, 33 :25)

Puis, les énormes nuages qui avaient recouvert le ciel disparurent sans pluie ni orage, laissant le ciel de Médine aussi clair que jamais. Le Messenger (ﷺ) dit à ses compagnons : « Qourash ne reviendra pas vous affronter après cette année, mais vous les attaquerez après cela. »^[18]

Sept musulmans perdirent la vie au cours de la Bataille des Tranchées, et quatre infidèles furent tués.

MESURES CONTRE BANI QOURAYDA LA TRAHISON DE BANI QOURAYDA

Peu de temps après son arrivée à Médine, le Prophète (ﷺ) demanda qu'une alliance soit conclue entre les Ansars et les Mouhajirines, alliance à laquelle les Juifs furent associés; on leur garantit la protection de leur vie et celle de leurs biens, tout comme la liberté de culte. Un traité fut couché sur papier, garantissant, d'un côté, certains droits aux juifs, mais leur imposant, d'un autre côté, certaines obligations. Certaines des clauses les plus importantes de cette alliance allaient comme suit : « Ceux qui, parmi les juifs, se sont rangés de notre côté s'assurent un traitement équitable et notre aide en cas de besoin. Il ne leur sera fait aucun tort et leurs ennemis ne recevront aucune assistance. Aucun polythéiste de Médine ne doit protéger les biens ou la vie de quelque Qourayshite que ce soit, pas plus qu'il ne doit intervenir en sa faveur contre un croyant. Les juifs, comme les croyants, devront supporter les frais de la guerre tant que celle-ci durera. Les juifs¹ devront être considérés comme une seule communauté au même titre que les croyants; ils jouiront d'une liberté de culte, tout comme les croyants. Ils seront parfaitement libres de traiter avec leurs alliés et esclaves et de régler leurs affaires. »

Le traité obligeait également les deux parties à se porter mutuellement assistance en temps de guerre (dans les limites des ordres divins), à promouvoir la coopération mutuelle, la bienveillance et les relations cordiales entre les confédérés. L'une de ses clauses stipulait que si un ennemi attaquait Yathrib, les juifs et les musulmans devaient s'unir pour la défendre.²

Mais en dépit de ces engagements clairs, Houyayy bin Akhatab al-Nadir parvint à convaincre certains membres de Bani Qourayda de revenir sur leur parole et de prêter assistance à Qouraysh. Lorsque Houyayy bin Akhtab vint voir les membres de Bani Qourayda pour les rallier aux alliés contre les musulmans, leur chef, Ka'b bin Asad, répondit : « J'ai toujours trouvé Mohammed honnête et digne de confiance ». Malgré tout, il manqua à sa promesse et se déchargea de tous les engagements que le traité l'obligeait à honorer.

Lorsque le Messenger (ﷺ) eut vent de la trahison de Bani Qourayda, il délégua quelques personnes avec, à leur tête, deux chefs de Aus et Khazraj, Sa'd bin Mou'adh et Sa'd bin 'Oubada, pour vérifier l'authenticité de l'information. Ils découvrirent que la situation était en fait bien pire qu'on la leur avait décrite. Les leaders de Bani Qourayda parlèrent du Messenger (ﷺ) en termes désobligeants et dirent : « Qui est le Prophète d'Allah? Nous n'avons conclu ni pacte ni alliance avec Mohammed. »^[3]

Puis les membres de Bani Qourayda commencèrent aussitôt à se préparer pour un conflit armé avec les musulmans. Ils menaçaient de les poignarder dans le dos et le Messenger et ses fidèles se retrouvèrent pris entre marteau et enclume.^[4] La situation n'aurait pas été si dangereuse si les juifs avaient laissé entrevoir, dès le début, leur intention de rompre leur alliance avec les musulmans. Le Coran décrit la situation

critique dans laquelle se trouvaient les musulmans à ce moment-là : « *Quand ils vous vinrent d'en haut et d'en bas [de toutes parts]...* » (Coran, 33:10)

Évidemment, les musulmans furent vivement offensés par l'infidélité des juifs. Nous pouvons juger à quel point ce geste les avait atteints par la fervente prière que fit plus tard S'ad bin Mou'adh, chef des Aus. Il avait été associé avec ces juifs pendant de nombreuses années et il était, par conséquent, leur allié et sympathisant. Lorsque, après leur trahison, il fut atteint au bras par une flèche qui lui sectionna une veine, et qu'il perdit espoir de survivre, il lança cette prière à Allah : « Ô Allah! Ne me fais pas mourir avant que j'aie assisté à la destruction de Bani Qourayda! ».

BANI QOURAYDA ATTAQUÉE

Le Prophète (ﷺ) et les musulmans avaient rangé leurs armes au retour de la Bataille des Tranchées. On raconte, tel que décrit dans la sounnah, que peu de temps après, l'ange Gabriel vint voir le Prophète (ﷺ) et lui demanda : « Ô Messenger d'Allah! As-tu mis tes armes de côté? » Lorsque le Messenger lui répondit par l'affirmative, Gabriel dit : « Mais les anges n'ont pas rangé les leurs. » « Allah t'ordonne », poursuivit Gabriel, « de continuer la campagne et d'avancer vers Bani Qourayda; de mon côté, j'irai voltiger au-dessus d'eux. » Immédiatement après, le Prophète (ﷺ) donna ses instructions afin que tout le monde le suive et accomplisse la prière du 'Asr avec lui à Bani Qourayda.^[5]

Le Prophète (ﷺ) et ses fidèles assiégèrent le district habité par le clan juif. De leur côté, les juifs résistèrent au siège vingt-cinq jours durant, après quoi, Allah ayant jeté la terreur dans leurs cœurs, ils abandonnèrent et offrirent de se rendre.^[6]

LE REPENTIR D'ABOU LOUBABA

Durant ce temps, les juifs demandèrent au Messenger (ﷺ) de leur envoyer Abou Loubaba, de Bani 'Amr 'Auf (qui étaient alliés des Aus), pour le consulter. Leur requête fut acceptée. Lorsque Abou Loubaba fut devant eux, tous les juifs se levèrent pour le recevoir. Abou Loubaba fut ému par l'état désespéré dans lequel se trouvaient les femmes et les enfants, qui se mirent à se lamenter et à pleurer en sa présence. Les juifs demandèrent à Abou Loubaba s'il croyait qu'ils devaient se rendre au jugement du Prophète (ﷺ). « Oui », répondit-il, mais il le dit en pointant sa main en direction de sa gorge.

Abou Loubaba raconte qu'avant même d'avoir quitté l'endroit, il réalisa qu'il n'avait pas été honnête envers le Messenger d'Allah (ﷺ). Il pressa le pas pour rentrer, mais plutôt que de revenir voir le Prophète (ﷺ), il alla s'attacher à l'un des piliers de la mosquée. Il déclara à qui voulait l'entendre son intention de ne point quitter cet endroit tant et aussi longtemps qu'Allah ne lui aurait pas pardonné son geste. Il résolu également de ne pas retourner voir Bani Qourayda et de ne plus jamais poser les yeux sur l'endroit où il avait trahi Allah et Son Messenger.

Le repentir d'Abou Loubaba appela le pardon d'Allah, tel que révélé dans le verset suivant : « *D'autres ont reconnu leurs péchés, ils ont mêlé de bonnes actions à d'autres mauvaises. Il se peut qu'Allah accueille leur repentir. Car Allah est Pardonneur et Miséricordieux.* » (Coran, 9:102)

Plusieurs personnes s'élancèrent pour aller libérer Abou Loubaba, mais il refusa en disant : « Non! Non, par Allah! Je veux que le Messager d'Allah me libère de ses propres mains. » Alors le Messager d'Allah (ﷺ), au moment où il se rendait à la prière de l'aube, vint détacher la corde avec laquelle Abou Loubaba s'était ligoté. Abou Loubaba était resté attaché au tronc de dattier faisant office de pilier dans la mosquée du Prophète pendant six jours. Lorsque venait l'heure des prières, sa femme le libérait et il se ligotait à nouveau sitôt la prière terminée.^[7]

LA VÉRITÉ EN ACTION

Bani Qourayda décida enfin de se soumettre au jugement du Prophète (ﷺ), mais les membres de Aus, qui durant de longues années avaient été amis avec les juifs, ne pouvaient s'empêcher de ressentir de la sympathie pour eux. Ils dirent au Messager (ﷺ) : « Ô Messager d'Allah! Ce sont nos alliés et tu sais très bien qu'ils ont accepté de remettre la décision entre les mains d'un arbitre choisi parmi vous. » Ce rôle fut donc confié à leur chef, S'ad bin Mou'adh.

Lorsque S'ad arriva, les hommes de son clan le prièrent d'être indulgent envers Bani Qourayda, car ils avaient insisté pour que le Messager (ﷺ) le nomment comme arbitre, dans l'espoir que leurs demandes soient acceptées. S'ad bin Mou'adh répondit : « Le destin a accordé cette chance à S'ad; qu'il n'ait donc pas honte du devoir qui lui incombe d'exécuter les ordres d'Allah. » Puis, S'ad fit part de sa décision : « J'ai décidé que tous les hommes devaient être tués, leurs biens partagés, et que les femmes et les enfants soient faits captifs. » En apprenant le verdict de S'ad, le Prophète (ﷺ) remarqua : « Tu leur as transmis la décision d'Allah. »^[8]

UNE DÉCISION CONFORME AUX LOIS DE MOÏSE

En fait, la décision de Sa'd bin Mou'adh ne faisait que se conformer à ce qui est stipulé par la loi de guerre israélite. Le cinquième Livre de Moïse, le Deutéronome, qui contient la loi sacrée des juifs sur cette question, dit ce qui suit : « Lorsque tu t'approcheras d'une ville pour l'attaquer, tu lui proposeras la paix. Si elle l'accepte et t'ouvre ses portes, tout le peuple qui s'y trouve te devra la corvée et le travail. Mais si elle refuse la paix et ouvre les hostilités, tu l'assiégeras. Ton Dieu la livrera en ton pouvoir et tu en passeras tous les mâles au fil de l'épée. Les femmes, toutefois, les enfants, le bétail, tout ce qui se trouve dans la ville, toutes ses dépouilles, tu les prendras comme butin. Tu mangeras les dépouilles de tes ennemis que ton Dieu t'aura livrés. » (Deutéronome, 20 :10-14)

C'était là une pratique respectée par les juifs depuis très longtemps. Dans le livre des Nombres, on peut lire : « Ils firent campagne contre Madiân, comme le Seigneur l'avait commandé à Moïse, et tuèrent tous les mâles. En outre, ils tuèrent les rois de

Madiân, Évi, Réqem, Çur, Hur et Réba, cinq rois madianites; ils passèrent aussi au fil de l'épée Balaam, fils de Béor. Les enfants d'Israël emmenèrent captives les femmes des Madianites avec leurs petits enfants, ils razièrent tout leur bétail, tous leurs troupeaux et tous leurs biens. Ils mirent le feu aux villes qu'ils habitaient ainsi qu'à tous leurs campements. » (Nombres, 31:7-10)

Non seulement Moïse avait-il approuvé cette loi, il l'avait aussi mise en application : « Moïse, Eléazar le prêtre et tous les princes de la communauté sortirent du camp à leur rencontre. Moïse s'emporta contre les commandants des forces, chefs de milliers et chefs de centaines, qui revenaient de cette expédition guerrière. Il leur dit : « Avez-vous laissé toutes les femmes en vie? » (Nombres, 31:13-15)

Le jugement apporté par S'ad bin Mou'adh visait la sécurité de Médine contre les machinations des juifs. Les musulmans pouvaient maintenant avoir l'assurance que nul ne les trahirait plus.

Sallam bin Aboul Houqa'yq était l'un des juifs qui avaient joué un rôle majeur dans toute cette affaire, en incitant les clans du désert à se rassembler pour tenter de renverser l'islam. Des membres de Khazraj allèrent le tuer chez lui, à Khaybar. De leur côté, des membres de Aus avaient déjà fait de même avec Ka'b bin Ashraf, qui avait tout mis en œuvre pour monter Qouraysh contre les musulmans et calomnier le Messager d'Allah (ﷺ). L'élimination de ces deux implacables ennemis de l'islam débarrassa les musulmans de deux sources de danger toujours prêtes à fomenteur de nouveaux complots contre la communauté musulmane naissante de Médine.^[9]

L'accord négocié par le Messager (ﷺ) avec Bani Qourayda et d'autres juifs de Médine était en fait une alliance défensive, couplée d'une entente constituant une base pour l'instauration d'un gouvernement fédéral dans la ville, qui prévoyait une importante autonomie pour chaque unité, ce qui répondait aux désirs et besoins des tribus juives d'Arabie. Mais Bani Qourayda avait manqué à sa parole et ce, sans aucune excuse valable. C'est pourquoi ils méritaient un châtement exemplaire qui allait servir d'avertissement aux autres hypocrites.

Commentant sur le besoin impératif d'un châtement qui allait exercer un effet de dissuasion sur les traîtres, R.V.C. Bodley écrit, dans *The Messenger – The Life of Muhammad* : Mohammed était seul en Arabie, un pays équivalent, en superficie, à un tiers des États-Unis, et peuplé par environ cinq millions de personnes. Son propre territoire n'était guère plus grand que Central Park et son armée ne dépassait pas trois mille soldats fort mal armés. S'il s'était montré faible, s'il avait permis qu'une telle trahison reste impunie, l'islam n'aurait jamais survécu. Ce massacre des Hébreux était drastique, mais n'était pas nouveau dans l'histoire des religions. D'un point de vue musulman, il était justifié; car à partir de ce moment, les tribus arabes, comme les tribus juives, se mirent à y penser à deux fois avant de défier cet homme qui, de toute évidence, n'avait d'autre intention que de poursuivre sa voie.^[10]

Un autre avantage ayant découlé de la destruction de ce dernier mais influent groupe traître était que le bastion de l'hypocrisie, fondé par 'Abdallah bin Oubayy, fut

spontanément réduit à l'impuissance. Ceux qui, parmi les musulmans, étaient déjà peu enthousiastes, furent choqués et complètement abattus par toute cette situation et finirent par se ronger de désespoir. Un érudit juif, le docteur Wellphenson, est également arrivé à cette conclusion que la punition infligée à Bani Qourayda avait à la fois effrayé et découragé tous les autres hypocrites. Il écrit :

Quant aux hypocrites, leurs clameurs s'épuisèrent après l'expédition contre Bani Qourayda; par la suite, ils ne dirent ni ne firent quoi que ce fût allant à l'encontre des décisions du Messenger et de ses compagnons, comme il fallait s'y attendre.[\[11\]](#)

BIENVAILLANCE ET GÉNÉROSITÉ

Le Messenger (ﷺ) envoya quelques-uns de ses compagnons en expédition à Najd, où ils capturèrent Thoumama bin Outhal, le chef de Banou Hanifa. Lorsque les cavaliers revinrent à Médine avec leur otage, ils l'attachèrent à une souche dans la Mosquée du Prophète. Le Messenger d'Allah (ﷺ) vint le voir et lui demanda : « À quoi t'attends-tu, maintenant, Thoumama? » Ce dernier répondit : « Si tu me tues, Mohammed, tu vas tuer une personne dont le sang sera vengé. Si tu me fais une faveur, tu la feras à une personne qui te sera reconnaissante. Et si ce sont des richesses que tu veux, tu recevras autant que tu le souhaites. » Le Messenger (ﷺ) le quitta. Puis, lorsqu'il passa près de lui la fois suivante, il lui posa la même question, à laquelle Thoumama donna la même réponse. Lorsqu'il passa près de lui une troisième fois, il ordonna qu'il soit libéré.

Thoumama s'en alla en direction d'une palmeraie, puis revint voir le Prophète (ﷺ) après avoir pris un bain. Il lui dit qu'il désirait devenir musulman et dit au Messenger : « Je jure par Allah, Mohammed, qu'il n'y avait pas sur terre un visage que je détestais plus que le tien; mais maintenant, ton visage m'est le plus cher de tous. Et je jure par Allah qu'il n'existait pas, de par le monde, de religion plus détestable à mes yeux que la tienne; mais maintenant, c'est celle qui m'est la plus chère. Ce qui m'est arrivé? Tes bonnes manières m'ont touché le cœur alors que j'y repensais en me rendant faire l'Oumra. » Le Messenger (ﷺ) le félicita et lui souhaita une belle Oumra.

Lorsque Thoumama arriva à la Mecque, quelqu'un lui demanda s'il était devenu mécréant. Il répondit : « Non, par Allah! Je jure que pas un grain de maïs ne vous parviendra de al-Yamamah tant que le Messenger d'Allah n'aura pas donné sa permission. »

Al-Yamamah était le plus important marché de céréales d'Arabie, d'où les Mecquois importaient leur marchandise. Lorsque Thoumama retourna à Al-Yamamah, il interdit aux caravanes d'apporter du blé à la Mecque. Alors les gens de la Mecque écrivirent au Messenger (ﷺ) pour lui demander de lever l'embargo. Ce dernier, bienveillant comme toujours, demanda à Thoumama de lever l'embargo et de permettre aux caravaniers d'apporter leurs marchandises à la Mecque.[\[12\]](#)

L'EXPÉDITION DE BANI AL-MOUSTALIQ ET L'AFFAIRE DE IFAK

Quelque temps après, le Messenger d'Allah (ﷺ) mena une expédition contre Bani Lihyan et poursuivit certains d'entre eux jusque dans les montagnes de Dhou Qarad, mais aucune bataille n'eut lieu. Au cours du mois de Sha'ban de la sixième année de l'hégire, on l'informa que Bani al-Moustaliq préparait une attaque contre lui. Il sortit donc à la rencontre de l'ennemi, accompagné d'un groupe de musulmans. Parmi ce groupe se trouvait un nombre important d'hypocrites; sceptiques et réticents, ils accompagnèrent le Prophète (ﷺ) avec leur chef 'Abdallah bin Oubayy bin Saloul. Jamais les hypocrites n'avaient été aussi nombreux dans aucune des expéditions précédentes.[\[13\]](#)

La défaite de Qourash, à l'issue de la bataille des Tranchées, qu'ils avaient subie en dépit de leur nombre imposant, avait rendu les hypocrites amers et avait plus que jamais alimenté la sourde haine qu'ils nourrissaient envers l'islam. Les musulmans, maintenant, gagnaient victoire par-dessus victoire, ce qui désespérait au plus haut point Qourash, les juifs et leurs alliés. Ils savaient, désormais, qu'il leur était impossible de vaincre les musulmans sur un champ de bataille et que la seule façon de venir à bout d'eux était de créer de la dissension en leur sein et de les monter les uns contre les autres. Ils savaient aussi que les seuls moyens à leur disposition pour miner la confiance des musulmans en leur religion et en leur Prophète et pour semer la discorde entre eux étaient de dénigrer le Prophète par des commentaires désobligeants et d'aviver les sentiments d'honneur tribal préislamiques.

Sur cette base, les hypocrites entreprirent une campagne de salissage clandestine visant à jeter le doute sur la probité et l'honneur du Prophète (ﷺ). Ils voulaient à tout prix détruire cette société d'un type tout à fait nouveau qui avait vu le jour à Médine : une société dont les membres s'aimaient et se respectaient parce que liés par un même idéal. Les hypocrites étaient parvenus à la conclusion que rien ne pouvait miner les fondations de cette fraternité de façon plus efficace qu'une campagne visant à susciter des doutes et des appréhensions au sujet du leader de ce groupe et des membres de sa famille. Cette conspiration fut appliquée de façon rigoureuse durant l'expédition de Bani al-Moustaliq lorsque, pour la première fois, comme nous l'avons dit plus haut, un grand nombre d'hypocrites accompagna le Prophète (ﷺ).

Le Messenger (ﷺ) rencontra l'ennemi à un point d'eau de Bani al-Moustaliq, en direction de Qoudayd, vers la côte, connu sous le nom de al-Mouraysri.[\[14\]](#) Cet endroit allait bientôt être servit de cadre à une bataille dont l'issue ne serait autre que la défaite et l'exode de Bani al-Moustaliq.

Tandis que le Prophète (ﷺ) se trouvait toujours à cet endroit, un serviteur travaillant pour Bani Ghifar et appartenant aux Mouhajirines se querella avec un homme de la tribu de Jouhinah, qui était une alliée de al-Khazraj. Le Jouhini cria : « Ô Ansar! » et le serviteur répondit : « Ô Mouhajirine! ». 'Abdallah bin Oubayy bin Saloul s'emporta immédiatement et dit à ses amis, qui étaient près de lui : « Ils ont osé le faire n'est-ce-pas? Ils se sont opposés à nous dans notre propre pays et ils ont tenté de nous dépasser en nombre. Par Allah, c'est exactement ce que l'ancien proverbe disait : nourrit le chien, ensuite il te mordra. Je jure par Allah que lorsque nous

seront à Médine, les nobles et les valeureux en expulseront les scélérats. » ‘Abdallah poursuivit: « Vous l’avez vous-mêmes provoqué. Vous leur avez permis de s’installer dans votre pays et vous avez partagé vos biens avec eux. Par Allah, si vous vous étiez retenus et n’aviez pas été si généreux, ils seraient certainement allés ailleurs. »

Le Messenger (ﷺ) fut informé de l’incident et il ordonna que le camp soit levé sur-le-champ, bien qu’il ne fût guère dans ses habitudes de voyager à une pareille heure. Il voulait éloigner les gens de ces vaines disputes et de ces incitations du diable. Il poursuivit sa route toute la journée durant et pendant la nuit qui suivit, continua jusqu’à l’aube et durant le jour suivant, jusqu’à ce que le soleil devienne insupportable. Lorsqu’il fit enfin halte, les gens étaient si fatigués qu’ils tombèrent endormis à la seconde où ils s’étendirent par terre.

‘Abdallah était le digne fils de l’indigne ‘Abdallah bin Oubayy. Il prit de l’avance sur les troupes afin d’arriver le premier à Médine, où il attendit son père. Lorsque ‘Abdallah bin Oubayy arriva, son fils fit agenouiller son chameau, lui bloquant ainsi le passage. Puis il ordonna à son père de ne pas entrer dans la ville avant d’avoir reconnu qu’il était lui-même un véritable scélérat tandis que le Messenger était louable et noble. À ce moment, le Prophète (ﷺ) arriva à son tour. Il dit à ‘Abdallah : « Non ; traitons-le gentiment pendant qu’il est avec nous. »[15]

Le Messenger d’Allah (ﷺ) avait l’habitude, avant de partir pour une expédition, de tirer au sort parmi ses femmes pour savoir laquelle allait l’accompagner. Pour l’expédition de Bani al-Moustaliq, ‘Aïsha avait été choisie. Lors d’une halte, sur le chemin du retour, le Messenger (ﷺ) décida de lever le camp en pleine nuit, sans savoir qu’au même moment, ‘Aïsha s’était éloignée pour répondre à ses besoins naturels. Cette dernière, en retournant vers le camp, se rendit compte qu’elle avait perdu son collier. Elle fit demi-tour pour tenter de le retrouver mais lorsqu’elle revint au camp, elle ne trouva personne : tout le monde avait déjà quitté. Les porteurs qui étaient chargés de la transporter avaient monté son palanquin sur une bête en croyant qu’elle s’y trouvait. En effet, ‘Aïsha était si petite et légère que nul ne s’aperçut de la différence de poids. Donc lorsqu’elle revint, elle ne trouva nulle trace du groupe. Elle s’enveloppa de sa grande cape et s’assit dans l’espoir qu’aussitôt que l’on découvrirait son absence, on enverrait quelqu’un la chercher.

Safwan bin al-Mou’attal al-Salam était resté en arrière de l’armée pour une raison quelconque. Il passa près de ‘Aïsha et l’aperçut. Il dit à haute voix : « C’est à Allah que nous appartenons! C’est bien la femme du Prophète que voici! » Il approcha d’elle son chameau et s’éloigna de quelques pas. Après que celle-ci se fût installée sur la bête, Safwan saisit la bride et se mit rapidement en route, à la recherche de l’armée, qu’il rejoignit un peu plus loin alors qu’elle faisait une nouvelle halte. Personne ne prêta réellement attention à l’incident car ce genre de situation était fréquente lorsque les caravanes parcouraient de longues distances dans le désert. Les Arabes, habitués aux longs voyages, étaient familiers avec de tels épisodes et leur code d’honneur, même à l’époque où ils étaient païens, ne tolérait point que leurs

filles ou leurs femmes soient un objet de honte. Les Arabes étaient chevaleresques de nature et ils l’étaient au point de sacrifier leur vie pour défendre l’honneur de leurs femmes plutôt que de supporter un déshonneur quelconque.

Un poète de l’ère préislamique exprime ces sentiments de chasteté et de vertu des Arabes dans le vers suivant:[16] « Si mon regard rencontre celui d’une vierge du voisinage, je baisse les yeux jusqu’à ce que son domicile la cache à nouveau à mon regard. »[17]

Les compagnons éprouvaient envers le Prophète (ﷺ) la même estime et le même respect que pour leur propre père, tandis que les femmes du Messenger étaient considérées par chaque musulman comme les « mères des croyants ». En fait, jamais un homme n’avait été aimé aussi tendrement par son peuple que le Prophète (ﷺ). Safwan bin al-Mou’attal était considéré par tous comme un homme possédant de très nobles qualités et craignant Allah; il avait la réputation de très peu s’intéresser aux femmes.

Bref, personne ne fit vraiment attention à cet incident et l’affaire aurait été vite oubliée si ‘Abdallah bin Oubayy ne s’en était mêlé. En revenant de Médine, il pensa tirer profit de cet événement malheureux afin de parvenir à ses fins. Il avait trouvé une chose qu’il croyait pouvoir utiliser pour calomnier le Prophète (ﷺ) et sa famille et ainsi altérer les sentiments d’amour et d’admiration que les musulmans ressentent pour lui. Sa nature perfide lui faisait entrevoir très clairement que ses attaques vicieuses contre l’honneur du Messenger (ﷺ) allaient créer suffisamment de doutes pour détruire la confiance mutuelle qui existait entre les musulmans. Et comme il s’y attendait, quelques musulmans malavisés, qui avaient la mauvaise habitude de tirer des conclusions sans preuves, furent rapidement convaincus par les propos malveillants de ce conspirateur.

‘Aïsha n’avait aucune idée de la calomnie qui circulait à son sujet. Comme il arrive souvent dans ces cas, elle ne vint à l’apprendre que beaucoup plus tard et lorsqu’elle l’apprit, elle en demeura totalement abasourdie. Le cœur lourd de chagrin, elle se mit à pleurer, puis sanglota longuement.

Le scandale fut encore plus pénible pour le Messenger d’Allah (ﷺ). Lorsqu’il découvrit qui était à l’origine de cette intrigue, il se rendit à la mosquée, monta sur la chaire et dit : « Ô les croyants! Qui me permettra de dire quelque chose au sujet de l’homme qui, je l’ai appris, a causé beaucoup de tourments à ma famille. De ma famille, je n’ai que du bien à dire. Et ils colportent de mauvaises choses à propos d’un homme (Safwan bin al-Mou’attal) dont je ne peux dire que du bien. A chaque fois qu’il est entré dans une de mes maisons, il était en ma compagnie.

Les gens de Aus avaient le cœur rempli d’indignation devant le chagrin que ces gens infligeaient au Prophète (ﷺ). Ils dirent : « Nous sommes prêts à décapiter cet homme qui a propagé cette calomnie, qu’il appartienne à Aus ou à Khazraj. » Comme ‘Abdallah bin Oubayy appartenait à Khazraj, les hommes de sa tribu prirent cela comme un affront à leur honneur tribal. Les passions devinrent exacerbées et les

deux tribus furent sur le point de s'affronter; mais la présence du Prophète (ﷺ) les retint et l'affaire en resta là.

'Aïsha savait bien qu'elle était innocente. Bien que bouleversée, elle restait calme, de ce calme de celle qui sait que la vérité finira par s'imposer d'elle-même. Tout au fond de son cœur, elle savait qu'Allah allait restaurer et protéger son honneur et faire subir l'humiliation aux calomnieux. Mais jamais il ne lui vint à l'esprit qu'Allah ferait descendre un verset à son sujet, verset qui serait récité dans les mosquées et durant les prières, jusqu'à la fin des temps. Elle n'eut pas à souffrir longtemps; les versets attestant de son innocence furent bientôt révélés par Allah :

« Ceux qui sont venus avec la calomnie sont un groupe d'entre vous. Ne pensez pas que c'est un mal pour vous, mais plutôt, c'est un bien. À chacun d'eux ce qu'il s'est acquis comme péché. Celui d'entre eux qui s'est chargé de la plus grande part aura un énorme châtement. Pourquoi, lorsque vous l'avez entendue [cette calomnie], les croyants et les croyantes n'ont-ils pas, en eux-mêmes, conjecturé favorablement et n'ont-ils pas dit : « C'est une calomnie évidente? » (Coran, 24 :11-12)

Ces versets mirent un terme à toute l'affaire, qui fut complètement oubliée par les musulmans de Médine. Ils continuèrent de se dévouer à la grande tâche qui devait assurer non seulement leur succès, mais aussi le salut de l'humanité tout entière.[\[18\]](#)

LE RÊVE DU PROPHÈTE

Le Messenger d'Allah (ﷺ) fit un rêve dans lequel il se voyait entrer à la Mecque en toute sécurité et tourner autour de la Maison Sacrée, i.e. la Ka'bah, mais rien n'indiquait à quel moment aurait lieu ce pèlerinage.[1](#) C'était un rêve authentique, émanant de son Seigneur, qui finit par se réaliser éventuellement. Lorsqu'il le raconta à ses compagnons, ils ne se sentirent plus de joie.

Ils aimaient tous profondément la Mecque et son sanctuaire. L'accès à ces lieux leur était depuis longtemps refusé, mais ils n'avaient jamais cessé d'y penser. Durant toutes ces années, ils avaient ardemment désiré y retourner pour accomplir un pèlerinage et ils pensaient constamment au jour où leur rêve se réaliserait. Les Mouhajirines étaient plus particulièrement habitués de ce désir, car la Mecque était leur ville natale où ils avaient grandi et vécu jusqu'à ce qu'ils soient forcés de la quitter. Dès que le Prophète (ﷺ) eut raconté son rêve à ses compagnons, ils commencèrent à faire leurs préparatifs pour le pèlerinage. Ils étaient si enthousiastes à cette perspective qu'ils étaient convaincus qu'ils iraient à la Mecque cette même année. Ils acceptèrent presque tous d'accompagner le Prophète (ﷺ) et très peu restèrent en arrière.

LE VOYAGE À LA MECQUE

C'est au cours du mois de Dhoul al-Q'adah de la sixième année de l'hégire que le Messenger d'Allah (ﷺ) décida de se rendre à la Mecque pour accomplir la 'Oumra, ou petit pèlerinage. Il n'avait cependant aucune intention d'accomplir le Hajj. Faisant un détour par les ravins des montagnes, il arriva près de la Mecque et installa son camp à Houdaybiya. Mille quatre cents compagnons voyageaient avec lui; ils avaient emmené avec eux de nombreux animaux dans le but d'en faire le sacrifice, de façon à ce que tout le monde comprenne qu'ils ne venaient pas faire la guerre, mais seulement visiter la Ka'bah.[\[2\]](#)

Le Messenger (ﷺ) envoya en éclaireur un homme de Khouza'a afin de connaître la réaction de Qouraysh suite à leur arrivée. Lorsqu'il atteignit Ousfan[\[3\]](#), l'éclaireur revint et lui rapporta qu'un homme de Ka'b bin Louayy avait rassemblé une imposante armée de guerriers nomades pour surveiller la progression des musulmans vers la Mecque. Le Prophète (ﷺ) décida de poursuivre sa route malgré tout. Mais lorsqu'il atteignit la partie de la vallée de la Mecque qui descend en pente, sa chamelle, nommée Qaswa, s'agenouilla et refusa de se relever. Les hommes qui l'entouraient se mirent à bredouiller: «Qaswa refuse de se relever! Qaswa refuse de se relever!» Mais le Prophète (ﷺ) dit: «Qaswa ne refuse pas de se relever, car ce n'est pas dans sa nature de se comporter ainsi. C'est Celui qui a retenu les éléphants[\[4\]](#) qui la retient. Je jure par Celui qui tient mon âme entre Ses mains que s'ils me suggèrent quoi que ce soit relatif au respect dû à Allah et qu'il me demandent de faire preuve de bienveillance, j'accéderai certainement à leur requête.» Puis il réprimanda sa chamelle, qui se releva aussitôt mais qui changea de direction et se dirigea vers Houdaybiya. Elle s'arrêta près d'une halte située dans une étendue au bout de

laquelle se trouvait un fossé contenant un tout petit peu d'eau. Certaines personnes se plaignirent de la soif au Prophète (ﷺ). Il retira une flèche de son carquois et dit à l'un d'eux de la tirer dans le fossé. L'eau jaillit immédiatement et chacun put se désaltérer.^[5]

UNE MISE À L'ÉPREUVE

'Outhman bin 'Affan se rendit alors à la Mecque et transmit le message du Prophète (ﷺ) à Abou Soufyan et aux autres leaders de Qourash. Après avoir entendu le message, ils dirent: «Si tu veux aller au sanctuaire, tu peux y aller.» Mais 'Outhman répondit: «Je n'en ferai rien tant que le Prophète ne l'aura fait lui-même après en avoir reçu l'autorisation.»

LE PACTE DE RIDHWAN

Les musulmans, de leur côté, attendaient avec impatience le retour de 'Outhman. Comme il tardait à revenir, ils s'imaginèrent qu'il avait été tué par Qourash. Ils en firent part au Messenger d'Allah (ﷺ), qui leur demanda de faire le vœu de venger la mort de 'Outhman. Ils se rassemblèrent tous autour du Messenger (ﷺ). Sous l'ombre d'un arbre, le Messenger (ﷺ) reçut le serment de chacun, un par un, et lorsque tous furent passés devant lui, il frappa ses mains ensemble et dit: «Ceci est le serment que je fais au nom de 'Outhman.»^[6] C'est ainsi que, à l'ombre d'un acacia, fut conclu le pacte de Ridhwan dont le Coran parle en ces termes: *«Allah a très certainement agréé les croyants quand ils t'ont prêté serment d'allégeance sous l'arbre. Il a su ce qu'il y avait dans leurs cœurs et a fait descendre sur eux la quiétude. Et Il les a récompensés par une victoire proche.»* (Coran, 48:18)

POURPARLERS, CONCILIATION ET ACCORD

L'impasse persistait toujours lorsque, dans le but de la dénouer, Boudayl bin Warqā', de la tribu de Khouza'a, apparut tout à coup en compagnie de membres de sa tribu. Il demanda au Messenger (ﷺ): «Pour quelle raison êtes-vous venus ici?». «Nous sommes venus ici», répondit ce dernier, «dans le but de faire la 'Oumra». Puis il poursuivit: «Les gens de Qourash sont déjà complètement épuisés par les guerres. S'ils acceptent, je ferai la paix avec eux pour une période de temps déterminée, en échange de quoi ils nous céderont le passage, à mes compagnons et à moi. S'ils décident d'embrasser l'islam à leur tour, ils seront accueillis à bras ouverts. Mais si aucune autre solution que la guerre ne leur paraît acceptable, alors par Celui qui tient mon âme entre Ses mains, je les combattrai jusqu'à ce que je sois décapité ou qu'Allah donne la victoire à Sa religion.»

Boudayl bin Warqā' communiqua à Qourash les propos du Messenger (ﷺ). Ourwa bin Masoud al-Thaqafi, qui était présent, conseilla à Qourash d'accepter la proposition du Prophète (ﷺ), car elle lui apparaissait plus que raisonnable. Il proposa également d'aller lui-même rencontrer le Prophète (ﷺ), ce que Qourash s'empressa d'accepter. Ourwa alla donc le voir pour discuter de cette affaire avec lui. Tandis qu'il était près de lui, il observa attentivement le comportement des musulmans

envers leur chef. Il remarqua que si le Messenger d'Allah (ﷺ) crachait, ses compagnons se précipitaient pour recevoir sur leurs mains sa salive et s'en frotter le visage. S'il demandait quoi que ce soit, c'était à qui le lui apporterait le premier. S'il faisait ses ablutions, ils se disputaient l'eau qu'il avait utilisée. Et s'il parlait, ils l'écoutaient tous avec grande attention et nul n'osait le regarder droit dans les yeux. Lorsque Ourwa retourna voir les leaders de Qourash, il dit: «J'ai visité les cours des rois et j'ai vu les splendeurs de César, de Chosroes et de Négus. Mais jamais je n'ai vu de roi plus révééré que ne l'est Mohammed de ses compagnons.»^[7] Il leur rapporta les détails de sa discussion avec le Messenger (ﷺ) et leur réitéra son conseil d'accepter sa proposition.

LE TRAITÉ DE PAIX

Durant ce temps, un homme de Bani Kinana, Mikraz bin Hafs, arriva à la Mecque. Il confirma les informations rapportées à Qourash par les émissaires précédents; ils décidèrent donc d'envoyer Souhayl bin 'Amr pour de négocier les termes du traité. Dès que le Prophète (ﷺ) le vit arriver, il dit: «Le fait qu'ils envoient cet homme semble signifier qu'ils veulent faire la paix.» Il demanda également à ce que l'on prépare le traité.^[8]

PRUDENCE ET MODÉRATION EXEMPLAIRES

Le Messenger d'Allah (ﷺ) fit venir 'Ali et lui dit d'écrire: «Au nom d'Allah, le Clément, le Miséricordieux...». Souhayl protesta immédiatement: «Je n'admets pas le terme «Miséricordieux»; écrivez plutôt ce qui est d'usage.» Alors le Prophète (ﷺ) dit à 'Ali: «Écris: en Ton nom, ô Allah.» Certains musulmans élevèrent des objections: «Non! Nous devons écrire: au nom d'Allah, le Clément, le Miséricordieux.» Mais le Prophète (ﷺ) dit à nouveau: «Écris: en Ton nom, ô Allah.»

Puis il demanda à 'Ali d'écrire: «Voici ce que Mohammed, le Messenger d'Allah, a décidé.» Encore une fois, Souhayl protesta: «Je jure par Allah que si nous t'avions reconnu comme Messenger d'Allah, nous ne t'aurions pas chassé de Sa Maison ni ne t'aurions combattu. Écrivez plutôt: Mohammed bin 'Abdallah.» «Même si tu ne crois pas en moi, je suis bel et bien le Messenger d'Allah», répondit le Prophète (ﷺ); mais il demanda à 'Ali d'effacer ce qu'il venait d'écrire. «Par Allah, j'en suis incapable», répondit ce dernier. Le Messenger (ﷺ) lui demanda de lui indiquer les mots qui devaient être effacés (car il ne savait pas lire); il les lui indiqua et le Messenger (ﷺ) les effaça lui-même.^[9]

LE TRAITÉ

Le Messenger (ﷺ) se mit ensuite à dicter les clauses du traité: «Selon cet accord, Qourash n'aura pas le droit d'interdire le passage aux musulmans qui voudront se rendre à la Maison d'Allah et devra leur permettre d'y circuler librement.» Souhayl souleva une objection: «Je crains que les Arabes disent que nous avons été trop souples avec vous en acceptant cette clause. Vous pourrez circuler librement autour de la Ka'bah l'an prochain.» Le Prophète (ﷺ) accepta d'inclure cette clause au traité.

Enhardi, Souhayl dit alors: «Si l'un des nôtres trouve refuge auprès de toi, il nous sera retourné même s'il a adopté ta religion.» Les musulmans bondirent: «Quoi?! Comment pouvons-nous vous renvoyer un homme après qu'il soit venu, en tant que musulman, chercher refuge auprès de nous?» Tandis que la dispute se poursuivait, Abou Jandal bin Souhayl (le fils de Souhayl) apparut soudain, enchaîné. Il venait de s'enfuir de la Mecque et avait fait tout le chemin jusqu'au Messenger (ﷺ), s'étranglant dans ses fers sur la route rocailleuse.

Souhayl ne perdit pas de temps. Il dit aussitôt: «Mohammed, voici le premier homme que je te demande de rendre en vertu du traité.» Le Messenger (ﷺ) répondit: «Mais le traité en question est encore en cours de rédaction!» Énervé, Souhayl s'écria: «Et bien si c'est comme cela, je ne suis prêt à conclure aucun accord avec vous!» Le Messenger lui demanda: «Laisse-le aller, pour me faire plaisir.» Mais Souhayl refusa. Il dit: «Je ne le laisserai pas partir, même pour te faire plaisir.» Alors le Messenger (ﷺ) répondit: «Et bien fais ce que tu veux.» Toujours en colère, Souhayl répliqua: «Je n'ai rien à faire.»

Peiné d'entendre cela, Abou Jandal dit, d'un ton plaintif: «Je suis venu à toi en tant que musulman et on me renvoie aux polythéistes. Ne vois-tu pas ce qu'ils me font endurer?» En effet, Abou Jandal avait été sévèrement torturé pour avoir embrassé l'islam.^[10] Le Prophète (ﷺ) fit comprendre à Abou Jandal qu'il ne pouvait pas aller à l'encontre du traité qu'il venait de conclure et, sympathique à son sort, lui enjoignit la patience en lui promettant qu'Allah allait bientôt lui fournir un moyen de s'échapper.

Il rendit donc Abou Jandal à son père, comme ce dernier l'avait demandé. Le traité conclu entre les musulmans et Qouraiish stipulait que les deux parties observeraient une trêve de dix ans, de façon à ce que les hommes puissent vivre en paix. Aucune des deux parties ne devrait initier les hostilités de quelque façon que ce soit.

Une autre condition du traité stipulait que si un membre quelconque de Qouraiish venait voir le Prophète (ﷺ) sans avoir au préalable obtenu la permission d'une personne détenant une autorité sur lui, il serait retourné à Qouraiish. Mais si une personne quelconque parmi celles qui se trouvaient avec le Prophète (ﷺ) décidait de rejoindre les rangs de Qouraiish, elle ne serait pas retournée aux musulmans.

Enfin, selon une autre clause, quiconque voudrait prendre un engagement envers le Prophète (ﷺ) ne pourrait être empêché de le faire et de la même façon, quiconque voudrait prendre un engagement avec Qouraiish serait libre de le faire.^[11]

LA FOI MISE À L'ÉPREUVE

Les clauses du traité et l'obligation dans laquelle ils se voyaient de rebrousser chemin sans avoir pu accomplir la 'Oumra avaient plongé les musulmans dans une profonde dépression. Ils avaient peine à croire que le Messenger (ﷺ) ait pu accepter des conditions en apparence si ignominieuses. Ils étaient terriblement consternés. Ne pouvant plus garder le silence, 'Omar s'approcha d'Abou Bakr et lui demanda: «Le

Messenger ne nous avait-il pas dit que nous allions visiter la Maison d'Allah et tourner autour?» «Oui», répondit Abou Bakr, très calme, en regardant dans les yeux son ami en colère, «mais t'a-t-il dit que tu irais visiter la Maison d'Allah et circuler autour cette année-ci?»^[12]

Après la conclusion du traité, le Messenger d'Allah (ﷺ) sacrifia les animaux et se rasa le crâne. Les musulmans, déprimés et abattus, restèrent d'abord immobiles, mais lorsqu'ils le virent accomplir ces rituels, ils l'imitèrent et sacrifièrent à leur tour leurs animaux avant de se raser la tête.^[13]

UNE VICTOIRE ÉCLATANTE

Le Prophète (ﷺ) leva ensuite le camp et reprit le chemin de Médine. En cours de route, Allah lui confirma que la trêve de Houdaybiya était en fait une victoire éclatante: «*En vérité, Nous t'avons accordé une victoire éclatante afin qu'Allah te pardonne tes péchés, passés et futurs, qu'Il parachève sur toi Son bienfait, te guide sur une voie droite et te donne un puissant secours*». (Coran, 48:1-3)

'Omar demanda au Prophète (ﷺ): «Est-ce une victoire, ô Messenger d'Allah?» «Oui», répondit ce dernier.^[14]

ÉCHEC OU SUCCÈS?

Peu après le retour du Prophète (ﷺ) à Médine, Abou Basir 'Outba bin Ousayd quitta Qouraiish et s'enfuit à Médine. Deux émissaires de Qouraiish, chargés de le ramener, arrivèrent peu après. Ils rappelèrent au Messenger (ﷺ) les conditions qu'il avait acceptées et ce dernier leur remit sans tarder Abou Basir. Mais sur le chemin du retour, celui-ci déjoua la vigilance de ses gardes et s'enfuit vers la côte. Puis, quelque temps après, ce fut au tour d'Abou Jandal et de soixante-dix musulmans persécutés par les Mecquois de s'échapper et de rejoindre Abou Basir sur la côte, où ils s'établirent sur la route qu'empruntait régulièrement Qouraiish dans le cadre de son commerce avec la Syrie.

La bande d'Abou Basir se mit à attaquer les caravanes de Qouraiish, volant leurs biens, répandant la crainte et la terreur, et tuant tout Qouraiishite qui leur tombait sous la main. Tout cela mit en péril le commerce de la Mecque. Les choses s'aggravèrent au point où Qouraiish se vit dans l'obligation d'écrire au Messenger (ﷺ) pour l'implorer de rappeler ces bandits de grand chemin à Médine, et s'engagea, du même coup, à ne plus jamais demander à ce qu'on lui rende les fuyards à l'avenir.^[15]

LE TRAITÉ DEVIENT VICTOIRE

Les événements qui suivirent prouvèrent que la trêve de Houdaybiya avait constitué un pas décisif pour la victoire de l'islam. Au lendemain de l'accord, les marchands et hommes d'État de la Mecque exultaient d'avoir pu arracher au Prophète (ﷺ) des concessions excessives tandis que les musulmans, de leur côté, ayant foi en leur prophète, n'avaient eu d'autre choix que de les accepter bien qu'elles leur parussent totalement inadmissibles. Chaque partie, cependant, pu bientôt constater la rapide

propagation de l'islam dans la péninsule arabe. Ce phénomène ouvrit rapidement la porte à l'occupation de la Mecque et il devint alors possible d'envoyer des délégations chez César, Chosroes et Négus pour les inviter à l'islam. La révélation d'Allah s'était enfin réalisée.

«Il se peut que vous ayez de l'aversion pour une chose alors qu'elle vous est un bien. Et il se peut que vous aimiez une chose alors qu'elle vous est mauvaise. C'est Allah qui sait, alors que vous ne savez pas.» (Coran, 2:216)

Grâce à la trêve, les musulmans ne furent plus considérés comme des exilés ou des hors-la-loi, mais plutôt comme une communauté méritant la considération de Qouraysh, avec laquelle elle avait conclu un traité d'égal à égal. Cette alliance donnait aux musulmans la place qu'il leur revenait de droit au sein de la classe politique d'Arabie. Et peut-être que le plus important était l'atmosphère de paix et de tranquillité qui en découlait. La longue guerre d'usure si longtemps endurée par les musulmans pour leur survie les avait affaiblis; ils pouvaient maintenant utiliser ce qui leur restait d'énergie pour propager le message de l'islam chez toutes les tribus du désert. Cette trêve fournit aux musulmans la possibilité de rencontrer et de discuter avec des tribus qui leur avaient jusqu'alors été hostiles, ce qui permit à ces dernières d'apprécier la beauté et les vertus de l'islam. Ils découvrirent comment des gens qui étaient nés et avaient grandi à la Mecque comme eux et qui mangeaient la même nourriture, portaient les mêmes vêtements et parlaient la même langue qu'eux s'étaient, en quelques années, totalement métamorphosés; ils haïssaient le polythéisme et l'idolâtrie, désapprouvaient la fierté tribale, la vengeance et la soif de sang; bref, ils avaient pris le chemin de la vertu et de la justice. Ils comprirent que c'était l'islam et l'exemple du Prophète d'Allah (ﷺ) qui avaient amené ce profond changement dans leur cœur.

Ibn Shihab al-Zouhri a dit: «Il n'y a pas eu de plus grande victoire que celle-là dans l'histoire de l'islam. Lorsque vint l'armistice et que les armes furent déposées, les gens purent commencer à se rencontrer et à converser entre eux en toute sécurité. Et pas un seul homme intelligent qui apprit l'islam n'hésita une seconde à y adhérer. C'est ainsi que durant la première année qui suivit cette trêve, autant d'Arabes (sinon plus) embrassèrent l'islam qu'au cours des quinze années précédentes.»[\[16\]](#)

Ibn Hisham écrit: «L'affirmation de al-Zouhri est confirmée par le fait que le Messenger s'était rendu à Houdaybiya avec 1400 hommes (selon Jabir bin 'Abdallah), mais deux ans plus tard, lors de la conquête de la Mecque, il était accompagné de 10 000 hommes.»[\[17\]](#)

Tous ces musulmans restés à la Mecque qui avaient été torturés et persécutés purent, après la ratification du traité, amener un nombre considérable de jeunes Mecquois à se convertir à l'islam, jusqu'à ce que Qouraysh commence à les considérer comme une nouvelle menace. Ces jeunes se joignirent à la bande d'Abou Basir, qui était en voie de devenir un danger certain pour Qouraysh. Ces derniers prièrent donc le

Messenger (ﷺ) de les rappeler à Médine, ce qu'il fit. Les Qourayshites purent donc vivre sans cette menace constante qui les angoissait au plus haut point.[\[18\]](#)

Durant cette période, l'attitude amicale et pacifique du Messenger (ﷺ), qui démontrait une patience exemplaire et beaucoup de modération, ne manqua pas d'impressionner de nombreuses tribus, qui vinrent grossir les rangs de l'islam. Cette attitude les amena à voir l'islam de façon très favorable et à l'aimer sincèrement, ce qui créa une atmosphère propice à sa rapide propagation, sans efforts conscients de la part du Prophète (ﷺ) ou des musulmans.

KHALID BIN WALID ET 'AMR BIN AL-'AS

Le traité de Houdaybiya gagna aussi les cœurs de Khalid bin Walid et de 'Amr bin al-'As. Le premier était un très prometteur général de l'armée qourayshite qui manipulait l'épée et la lance avec la même dextérité qu'il organisait et motivait ses troupes. Peu de temps après la signature du traité de Houdaybiya, il embrassa l'islam et le Prophète (ﷺ) lui conféra le titre d'«Épée d'Allah». Khalid se montra à la hauteur de ce titre en allant conquérir la Syrie.

Le deuxième était un commandant de l'armée qui embrassa l'islam en même temps que le premier au moment où tous deux rendirent visite au Messenger (ﷺ), à Médine, peu de temps après la signature du traité. Il se fit par la suite connaître en tant que conquérant de l'Égypte.[\[19\]](#)

Le climat de paix découlant du Traité de Houdaybiyah donna un grand essor aux activités missionnaires des musulmans; elles se multiplièrent jour après jour. L'islam se répandit très rapidement et plusieurs signes laissaient déjà entrevoir qu'il allait occuper une place des plus importantes dans le monde. Le Messager (ﷺ) envoya plusieurs lettres à différents monarques à l'extérieur d'Arabie, ainsi qu'à des chefs tribaux[1] du pays, les invitant tous à embrasser l'islam. Non seulement les lettres furent-elles rédigées de façon très judicieuse par le Prophète (ﷺ), mais ce dernier mit également un soin particulier à choisir ses envoyés, prenant en considération la position et la personnalité des différents potentats. Les envoyés connaissaient bien les langues parlées dans les pays où on les déléguait, de même que la situation politique de ces derniers.[2]

Lorsque le Prophète (ﷺ) exprima son désir d'envoyer des lettres aux rois des Arabes et des non-Arabes, ses compagnons lui conseillèrent d'apposer son sceau sur les lettres, car à l'époque, les lettres ne portant pas de sceau n'étaient pas reconnues par les rois. Le Messager (ﷺ) suivit leur conseil et fit frapper un sceau en argent sur lequel était gravé : « Mohammed, le Messager d'Allah. ».[3]

LES LETTRES DU PROPHÈTE

Parmi les nombreuses lettres envoyées par le Messager (ﷺ), celles qu'il écrivit à Héraclius, empereur de Byzance, à Chosroes II, empereur d'Iran, à Négus, roi d'Abysinie, et à Muqauqis, gouverneur d'Égypte furent d'une portée remarquable.

Dihya bin Khalifa al-Kalbi, qui avait été chargé de remettre la lettre à Héraclius, la fit parvenir à l'empereur par l'intermédiaire du gouverneur de Bousra. Dans cette lettre, le Messager (ﷺ) avait écrit ce qui suit:

Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux.

Cette lettre a été écrite par Mohammed, le serviteur et Messager de Dieu, à Héraclius, roi de Rome. Bénis soient ceux qui suivent la voie de la révélation.

Après ce préambule, je vous invite à l'islam. Embrassez l'islam afin de trouver la paix et Dieu vous donnera une double récompense. Si vous le rejetez, vous porterez sur vos épaules le fardeau des péchés de vos sujets et de vos fidèles. Ô gens du Livre ! Venez à une parole commune entre nous et vous, c'est-à-dire de ne servir nul autre qu'Allah, de ne point lui attribuer d'associés et de ne prendre personne d'autre comme seigneur en dehors de Lui. Mais si vous vous détournez, nous disons : « Soyez témoins que nous, nous sommes soumis ».[4]

La lettre envoyée à Chosroes II se lisait comme suit :

Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux.

De Mohammed, Messager de Dieu, à Kisra, grand roi de Perse.

Que la paix soit sur ceux qui suivent la voie de la révélation, qui croient en Allah et en Son Messager, qui attestent qu'il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah et que je suis le

Messager d'Allah, envoyé à l'humanité tout entière afin que chaque homme vivant soit averti qu'il doit respect et adoration à Allah. Embrassez l'islam afin de trouver la paix; sinon, vous porterez le fardeau des péchés des Mages.[5]

Dans sa lettre[6] adressée à Négus, le Prophète (ﷺ) avait écrit :

Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux.

De Mohammed, le Messager d'Allah, à Négus, grand roi d'Abysinie.

Que la paix soit sur ceux qui suivent la voie de la révélation.

Gloire à Allah en dehors de qui il n'y a pas d'autre dieu, le Souverain, le Pur, l'Apaisant, le Rassurant, le Prédominant. J'atteste que Jésus, fils de Marie, est l'Esprit de Dieu et Son Verbe, qu'Il a envoyé à Marie, la Vierge, la bonne, la pure, de façon à ce qu'elle donne naissance à Jésus. Dieu l'a créé de Son Esprit et de Son souffle comme Il a créé Adam de Sa main et de Son souffle. Je vous invite à adorer Dieu, l'Unique qui n'a point d'associés et à Lui obéir, ainsi qu'à suivre ma voie et à croire en ce qui m'a été révélé, car je suis le Messager de Dieu. Je vous invite, ainsi que vos hommes, à adorer le Seigneur. J'ai accompli ma tâche: je vous ai averti. Suivez donc mon conseil. Que la paix soit sur ceux qui suivent la voie de la révélation.[7]

La lettre[8] envoyée à Muqauqis, gouverneur des Coptes d'Égypte, se lisait comme suit :

Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux.

De Mohammed, le Messager d'Allah, à Muqauqis, gouverneur des Coptes.

Que la paix soit sur celui qui suit la voie de la révélation.

Je vous invite à l'islam afin que vous trouviez la paix. Si vous répondez à cette invitation, Dieu vous accordera double récompense. Si vous la rejetez, alors vous porterez le fardeau des péchés de vos sujets. Ô gens du Livre ! Venez à une parole commune entre nous et vous, c'est-à-dire de ne servir nul autre qu'Allah, de ne point lui attribuer d'associés et de ne prendre personne d'autre comme seigneur en dehors de Lui. Mais si vous vous détournez, nous disons : « Soyez témoins que nous, nous sommes soumis ».[9]

QUI ÉTAIENT CES ROIS?

Nous ne pouvons estimer à leur juste valeur la signification et la portée du pas mémorable franchi par le Prophète (ﷺ) à moins de savoir qui étaient Héraclius, Chosroes II, Négus et Muqauqis, ainsi que l'étendue de leur royaume, de leur prestige et de leur pouvoir dans le monde du septième siècle de notre ère. Quiconque n'est pas familier avec l'histoire politique de cette époque pourrait les prendre pour de simples suzerains locaux, comme on en trouve communément dans chaque pays.

Mais celui qui connaît bien la carte politique du septième siècle, ainsi que le pouvoir et la magnificence des ambitieux monarques qui se partageaient le monde à cette époque ne pourra parvenir qu'à une seule conclusion : que seul un homme chargé d'une mission par Allah Lui-même pouvait oser mander à ces autocrates de croire en sa mission. Un tel homme devait être dépourvu de tout doute quant au caractère véridique de sa tâche sacrée, et dépourvu du moindre atome de crainte dans son cœur. Il devait posséder une conviction si inébranlable en la gloire et la majesté d'Allah que le plus fier des souverains ne pouvait guère représenter, pour lui, qu'une insignifiante marionnette. C'est pour ces raisons qu'il vaudrait la peine, ici, de donner un aperçu de la personnalité et de la vie de ces monarques à qui le Prophète (ﷺ) avait envoyé ses lettres.

Héraclius : L'empire byzantin, qui s'était donné le titre de « Nouvelle Rome », jouissait, depuis plusieurs siècles et en parallèle avec son équivalent iranien, d'un contrôle quasi total sur le monde civilisé. Ses empereurs gouvernaient en succession directe sur de vastes et peuplés territoires d'Europe, d'Asie et d'Afrique.^[10] L'empire était immensément riche, tandis que ses armées et sa marine militaire pouvaient s'enorgueillir d'exploits hors du commun.

Issu d'une famille grecque, Héraclius était né à Cappadoce mais avait grandi à Carthage, où son père était gouverneur d'Afrique. Au cours de sa jeunesse, rien ne laissait présager le génie, chez lui, ni la soif de pouvoir ni les qualités de leadership. Lorsque Phocas assassina l'empereur byzantin Maurice, en 602, et prit possession du trône, cela fournit un bon prétexte aux Chosroes de Perse pour « venger » l'empereur, qui avait été leur bienfaiteur; ils attaquèrent donc Byzance. L'empire byzantin essuya de lourdes pertes lorsque les Perses prirent Antioche, Damas et Jérusalem. Et ces derniers, pour marquer leur triomphe, s'enfuirent avec la Vraie Croix. Peu de temps après, ils envahirent Alexandrie, et l'Égypte tomba à son tour sous leur emprise. Aux témoins de l'époque, toutes ces victoires perses semblaient indiquer la fin du grand empire romain d'orient.^[11]

C'est à ce moment que les ministres byzantins demandèrent au gouverneur d'Afrique d'envoyer son fils à Constantinople. Héraclius fut couronné en 610, au moment où la population de l'empire, affligée par la famine et la peste, ne trouvait plus la force de résister et désespérait de jamais arriver à repousser l'ennemi qui assiégeait la capitale. Héraclius passa les premières années de son règne à implorer la clémence des Perses et à solliciter la paix. Mais en 621, il fut soudainement tiré de son inertie; c'était l'année au cours de laquelle le Coran prédisait la victoire romaine, une victoire jugée inimaginable^[12] compte tenu de la situation qui prévalait alors.

Du jour au lendemain, déployant le courage d'un véritable héros, Héraclius délaissa sa tenue d'apparat pour des vêtements plus humbles de guerrier; il venait de décider qu'il allait devenir le libérateur de la chrétienté et qu'il allait redonner à l'empire romain d'orient sa splendeur d'autrefois. Il lança une puissante contre-offensive et, défaisant les Perses sur leur propre territoire, il saisit la capitale de l'empire iranien. Triomphant lors de ses campagnes suivantes, Héraclius vengea l'honneur de

Byzance, défit les armées et ternit la gloire de l'empire iranien au point où ce dernier sembla presque toucher à sa fin. Héraclius retourna à Constantinople en 625 et, en 629, il entra, victorieux, à Jérusalem afin de ramener la Vraie Croix au saint sépulcre. Sous un tonnerre d'applaudissements et les larmes aux yeux, le peuple vint l'accueillir, lui le vainqueur, étalant des tapis sous ses pieds et parsemant son chemin d'herbes aromatiques. Le glorieux événement fut célébré bruyamment par la foule en liesse.^[13]

C'est au cours de ces heures de triomphe, à Jérusalem, que Héraclius reçut la lettre du Messenger d'Allah (ﷺ).^[14] À ce moment-là, il semblait avoir déjà épuisé toute son énergie. Il était rapidement redevenu « esclave de la paresse, des plaisirs et des superstitions, le spectateur passif des calamités frappant le peuple »^[15], comme il l'avait été au départ. Il demeura dans cet état jusqu'au moment où la « nouvelle religion », l'islam, se mit à gagner rapidement du terrain, jusqu'à ces mêmes provinces qu'il venait de reprendre aux Perses. Les frontières de l'empire byzantin se rétrécirent à nouveau, allant de l'Asie Mineure aux régions côtières de Méditerranée en Europe.

L'œuvre d'Héraclius resta inachevée. Il laissa cependant sa marque en tant qu'empereur extraordinaire, mais aussi comme l'un des empereurs les plus inconsistants qu'eût connu l'empire byzantin. Ses exploits et ses audacieuses campagnes furent grandioses. Dans la grandeur de ses royaumes, l'importance de ses richesses et ses exploits militaires, il ne se comparait qu'à Chosroes II, empereur de Perse. Héraclius mourut à Constantinople en 641, et y fut enterré.

Chosroes II : Connu sous le nom de Kisra Parvez chez les Arabes, il était le quatrième fils de Hormouz et le petit-fils de Chosroes I, Anoushirvan le Juste. Le meurtre de Hormouz, en 590, fut suivi du couronnement de Chosroes II. Mais ce dernier, après avoir subi une défaite aux mains d'un chef rebelle nommé Bahram fut forcé de solliciter la protection de Maurice, qui était alors empereur de Byzance. Maurice assista le prince fugitif d'une puissante armée, qui lui rendit son royaume après deux batailles acharnées sur les rives de la rivière Zab et aux frontières de Mada'in. Tandis que la majesté de l'empereur persan était rétablie, Maurice était assassiné par Phocas, son fils adoptif, qui aspirait au trône. Chosroes II décida de venger sa mort et envahi les royaumes de Byzance en 604.

Il poursuivit son invasion jusqu'à Constantinople et ce, même après la mort de Phocas. Enivré par son succès, il s'empara de toutes les provinces byzantines, de la Syrie, de l'Égypte et de l'Asie Mineure. En 616, Chosroes II avait atteint le sommet de sa victorieuse campagne; c'est alors qu'il annonça la dissolution imminente de l'empire byzantin. Mais ses exigences insolentes finirent par faire sortir Héraclius de sa torpeur; il mit les Iraniens en déroute et pénétra au cœur même de la Perse. Chosroes II se vit dans l'obligation de quitter son pays et de chercher refuge dans une contrée éloignée. C'est ainsi que la guerre entre les deux empires prit fin en 628.

Chosroes II fut, de l'avis unanime des historiens, le plus grand empereur d'Iran. Du côté est, son royaume s'étendait jusqu'à la partie nord-ouest de l'Inde.[16] Durant son règne, la splendeur et la magnificence de sa cour dépassaient les limites de l'imaginaire. L'Iran, à cette époque, surpassait tous les autres pays du monde en matière de luxe, et l'habileté extraordinaire de ses artisans était sans pareille. Sur les réalisations de Chosroes II, l'illustre historien arabe Tabari écrit :

D'une étoffe plus sévère, il fut le plus prudent et le plus prévoyant empereur de Perse. Les actes de bravoure, les exploits, les victoires, l'abondance de richesses, les circonstances favorables et les coups de chance se sont accumulés comme jamais au cours de son règne. C'est pour ces raisons qu'il devint connu sous le nom de Parvez, qui signifie « victorieux » en arabe.[17]

Dans les domaines des arts et de la gastronomie, l'Iran occupait une place d'avant-garde.[18] Dans la parfumerie, cette nation avait atteint la perfection. Le peuple avait développé un goût pour la bonne chère, les spiritueux et les parfums raffinés, et leur amour de la musique avait pris des proportions démesurées. Chosroes II aimait tellement amasser les richesses et collectionner les objets d'art que lorsque ses trésors furent transférés dans un nouveau bâtiment à Ctésiphon, en 607-8, il consistait en 468 *Mithqals* d'or évalués à 375 millions souverains (anciennes pièces d'or qui valaient 20 shillings). Au cours de la treizième année de son règne, Chosroes II possédait 830 millions de *Mithqals* d'or. Le règne de Chosroes II dura 37 ans, après quoi son fils Sherveh prit la relève.

Muqauqis: Il était le Préfet, de même que le Patriarche d'Alexandrie, et tenait le rôle de gouverneur d'Égypte au nom de l'empereur byzantin. Lorsqu'ils parlent de lui, les historiens arabes le nomment habituellement par son titre, « Muqauqis », mais ils n'arrivent pas à s'entendre sur sa véritable identité. Au douzième siècle, Abou Hijrah avait établi son identité comme étant Jouraid bin Mina al-Muqauqis (George, fils de Mina). Ibn Khaldoun, quant à lui, affirme que ce Muqauqis était un copte, tandis que pour al-Maqrizi, c'était plutôt un Romain. Lorsque les Perses conquièrent l'Égypte, en 616, le préfet et patriarche byzantin était Jean l'Aumônier, qui avait fui l'Égypte pour l'île de Chypre, où il mourut. George fut nommé à sa place en tant qu'archevêque de l'Église merkite, poste qu'il occupa de 621 jusqu'à sa mort, en 630. Les historiens arabes le connaissent sous le nom de Jouraj et confirment sa nomination en 621. Alfred J. Butler croit que les historiens arabes parlent tous, en fait, d'une personne dont le titre est Muqauqis, nommée par l'empereur byzantin Héraclius après qu'il eût repris l'Égypte aux Perses, et qui était à la fois son patriarche et son gouverneur. Ils sont donc arrivés à la conclusion que George était bel et bien Muqauqis. Mais il ajoute que Muqauqis n'était qu'un titre que l'on avait donné au patriarche, car il était également attribué au gouverneur dans les anciens manuscrits coptes.[19] Il est aussi possible que des patriarches coptes se soient appropriés les pouvoirs ecclésiastique et politique après la conquête de l'Égypte par les Perses. Cependant, comme le traité de paix entre les Romains et les Perses fut signé en 628, la lettre du Prophète (ﷺ) fut fort probablement reçue par le Patriarche d'Égypte au moment où celui-ci était plutôt

indépendant. C'est pour cette raison, semble-t-il, que le Messenger d'Allah (ﷺ) s'est adressé à lui en tant que chef des Coptes.

À cette époque, l'Égypte était le royaume le plus fertile de l'empire byzantin, surpassant de loin les autres provinces quant à sa population et à ses ressources. C'était également le grenier de la capitale byzantine. Lorsque, quatorze ans après que le Prophète (ﷺ) eût envoyé sa lettre à Muqauqis, 'Amr bin al-'As entra en Égypte à la tête de l'armée musulmane victorieuse, il écrivit ce qui suit au calife d'alors, 'Omar bin al-Khattab : « Ce pays est incroyablement fertile et verdoyant. Sa longueur correspond à un voyage d'un mois et sa largeur, à un voyage d'environ dix jours. »[20] Un recensement d'Égypte fait par 'Amr bin al-'As en l'an 640 établit le nombre d'habitants à plus de six millions[21], dont cent mille étaient Romains. 'Amr bin al-'As écrivit également au calife : « J'ai conquis une ville qui contient 4000 palais, 4000 bains, 40000 juifs et 400 théâtres destinés à distraire les nobles. »[22]

Négus: L'Éthiopie est un très ancien pays situé à l'est de l'Afrique et qui longe la Mer Rouge. On le nommait autrefois Abyssinie et ses frontières, telles qu'elles existaient au septième siècle, sont difficiles à définir aujourd'hui.

Le royaume d'Abyssinie était l'un des plus vieux au monde. Des sources juives indiquent que la reine Sheba était abyssinienne et que sa progéniture, qu'elle eut de Salomon, gouverna le pays. Les juifs commencèrent à émigrer en Abyssinie à partir du sixième siècle avant J.-C., après la destruction du temple de Salomon. Mais à partir du quatrième siècle, la chrétienté y devint la principale religion. Lorsque le monarque juif du Yémen se mit à persécuter les chrétiens de son pays, l'empereur Justin 1^{er} écrivit à Négus d'Abyssinie pour solliciter son aide.[23] Négus accepta et envoya une armée qui s'empara du Yémen en 525, lequel demeura sous la domination de l'Abyssinie environ cinquante années durant. Abraha était le vice-roi d'Abyssinie au Yémen; c'est lui qui, avec son armée, avait tenté de détruire la Maison d'Allah, à la Mecque, et avait laissé dans les mémoires la fameuse « année de l'éléphant ».

La capitale d'Abyssinie se trouvait à Axoum. Étant un état souverain, l'Abyssinie n'était ni dépendante ni tributaire d'aucune puissance étrangère. Bien sûr, en tant que pays chrétien, elle entretenait des relations cordiales avec Byzance, qui était considérée, à cette époque, comme la protectrice de la chrétienté. Le fait que l'empereur Justin ait envoyé son ambassadeur, nommé Julien, à Axoum démontre qu'il respectait l'indépendance de l'Abyssinie.[24]

De Lacy O'Leary écrit, dans *Arabia before Muhammad*, que « de 522 jusqu'à la montée de l'islam, les Abyssiniens contrôlaient le côté sud de la Mer Rouge, tout comme le commerce avec l'Afrique, et peut-être aussi celui avec l'Inde. »[25]

Le titre officiel du roi d'Abyssinie était Nagousa Nagasht (ou « Roi des Rois d'Éthiopie »).[26] Mais le nom du roi à qui le Messenger (ﷺ) envoya sa lettre l'invitant à l'islam a été mentionné de diverses façons par différentes sources. Ce qui fait que nous avons finalement affaire à deux rois d'Abyssinie, ici. L'un d'eux est le

roi au cours du règne duquel certains musulmans émigrèrent de la Mecque en Abyssinie sous le leadership de Ja'afar bin Abi Talib, pendant la cinquième année de la mission de Mohammed (ﷺ). Mais il est très improbable que le Prophète (ﷺ) ait écrit à Négus à ce moment-là. La situation dans laquelle il se trouvait à la Mecque ne lui était pas assez favorable pour qu'il décidât d'écrire une telle lettre à quelque roi que ce fût. Et de toute façon, non seulement le moment n'était point approprié pour inviter un roi d'une contrée étrangère à embrasser l'islam, mais selon les sources de la Sounnah, il n'a jamais envoyé une telle lettre à cette époque de sa mission. Tout ce que nous rapportent les ahadith, c'est que le Messenger (ﷺ) a demandé à un certain Négus de protéger les musulmans qui allaient se réfugier dans son pays parce qu'ils étaient sévèrement persécutés et torturés par Qourash.

Quant au Négus à qui le Prophète (ﷺ) a envoyé sa lettre d'invitation à l'islam, il s'agissait, selon Ibn Kathir, du roi qui avait succédé à celui qui avait offert l'asile à Ja'afar bin Abi Talib. Ibn Kathir maintient que la lettre d'invitation à l'islam a été écrite à ce deuxième Négus avant la conquête de la Mecque par les musulmans. Il semble qu'il ait raison, car ce Négus avait en effet accepté l'islam et lorsque le Prophète (ﷺ) apprit sa mort, il en informa les musulmans et ils prièrent tous pour son salut. Waqidi et d'autres biographes du Prophète (ﷺ) affirment que ce dernier a prié pour Négus après son retour de Tabouk, au mois de Rajab de l'an 9 de l'hégire.^[27] Les circonstances de l'événement suggèrent que Waqidi a raison sur ce point, ainsi que sur la date mentionnée.

LA RÉACTION DES MONARQUES

Héraclius, Négus et Muqauqis reçurent les lettres du Messenger (ﷺ) et y répondirent avec beaucoup de respect. Négus et Muqauqis traitèrent les envoyés avec une grande considération et Muqauqis fit même parvenir des présents au Prophète (ﷺ), dont deux femmes esclaves; l'une d'elles était Maria, qui donna au Messenger son fils Ibrahim.

Chosroes II, de son côté, fut rempli d'indignation : il déchira la lettre en disant : « Mon esclave ose m'écrire, maintenant! ». Lorsque l'on rapporta ces paroles au Prophète (ﷺ), il répondit : « Malgré tout, Allah réduira son royaume en pièces. »^[28]

Chosroes II écrivit à Badhan, son gouverneur au Yémen, afin que ce dernier lui envoie le Messenger (ﷺ) à Ctesiphon. Badhan envoya au Prophète un délégué, Babwayh, afin de lui dire que Chosroes II lui avait écrit et qu'il était venu le prendre pour l'amener devant le roi. Mais lorsqu'il arriva à Médine, le Messenger (ﷺ) lui dit : « Allah a donné à Sherveh autorité sur son père et il vient de tuer Chosroes II. ».

La prophétie du Prophète (ﷺ) était véridique. Le fils de Chosroes, Qoubaz, venait en effet de détrôner son père et de prendre sa place sous le nom de Sherveh. Chosroes II fut assassiné en mars 628 et avec sa mort prit fin la gloire des Sassanides, qui avait duré quatre siècles. Sherveh ne jouit que six mois des fruits de son crime puis, dans les quatre années suivantes, le titre de royauté fut transféré à plus de dix souverains, les uns après les autres, jusqu'à ce que la monarchie, épuisée, soit assumée par Yazdagird III. Il fut le dernier empereur perse, car il dut bientôt fuir pour sa vie

devant la progression des forces musulmanes. Et c'est ainsi que se réalisa la prophétie du Prophète (ﷺ), huit ans après qu'il l'eût prononcée.^[29] Il avait également dit : « Il n'y aura plus de Chosroes après la mort de celui-ci. ».^[30]

En l'espace de quelques années à peine, l'Iran tout entier tomba aux mains des musulmans. La majorité de la population adopta l'islam et bientôt naquirent en Iran des hommes possédant une intelligence si vive, qu'ils confirmèrent une remarque que le Prophète (ﷺ) avait déjà faite : « Si la religion se trouvait dans la Pléiade, certains des fils de la Perse l'auraient certainement trouvée ». ^[31]

HÉRACLIUS ET ABOU SOUFYAN

Héraclius décida de s'assurer par lui-même du contenu de la lettre du Messenger (ﷺ). Il ordonna que l'on trouve un homme d'Arabie qui pût le renseigner sur ce prophète. Abou Soufyan, qui se trouvait là en voyage d'affaires, fut convoqué devant l'empereur. À ce moment-là, il n'avait pas encore embrassé l'islam. Les questions que lui posa Héraclius démontraient une connaissance approfondie des écritures et des enseignements des prophètes du passé; il savait comment et quand Allah les envoyait et la façon dont ils étaient habituellement traités par leur peuple. Abou Soufyan se comporta comme un véritable Arabe : il considérait indigne de dire à l'empereur autre chose que la vérité.

La conversation entre Héraclius et Abou Soufyan est suffisamment intéressante pour que nous prenions la peine de la reproduire ici.

Héraclius : Parle-moi de sa descendance.

Abou Soufyan : Il provient de la meilleure lignée.

Héraclius : Est-ce qu'un autre homme de sa famille, avant lui, a fait les mêmes déclarations que lui?

Abou Soufyan : Non.

Héraclius : Y a-t-il eu des rois dans sa famille?

Abou Soufyan : Non.

Héraclius : Qui a décidé de le suivre? Est-ce que ce sont les pauvres et les faibles, ou alors les nobles?

Abou Soufyan : Ce ne sont que les pauvres et les faibles.

Héraclius : Est-ce que le nombre de ses fidèles augmente ou diminue?

Abou Soufyan : Le nombre de ses fidèles augmente.

Héraclius : Est-ce que ceux qui embrassent sa religion finissent par le mépriser et le quitter?

Abou Soufyan : Non.

Héraclius : L'avez-vous jamais entendu mentir avant qu'il se déclare prophète?

Abou Soufyan : Non.

Héraclius : A-t-il jamais manqué à sa parole?

Abou Soufyan : Jamais jusqu'ici, mais nous verrons ce qu'il en sera dans le futur.

Héraclius : L'avez-vous jamais combattu?

Abou Soufyan : Oui.

Héraclius : Quel a été le résultat?

Abou Soufyan : Ils ont été variables; nous avons parfois gagné et d'autres fois, c'était lui.

Héraclius : Quels sont ses enseignements?

Abou Soufyan : Il dit aux gens de n'adorer qu'un seul dieu et de ne rien Lui associer. Il leur demande de prier, d'être vertueux, de ne jamais dire que la vérité et d'être bon envers les gens de leur famille.

Héraclius demanda alors à l'interprète de dire à Abou Soufyan : « Je t'ai interrogé sur sa descendance et tu m'as répondu que sa lignée était la plus noble de toutes. Les prophètes descendent toujours des meilleures lignées. Je t'ai demandé si un autre homme avant lui avait fait les mêmes déclarations et tu m'as répondu par la négative. Si une autre personne de sa famille avait prétendu être prophète avant lui, j'aurais pensé qu'il l'imitait, tout simplement. Je t'ai ensuite demandé s'il y avait eu un roi dans sa famille et encore, tu m'as répondu par la négative. Si ça avait été le cas, j'aurais supposé qu'il tentait de récupérer son royaume perdu. Et je t'ai demandé s'il avait déjà été pris à mentir avant sa mission et tu m'as répondu que non. Je sais qu'il est impossible à un homme d'être véridique avec les gens, mais de mentir au sujet de Dieu. Je t'ai ensuite demandé si ses fidèles étaient surtout pauvres et faibles, ou plutôt riches et nobles; tu m'as répondu qu'ils étaient tous pauvres et humbles. Ce sont toujours les humbles et les pauvres qui suivent les prophètes au début de leur révélation. Puis je t'ai demandé si le nombre de ses fidèles augmentait ou diminuait, et tu m'as dit qu'il augmentait. La foi va toujours ainsi, augmentant de façon régulière jusqu'à ce qu'elle soit triomphante. Je t'ai demandé si des gens ayant embrassé sa religion se sont ensuite détournés de cette voie pour finir par la rejeter entièrement, et tu m'as de nouveau répondu par la négative. La foi véritable, lorsqu'elle entre dans le cœur n'en ressort jamais. Puis je t'ai demandé s'il avait jamais manqué à sa parole et tu m'as dit que non. Les prophètes ne manquent jamais à leurs promesses. Enfin, je t'ai interrogé au sujet de ses enseignements et tu m'as dit qu'il ordonne aux gens de n'adorer qu'un dieu, de ne rien Lui associer, de laisser tomber les idoles, de ne dire que la vérité, d'être vertueux et de prier leur Seigneur. Si tu m'as dit la vérité à son sujet, il va conquérir la terre qui se trouve sous mes

pieds. Je savais qu'un prophète était sur le point de nous être envoyé, mais jamais je n'aurais cru qu'il viendrait d'Arabie. Si cela m'était possible, j'irais lui rendre visite; et si j'étais près de lui, je lui laverai les pieds. »

Héraclius convoqua tous ses chefs et courtisans et lorsqu'ils furent tous là, fit fermer toutes les portes de la pièce où ils se trouvaient. Se tournant vers eux, il dit : « Chefs de Rome! Si vous voulez être guidés et en sécurité afin que votre royaume demeure fermement établi, alors suivez le prophète d'Arabie. » En entendant cela, ils se ruèrent tous vers les portes pour se sauver, mais les trouvèrent fermées. Lorsque Héraclius les vit se fâcher et protester, il désespéra de leur conversion. Il leur dit alors : « Je ne vous ai dit cela que pour tester votre fidélité et votre foi; je suis maintenant satisfait de votre détermination et de votre dévotion. » Les courtisans baissèrent la tête, enchantés de l'entendre parler ainsi.

Héraclius perdit cette occasion en or, car il préféra son royaume à la vérité et à la félicité éternelle. Et comme conséquence, il perdit même son royaume quelques années plus tard, au cours du califat de 'Omar.

QUI ÉTAIENT LES ARISSINES?

Qui étaient les *Arissines*? *Araisiyanes* ou *Arissines* est un terme utilisé par le Prophète (ﷺ) dans sa lettre à Héraclius. Aucune autre lettre écrite à aucun autre roi Arabe ou non-Arabe ne contenait ce mot dont la signification est contestée par les savants du hadith et les lexicographes. Selon certains, il s'agit du pluriel de *Arissi*, qui signifie « serviteurs » et « paysans ».[\[32\]](#)

Ibn Manzoor, dans *Lisan-ul-Arab*, croit qu'il s'agit plutôt d'un synonyme de « cultivateur » et cite Th'alab comme source. Il mentionne également une citation de Abou 'Oubayda pour démontrer que le mot signifie aussi « le chef ou l'aîné à qui l'on obéit et dont les ordres sont exécutés ».[\[33\]](#)

Mais si le terme signifie « paysan », il aurait dû être employé pour désigner les sujets de Chosroes plutôt que ceux de l'empire byzantin. Les cultivateurs étaient bien plus nombreux dans l'empire persan, où l'agriculture était la première source de revenus. Ibn Manzoor cite Azhari, qui dit : « Les gens d'Irak qui suivaient la religion de Chosroes étaient des paysans et des campagnards. Les Romains étaient des artisans et c'est pourquoi ils avaient donné aux Perses le surnom de « *Arissines* », ce qui signifiait « paysans ». Les Arabes appelaient aussi les Perses « *fallahines* », ou « paysans ».[\[34\]](#)

Le terme *Arissines* a également été utilisé pour désigner les Ariens (ou fidèles d'Arius – 280-336). Arius était le fondateur d'une secte chrétienne bien connue. La doctrine d'Arius, qui faillit à plusieurs reprises être retenue comme le credo officiel de l'empire, mais qui fut finalement écartée, soutenait l'Unité de Dieu et rejetait l'idée que le Fils et le Père partagent la même substance. En d'autres termes, l'arianisme maintenait une distinction totale entre le Créateur et Sa création, insistant sur le caractère inférieur de cette dernière. Arius soutenait que les caractéristiques du

Seul et Unique Dieu étaient la solitude et l'éternité, ainsi que le fait qu'Il n'apporte rien, sur la terre, qui provienne de Sa propre substance. Dieu a créé une substance indépendante, à partir de laquelle Il crée toute chose. Et le Fils n'est pas vraiment Dieu, mais seulement le soi-disant Verbe et la Sagesse. Comme tous les êtres rationnels, le Fils jouit du libre arbitre. Il n'est pas absolu, mais seulement relatif ; il est la connaissance du père.[\[35\]](#)

Dans son ouvrage intitulé *From Christ to Constantine*, James MacKinnon écrit :

Arius insistait sur son idée que Dieu est primordial, éternel et infini et que nul ne partage Sa substance. C'est Lui qui a créé le Fils et par conséquent, le Fils n'est pas éternel. Dieu n'a pas toujours été père; il y eut un temps où le Fils n'existait pas. Le Fils est donc fait d'une substance indépendante, que ne partage pas Dieu, car le Fils est susceptible de changer et de subir des modifications. Il ne peut donc être appelé « dieu », bien que son être jouisse d'une certaine perfection. De toute façon, c'est un être parfait.[\[36\]](#)

L'Église d'Alexandrie avait, dès le quatrième siècle, adopté l'opinion voulant que le Père et le Fils soient de natures identiques et que le Fils soit égal au Père tout en étant indépendant de Lui et contemporain à Lui. Arius, le prêtre du district de Baucalis, contesta cette façon de voir et fut condamné, par un synode local, qui s'était rassemblé à Alexandrie en 321.

Arius quitta Alexandrie, mais la dispute se poursuivit entre lui et l'évêque Alexandre. Après s'être abstenu d'intervenir et avoir exhorté les évêques à cesser d'en discuter, Constantin comprit qu'il devait lui-même régler le problème; mais malgré toutes ses tentatives, il échoua. Il convoqua, en 325, le premier conseil de l'Église, un conseil oecuménique, qui eut lieu à Nicaea et qui accueillit 2030 évêques. Constantin croyait personnellement en la divinité du Christ, Fils de Dieu, et il prononça sa décision en ce sens en dépit du fait qu'une grande majorité des évêques présents préféraient la doctrine d'Arius. Seuls 326 évêques votèrent en faveur de la proposition du roi. Arius fut exilé à Illyricum (actuels Balkans), ses écrits furent brûlés et les posséder devint un crime. [\[37\]](#)

Dans son ouvrage intitulé *History of the Conflict between Religion and Science*, John William Draper affirme qu'au quatrième siècle seulement, il y eut treize conseils opposés à Arius, quinze en sa faveur, et dix-sept indécis – quarante-cinq en tout.[\[38\]](#)

En fait, la croyance en la trinité n'est pas apparue dans la chrétienté et dans sa profession de foi avant la fin du quatrième siècle. Le « mystère » de la trinité fut réellement éclairci au cours de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, lorsque des théologiens finirent par reconnaître que « c'est seulement dans le dernier quart du quatrième siècle que ce que l'on peut appeler le dogme définitif de la trinité (un Dieu composé de trois personnes), est devenu partie intégrante de la vie chrétienne. »[\[39\]](#)

Le dogme trinitaire de Nicene a violé les enseignements de Jésus. Pendant longtemps, les deux croyances se sont opposées, chacune rivalisant pour gagner le

cœur et l'esprit des fidèles. Un grand nombre de chrétiens, surtout dans les régions orientales de l'empire byzantin, continuèrent de croire à la doctrine d'Arius et ce, jusqu'à ce que Théodosie le Grand (346-395) convoque un autre conseil d'évêques à Constantinople, qui finit par adopter définitivement le dogme de la trinité. Dès lors, l'arianisme devint un crime capital et fut aboli sans pitié. Ceux qui y adhéraient encore devinrent clandestins, mais on retrouve des traces d'arianisme dans la chrétienté jusqu'à deux siècles après le Conseil de Nicaea.

On peut donc raisonnablement conclure que le mot « *Arissines* », utilisé par le Prophète (ﷺ) dans sa lettre à Héraclius, désignait les disciples d'Arius puisque Héraclius en faisait lui-même partie.

Certains savants du passé ont également préféré cette interprétation du terme en question. Par exemple, Imam Tahawi (mort en 321 de l'hégire) a écrit, dans *Moushkil al-Athar* :

Certains érudits affirment qu'une secte, présente parmi les courtisans d'Héraclius et dont les membres étaient connus sous le nom de Arissines, croyait au monothéisme et dans la nature créée de Jésus. Ils n'acceptaient pas ce que les chrétiens disent au sujet de la divinité du Christ. Ils se fiaient à l'Évangile et suivaient ses commandements à la lettre. Les autres chrétiens, cependant, mirent en doute leur foi. Nous pourrions nommer cette secte Araisyan ou Arissine, tel que la nomment les savants du hadith.[\[40\]](#)

An-Nawawi (mort en 676 de l'hégire), commentateur, entre autres, du *Sahih Mouslim*, était également du même avis. Et il ajoute : « Mais d'autres ont affirmé qu'il s'agissait des juifs et des chrétiens qui suivaient 'Abdallah bin Aris. »[\[41\]](#)

LETTRES AUX SOUVERAINS ARABES

Le Prophète (ﷺ) a également envoyé des lettres à Moundhir bin Sawa, dirigeant de Bahrain[\[42\]](#), Jayfar bin al-Joulanda et 'Abd bin al-Joulanda Azdi[\[43\]](#), de 'Oman, Hawdah bin 'Ali, de al-Yamama[\[44\]](#) et Harith bin Shammar al-Ghassan. Moundhir bin Sawa et les deux fils de al-Joulanda, Jayfar et 'Abd, embrassèrent l'islam. Hawdah bin 'Ali répondit à sa lettre; il lui écrivit qu'il accepterait l'islam à la condition qu'il lui soit permis de partager les territoires avec les musulmans. Le Messenger (ﷺ) rejeta sa demande et il mourut peu de temps après.

L'EXPÉDITION DE MOU'TA

Le Prophète (ﷺ) avait envoyé Harith bin 'Oumayr al-Azdi porter une lettre à Sharhbil bin 'Amr al-Ghassani, gouverneur de l'empereur byzantin à Bousra. Sous les ordres de ce dernier, Harith fut ligoté, puis décapité.^[2] Indépendamment du contenu désagréable d'un message transmis par une ambassade, il n'avait jamais été d'usage, chez les rois, de condamner à mort l'envoyé d'un tel message. Le crime était scandaleux pour l'expéditeur de la lettre et laissait présager plein de dangers pour les futurs envoyés; il ne pouvait donc rester impuni. Cette effusion de sang appelait la vengeance, une vengeance assez terrible pour dissuader tous les tyrans de répéter ce genre de crime.

PREMIÈRE EXPÉDITION EN TERRITOIRE BYZANTIN

Le Prophète (ﷺ) décida d'envoyer un détachement à Bousra en l'an 8 de l'hégire.

Une force composée de 3000 vigoureux guerriers fut détachée. C'était l'armée la plus forte jamais envoyée et plusieurs compagnons éminents s'étaient portés volontaires pour en grossir les rangs. Le Prophète (ﷺ) la plaça sous le commandement de son esclave affranchi, Zayd bin Haritha, mais précisa que si ce dernier devait perdre la vie, alors ce serait Ja'afar bin Abou Talib qui prendrait le commandement, et que si ce dernier mourait à son tour, il serait alors transmis à Abdoullah bin Rawaha. Lorsque l'expédition fut prête à partir, le peuple vint lui faire ses adieux et salua les commandants choisis par le Prophète (ﷺ).^[3] Le groupe devait entreprendre un long et pénible voyage avant de faire face à un ennemi soutenu par le plus grand empire du monde.

L'armée se rendit jusqu'à Ma'an, en Syrie, où Zayd apprit que Héraclius se trouvait à Balqa' et qu'il était accompagné de cent mille troupes romaines, auxquelles s'ajoutaient presque autant d'alliés provenant des tribus arabes de Lakhm, Joudham, Bal-Qayn, Bahra et Bali. Les musulmans campèrent deux jours à Ma'an. Réfléchissant à la situation dans laquelle ils se trouvaient, ils décidèrent finalement d'informer le Prophète (ﷺ) de la force et du nombre des ennemis. S'il envoyait des renforts, tant mieux; sinon, ils feraient tout de même face à l'ennemi s'ils en recevaient l'ordre.^[4]

DES GUERRIERS INTRÉPIDES

Abdoullah bin Rawaha fit un discours passionné à ses camarades, afin de leur insuffler du courage. Il dit : « Hommes! Par Allah, vous n'aimez pas cette chose pour laquelle vous êtes venus ici (le martyre). Nous ne combattons pas l'ennemi par la force de notre nombre ou de notre puissance; nous le combattons avec la religion par laquelle Allah nous a honorés. Alors allons-y et peu importe l'issue, nous serons couronnés de succès : soit nous gagnerons la bataille, soit nous mourrons en martyrs. » Sur ce, les hommes se levèrent et foncèrent en avant, prêts à rencontrer l'ennemi.

LA BATAILLE

Lorsque les musulmans arrivèrent près de Balqa', ils trouvèrent l'armée byzantine installée dans un village appelé Mashrif. Réalisant que les musulmans avançaient sur eux, ils en firent de même. Les troupes musulmanes prirent position dans un village appelé Mou'ta, le lieu même de la bataille.^[5]

Zayd bin Haritha, qui portait le drapeau du Prophète (ﷺ), s'élança sur l'ennemi et mourut en se battant courageusement, atteint par d'innombrables flèches. Ja'afar s'empara de l'étendard et prit le commandement. Au plus fort de la bataille, il sauta de son cheval et lutta avec acharnement, jusqu'à ce qu'il perde sa main droite. Il saisit immédiatement l'étendard de la main gauche, mais il perdit bientôt cette dernière à son tour, ainsi qu'une partie de son bras. Nullement découragé, il attrapa le drapeau avec ses dents. Il mourut un peu plus tard, après avoir reçu pas moins de quatre-vingt-dix blessures d'épées sur sa poitrine et ses bras, mais pas une seule dans son dos.^[6] Il était âgé de 33 ans.^[7] C'est ainsi que combattit cet homme, avec un courage et une témérité exemplaires en dépit du fait qu'il luttait contre des forces de loin supérieures aux siennes, défiant la force de l'ennemi et son nombre, jusqu'à ce qu'Allah l'honore en le faisant mourir en martyr.

Comme il avait été convenu, Abdoullah bin Rawaha s'empara à son tour de l'étendard et prit le commandement de l'armée. Comme Zayd, il descendit de cheval et s'avança courageusement. Un de ses cousins s'approcha de lui et lui donna un morceau de viande en lui disant : « Prends-le, car tu n'as rien mangé depuis plusieurs jours. Cela te donnera des forces pour te battre. » Abdoullah le prit et en mangea un peu. Puis il le laissa et, s'emparant de son épée, se mêla bravement à la bataille jusqu'à ce qu'il soit tué à son tour.^[8]

KHALID PREND LE COMMANDEMENT

Les troupes musulmanes se rassemblèrent autour de Khalid bin Walid, qui prit à son tour l'étendard. Avec son instinct stratégique, il se débrouilla pour se retrouver derrière l'ennemi, au sud, tandis que ce dernier faisait face au nord.^[9] À ce moment-là, le soleil se couchait et les deux armées, épuisées par la bataille qu'elles menaient depuis le matin, décidèrent de cesser les combats.

Dans le silence de la nuit, Khalid positionna une partie de son armée à l'écart de son camp. À la première lueur de l'aube, ce détachement bondit en avant en hurlant des cris de guerre, ce qui fit croire à l'ennemi que des renforts venaient d'arriver de Médine. La veille, les Romains s'étaient battu contre une armée de 3000 musulmans. Mais maintenant, ne sachant combien de nouveaux guerriers venaient d'arriver, ils n'osaient plus avancer pour se battre. Ils se sentirent complètement découragés et désertèrent le champ de bataille, ce qui épargna aux musulmans une autre longue journée de lutte.^[10]

UN APERÇU DU CHAMP DE BATAILLE

Tandis que les musulmans combattaient l'ennemi à Mou'ta, le Prophète (ﷺ), à Médine, donnait aux gens une description de ce qui se passait sur le champ de

bataille. Anas bin Malik relate que le Messenger d'Allah (ﷺ) avait annoncé la mort de Zayd, de Ja'afar et d'Abdoullah avant même que l'envoyé chargé de les en informer n'arrive à Médine. Anas rapporte que le Prophète (ﷺ) dit : « Zayd a pris l'étendard et a été tué; puis Ja'afar l'a pris à son tour et a été tué aussi; enfin, Abdoullah ibn Rawaha s'en est emparé et il a également été tué. », tandis que des larmes coulaient le long de ses joues. Toujours selon Anas, le Prophète (ﷺ) poursuivit : « Finalement, une des épées d'Allah [i.e. Khalid bin Walid] a pris l'étendard jusqu'à ce qu'Allah leur accorde le succès. »^[11]

JA'AFAR TAYYAR

On rapporte également que le Prophète (ﷺ) a dit, au sujet de Ja'afar : « Allah a donné deux ailes à Ja'afar, à la place de ses bras. Et il vole comme bon lui semble dans le Paradis. »^[12] Suite à cette déclaration, Ja'afar devint connu, parmi les gens, sous les noms de Ja'afar Tayyar et Dhil Jinahin, i.e. celui qui a deux ailes.

ANNONCE DE LA MORT DE JA'AFAR À SA FAMILLE

Le Messenger d'Allah (ﷺ) se rendit chez Ja'afar et demanda à sa femme de réunir ses enfants. Son visage reflétait son chagrin.^[13] Lorsqu'ils furent devant lui, il les serra contre lui, tandis que des larmes coulaient sur ses joues. Puis il leur annonça la mort de leur père. Auparavant, il avait envoyé dire à sa famille : « Préparez de la nourriture pour la famille de Ja'afar; ils seront trop secoués pour cuisiner. »

PAS DES DÉSERTEURS, MAIS DES COMBATTANTS

Lorsque l'armée musulmane, de retour de Mou'tah, approcha de Médine, le Messenger (ﷺ) et les musulmans se précipitèrent à leur rencontre. Les garçons couraient, tandis que le Messenger avançait à dos de chameau. Il dit aux autres : « Prenez les garçons et donnez-moi le fils de Ja'afar. » Le fils de Ja'afar, Abdoullah, fut amené au Messenger (ﷺ), qui le fit asseoir devant lui.

C'était la première fois qu'une armée musulmane rentrait à Médine sans avoir remporté une victoire décisive. Certaines personnes se mirent à lancer de la poussière aux hommes, en disant : « Déserteurs! Vous avez fui le sentier d'Allah! » Le Prophète (ﷺ) dit : « Non! Ce ne sont pas des déserteurs! Ce sont des combattants, si Allah en décide ainsi. »^[14]

EXPÉDITIONS SUIVANTES

Entre les deux expéditions majeures de Mou'ta et de la Mecque, d'autres expéditions de moindre envergure furent entreprises. L'une d'elles fut le raid de Dhat as-Salasil, dans la région de Khuza'a, près de Wadi al-Qoura, en l'an 8 de l'hégire. La petite troupe de musulmans revint après avoir renversé l'ennemi. Une autre expédition punitive, composée de 300 Ansars et Mouhajirines, fut envoyée contre le clan de Jouhayna. Les membres du groupe, souffrant atrocement de la faim, durent se résigner, pendant quelques jours, à manger des feuilles d'arbres, jusqu'à ce qu'Allah leur fasse découvrir une baleine qui s'était échouée. Les hommes se nourrirent de sa

chair pendant près de quinze jours et purent ainsi regagner des forces. Ils ramenèrent une portion de cette chair au Messenger (ﷺ), qui leur dit : « C'est Allah qui vous l'a envoyée. »^[15] Cette expédition est connue sous les deux noms de Sif-al-Bahr et Khabat.

LA RÉCOMPENSE DIVINE

Allah avait promis une récompense énorme à tous ceux qui, à Houdaybiya, avaient prêté serment d'allégeance au Prophète (ﷺ). Ce serment était connu sous le nom de *Bey'at Rizwan*, c'est-à-dire le « serment du Paradis ». Comme ils s'étaient soumis à Allah et à Son Messenger durant ce moment de crise, Allah leur avait annoncé une victoire prochaine, ainsi qu'un butin qu'ils allaient pouvoir se partager.

« Allah a très certainement agréé les croyants quand ils t'ont prêté le serment d'allégeance sous l'arbre. Il a su ce qu'il y avait dans leur cœur, a fait descendre sur eux la quiétude et Il les a récompensés par une victoire proche ainsi qu'un abondant butin qu'ils ramasseront. Allah est Puissant et Sage. (Coran, 48:18-19)

La conquête de Khaybar allait servir de prélude à plusieurs victoires subséquentes. Khaybar était une colonie juive^[1] comprenant de nombreuses citadelles, dont certaines avaient été construites sur des sommets de montagnes, ce qui les rendait pratiquement imprenables. Il s'agissait du dernier bastion juif en Arabie, mais il était redoutable. Impatients de venger leurs frères de Médine après ce que leur avaient fait subir les musulmans, les juifs de Khaybar étaient prêts à dépenser toute leur fortune pour inciter les tribus arabes voisines à faire la guerre au Prophète (ﷺ) et à ses compagnons. Comme ils s'étaient ligués avec la tribu de Ghatfan et qu'ils avaient ensemble conçu un plan pour attaquer les musulmans, le Prophète (ﷺ) avait décidé d'agir contre eux.^[2] Il croyait le temps venu de mettre un terme à leurs complots une fois pour toutes, afin de pouvoir concentrer son attention sur des choses beaucoup plus importantes. Khaybar était situé à environ 112 kilomètres au nord-est de Médine.

LE PROPHÈTE À LA TÊTE DE L'ARMÉE

Après son retour de Houdaybiya, le Messenger (ﷺ) demeura à Médine durant tout le mois de Dhoul-Hijja, ainsi que la moitié du mois de Mouharram, après quoi il partit, avec son armée, en direction de Khaybar.

'Amr bin al-Akhw'a, l'un des compagnons qui accompagnaient le Prophète (ﷺ) lors de cette expédition, récita, en cours de route, les vers suivants :

Nous n'aurions jamais été guidés si ce n'était d'Allah

Ni donné en charité ni glorifié notre Seigneur.

Nous sommes ceux qui, lorsque attaqués ou traités injustement, résistent.

Donnes-nous la paix intérieure

Et devant l'ennemi, raffermis notre détermination.^[3]

Le nombre de combattants qui participaient à l'expédition de Khaybar s'élevait à 1400, incluant 200 cavaliers. Tous ceux qui étaient restés derrière à Houdaybiya, permission leur fut refusée de participer à cette expédition. Vingt femmes accompagnaient également le groupe afin de soigner les blessés et préparer la nourriture pour les hommes.

Le Messenger (ﷺ) fit une halte à Raj'i, un *wadi* situé entre Khaybar et Ghatfan, pour tenter de couper toute communication entre les deux alliés. Les juifs avaient d'autres tribus confédérées, mais la halte du Prophète (ﷺ) à Raj'i les força toutes à rester chez elles plutôt que de tenter de renforcer les juifs. C'est ainsi que la route menant à Khaybar fut libérée et que les musulmans purent l'emprunter sans problème.

Le Messenger (ﷺ) demanda à ce que l'on procure de la nourriture à l'armée, mais aucune nourriture n'était disponible à part du maïs grillé.^[4] Lorsqu'il fut tout près d'arriver à Khaybar, il leva les mains au ciel et invoqua et pria Allah de les aider à conquérir cette colonie et il chercha protection auprès de Lui contre le mal de ses habitants. Le Prophète (ﷺ) avait l'habitude de ne jamais passer à l'offensive durant la nuit, et d'attendre le point du jour pour le faire; et s'il entendait l'appel à la prière, il accomplissait d'abord la prière. C'est donc ce qu'il fit, en cette occasion : il attendit toute la nuit et ordonna l'offensive avant même l'appel à la prière. Les musulmans arrivèrent face à face avec les travailleurs de Khaybar qui sortaient avec leurs pelles et leurs paniers. Dès qu'ils aperçurent le Messenger (ﷺ) et son armée, ils prirent la fuite en criant : « Mohammed et son armée! ». Le Messenger (ﷺ) dit : « Allah est Grand! Et Khaybar est détruite. Quand nous leur tomberons dessus, ce sera alors un mauvais matin, pour ceux qui auront été avertis! ». ^[5]

LE COMMANDANT VICTORIEUX

Le Prophète (ﷺ) et son armée attaquèrent immédiatement les forteresses et les abattirent les unes après les autres. Marhab, le fameux chef militaire juif, s'était réfugié dans l'une de ces citadelles. Elle était particulièrement inexpugnable et les premières attaques contre elle demeurèrent vaines. À ce moment-là, 'Ali souffrait d'un problème ophtalmique. Le Messenger (ﷺ) dit alors : « Demain, je donnerai l'étendard à un homme qui aime Allah et Son Messenger, et il conquerra la forteresse. » Ces paroles plongèrent chaque compagnon dans une attente mêlée d'espoir, chacun souhaitant se voir remettre le drapeau. Le lendemain, le Prophète (ﷺ) convoqua 'Ali, souffla un peu de sa salive dans les yeux de ce dernier et pria pour son succès. Les yeux de 'Ali furent guéris spontanément, après quoi l'étendard lui fut remis^[6] et il lui fut ordonné de combattre les juifs jusqu'à ce qu'ils soient anéantis. Le Prophète (ﷺ) dit à 'Ali : « Va et encercles-les. Commence par les inviter à l'islam; explique-leur leurs obligations envers Allah. Je jure par Allah que même si un seul homme est guidé à l'islam par ton intermédiaire, cela sera meilleur pour toi que les chameaux roux. » (qui étaient parmi les meilleurs chameaux de l'époque).^[7]

'ALI AFFRONTA MARHAB, LE GRAND GUERRIER JUIF

Lorsque 'Ali s'approcha de la citadelle, Marhab en sortit à cheval, protégé par son armure et son bouclier, et récitant un poème louant son courage. 'Ali se précipita dans sa direction et ils se jetèrent l'un sur l'autre, chacun fendant l'air avec son épée. Puis 'Ali plongea son arme dans la tête de Marhab; elle transperça son casque, puis sa tête, jusqu'à ce que son visage soit littéralement coupé en deux.^[8]

Par ailleurs, Mohammed bin Maslama se battit très courageusement à Khaybar et tua plusieurs guerriers juifs bien connus.

UNE RÉCOMPENSE FACILEMENT ACQUISE

Peu avant l'offensive des musulmans sur Khaybar, un esclave, qui avait pour mission de surveiller les troupeaux de son maître juif, demanda aux juifs où ils allaient lorsqu'il les vit courir dans tous les sens, armés jusqu'aux dents. Ils lui répondirent qu'ils allaient combattre cet homme qui prétendait être prophète. Curieux, l'esclave alla voir le Prophète (ﷺ) et l'interrogea sur la religion qu'il prêchait. Le Prophète (ﷺ) répondit : « Je t'invite à embrasser l'islam, i.e. à attester qu'il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah et que je suis Son Messenger. Tu dois t'engager à ne servir nul autre qu'Allah. » « Si j'accepte tout cela, comme tu dis » demanda l'esclave, « et que je mets toute ma foi en Allah, qu'est-ce que j'aurai en retour? ». Le Messenger (ﷺ) répondit : « Si tu meurs tout en étant croyant, tu entreras au Paradis. ». L'esclave embrassa l'islam et demanda au Messenger : « Que dois-je faire avec ce troupeau? On m'en a confié à responsabilité. » Le Prophète (ﷺ) lui dit d'abandonner les chèvres dans le champ près de la citadelle et qu'Allah les guiderait vers leur maître. L'esclave obéit au Prophète (ﷺ) et les chèvres retournèrent d'elles-mêmes à leur maître. Par ailleurs, ce dernier finit par apprendre que son esclave s'était converti à l'islam et faisait maintenant partie des rangs musulmans.

Avant que les musulmans ne passent à l'offensive, le Prophète (ﷺ) exhorta ses hommes à se battre par amour pour Allah. L'esclave accompagna les musulmans lorsqu'ils marchèrent sur Khaybar et fut tué au cours de la bataille qui suivit. Lorsque les musulmans ramenèrent son corps, le Prophète (ﷺ) lui jeta un coup d'œil et, se tournant vers ses compagnons, leur dit : « Allah a béni cet homme et l'a fait venir à Khaybar. J'ai vu deux *houris* se tenant à ses côtés [au Paradis], malgré le fait qu'il ne se soit jamais prosterné à Allah. ». ^[9]

« JE NE SUIS PAS VENU À TOI POUR CELA »

Toujours avant l'offensive, un bédouin vint voir le Messenger (ﷺ) et, après avoir embrassé l'islam, exprima son souhait de l'accompagner dans son expédition. Le Messenger (ﷺ) demanda à quelques-uns de ses compagnons de prendre soin de lui et de voir à ce qu'il ne manque de rien. Plus tard, au moment où les musulmans abattaient l'une des forteresses et y trouvaient un important butin, le bédouin était entrain de faire paître un troupeau de bêtes. Le butin fut distribué parmi les combattants et la part du bédouin fut mise de côté. Lorsqu'elle lui fut remise, il l'apporta au Messenger (ﷺ) et lui demanda ce que c'était. Le Messenger (ﷺ) lui expliqua qu'il s'agissait de sa part du butin de guerre, mais le bédouin lui répondit :

« Je ne suis pas venu à toi pour cela. » Et, pointant sa gorge avec son doigt, il poursuivit : « Je t'ai suivi dans l'espoir d'être atteint à la gorge par une flèche et d'aller ensuite au Paradis. » Le Messenger (ﷺ) lui répondit : « Si c'est ce que tu désires, Allah fera en sorte que cela se produise. »

Puis, quelques jours plus tard, au cours d'une bataille, à Khaybar, on trouva le corps du bédouin parmi ceux qui avaient été tués. Le Prophète (ﷺ) demanda : « Est-ce bien le même homme? » Lorsque les gens autour de lui confirmèrent que c'était bien lui, il dit : « Il a été fidèle à Allah et Allah a réalisé son souhait. » Puis il enveloppa le corps du bédouin dans son propre manteau et offrit la prière funéraire pour lui. Par la suite, il dit : « Ô Allah! Ton serviteur avait émigré dans Ton sentier et a été tué par amour pour Toi. J'en suis témoin. ».[10]

Les gens de Khaybar étaient cernés dans leurs forteresses, qui se mirent à tomber les unes après les autres. Les juifs, incapables de supporter le siège plus longtemps, demandèrent un traité de paix. Le Messenger (ﷺ) voulait déplacer les juifs de Khaybar, mais ils l'implorèrent de les laisser demeurer sur place et cultiver leurs terres. Ils invoquèrent le fait qu'ils étaient meilleurs fermiers et qu'ils connaissaient mieux la terre que quiconque. Le Messenger (ﷺ) ne voulait pas que ses compagnons travaillent la terre, car cela les aurait obligés à s'installer à cet endroit et à consacrer tout leur temps aux activités de la ferme. Par conséquent, il permit aux juifs de conserver leurs fermes, mais à la condition que les musulmans reçoivent la moitié de leurs productions. Une autre condition du traité stipulait également que cette entente pouvait être abrogée en tout temps et de façon unilatérale par le Prophète (ﷺ).[11]

Le Messenger (ﷺ) confia la tâche du partage de la production à 'Abdullah bin Rawaha, qui divisait les produits en deux parts égales et demandait ensuite aux juifs de choisir la part qu'ils voulaient. Les juifs firent souvent remarquer, à propos de son équité : « C'est sur une équité de ce genre que reposent les cieux et la terre. »[12]

LA TOLÉRANCE RELIGIEUSE

Le butin emporté par les musulmans à l'issue de la bataille de Khaybar incluait quelques copies des écritures juives. Les juifs exprimèrent au Prophète (ﷺ) leur souhait de les récupérer; ce dernier accepta et ordonna qu'elles leur soient rendues.[13]

Un érudit juif, le Dr. Israel Welpenson, passant en revue la conquête de Khaybar, parle en ces termes de la façon magnanime dont le Prophète (ﷺ) a traité les juifs :

Cet incident démontre à quel point le Prophète avait du respect pour leurs écritures. Son attitude tolérante et pleine d'égards impressionna les juifs, qui jamais n'oublièrent que le Prophète n'avait pas traité leurs écritures à la légère. Ils savaient comment les Romains, lorsqu'ils avaient envahi Jérusalem en 70 av. J.-C., avaient brûlé et piétiné leurs écritures. Et les chrétiens fanatiques, qui avaient persécuté les juifs en Espagne, avaient également brûlé toutes leurs écritures. C'est là la grande différence que l'on constate entre ces conquérants et le Prophète de l'islam.[14]

LE RETOUR DE JA'AFAR BIN ABI TALIB

Ja'afar bin Abi Talib, le cousin du Messenger (ﷺ), accompagné d'autres émigrants, revint d'Abysinie au moment où le Messenger se trouvait toujours à Khaybar. Ce dernier fut si content de le voir qu'il l'embrassa sur le front et lui dit : « Par Allah, je ne sais ce qui m'apporte le plus grand bonheur : la conquête de Khaybar ou le retour de Ja'afar! »[15]

UNE AUTRE CONSPIRATION JUIVE

C'est durant l'expédition de Khaybar que le Prophète (ﷺ) fut victime d'une tentative d'empoisonnement. Zaynab bint al-Harith, la femme de Salam bin Mishkam, offrit un morceau d'agneau rôti au Messenger (ﷺ), après s'être enquis du morceau qu'il préférerait. Ayant appris qu'il préférerait l'épaule, elle en prit un morceau, l'enduit de poison et le lui présenta. Le Prophète (ﷺ) en prit une bouchée, mais la recracha aussitôt, réalisant immédiatement que la viande avait été empoisonnée.

Le Prophète (ﷺ) convoqua les juifs et leur demanda : « Direz-vous la vérité si je vous interroge sur quelque chose? ». Ils dirent : « Oui. » Il leur demanda : « Avez-vous empoisonné la viande? » Lorsqu'ils répondirent par l'affirmative, il leur demanda ce qui les avait poussés à faire cela. Ils répondirent : « Nous nous sommes dit que si tu étais un imposteur, nous serions débarrassés de toi; mais que si tu étais réellement un prophète, alors le poison n'aurait aucun effet sur toi. » Zaynab bint al-Harith fut ensuite amenée devant le Prophète (ﷺ). Elle avoua sa culpabilité et dit : « Je voulais te tuer. » Le Prophète (ﷺ) lui répondit : « Mais Allah n'a pas permis que tu aies un quelconque pouvoir sur moi. ». Certains des compagnons présents demandèrent la permission de punir cette femme pour son crime, mais le Messenger (ﷺ) le leur interdit. Zaynab fut libérée, mais quand Bishr bin al-Bara, qui avait mangé du même morceau de viande que le Prophète (ﷺ), décéda des suites de l'empoisonnement, elle fut tuée.[16]

LES CONSÉQUENCES DE LA CONQUÊTE DE KHAYBAR

La brillante victoire remportée par les musulmans à Khaybar eut une influence considérable sur les tribus qui n'avaient pas encore accepté l'islam. Elles connaissaient la richesse et le courage des juifs de Khaybar, leurs forteresses réputées imprenables et la bravoure de leurs guerriers, tels Marhab et Harith Abi Zaynab. Elles estimaient impossible la capture de Khaybar, mais durent concéder qu'elles avaient aussi sous-estimé le pouvoir naissant des musulmans de Médine. Elles savaient maintenant que ces derniers étaient pratiquement invincibles.

Analysant les effets de la victoire de Khaybar sur l'histoire ultérieure de l'islam, le Dr. Israel Welpenson écrit : « Il ne fait pas le moindre doute que la conquête de Khaybar occupe une place des plus importantes dans l'histoire des conquêtes ultérieures de l'islam. Toutes les tribus arabes attendaient avec anxiété de connaître l'issue des affrontements entre les Ansars et les juifs. Les ennemis du Prophète

étaient dispersés dans plusieurs villes et ils avaient mis tous leurs espoirs dans cette bataille.[\[17\]](#) »

LE BUTIN DE KHAYBAR

Après la conquête de Khaybar, le Prophète (ﷺ) dirigea son attention vers Fadak[\[18\]](#), qui était la principale ville du nord du Hijaz; ses terres étaient fertiles, elle était très peuplée et possédait de nombreuses forteresses.[\[19\]](#) Les juifs de Fadak envoyèrent une missive au Messager (ﷺ) lui demandant un traité de paix, à la condition qu'ils puissent conserver la moitié de leurs productions. Le Prophète (ﷺ) accepta, avec l'intention de dépenser les revenus provenant de Fadak pour le bien-être des musulmans.[\[20\]](#)

Par la suite, le Messager (ﷺ) se mit en route, avec ses compagnons, vers la région où se trouvait Wadi al-Qoura[\[21\]](#), une colonie fondée par les juifs durant l'ère pré-islamique. Situé à mi-chemin entre Khaybar et Taima, cet endroit était devenu une ville très florissante, où habitaient également quelques tribus arabes. Le Prophète (ﷺ) invita les Arabes de Wadi al-Qoura à embrasser l'islam. Il leur dit que s'ils acceptaient, leur vie et leurs biens seraient en sécurité et qu'ils recevraient une énorme récompense de leur Seigneur.

Les juifs, de leur côté, décidèrent d'attaquer les musulmans, mais l'assaut héroïque, mené par Zoubayr bin al-'Awwam, contre eux, les força à se rendre dès le lendemain. Une grande quantité de biens tomba entre les mains des musulmans. Le Prophète (ﷺ) distribua le butin parmi ses troupes, mais décida de laisser leurs palmeraies aux juifs.

Lorsque les juifs de Taima[\[22\]](#) apprirent que Khaybar, Fadak et Wadi al-Qoura étaient tombés et qu'ils eurent connaissance des termes des traités sur lesquels ils s'étaient entendus avec le Prophète (ﷺ), ils s'empressèrent de lui envoyer une proposition similaire. Le Prophète (ﷺ) accepta leur offre et leur permit de conserver leurs biens et leurs propriétés. Puis, il retourna finalement à Médine.[\[23\]](#)

LE GRAND CŒUR DES MOUHAJIRINES

Les Ansars de Médine avaient partagé toutes leurs possessions avec les émigrants, lorsque ces derniers étaient arrivés de la Mecque. Maintenant, riches des butins qu'ils venaient de rapporter, les Mouhajirines rendirent leurs biens à leurs frères Ansars. Oumm Soulaym, la mère de Anas bin Malik, avait offert quelques dattiers au Messager (ﷺ), qui les avait à son tour offerts à une esclave qu'il avait libérée, Oumm Ayman. Après qu'il fût entré en possession de certaines palmeraies des juifs, il rendit ses palmiers à Oumm Soulaym et compensa Oumm Ayman avec dix dattiers pour chacun qu'il venait de lui reprendre.[\[24\]](#)

Le Messager (ﷺ) organisa et envoya encore un certain nombre d'expéditions, sous le commandement d'éminents compagnons, contre des tribus rebelles du désert.

Certains de ces détachements eurent à se battre, tandis que d'autres n'eurent à rencontrer aucune résistance.[\[25\]](#)

LA 'OUMRAH

L'année suivante, c'est-à-dire en l'an 7 de l'hégire, le Messager (ﷺ) et ses fidèles compagnons prirent le chemin de la Mecque afin d'accomplir le petit pèlerinage ('Oumrah), qu'ils n'avaient pu accomplir précédemment. Les gens de Qouraysh crurent préférable de verrouiller leurs maisons et de se retirer dans les hauteurs de Jabl Qa'yqa', surplombant la vallée.[\[26\]](#) Le Messager (ﷺ) demeura trois jours dans la ville sainte et fit le circuit du pèlerinage. Au sujet de cet heureux événement, le Coran dit : « *Allah a été véridique en la vision[\[27\]](#) par laquelle Il a annoncé à Son Messager, en toute vérité : vous entrerez dans la Mosquée Sacrée, si Allah veut, en toute sécurité, ayant rasé vos têtes ou coupé vos cheveux, sans aucune crainte. Il savait donc ce que vous ne saviez pas. Il vous a donné, juste avant cela (la trêve de Houdaybiya), une victoire proche.* » (Coran, 48:27)

LE RÉTABLISSEMENT DES DROITS DES FEMMES

L'islam avait profondément modifié le cœur des Arabes et élevé leur esprit. La cruelle coutume qui prévalait à l'époque pré-islamique et qui consistait à enterrer vivantes les filles à leur naissance afin de sauver l'honneur de la famille fut non seulement abandonnée, mais les filles devinrent si chères aux yeux des gens qu'ils se mirent à rivaliser les uns avec les autres dans l'affection qu'ils leur prodiguaient. Tous les musulmans, hommes et femmes, étaient égaux; nul ne jouissait de privilèges au préjudice des autres et les seuls qui étaient supérieurs étaient ceux dont la foi et la piété étaient les meilleures. Lorsque le Prophète (ﷺ) quitta la Mecque après avoir accompli la 'Oumrah, la petite fille de Hamza, Oumama, le suivit en l'appelant « Mon oncle! mon oncle! ». 'Ali la prit dans ses bras et demanda à Fatimah de prendre soin d'elle. Zayd et Ja'afar réclamèrent le droit d'élever la fillette, mais 'Ali s'obstina à la garder car cette dernière était la fille de son oncle. Ja'afar avança qu'elle était également la fille de son oncle et que sa femme à lui était la tante maternelle de l'enfant. Zayd, quant à lui, avança que tous les musulmans étaient frères et qu'il pouvait très bien s'occuper de la fille d'un frère décédé. Ils allèrent tous consulter le Prophète (ﷺ) à ce sujet. Ce dernier décida que l'on devait donner priorité à la tante maternelle; c'est ainsi que la fillette fut confiée à Ja'afar. Pour mettre 'Ali à l'aise, le Prophète (ﷺ) lui dit : « Tu es mien et je suis tien. ». Puis il rassura Ja'afar en lui disant : « Tu me ressembles physiquement, ainsi que dans ta façon de te comporter. ». Enfin, à Zayd il dit : « Tu es mon frère et mon protégé. ». [\[28\]](#)

CONQUETE DE LA MECQUE

LE CONTEXTE

L'islam s'était profondément ancré dans le cœur des musulmans et ils en avaient fait un mode de vie de tous les instants. Allah leur avait fait subir de nombreuses épreuves, qui avaient purifié leur cœur et leurs motivations. De leur côté, les Qourashites de la Mecque les avaient persécutés, combattus et forcés à s'exiler. En fait, ils s'étaient rendus coupables de tous les péchés d'omission et d'action envers le Prophète (ﷺ) et ses fidèles. Mais Allah avait maintenant décidé que Son Messenger (ﷺ) et ses compagnons allaient conquérir la ville sainte et la purifier de la souillure de l'idolâtrie, de la tromperie, du mensonge et de la cruauté. Il avait décidé que sa sainteté serait rendue à la ville sacrée, lui redonnant son statut de centre religieux et de bénédiction pour l'humanité tout entière.

LA DÉRÉLICTION DE BANI BAKR ET DE QOURAISH

Le traité de Houdaybiya avait permis à plusieurs tribus, dont Banou Khouza'a, de conclure une alliance avec le Messenger d'Allah (ﷺ), tandis que d'autres, comme Banou Bakr, avaient préféré conclure une alliance similaire avec Qourash.^[1]

Banou Bakr et Banou Khouza'a entretenaient, depuis la période pré-islamique, une haine mutuelle. Comme l'une venait de s'aligner sur les musulmans et l'autre, sur les païens, leur inimitié s'en trouva intensifiée. En fait, elles avaient, chacune de son côté, décidé de s'allier avec les deux parties respectives dans l'unique but de se venger l'une de l'autre. Après l'armistice, Banou Bakr, en compagnie de certains de ses défenseurs, attaqua en pleine nuit Khouza'a, qui avait établi ses quartiers près d'une source. Une bataille générale s'ensuivit, à l'issue de laquelle Banou Khouza'a perdit plusieurs de ses hommes.

Durant cette bataille, Qourash avait renforcé Banou Bakr de ses armes tandis que ses chefs, profitant de l'obscurité de la nuit, s'étaient battus contre Khouza'a aux côtés de Banou Bakr. Leurs charges combinées poussèrent les membres de Khouza'a en territoire sacré, où ils entendirent certains Qourashites se dire, entre eux: «Nous sommes maintenant en territoire sacré. Surveillez vos divinités! Surveillez vos divinités!» Mais les membres de Khouza'a répondirent, imprudemment: «Nous n'avons pas de dieu, aujourd'hui. Prenez votre revanche, ô fils de Bakr, car vous n'aurez peut-être pas l'occasion de tenter le coup une autre fois!».^[2]

PLAINTE AU MESSAGER

'Amr bin Salim al-Khouza'a alla voir le Messenger (ﷺ) à Médine et l'informa de la façon dont les membres de Qourash avaient violé leurs engagements; il lui demanda également son aide, étant donné l'alliance qui l'unissait à Khouza'a. Il jura que Qourash avait bel et bien violé le traité de paix en attaquant les alliés des musulmans au moment où ces derniers étaient près de leur puits, et qu'ils étaient allés jusqu'à les tuer pendant qu'ils accomplissaient leur prière. Après l'avoir attentivement écouté, le Prophète (ﷺ) répondit: «Vous recevrez le secours demandé, ô 'Amr bin Salim.».

DERNIÈRE TENTATIVE D'OBTENIR JUSTICE

Le Messenger (ﷺ) envoya un émissaire à la Mecque afin que lui soit confirmée la situation qu'on lui avait rapportée et dans le but, également, de donner à Qourash une dernière chance de réparer le tort qu'ils avaient causé. Il leur offrit deux alternatives: qu'ils paient le prix du sang pour chaque victime de Khouza'a ou qu'ils mettent un terme à leur alliance avec les agresseurs appartenant à Bani Nifasa, de Banou Bakr. S'ils refusaient de se plier à l'une ou l'autre de ces exigences, ils devaient s'attendre à en subir les conséquences. Ces conditions furent transmises à Qourash qui, dans un accès d'arrogance, répliqua: «Oui, nous préférons œil pour œil.» Les musulmans furent donc déliés de leur engagement avec Qourash et il leur incombait donc, maintenant, d'exiger justice pour le tort causé à leurs alliés.^[3]

DES EFFORTS POUR RENOUELER LE TRAITÉ

Lorsque l'on fit parvenir au Prophète (ﷺ) la réponse de Qourash, il dit: «Je vois Abou Soufyan venir vous voir pour consolider le traité et pour me demander un délai.» La suite des événements prit forme exactement comme l'avait prédit le Prophète (ﷺ): Qourash, réalisant la gravité de la situation, regretta amèrement la réponse imprudente donnée par un étourdi de ses membres. Ses chefs demandèrent à Abou Soufyan d'aller faire ratifier et prolonger le traité.^[4]

PRÉSENCE DU PROPHÈTE SUR LA FAMILLE

Lorsque Abou Soufyan vint voir le Prophète (ﷺ) à Médine, il voulut d'abord consulter sa fille, Oumm Habibah, une des épouses du Prophète. Une fois chez elle, il voulut s'asseoir sur le lit du Prophète (ﷺ), mais elle le lui interdit. Abou Soufyan en resta perplexe. Il dit à Oumm Habibah: «Ma fille, je ne sais si c'est le lit qui est trop bon pour moi ou si c'est moi qui suis trop bon pour le lit!» Oumm Habibah répondit: «Le fait est qu'il s'agit du lit du Messenger d'Allah et que toi, tu es un polythéiste impur. Alors je ne veux pas que tu t'assoies sur le lit du Messenger.» «Mon Dieu!», dit Abou Soufyan, «tu as été bien gâtée depuis que tu m'as quitté.».

ABOU SOUFYAN EST DÉCONCERTÉ

Abou Soufyan se rendit ensuite chez le Messenger (ﷺ), mais ce dernier refusa de le recevoir. Alors il s'adressa à Abou Bakr et lui demanda de parler au Messenger (ﷺ) en son nom, mais Abou Bakr refusa. Il tenta alors sa chance avec 'Omar, 'Ali et Fatimah, afin qu'ils interviennent en sa faveur, mais chacun s'excusa de ne pouvoir l'aider, affirmant que l'affaire était trop grave pour être réglée par eux. Chez Fatimah, Abou Soufyan perdit patience; pointant du doigt Hassan bin 'Ali, qui se traînait devant elle, il dit: «Ô fille de Mohammed! Ne laisseras-tu pas cet enfant agir comme conciliateur entre nous afin qu'il soit reconnu pour toujours comme le seigneur de l'Arabie?» «Mon fils est bien trop jeune pour faire la paix entre les hommes», répondit Fatimah. «De plus», ajouta-t-elle, «personne ne peut forcer le Messenger à faire la paix contre son gré.» 'Ali vit à quel point Abou Soufyan était déconcerté et déprimé. Il lui dit, enfin: «Je ne crois pas que rien ni personne ne

puisse t'aider en ce moment. Tu es le chef de Banou Kinana; alors lève-toi et essaie d'améliorer la situation en rétablissant l'harmonie. Ensuite, retourne chez toi.» Abou Soufyan sembla convaincu. Il demanda: «Crois-tu vraiment que cela changera les choses?» «Par Allah, je ne crois pas», répondit 'Ali, «mais il n'y a rien d'autre que tu puisses faire pour l'instant.» Alors Abou Soufyan se rendit à la mosquée du Prophète (ﷺ) et déclara, tout haut: «Ô hommes! J'ai décidé de faire la paix avec vous!» Puis il enfourcha son dromadaire et repartit en direction de la Mecque.^[5]

Lorsqu'il rapporta toute l'affaire aux membres de Qouraysh, ils lui dirent: «Tu nous rapportes des nouvelles qui ne sont favorables ni à nous ni à toi.»

L'AFFAIRE HATIB BIN BALTA'A

Le Messager d'Allah (ﷺ) demanda aux musulmans de commencer à faire des préparatifs en vue d'une expédition prochaine, mais leur ordonna de garder cette affaire secrète. Un peu plus tard, il leur dit de se tenir prêts à partir. Puis il pria Allah en disant: «Ô Allah! Confonds les espions et les informateurs de Qouraysh afin que nous les prenions par surprise sur leur propre territoire.»^[6]

La société islamique de Médine était composée de gens qui avaient, comme tous les êtres humains, des défauts et des qualités, qui éprouvaient des passions et des émotions et qui nourrissaient des espoirs et des craintes. Ses membres se comportaient de façon vertueuse, mais il leur arrivait également de commettre des erreurs. À l'occasion, ils considéraient qu'ils avaient raison lorsqu'ils faisaient certaines choses nouvelles ou peu conventionnelles. Certaines de leurs opinions personnelles étaient parfois raisonnables et parfois moins raisonnables, mais tel est le cas dans toute société libre et ouverte reposant non sur la contrainte mais sur la confiance mutuelle entre ses membres.

Le Messager d'Allah (ﷺ) ne tolérait jamais quelque injustice ou quelque action illégale de la part de ses compagnons, mais si cela se produisait, soit il trouvait des excuses pour justifier leurs actions, soit il décidait de leur pardonner leurs erreurs. Le Prophète (ﷺ) avait un grand cœur et pardonnait facilement leurs erreurs aux autres. Il n'oubliait jamais la triste situation dans laquelle se trouvaient ses compagnons ni tous les sacrifices qu'ils avaient faits ni tous leurs services rendus pour la cause de l'islam. Le fait que certaines de ces erreurs ou manquements aient été préservés par les compilateurs de hadiths, les biographes du Prophète et les historiens de l'islam démontre leur intégrité et leur sincérité.

L'un de ces exemples est celui de Hatib bin Abi Balta'a, un Mouhajirine qui avait émigré de la Mecque à Médine et qui avait pris part à la bataille de Badr. On rapporte que lorsque le Messager (ﷺ) informa ses compagnons de son intention d'attaquer la Mecque, ils se mirent tranquillement à faire leurs préparatifs. Hatib bin Abi Balta'a, lui, écrivit une lettre à Qouraysh les mettant en garde contre une attaque imminente et demanda à une femme de la leur remettre, en lui promettant de la payer pour ce service. La femme quitta Médine après avoir mis la lettre sur sa tête et l'avoit recouverte de ses cheveux. Une voix céleste informa le Prophète (ﷺ) de l'action de

Hatib. Il envoya immédiatement 'Ali et Zoubayr à la poursuite de la femme, en leur disant: «Allez jusqu'à la prairie de Khaki,^[7] où vous trouverez une femme voyageant à dos de chameau; elle possède une lettre que devez absolument récupérer.»

Ils enfourchèrent tous deux leur cheval et partirent à bride abattue en direction de la prairie dont leur avait parlé le Prophète (ﷺ), et où ils trouvèrent la femme, qui avançait à dos de chameau. Ils lui ordonnèrent de descendre et fouillèrent à fond ses bagages, mais ne trouvèrent rien. Alors 'Ali lui dit: «Par Allah, le Messager d'Allah n'est pas dans l'erreur, pas plus que nous ne le sommes. Soit tu nous donnes cette lettre, soit nous irons la chercher nous-mêmes.» Sentant qu'ils disaient vrai, elle leur demanda de se retourner. Elle retira la lettre de ses nattes et la leur donna. La lettre fut apportée au Messager (ﷺ), qui convoqua Hatib bin Balta'a. Ce dernier lui dit: «Ô Messager d'Allah, ne t'emporte pas contre moi. Je jure par Allah que j'ai foi en Lui et en Son Messager, et que je n'ai ni abandonné ni changé ma religion. J'étais un allié de Qouraysh mais je n'étais pas des leurs.^[8] D'autres émigrants, parmi nous, ont des relations avec des gens de Qouraysh, qui prennent soin des membres de leur famille restés à la Mecque. J'ai pensé que comme je n'ai pas cette chance, je pourrais leur apporter mon aide afin qu'ils protègent les membres de ma famille.» 'Omar demanda la permission au Messager (ﷺ) de couper la tête de Hatib, le traitant d'hypocrite et de traître envers Allah et Son Messager. Mais le Messager (ﷺ) répondit: «Il était avec nous à la bataille de Badr. Sais-tu, 'Omar, peut-être Allah considère-t-Il d'un œil favorable ceux qui étaient présents à Badr.» Et à Hatib, il dit: «Fais ce que tu veux; moi, je t'ai pardonné.» 'Omar se mit à pleurer et dit: «Allah et Son Messager savent mieux.»^[9]

L'AMNISTIE

Abou Soufyan bin al-Harith^[10], un des cousins du Prophète (ﷺ), rencontra ce dernier alors qu'il était en route, avec son armée, pour la Mecque. Il tenta de l'aborder, mais le Prophète (ﷺ) se montra très froid à son égard. Par le passé, Abou Soufyan l'avait souvent insulté et persécuté à la Mecque. Chagriné et inconsolable devant l'indifférence du Prophète (ﷺ), il alla voir 'Ali pour épancher sa peine. Ce dernier lui dit de retourner voir le Messager (ﷺ) et de lui dire ce que les frères de Youssef (le prophète Joseph) lui avaient dit: «Par Allah! Vraiment Allah t'a préféré à nous et nous avons été fautifs.»^[11] «Car», continua 'Ali, «le Prophète n'aime guère que les gens le surpassent en belles et réconfortantes paroles.» Abou Soufyan suivit le conseil de 'Ali et le Prophète (ﷺ) lui répondit: «Pas de récrimination contre vous aujourd'hui! Qu'Allah vous pardonne. C'est Lui le plus Miséricordieux des miséricordieux.»^[12] Sur ce, Abou Soufyan embrassa l'islam et fut connu, par la suite, pour sa grande piété et pour la force de sa foi. Il conserva toujours, au fond de son cœur, une grande honte pour les mauvaises actions qu'il avait commises dans le passé. Il parlait toujours au Prophète (ﷺ) avec les yeux baissés et n'osait jamais le regarder en face.

ABOU SOUFYAN, CHEF DE QOURAISH, DEVANT LE PROPHÈTE

Alors qu'ils faisaient halte, le Prophète (ﷺ) ordonna qu'on allume des feux de camp. Abou Soufyan, chef de Qouraiish, fut frappé d'horreur en les apercevant. Il dit: «Je n'ai jamais vu de tels feux et une telle armée avant aujourd'hui.» Il s'avança furtivement pour explorer en secret le campement et les gens qui s'y trouvaient. 'Abbas bin Abdoul Mouttalib avait déjà quitté la Mecque avec sa famille pour aller rejoindre le Messenger (ﷺ). Il reconnut la voix d'Abou Soufyan et l'appela: «Tu vois, le Messenger est ici avec son armée. Quel matin terrible attend Qouraiish!» Abbas pensa alors que si n'importe quel musulman apprenait la présence d'Abou Soufyan, il le tuerait certainement. Alors il dit à ce dernier de monter derrière son mulet et le conduisit au Prophète (ﷺ).

Dès que ce dernier aperçut Abou Soufyan, il lui demanda: «Le temps n'est-il pas venu, ô Abou Soufyan, de reconnaître qu'il n'existe qu'un seul dieu?» «Que ma mère et mon père soient ta rançon!», répondit Abou Soufyan, «Comme tu es gentil, délicat et noble! Je crois que s'il y avait eu un autre dieu qu'Allah, il m'aurait été d'un grand secours aujourd'hui.» Le Messenger continua: «Malheur à toi, Abou Soufyan. Le temps n'est pas venu de reconnaître que je suis le Messenger d'Allah?» Il répondit: «Que ma mère et mon père soient ta rançon! Comme tu es gentil et clément...; mais j'entretiens toujours des doutes à ce sujet.» Abbas intervint: «Malheur à toi, Abou Soufyan! Soumets-toi et atteste qu'il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah et que Mohammed est Son Messenger avant de perdre la tête!» Abou Soufyan prononça l'attestation de foi et devint musulman.[\[13\]](#)

AMNISTIE GÉNÉRALE

Le Messenger d'Allah (ﷺ), dans sa grande clémence, avait maintenant pardonné à tous leurs fautes. Il s'agissait de l'amnistie la plus importante jamais accordée par un conquérant. Le Prophète (ﷺ) déclara: «Celui qui entre dans la maison d'Abou Soufyan sera en sécurité, celui qui décide de s'enfermer sera en sécurité et celui qui entre dans la mosquée sacrée sera en sécurité.»[\[14\]](#)

Avant que ses troupes n'entrent à la Mecque, le Messenger (ﷺ) ordonna à ses hommes de ne lever la main que sur ceux qui tenteraient de leur barrer la route ou qui tenteraient de les attaquer. Il leur ordonna également de ne toucher à aucune propriété appartenant aux Mecquois, qu'elles fussent vivantes ou non, et de ne rien détruire sur leur passage.[\[15\]](#)

ABOU SOUFYAN OBSERVE L'ARMÉE

Avant qu'Abou Soufyan ne retourne à la Mecque, le Messenger (ﷺ) voulut lui donner une idée de la force de l'islam. Il demanda à 'Abbas de le conduire à un endroit d'où il pourrait avoir une vue générale des bataillons.

L'armée en mouvement surgit comme une vague d'océan. Différentes tribus passèrent devant Abou Soufyan, affichant leurs couleurs tribales; au fur et à mesure de leur progression, il demandait à 'Abbas leurs noms respectifs. Puis il marmonna, d'un air sombre: «Qu'est-ce que j'ai à voir avec eux?» Enfin, le détachement du

Prophète (ﷺ) apparut, les hommes revêtus de leur armure de la tête aux pieds, dans les couleurs de vert et de noir. C'était le régiment des Ansars et des Mouhajirines, dont on n'apercevait que les yeux à cause de leur armure.

Abou Soufyan soupira et demanda: «Mon Dieu, 'Abbas, qui sont ces gens?». Lorsque 'Abbas lui dit que c'étaient les Ansars et les Mouhajirines accompagnant le Prophète (ﷺ), il dit: «Aucun d'entre eux n'a jamais joui de cette magnificence auparavant. Par Allah, ô Abdoul Fadl, l'empire de ton neveu a pris de fantastiques proportions ce matin!» 'Abbas répondit: «Abou Soufyan: c'est le miracle de la prophétie.» «Oui», dit Abou Soufyan, «c'est exact.»[\[16\]](#)

Abou Soufyan se dépêcha de rentrer à la Mecque, où il rassembla les nobles de Qouraiish et leur annonça: «Ô gens de Qouraiish! Voici Mohammed qui arrive avec une armée à laquelle vous ne pourrez résister. Quiconque entrera chez Abou Soufyan sera en sécurité.» «Que Dieu te détruise!» crièrent certains d'entre eux, «comment pourras-tu nous faire entrer tous dans ta maison?» Abou Soufyan continua: «Et ceux qui s'enfermeront chez eux seront en sécurité. Et ceux qui iront à la mosquée sacrée seront en sécurité.» Sur ce, les gens se dispersèrent afin de trouver refuge qui dans leur maison, qui dans la mosquée sacrée.

ENTRÉE TRIOMPHANTE À LA MECQUE

Le Prophète (ﷺ) entra à la Mecque la tête baissée, sa barbe touchant presque la selle de son chameau, en signe de soumission et de remerciement à Allah; il récitait la sourah *al-Fatîha*[\[17\]](#), pour annoncer l'honneur et la victoire qui lui étaient accordés.[\[18\]](#)

Ce jour-là, où il entra victorieusement à la Mecque en tant que leader religieux et politique et perçu, par les gens, comme le «cœur» de l'Arabie, il instilla au peuple les principes de justice et d'égalité, de même que l'humilité et la soumission à Allah, sans oublier toutes les autres vertus défendues par l'islam. Il fit asseoir avec lui, sur son chameau, Oussama bin Zayd, le fils de son ex-esclave, devant tous les nobles de Qouraiish et de sa propre famille, Bani Hashim, qui étaient présents pour l'occasion.

Le Messenger (ﷺ) entra à la Mecque un vendredi, 21^e jour de Ramadan.

Le jour où la Mecque tomba aux mains du Messenger d'Allah (ﷺ), un homme, qui tremblait d'étonnement, vint lui parler. Le Messenger (ﷺ) le rassura en lui disant: «Calme-toi et ne crains rien. Je ne suis pas un roi, mais seulement le fils d'une Qouraiishite qui se nourrissait de viande séchée au soleil.»[\[19\]](#)

LE JOUR DE LA CLÉMENCE ET DU PARDON

Sa'ad bin 'Oubada passa près d'Abou Soufyan avec un détachement de Ansars. Avançant d'un pas décidé, il se mit à crier: «Aujourd'hui est un jour de guerre! Il n'y a pas de sanctuaire, Allah a humilié Qouraiish!» Peu après, ce fut au tour du régiment du Prophète (ﷺ) de passer près d'Abou Soufyan. Il en profita pour se plaindre au Prophète (ﷺ) de ce que Sa'ad venait de dire. Le Prophète (ﷺ), mécontent des paroles

Sa'ad, dit: «Non! Aujourd'hui est un jour de clémence et de pardon. Aujourd'hui, Allah honorera Qouraish et élèvera la gloire du Sanctuaire.»[20] Il envoya quelqu'un retirer à Sa'ad l'étendard des Ansars et le donna à son fils, Qays.[21]

Tout ce que le Prophète (ﷺ) faisait ou disait lui était divinement inspiré. Le transfert de l'étendard était purement symbolique, mais pas insignifiant. Car ce faisant, il apaisa la colère d'Abou Soufyan, dont les sentiments venaient d'être heurtés et évita de trop blesser Sa'ad bin 'Oubada, dont les services rendus pour la cause de l'islam étaient considérables.

QUELQUES ÉCHAUFFOURÉES

Safwan bin Oumayya, Ikrima bin Abi Jahj et Souhaly bin 'Amr affrontèrent Khalid bin Walid et tentèrent de freiner la progression de l'armée musulmane. L'échauffourée fit une douzaine de victimes avant qu'ils ne décident d'abandonner. Le Messenger (ﷺ) avait déjà interdit à ses troupes d'utiliser leurs épées sauf contre ceux qui les attaqueraient.[22]

LA KA'BAH EST DÉBARRASSÉE DE SES IDOLES

Finalement, lorsque le retour à la normale se fit, à la Mecque, et que les gens se furent installés, le Messenger d'Allah (ﷺ) se rendit à la Ka'bah. Il commença par faire sept fois le tour du sanctuaire. À cette époque, la Ka'bah contenait trois cent soixante idoles. Il frappa chacune avec la pointe de son arc, en disant: «*La vérité est venue et l'erreur a disparu. Car l'erreur est toujours destinée à disparaître.*» (Coran, 17:81)

Et les idoles s'effondrèrent, les unes après les autres, tombant face contre terre.[23]

Il y avait également quelques images et gravures dans la Ka'bah. Elles furent détruites sous les ordres du Messenger (ﷺ).[24]

GÉNÉROSITÉ PRINCIÈRE

Après avoir terminé de faire le tour du sanctuaire, le Messenger (ﷺ) envoya chercher 'Outhman bin Talha, qui détenait les clefs de la Ka'bah. Il prit les clefs des mains de 'Outhman et ouvrit les portes de la Ka'bah. Une fois, avant sa migration à Médine, le Prophète (ﷺ) avait demandé à 'Outhman de lui donner les clefs de la Ka'bah; non seulement ce dernier avait-il refusé, mais il s'était montré fort impertinent avec lui. Avec une patience exemplaire, le Messenger (ﷺ) lui avait alors dit: «'Outhman, le jour viendra où tu verras ces clefs dans ma main. Et à ce moment, je les donnerai à qui je voudrai.» 'Outhman lui avait rétorqué: «Si ce jour vient jamais, la tribu de Qouraish sera humiliée et détruite.» «Non», avait calmement répliqué le Prophète, «ce jour-là elle sera honorée et en sécurité.» On rapporte que cette prédiction hanta tant 'Outhman qu'il avait fini par croire qu'elle se produirait exactement comme l'avait décrite le Prophète (ﷺ).[25]

Lorsque le Messenger (ﷺ) sortit du sanctuaire, il tenait dans ses mains les clefs de la Ka'bah. 'Ali se leva et dit: «Qu'Allah t'apporte paix et miséricorde. Accorde-nous le

droit de devenir gardiens de la Ka'bah, ainsi que du point d'eau des pèlerins.» Mais le Messenger (ﷺ) ignora sa requête et demanda: «Mais où est 'Outhman bin Talha?». On fit à nouveau venir 'Outhman et le Messenger (ﷺ) lui dit: «'Outhman, prends ces clefs car elles t'appartiennent. C'est le jour de bonne foi et de bienveillance. Ces clefs resteront toujours avec toi et nul ne te les prendra, à moins qu'il ne soit un tyran.»[26]

L'ISLAM, LA RELIGION DU MONOTHÉISME

Le Messenger (ﷺ) se tenait à la porte de la Ka'bah, appuyé sur l'embrasure, tandis que le peuple de Qouraish se rassemblait devant lui, dans la cour.

Il s'adressa à eux, en disant: «Il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah. Il n'a pas d'associés. Il a respecté Sa promesse et aidé Son serviteur. Il a renversé tous les confédérés. Sachez que toutes les demandes de privilèges, qu'elles se rapportent aux liens du sang ou aux propriétés, sont sous mon joug, sauf la garde de la Ka'bah et du point d'eau des pèlerins. Ô gens de Qouraish, Allah a aboli l'arrogance du paganisme et la fierté ancestrale. Tous les hommes descendent d'Adam et Adam a été créé à partir d'argile.»

Puis, il récita le verset coranique suivant: «*Ô hommes, Nous vous avons créés d'un mâle et d'une femelle, et Nous avons fait de vous des nations et des tribus, pour que vous vous entreconnaissiez. Le plus noble d'entre vous, auprès d'Allah, est le plus pieux. Allah est certes Omniscient et Connaisseur.*» (Coran, 49:13)[27]

LE PROPHÈTE DE MISÉRICORDE

Puis, le Prophète (ﷺ) demanda à Qouraish: «Ô Qouraish, que croyez-vous que je m'apprête à faire de vous?» «Nous n'espérons que le meilleur», répondirent-ils, «tu es un frère noble, fils d'un frère noble.» Le Messenger (ﷺ) dit: «Je vous dis ce que Youssouf [28] a dit à ses frères: «Pas de récrimination contre vous aujourd'hui.» Et il ajouta: «Allez... vous êtes tous libres.»[29]

Ensuite, il demanda à Bilal de grimper sur le toit de la Ka'bah et d'y prononcer le adhan (appel à la prière). Pour la toute première fois, les chefs et nobles de Qouraish entendaient l'appel à la prière résonner dans la vallée de la Mecque.

Par la suite, le Messenger (ﷺ) se rendit chez Oumm Hani bint Abi Talib, y prit un bain et pria huit unités de prière (rakates) afin de remercier Allah pour la victoire qu'Il venait de leur accorder.[30]

L'ÉGALITÉ DEVANT LA LOI

Une femme de Bani Makhzoum, nommée Fatimah, fut un jour appréhendée pour vol. Les hommes de sa tribu vinrent voir Oussama bin Zayd dans l'espoir de le voir intercéder auprès du Prophète (ﷺ) en faveur de cette femme, étant donné les bonnes relations qu'il entretenait avec ce dernier. Lorsque Oussama parla de l'affaire au Prophète (ﷺ), il vit l'expression faciale de ce dernier changer soudainement. Il lui dit:

«Oussama, es-tu entraîné de me parler des limites établies par Allah?» Oussama se sentit si honteux qu'il supplia le Prophète: «Ô Messager d'Allah, prie Allah de me pardonner!» Plus tard, dans la soirée, lorsque les gens se rassemblèrent, le Prophète (ﷺ) dit, après avoir glorifié Allah: «Des peuples avant vous ont été détruits parce qu'ils avaient l'habitude de fermer les yeux lorsqu'un noble parmi eux commettait un vol; mais lorsqu'un pauvre ou un indigent faisait la même chose, ils le châtaient suivant la loi. Je jure par Celui qui tient mon âme entre Ses mains que si Fatimah bint Mohammed [sa fille] avait volé, je lui aurais coupé la main!»

Il ordonna ensuite qu'on ampute la main droite de l'accusée. On rapporte qu'elle se repentit sincèrement par la suite et qu'elle mena une vie normale après s'être mariée.[\[31\]](#)

GENTILLESSE ENVERS LES ENNEMIS

Maintenant que la victoire était entière, tous les citoyens de la Mecque eurent droit à l'amnistie. Seules neuf personnes furent condamnées à mort. Parmi elles, il y avait un homme qui s'était rendu coupable d'apostasie après avoir embrassé l'islam, un autre qui avait hypocritement tué un musulman, tandis que quelques autres avaient tout fait pour tenter de détruire l'islam et calomnier le Prophète (ﷺ). 'Abdallah bin Sa'ad bin Abi Sarah avait, quant à lui, abandonné l'islam.

Parmi les condamnés, il y avait également Wahshi, l'esclave de Joubayr bin Mou'tim, qui avait tué l'oncle du Prophète (ﷺ), Hamza. Le Prophète (ﷺ) l'avait condamné à mort, mais ce dernier décida d'embrasser l'islam et sa profession de foi fut acceptée. [\[32\]](#)

Il y avait également Habbar bin al-Aswad, qui avait attaqué Zaynab, la fille du Prophète (ﷺ). Durant l'attaque, elle était tombée de son palanquin et avait avorté l'enfant qu'elle portait. Suite à l'incident, Habbar s'était sauvé de la Mecque, mais lorsqu'il revint, il accepta l'islam et le Prophète, dans sa clémence, lui pardonna. Enfin, deux jeunes chanteuses, qui avaient l'habitude de chanter des vers satiriques dénigrant le Messager d'Allah (ﷺ) se virent accorder l'impunité, suite à quoi elles acceptèrent l'islam.

Ikrima bin Abi Jahl, quant à lui, détestait tellement l'islam qu'il s'était enfui au Yémen. Sa femme devint musulmane et demanda au Prophète (ﷺ) de lui accorder l'immunité. Ikrima était le fils d'Abou Jahl, le plus grand ennemi du Prophète (ﷺ); pourtant, ce dernier non seulement pardonna à Ikrima, mais le reçut chaleureusement lorsqu'il revint à la Mecque. Il se leva avec tant de hâte, pour le recevoir, que sa cape tomba de ses épaules. Il était très heureux d'accueillir Ikrima au sein de l'islam. Il lui accorda une position très honorable parmi les musulmans et il se distingua par de nombreux actes d'héroïsme au cours des batailles qu'il mena contre les apostats et les forces byzantines.

HIND EMBRASSE L'ISLAM

Peu de temps après, une foule importante, composée de citoyens de la Mecque, se rassembla à l'extérieur. Le Messager (ﷺ) grimpa sur le mont Safa où, l'un après l'autre, les Mecquois vinrent lui prêter serment d'allégeance.

Après que les hommes eurent terminé de défilé pour prononcer leur profession de foi, les femmes leur emboîtèrent le pas. Parmi elles se trouvait la furie de Ouhoud, Hind bin 'Outba, épouse d'Abou Soufyan. Elle s'était recouverte le visage, ne voulant pas être reconnue à cause de ce qu'elle avait fait à Hamza.

Le Messager (ﷺ) lui dit (sans savoir qui elle était): «Fais le serment que tu n'associeras rien à Allah.» «Par Allah», répondit-elle, «tu nous as imposé une chose que tu n'as pas imposée aux hommes.» Le Messager (ﷺ) poursuivit: «Et que tu ne voleras pas.» Hind dit: «J'avais pris l'habitude de prendre de petites sommes d'argent d'Abou Soufyan à son insu parce qu'il était avare; mais j'ignore si c'était licite ou pas.»

Abou Soufyan, qui l'accompagnait, intervint et dit: «Pour ce qui est du passé, il n'y a pas de blâme sur toi; c'était licite.» Le Messager (ﷺ) reconnut Hind et dit: «Ah! Tu es Hind bint 'Outba!» Hind répondit: «Oui, c'est moi. Je te prie de me pardonner mes actions passées.» Le Messager dit encore: «Et tu ne commettras pas l'adultère.» Elle répondit: «Est-ce qu'une femme de noble descendance commet l'adultère?»[\[33\]](#)

Ignorant sa question, il poursuivit: «Et tu ne tueras pas tes enfants.» Hind répondit: «Nous les avons élevés lorsqu'ils étaient petits et vous les avez tués lorsqu'ils étaient grands.» Le Messager (ﷺ) continua: «Et tu ne feras circuler de calomnies sur personne.» «Par Allah», répondit-elle, «la calomnie est méprisable et honteuse. Il est parfois préférable de l'ignorer.» Finalement, le Messager (ﷺ) dit: «Et tu ne me désobéiras pas.» «Oui», dit Hind; mais elle ajouta: «en ce qui concerne les choses vertueuses.»[\[34\]](#)

INSÉPARABLE DE SES COMPAGNONS

Allah avait ouvert les portes de la Mecque au Prophète (ﷺ). C'était sa ville natale et le lieu où avaient habité tous ses ancêtres. Certains Ansars se disaient entre eux que puisque Allah avait donné au Messager (ﷺ) la victoire sur sa patrie et sur sa ville, il allait peut-être décider d'y demeurer plutôt que de retourner à Médine.

Peu de temps après, le Messager (ﷺ) les interrogea sur le sujet de leur conversation, mais nul ne voulu le lui révéler. Ils finirent tout de même par avouer leurs appréhensions et le Messager (ﷺ) les rassura en disant: «Qu'Allah m'en garde! Je vivrai et mourrai parmi vous.»[\[35\]](#)

UN PÉCHEUR SE REPENT ET EMBRASSE L'ISLAM

Fadala bin 'Oumayr s'était promis de tuer le Messager d'Allah (ﷺ). Il avait décidé de le tuer au moment où ce dernier tournerait autour de la Ka'bah. Donc un jour où le Prophète (ﷺ) tournait autour de la Ka'bah, Fadala s'approcha de lui. L'ayant entendu venir, il l'appela: «Fadala!». Ce dernier dit: «Oui, ô Messager d'Allah.» Puis le

Prophète (ﷺ) lui demanda: «À quoi penses-tu?». «À rien», répondit Fadala, «je pense à Allah.» Le Messenger (ﷺ) sourit et, plaçant sa main sur la poitrine de Fadala, lui dit: «Cherche le pardon auprès d'Allah». Le cœur de ce dernier fut immédiatement apaisé. Plus tard, il racontait aux gens: «Le Messenger n'avait pas encore retiré sa main de sur ma poitrine qu'il était devenu plus cher à mon cœur que toute autre créature d'Allah.»

Et il disait également: «Puis je retournai chez moi et croisai une femme avec qui j'avais l'habitude de converser. Elle me demanda de m'asseoir et de discuter avec elle, mais je lui répondit: «Non, Allah et l'islam ne me le permettent pas.»[36]

TOUTE TRACE DE PAGANISME EST ABOLIE

Le Prophète (ﷺ) envoya quelques groupes détruire les idoles qui se trouvaient çà et là dans la ville de la Mecque, de même que celles qui se trouvaient en périphérie, dans la vallée. Elles furent toutes réduites en pièces, y compris al-Lat et al-Ouzza, de même que Manat-ous-Thalathatal Oukhra. Le Prophète (ﷺ) envoya ensuite un messenger dire aux gens que tout homme ayant foi en Allah et au Jour dernier devait détruire toutes les idoles se trouvant dans sa maison. Il délégua également certains de ses compagnons aux différentes tribus des environs de la Mecque pour leur transmettre le même message.

Jarir a rapporté qu'il y avait, en Arabie, un temple connu sous le nom de Dhoul Khalasa. Le Messenger (ﷺ) dit à Jarir: «Pourquoi ne me tranquillises-tu pas en ce qui a trait à Dhoul Khalasa?» Jarir le lui promit et partit, accompagné de cent cinquante cavaliers résolus de Ahmas[37], en direction du temple, qu'ils détruisirent entièrement. Ils tuèrent, par la même occasion, tous ceux qui s'y trouvaient. Lorsque Jarir revint et rapporta leur action au Prophète (ﷺ), ce dernier pria pour les Ahmas.[38]

Suite à ces événements, le Prophète (ﷺ) rassembla les musulmans et leur dit qu'Allah avait fait à jamais de la Mecque un territoire sacré. Il leur dit: «Il est interdit à quiconque croit en Allah et au Jour dernier de répandre le sang dans cette ville ou d'y couper un arbre. Cela n'était permis à personne avant moi et ce ne sera permis à personne après moi.» Puis, il retourna à Médine.[39]

LES RÉPERCUSSIONS DE LA CONQUÊTE DE LA MECQUE

La conquête de la Mecque eut de nombreuses répercussions sur les Arabes. Considérée comme une grande victoire, elle venait confirmer de façon claire que l'islam était une religion véridique, et elle servit, plus tard, à paver le chemin pour la propagation de l'islam dans l'Arabie tout entière. Des membres de tribus éloignées du désert commencèrent à venir en groupes à Médine ou à envoyer des délégations afin d'en savoir plus sur l'islam. Certaines tribus avaient signé, avant la conquête, des traités avec Qouraiish, qui les obligeaient à garder leurs distances par rapport aux musulmans. Mais avec la nouvelle soumission de Qouraiish à Allah et à Son Messenger (ﷺ), ces considérations disparurent.

Il y avait également quelques tribus qui, ayant encore à la mémoire la destruction d'Abraha, croyaient fermement qu'aucun tyran ne pouvait prendre possession de la Mecque; elles préférèrent donc attendre la conclusion de la dispute entre les musulmans et Qouraiish. En fait, certaines avaient même résolu de laisser le Prophète (ﷺ) tranquille et de l'accepter comme messenger d'Allah si jamais il parvenait à l'emporter sur sa propre tribu.[40]

Lorsque Allah soutint Son Messenger (ﷺ) et lui accorda la victoire sur la Mecque – ce qui eut pour effet d'inciter Qouraiish à lui rendre obéissance, de façon volontaire ou non – la quasi-totalité de l'Arabie se soumit à l'islam. Et cela se fit avec une rapidité sans précédent dans un pays qui avait depuis toujours été connu pour ses désordres et son indiscipline. Les Bédouins de tous clans et de toutes tribus affluèrent à Médine pour présenter leurs respects au Prophète (ﷺ) et pour prononcer devant lui la profession de foi. C'est durant cette période qu'Allah révéla la sourah an-Nasr[41], dont sont tirés ces versets: « *Lorsque vient le secours d'Allah ainsi que la victoire, et que tu vois les gens entrer en foule dans la religion d'Allah...* » (Coran, 110:1-2)

LE JEUNE ADMINISTRATEUR

Avant de quitter la ville, le Messenger (ﷺ) désigna 'Attab bin Ousayd pour veiller au bien-être des pèlerins et pour s'occuper d'autres affaires de la Mecque.[42] À ce moment-là, 'Attab n'avait que vingt ans. Il y avait plusieurs autres personnes, à la Mecque, qui étaient plus expérimentées et plus connues que 'Attab, mais ce choix démontrait que le Messenger (ﷺ) ne confiait de responsabilités à une personne que sur la base de son mérite et de ses capacités. D'ailleurs, 'Attab s'avéra être un excellent choix puisqu'il occupa les mêmes fonctions jusqu'à la fin du califat d'Abou Bakr.[43]

La victoire éclatante des musulmans sur Qouraiish et le nombre croissant de conversions à l'islam avaient profondément effrayé et inquiété l'ennemi. Alors il tenta, dans un ultime effort, de mettre l'islam à l'épreuve, mais encore une fois, il échoua lamentablement. Voici comment se déroulèrent ces événements.

LES HAWAZINES

Les Hawazines étaient de vieux ennemis de Qouraiish et ils égalaient ces derniers en termes de pouvoir et de prestige. La récente soumission de Qouraiish au pouvoir naissant de l'islam leur fit nourrir l'espoir d'amener les musulmans à capituler; ils y voyaient une occasion fournie par Dieu d'édifier leur pouvoir sur le prestige déclinant de Qouraiish.

Le chef des Hawazines, Malik bin 'Auf al-Nasari, déclara publiquement son hostilité envers les musulmans. Il fut bientôt imité par plusieurs chefs et membres d'autres tribus, notamment Thaqif, Nasr, Jousham et Sa'ad bin Bakr. Deux clans de Hawazine, Ka'b et Kilab, se dissocièrent de Malik bin 'Auf, mais les autres alliés ordonnèrent à leurs armées d'aller attaquer le Prophète (ﷺ). Ils emmenèrent même leur bétail, leurs femmes et leurs enfants sur le champ de bataille, voulant à tout prix que tous, jusqu'au dernier, se battent. Ils avaient l'intention de faire en sorte que nul ne batte en retraite ou ne s'en retourne chez lui.

Un vieux vétéran, Dourayd bin al-Simma, connu pour son habileté de guerrier, accompagnait l'armée hawazine, qui avait décidé de camper à Autas.^[1] De leur camp s'élevaient des cris des chameaux qui blatéraient, des braiments d'ânes, des bêlements de moutons et de chèvres, ainsi que des pleurs d'enfants. Malik ordonna à ses hommes: «Sortez vos armes de leurs fourreaux dès que vous apercevez les musulmans et attaquez-les comme un seul homme!».^[2]

Le Messenger d'Allah (ﷺ), de son côté, était accompagné de deux mille Mecquois, parmi lesquels se trouvaient à la fois de tout récents convertis et des non-musulmans, de même que de dix mille musulmans qu'il avait ramenés de Médine. Il s'agissait de l'armée la plus imposante jamais mobilisée pour défendre l'islam. À cause de leur nombre important, les musulmans se sentaient très sûrs d'eux, et certains d'entre eux osèrent même avancer qu'il leur était impossible de perdre grâce à leur nombre impressionnant.^[3]

Il est à noter que pour cette bataille, le Prophète (ﷺ) réussit à obtenir de Safwan bin Oumayyah des armes et des cottes de mailles en dépit du fait que ce dernier fut encore polythéiste.^[4]

DES RÉSIDUS DE L'IDOLÂTRIE

Les Mecquois qui s'étaient joints au Prophète (ﷺ) pour cette bataille venaient à peine de renoncer au paganisme et à l'habitude qu'ils avaient de vénérer un arbre qu'ils appelaient «Dhat-ou-Anwat», sous lequel ils passaient parfois toute une journée; ils suspendaient alors leurs armes à ses branches et offraient des sacrifices à son ombre.

Ainsi, tandis qu'ils avançaient avec l'armée, ils passèrent près d'un grand arbre qui leur rappela celui qu'ils adoraient naguère. Alors ils demandèrent au Messenger (ﷺ): «Désigne-nous un arbre, car nous avons, auparavant, Dhat-u-Anwat, ô Messenger d'Allah.» Ce dernier répondit: «Allah est Grand! Par Celui qui tient mon âme entre Ses mains, vous me dites ce que le peuple de Moïse lui a dit: «Désigne-nous une divinité semblable à leurs dieux.» Et Moïse leur répondit: «Vous êtes certes des gens ignorants.»^[5] En vérité, vous adopteriez toutes les coutumes de vos prédécesseurs.»^[6]

DANS LE WADI DE HOUNAYN

L'armée musulmane atteignit Hounayn le dixième jour de Shawwal de l'an 8 de l'hégire. Les guerriers descendirent dans le *wadi* à l'aube naissante; l'ennemi avait déjà pris position. Tout à coup, à travers la vallée, tout ce que les musulmans purent voir de leurs ennemis fut une volée de flèches; puis, l'effet de surprise passé, ils virent ces derniers foncer sur eux comme un seul homme. Les hommes de Hawazine étaient de célèbres archers.^[7]

Cet assaut aussi soudain que violent força les musulmans à battre en retraite; ils s'enfuirent terrifiés sans se soucier les uns des autres. La bataille prit une tournure dangereuse, une déroute totale des musulmans étant déjà imminente. Comme lors de la bataille de Uhoud, lorsque la rumeur de la mort du Messenger (ﷺ) avait désorienté et découragé les musulmans, ils étaient encore une fois au désespoir, ici, à Hounayn.

DIVISION ET DÉSACCORD

Quelques types un peu grossiers de la Mecque, qui s'étaient joints à l'armée musulmane mais dont la foi n'était pas très ferme, se mirent à exprimer leur insatisfaction et leur frustration par rapport à l'islam. L'un dit: «Leur exode n'aura de fin que lorsqu'ils atteindront la mer.» L'autre remarqua: «Les effets de leur sorcellerie se sont dissipés aujourd'hui.»^[8]

VICTOIRE ET PAIX

Cette défaite des musulmans, qui faisait suite à leur brillante victoire à la Mecque, était en quelque sorte un châtement divin pour avoir compté sur leur force et sur leur nombre important plutôt que sur le secours d'Allah. Leur foi avait besoin d'être mise à l'épreuve par cette mésaventure; ils devaient comprendre que la victoire comme la défaite ne pouvaient venir que d'Allah et que ni l'une ni l'autre ne devait les rendre exultants ou découragés.

Les musulmans étaient totalement absorbés par leur malheur quand la paix d'Allah sembla descendre sur eux. Pendant tout ce temps, le Prophète (ﷺ) était resté à sa place, à califourchon sur son mulet blanc, sans aucune crainte au cœur ni frisson. Seuls quelques Ansars et Mouhajirines et certains membres de sa famille étaient restés avec lui; 'Abbas bin 'Abdoul Mouttalib tenait à la main la bride de son mulet.

Alors il déclara, d'une voix retentissante: «En vérité, je suis le prophète d'Allah, je suis le fils d'Abdoul Mouttalib!». [9]

Sur ce, un détachement de l'armée ennemie avança en direction du Prophète (ﷺ). Ce dernier prit une poignée de sable et la leur lança dans les yeux.

Pour secouer ses hommes, il dit à 'Abbas: «Ô 'Abbas, appelleles Ansars et les compagnons de l'acacia.» [10] 'Abbas possédait une puissante voix. Tous ceux qui l'entendirent appeler répondirent «nous voici», descendirent de chameau et vinrent se regrouper autour du Prophète (ﷺ). Puis, lorsqu'ils furent en nombre suffisant, ils foncèrent sur l'ennemi. Cependant qu'un nouvel affrontement avait lieu entre les deux parties, le Prophète (ﷺ) et quelques-uns de ses compagnons se dirigèrent vers un endroit situé plus haut, d'où ils pouvaient avoir une vue générale de la bataille. Il remarqua: «La bataille est devenue ardente.» [11] Puis il jeta quelques cailloux en direction de l'ennemi. 'Abbas rapporte qu'il vit alors l'ennemi perdre soudainement tout enthousiasme et s'avouer vaincu. [12]

Les deux armées avaient combattu courageusement. Mais, avant même que ces musulmans, qui avaient fui, aient eu le temps de revenir sur le champ de bataille, l'ennemi avait été vaincu et un groupe de prisonniers ligotés avaient été amené devant le Prophète (ﷺ). [13] En réalité, c'est parce qu'Allah avait soutenu Son Messager à l'aide d'anges descendus du ciel que les musulmans avaient connu la victoire. [14]

«Allah vous a déjà secourus en maints endroits. Et rappelez-vous le jour de Hounayn, quand vous étiez fiers de votre grand nombre et que cela ne vous a servi à rien. La terre, malgré son étendue, vous devint bien étroite; puis vous avez tourné le dos en fuyards. Puis, Allah fit descendre Sa quiétude sur Son Messager et sur les croyants. Il fit descendre des troupes (anges) que vous ne voyiez pas, et châtia ceux qui ne croyaient pas. Telle est la rétribution des mécréants. » (Coran, 9:25-6)

LA RÉSISTANCE S'ÉPUISE

L'amertume et la rancune que ressentait les païens envers l'islam se dissipèrent complètement suite à la bataille de Hounayn. Le dernier bastion du paganisme tomba avec cette bataille, de sorte qu'il ne subsista plus, dans toute l'Arabie, d'adversaires de l'islam que l'on eût pu juger redoutables.

À AUTAS

Une partie de l'ennemi en déroute s'enfuit à Ta'if et verrouilla les portes de la ville. Le chef des Hawazines, Malik bin 'Auf, était avec eux. Un détachement envoyé par le Prophète (ﷺ), avec Abou 'Amir al-Ashari à sa tête, parvint à rattraper un autre groupe ennemi qui avait installé son camp à Autas, l'affronta et le mit complètement en déroute. [15] Lorsque les captifs et le butin de Hounayn furent amenés au Prophète (ﷺ), il ordonna qu'on les amène à Ji'rana [16] et que les captifs y soient détenus. [17]

Les captifs de Hounayn étaient au nombre de six mille. Le butin incluait vingt-quatre mille chameaux, quarante mille chèvres et quatre mille *awqiya* d'argent. C'était le butin le plus important qui fut jamais tombé aux mains des musulmans.

Le Prophète (ﷺ) avait donné l'ordre à ses troupes, avant la bataille, d'éviter de tuer les femmes, les enfants, les hommes embauchés pour des tâches autres que celles liées au combat et les esclaves. Malheureusement, une femme fut tuée par accident. En dépit du fait que cette mort n'était pas intentionnelle, le Prophète (ﷺ) ne put s'empêcher d'éprouver des remords par la suite. [18]

LA BATAILLE DE TA'IF LES DÉSERTEURS DE THAQIF

Les guerriers de Thaqif, qui s'étaient enfuis de Hounayn, retournèrent à Ta'if. Ils verrouillèrent les portes de la ville après avoir entreposé suffisamment de nourriture pour une année complète; ils se préparaient donc à un autre affrontement avec les musulmans.

Le Prophète (ﷺ) se rendit immédiatement à Ta'if. Après avoir établi son camp à l'extérieur de la ville, il entreprit d'assiéger cette dernière afin de soumettre l'ennemi. Le siège s'éternisa quelque peu; les musulmans, dont les voies d'accès avaient déjà été bloquées par les assiégés, étaient totalement incapables de pénétrer dans Ta'if. Les combattants de Thaqif étaient de réputés archers; les volées de flèches qu'ils envoyaient par intervalles aux musulmans apparaissaient à ces derniers comme des essaims de sauterelles.

LE SIÈGE DE TA'IF

Comme le camp des musulmans se trouvait à portée des flèches lancées à partir des remparts de Ta'if, le Prophète (ﷺ) le fit transférer à un autre endroit. Le siège se poursuivit durant vingt-cinq ou trente nuits durant lesquelles les deux ennemis, s'attaquant à coups de volées de flèches, firent tout en leur pouvoir pour venir à bout l'un de l'autre. C'est au cours de ce siège que le Prophète (ﷺ) utilisa des catapultes pour la première fois; il put ainsi bloquer complètement à la fois l'entrée et la sortie de l'ennemi. Par ailleurs, les flèches lancées par l'ennemi augmentèrent le bilan des morts du côté des musulmans.[\[1\]](#)

UN GRAND CŒUR, MÊME SUR LE CHAMP DE BATAILLE

Voyant que le siège n'apportait pas les résultats escomptés, le Prophète (ﷺ) menaça l'ennemi de couper ses vignes. Cette annonce inquiéta au plus haut point ce dernier, dont l'économie dépendait en grande partie des raisins qu'il produisait. La population de Thaqif implora le Messager (ﷺ), au nom d'Allah et de leur parenté avec lui, d'épargner leurs vignes, leurs vergers et leurs fermes. Prenant l'ennemi en pitié, le Prophète (ﷺ) dit : « Certainement, je m'en remets à Allah et à la parenté entre nous. »

Par la suite, le Prophète (ﷺ) déclara que si un esclave de Thaqif sortait de la ville et venait à lui, il le libérerait. Un peu plus d'une dizaine d'esclaves décidèrent de désertir Ta'if, dont Abou Bakrah (plus tard, ce dernier allait se distinguer par sa profonde connaissance des ahadith). Le Prophète (ﷺ) les libéra tous et demanda aux musulmans de prendre soin d'eux. Les gens de Ta'if, de leur côté, furent très irrités de la désertion de leurs esclaves.[\[2\]](#)

LE SIÈGE EST LEVÉ

Il n'était pas dans la volonté d'Allah que Ta'if tombe. Le Prophète (ﷺ) demanda à 'Omar d'annoncer l'ajournement du siège et le retrait de l'armée. Déçus, certains musulmans protestèrent contre le retrait soudain qui leur était ordonné. Ils dirent : « Devons-nous partir sans avoir fait tomber Ta'if? » Le Prophète (ﷺ) répondit : « D'accord : préparez une attaque. » Ils se ruèrent en direction de l'ennemi, mais durent battre en retraite après avoir subi plusieurs pertes. Alors le Prophète (ﷺ) leur dit : « Si Allah le veut, nous reviendrons très bientôt. » Les gens se décidèrent donc à partir et se mirent à préparer leur départ. Le Prophète (ﷺ) les regarda partir avec un sourire aux lèvres.[\[3\]](#)

LE BUTIN DE HOUNAYN

Sur le chemin du retour, le Prophète (ﷺ) fit une halte à Jirrana avec ses hommes. Cette halte, à cet endroit, n'était pas désintéressée : il souhaitait donner l'occasion aux Hawazines de faire amende honorable en venant le voir pour embrasser l'islam. Par la suite, il distribua le butin, en commençant par ceux dont le cœur était à gagner à l'islam. Il distribua à Abou Soufyan et à ses fils, Yazid et Mou'awiya, de superbes cadeaux. Hakim bin al-Hizam, Nadr bin al-Harith, 'Ala' bin al-Haritha et d'autres chefs qourraishites furent aussi traités généreusement; puis, tous les autres hommes de l'armée reçurent leur part.[\[4\]](#)

L'AMOUR POUR LES ANSARS ET LEUR DÉSINTÉRESSEMENT

Le Prophète (ﷺ) avait octroyé une grande part du butin aux qourraishites dont le cœur était à gagner à l'islam. Les Ansars, de leur côté, avaient reçu une part moindre. Certains jeunes hommes Ansarites se plaignirent de la maigre part qu'on leur avait donnée. Alors le Messager (ﷺ) ordonna aux Ansars de se rassembler dans une enceinte. Là, il leur fit un sermon fort poignant qui les toucha au plus profond de leur cœur et les émut jusqu'aux larmes.

Il leur dit : « Ne suis-je pas venu à vous alors que vous étiez sur le mauvais chemin, puis Allah vous a guidé par mon intermédiaire? Vous étiez pauvres et Allah vous a enrichis. Vous étiez divisés et Il a adouci votre cœur pour vous unir. » Les Ansars répondirent : « Oui, en effet, Allah et Son Messager sont bons et généreux. » Mais le Messager (ﷺ) leur demanda : « Ô Ansars! Pourquoi ne me répondez-vous pas? » Ils dirent : « Mais que pouvons-nous répondre? Ô Messager d'Allah, la bonté et la générosité appartiennent à Allah et à Son Messager. » Le Prophète (ﷺ) poursuivit : « Si vous aviez voulu, vous auriez pu me dire (et certainement, vous auriez alors dit la vérité et je l'aurais reconnu) : tu es venu à nous discrédité, et nous t'avons cru ; tu es venu délaissé, et nous t'avons aidé ; tu es venu en fugitif, et nous t'avons offert le gîte ; tu étais pauvre, et nous t'avons réconforté. »

Le Prophète (ﷺ) exprima ensuite aux Ansars l'amour qu'il avait pour eux et justifia l'apparente disparité dans la distribution du butin. Il leur dit : « Avez-vous quelque doute à mon sujet, ô Ansars, à cause de ce que je leur ai donné comme biens éphémères d'ici-bas (ce qui pourrait les amener à devenir musulmans), tandis que je vous ai confiés aux soins de l'islam? » Puis, il leur posa une question qui attisa leur

amour pour lui. Il leur demanda : « Ô Ansars! N'êtes-vous pas contents de voir ces hommes partir avec des moutons et des chèvres, tandis que vous repartez avec le Messenger d'Allah? Par Celui qui tient la vie de Mohammed entre Ses mains, celui avec qui vous repartez est bien meilleur pour vous que ce avec quoi ils repartent. S'il n'y avait pas eu de migration, j'aurais moi-même été l'un d'entre vous (un Ansar). Si tous les gens, ensemble, prenaient le chemin d'un *wadi* et que les Ansars prenaient un autre chemin, je prendrais celui des Ansars. Les Ansars sont comme les vêtements les plus proches du corps tandis que les autres sont comme les vêtements de sortie. Ô Allah, soit miséricordieux avec les Ansars, avec leurs fils et avec les fils de leurs fils! » Tous les Ansars se mirent à pleurer jusqu'à ce que leurs larmes humectent leur barbe, et ils dirent : « Nous sommes heureux et satisfaits que le Messenger nous revienne. »^[5]

DES CAPTIFS LIBÉRÉS

Une délégation formée de quatorze Hawazines vint voir le Prophète (ﷺ). Ils lui demandèrent d'avoir pitié d'eux et de leur rendre les membres de leurs familles et leurs biens. Le Prophète (ﷺ) leur répondit : « Vous voyez bien qu'il y a des gens qui m'accompagnent. Ce que j'aime le plus, c'est que vous me parliez en toute franchise. Alors dites-moi : qu'est-ce qui vous est le plus cher ? Vos femmes et vos enfants ? Ou vos biens ? » Ils répondirent tous ensemble : « Nos femmes et nos enfants. » Alors le Prophète (ﷺ) leur conseilla : « Demain matin, lorsque j'aurai terminé ma prière, vous vous lèverez et direz : « Nous demandons que le Prophète intercède en notre faveur auprès des musulmans et que les musulmans intercèdent en notre faveur auprès de lui afin que nos femmes et nos enfants nous soient rendus. ». Lorsque, le lendemain, ils firent ce qu'il leur avait recommandé de faire, ce dernier répondit : « Tout ce qui m'a été attribué personnellement et à la famille de bani Abdoul Mouttalib est à vous. Aux autres je recommande de faire de même. À ces mots, les muhajirines et les Ansars dirent : « Tout ce qui nous a été attribué, nous le donnons au Prophète. »

Les personnes appartenant à Bani Tamim, Bani Fazara et Bani Soulaym refusèrent de céder leur part. Le Prophète (ﷺ) leur dit : « Ces gens sont venus après avoir embrassé l'islam. J'ai attendu leur arrivée et je leur ai donné le choix entre leurs biens ou leurs femmes et enfants, et ils ont choisi leurs femmes et enfants. Maintenant, si l'un d'entre vous a des esclaves qu'il souhaite donner de bon cœur, il peut le faire. Mais si vous ne souhaitez pas le faire, vous êtes également libres de refuser. Celui qui détient des droits sur de tels prisonniers, nous lui donnerons six parts du prochain butin qu'Allah nous accordera en échange de chacun d'entre eux. »

Tous répondirent : « Nous préférons céder nos parts de bonne grâce et par amour pour le Prophète. » Mais le Prophète (ﷺ) dit : « Je ne sais lesquels d'entre vous sont satisfaits et lesquels ne le sont pas. Vous pouvez quitter, maintenant, et vos chefs me rendront un compte précis de vos affaires. » Ils rendirent tous leurs captifs, femmes et enfants, et aucun d'entre eux ne décida de conserver sa part du butin. Le Prophète (ﷺ) offrit également un vêtement à chacun des captifs libérés.^[6]

AMOUR ET GENTILLESSE

Parmi les gens faits captifs par les musulmans se trouvait Shayma bint Halima Sa'adiya. Les hommes qui l'avaient capturée ne la connaissaient pas. Mais même après qu'elle leur eût dit qu'elle était la sœur de lait du Messenger d'Allah (ﷺ), ils ne firent pas attention à elle et la traitèrent avec brusquerie.

Lorsqu'on l'amena devant le Prophète (ﷺ), elle lui dit : « Ô Prophète d'Allah! Je suis ta sœur de lait. » Ce dernier, qui ne la reconnaissait pas, lui demanda une preuve. Elle répondit : « La preuve est la morsure que tu m'as faite dans le dos lorsque je te transportais sur ma hanche. La cicatrice est toujours là. » Le Prophète (ﷺ) hocha la tête et étendit courtoisement sa longue cape pour qu'elle puisse s'asseoir dessus. Il lui donna le choix entre vivre honorablement parmi les siens ou retourner dans son peuple les bras chargés de présents. Elle choisit de retourner dans sa tribu. Elle embrassa l'islam et le Prophète (ﷺ) lui donna trois serviteurs, une esclave et quelques chèvres.^[7]

LE PETIT PÈLERINAGE

Après avoir distribué le butin et les captifs à J'irrana, le Messenger (ﷺ) enfila le vêtement de Ihram nécessaire à l'accomplissement du petit pèlerinage ('Oumrah), car c'était là l'endroit où les gens qui se rendaient de Ta'if à la Mecque pour accomplir le pèlerinage changeaient de vêtements. Après avoir accompli la 'Oumrah, il retourna à Médine^[8], où il arriva au cours du mois de Dhoul Q'ada de la huitième année de l'hégire.^[9]

Tandis que l'armée revenait de Ta'if, le Messenger d'Allah (ﷺ) demanda à ses hommes de réciter : « Nous sommes ceux qui se convertissent, se repentent, adorent et glorifient Allah. » Certains d'entre eux demandèrent au Prophète (ﷺ) d'invoquer le mal sur Tha'qif. Mais ce dernier leva ses mains et supplia : « Ô Allah! Guide Tha'qif sur le droit chemin et fais-les venir ici. »

'Ourwa bin Mas'oud al-Thaqafi rencontra le Messenger (ﷺ) au moment où ce dernier s'en retournait à Médine. Il devint musulman, retourna dans sa tribu et y invita ses membres à l'islam. Il était très populaire parmi eux et jouissait de l'estime de tous, mais lorsqu'il leur annonça sa conversion, ils se retournèrent tous contre lui. Ils l'attaquèrent et il vit voler vers lui des flèches provenant de toutes les directions; il fut touché par l'une d'elles, qui provoqua sa mort.

Quelques mois après avoir tué 'Ourwa, les membres de Tha'qif se consultèrent et comprirent qu'il était au-delà de leurs forces de combattre toutes les tribus qui avaient prêté serment d'allégeance au Prophète (ﷺ). Alors ils finirent par se décider à envoyer une délégation à Médine.

PAS DE DÉFÉRENCE ENVERS L'IDOLÂTRIE

Lorsque la délégation de Tha'qif arriva à Médine, une tente fut montée pour eux dans la mosquée du Prophète (ﷺ). Ils demandèrent à ce dernier de ne pas détruire le

« chef » de leurs déités, al-Lat, pour les trois prochaines années. Il refusa. Alors ils tentèrent de négocier la période de temps en la raccourcissant un peu plus chaque fois, mais le Messager (ﷺ) maintint fermement son refus. En dernier recours, ils l'implorèrent de laisser la divinité intacte pendant au moins un mois suivant leur retour chez eux. Mais le Messager (ﷺ) rejeta cette dernière requête et ordonna à Abou Soufyan et Moughira bin Shou'ba al-Thaqafi d'aller détruire al-Lat. Par la suite, les gens de Thaqif demandèrent au Prophète (ﷺ) d'être exemptés de prière. Ce à quoi il répondit : « Rien ne subsiste d'une religion dans laquelle on n'offre pas de prières. »

Abou Soufyan et Moughira bin Shou'ba accompagnèrent la délégation de Thaqif lorsqu'elle retourna à Ta'if. Moughira s'empressa de détruire al-Lat avec une pioche et la réduisit en morceaux. Sur ce, les gens de Ta'if embrassèrent l'islam et se libérèrent définitivement du paganisme.[\[10\]](#)

KA'B BIN ZOUHAYR EMBRASSE L'ISLAM

Ka'b bin Zouhayr vint rendre visite au Prophète (ﷺ) à Médine. Ka'b était un poète, fils de poète. Il avait composé de nombreux vers satiriques visant à ridiculiser le Messager d'Allah (ﷺ), mais lorsqu'il connut des jours sombres, son frère Boujayr lui écrivit afin de l'exhorter à aller voir le Messager pour se repentir et embrasser l'islam. Il le mit également en garde contre de terribles conséquences s'il négligeait de se plier à ses recommandations. Alors finalement, Ka'b se décida à aller voir le Prophète (ﷺ).

Lorsqu'il arriva à Médine, il trouva le Prophète (ﷺ) au moment où ce dernier terminait sa prière matinale; il l'appela et mit ses mains dans les siennes. Le Prophète (ﷺ), cependant, ne savait pas qui il était. Alors Ka'b lui dit : « Ô Messager d'Allah! Ka'b bin Zouhayr vient te voir en musulman repentant et demande ta protection. Accepteras-tu son repentir? » Un des Ansars, qui se trouvait près d'eux, bondit sur ses pieds et dit : « Ô Messager d'Allah! Laisse-moi m'occuper de cet ennemi d'Allah. Je vais lui couper la tête! » Mais le Messager (ﷺ) lui demanda de laisser Ka'b tranquille puisqu'il était venu le voir le cœur rempli de regrets au sujet de ses actions passées. Par la suite, Ka'b composa le fameux panégyrique louant le Prophète (ﷺ) et commençant par « Banat Sou'ad ».[\[11\]](#)

L'EXPÉDITION DE TABOUK

Certaines tribus vivaient encore dans l'illusion que la montée de l'islam était un phénomène aussi éphémère qu'une marée montante dont le flux pouvait rapidement être enrayeré. Il était donc nécessaire de les avertir, et même de les menacer, avant qu'elles ne conçoivent un plan pour attaquer les musulmans. L'expédition de Tabouk eut l'effet désiré sur ces tribus, un peu comme la conquête de la Mecque avait réussi à éradiquer toute opposition. Cette expédition contre l'empire byzantin, dont la puissance et la magnificence étaient bien connues des Arabes, signifiait, en quelque sorte, que les musulmans étaient prêts à relever le gant, même contre l'empire le plus puissant de l'époque.

Le respect qu'avaient les Arabes pour les Byzantins, qu'ils appelaient les Romains, est bien illustré par les remarques que fit Abou Soufyan après avoir vu Héraclès recevoir avec beaucoup de considération la lettre du Messager (ﷺ), que ce dernier lui avait fait parvenir par l'intermédiaire de Dihya bin Khalifa al-Kalbi. Il avait entendu Héraclès avouer que, lui aussi, il attendait la naissance d'un prophète. Abou Soufyan se leva alors, comme il le racontera plus tard, se frottant les mains et se disant que l'affaire de ibn Abi Kabsha[\[1\]](#) (i.e. du Prophète) avait pris une telle envergure que le roi des Romains l'appréhendait. Abou Soufyan racontera également qu'à ce moment-là, il devint absolument certain que le Messager (ﷺ) allait remporter la victoire et c'est de cette façon que naquit, dans son cœur, la conviction que l'islam était la vérité.[\[2\]](#)

Les Arabes, à cette époque, n'auraient pas même rêvé d'attaquer l'empire byzantin. Ils craignaient même d'être envahis par ce dernier, car ils doutaient de leur capacité à résister à une si grande puissance. Chaque fois que les musulmans de Médine se sentaient menacés ou sentaient que leur sécurité était en péril, leur premier geste était d'aller chercher secours auprès du roi gassanide, qui était gouverneur de l'est de la Syrie, sous César. Ce que 'Omar a raconté sur l'affaire de Aylah, qui eut lieu au début de la huitième année de l'hégire, illustre bien la situation qui prévalait alors. Il s'était mis d'accord, avec un ami ansari, pour se relayer auprès du Prophète (ﷺ) et pour s'informer mutuellement des incidents qui auraient lieu en l'absence de chacun. Il ajoute qu'à cette époque, ils étaient sur le qui-vive à cause d'une rumeur voulant que le roi gassanide s'apprête à envahir Médine et ils vivaient donc dans un état d'anxiété permanente. Une fois, lorsque son ami ansari vint chez lui et frappa à la porte pour entrer, 'Omar lui demanda immédiatement si les Ghassanides avaient envahi Médine.[\[3\]](#)

À cette époque, l'étoile byzantine était en ascension constante. Sous Héraclès, les armées de cet empire avaient porté un coup mortel aux forces iraniennes et avaient envahi leur capitale. Cette grande victoire avait été célébrée par la marche majestueuse de l'Empereur, de Hims[\[4\]](#) à Aylah[\[5\]](#), au cours de la septième année de l'hégire. Héraclès lui-même, jouant le rôle d'un pèlerin repentant, avait porté la Vraie Croix récupérée chez les Perses, tandis que, tout au long de son parcours, des tapis

luxueux étaient étalés devant lui, parfumés à l'eau de rose par des gens qui venaient l'acclamer en héros, les larmes aux yeux.^[6]

À peine deux années s'étaient écoulées depuis que l'empereur des Romains avait remporté cette grande victoire, lorsque le Messager d'Allah (ﷺ) et son armée allèrent le confronter. Cette expédition audacieuse, entreprise par le Prophète (ﷺ), laissa une impression indélébile dans l'esprit des Arabes, tant et si bien qu'il n'est pas exagéré d'avancer que cette expédition de Tabouk servit en quelque sorte de prélude à la conquête de la Syrie durant les règnes de Abou Bakr et de 'Omar; elle permit aux musulmans de remporter une série de victoires successives, qui les propulsèrent au rang de maîtres de la Syrie.

Quelle fut la genèse de cette expédition? On rapporte que le Prophète (ﷺ) reçut des renseignements selon lesquels les forces byzantines étaient entrain de se rassembler aux frontières septentrionales de l'Arabie dans l'intention de préparer une attaque contre les musulmans. Ibn Sa'ad et Waqidi rapportent, de leur côté, qu'il fut informé par les Nabatéens de l'intention d'Héraclès de venir les attaquer et de la position de son armée, qui avait déjà atteint Balqa'.^[7] On lui rapporta également qu'Héraclès avait fait préparer, pour son armée, des provisions pour plus d'un an et qu'il avait mobilisé les armées pro-byzantines (Lakhm, Jodham, 'Amla et Ghassan) sous sa bannière.

Mais même si ces renseignements étaient inexacts, il apparaît évident que le but premier de cette expédition était d'ébranler et d'effrayer les armées voisines, qui constituaient une menace potentielle au pouvoir montant de l'islam. Le Messager (ﷺ) voulait mettre en garde les Byzantins contre le fait de considérer les musulmans comme faibles et incapables de se défendre, et contre toute action hâtive ou trop précipitée qui violerait leur territoire. Cette expédition se voulait donc une mesure préventive, car ils savaient qu'ils n'auraient peut-être pas la force de résister à une armée comme celle-là. Le but véritable de cette expédition est également exprimé en ces mots, dans le Coran : « **Ô vous qui croyez! Combattez ceux des mécréants qui sont près de vous; et qu'ils trouvent de la dureté en vous. Et sachez qu'Allah est avec les pieux.** » Coran (9 :123)

Ils réussirent donc à atteindre leur objectif, comme le confirmèrent plus tard les conséquences de l'expédition; aucun geste de représailles ne fut posé et aucun détachement byzantin ne fut envoyé contre les musulmans. L'empereur, épuisé par ses campagnes contre les Perses, demeura un spectateur passif des raids menés contre ses tribus confédérées. Peut-être, aussi, considéra-t-il préférable d'attendre et de voir la suite des événements avant de se mesurer à cette nouvelle puissance montante de l'Est.

Cette nouvelle puissance arabe impressionnait et inquiétait à la fois les tribus chrétiennes pro-byzantines du nord de l'Arabie. C'était là un grand avantage découlant de l'expédition de Tabouk, car ce sentiment poussa ces tribus à se détourner de Constantinople pour aller prêter serment d'allégeance à Médine, ce qui,

par la suite, les amena à accepter les principes religieux qui devaient découler du gouvernement islamique. Cette expédition permit également de prouver à tous que la montée de l'islam était bien réelle et qu'elle n'était pas destinée à n'être qu'un feu de paille, comme le croyaient certains Arabes. Elle permit aussi de démontrer que l'islam était fermement implanté et qu'un avenir extraordinaire lui était réservé. La rupture des liens entre ces tribus et l'empire byzantin était nécessaire pour qu'elles puissent se concentrer sur l'islam, leur nouvelle source de puissance et de force, qui prenait forme et qui s'enracinait peu à peu dans leur propre patrie. La révélation divine fait également allusion à cet aspect de l'expédition dans le verset suivant, tiré de la sourah at-Tawbah : « **... ils ne fouleront aucune terre en provoquant la colère des infidèles et n'obtiendront aucun avantage sur un ennemi, sans qu'il ne leur soit écrit pour cela une bonne action.** » Coran (9:120)

La bataille de Mou'tah était encore fraîche à la mémoire des Byzantins, qui s'étaient montrés, à cette occasion, incapables de venir à bout de l'armée musulmane en dépit du nombre impressionnant de leurs soldats. Les musulmans, quant à eux, avaient au moins une fois croisé l'épée avec les Byzantins et avaient, par le fait même, réussi à vaincre leur terreur passée des légions romaines. Bref, l'expédition de Tabouk marqua un tournant dans la vie du Prophète (ﷺ) et assura en quelque sorte la continuité de la mission islamique, car elle ouvrit de meilleures perspectives aux musulmans. De plus, elle allait influencer positivement le cours futur des événements, qui allaient mener aux conquêtes glorieuses de l'islam à travers les temps.

LE MOMENT DE L'EXPÉDITION

La campagne de Tabouk fut entreprise au cours du mois de Rajab de la neuvième année de l'hégire.^[8] À ce moment-là, les dattes étaient mûres dans les palmiers et l'ombre de ces derniers était rafraîchissante. Le Messager (ﷺ) entreprit un long voyage pour mener cette expédition; il traversa des déserts et des plaines arides afin d'aller affronter un ennemi dont le nombre de soldats était immensément supérieur à celui de ses troupes. Comme, à cette époque, les musulmans traversaient une période de sécheresse, après avoir fait savoir à ses compagnons qu'il avait l'intention d'aller affronter les Byzantins, le Messager (ﷺ) prit la peine de leur dire qu'ils feraient bien de se préparer adéquatement.^[9]

Les hypocrites rompirent les rangs sous divers prétextes; soit ils ne voulaient pas avoir à participer à une guerre pénible contre un ennemi beaucoup plus nombreux qu'eux, soit ils ne pouvaient tolérer d'aller combattre par une chaleur aussi torride. Ils étaient tout près de remettre en doute la vérité de l'islam et ne montraient aucun intérêt à se battre pour sa cause. Alors ils décidèrent de rester en arrière. Allah les admonesta vivement dans le Coran : « **Ceux qui ont été laissés à l'arrière se sont réjouis de pouvoir rester chez eux, derrière le Messager d'Allah; ils ont répugné à lutter avec leurs biens et leur personne dans le sentier d'Allah et ont dit : « Ne partez pas au combat pendant cette chaleur! » Dis : « Le feu de l'Enfer est plus intense en chaleur. » Si seulement ils comprenaient!** » (Coran, 9:81)

L'ENTHOUSIASME DES MUSULMANS

Le Messager (ﷺ) mit un soin particulier aux préparatifs de cette expédition. Il pressa les compagnons les plus influents à donner généreusement pour la financer, ce qui renfloua considérablement les dons qui avaient été accumulés jusque-là. Outhman dépensa mille dinars sur l'armée, que l'on avait appelée « la Brigade de la détresse », ou « *Jaish al-'Ousr* », et le Messager (ﷺ) invoqua les bénédictions d'Allah sur lui. Un certain nombre de compagnons, qui n'avaient pas les moyens financiers pour participer à l'expédition, demandèrent au Prophète (ﷺ) de prendre des dispositions pour qu'ils puissent s'y joindre. Mais comme les fonds manquaient, il leur dit qu'il ne pouvait malheureusement rien faire pour eux; ils retournèrent donc chez eux, découragés et inconsolables. Certains étaient si affligés et déprimés qu'Allah fit descendre un verset les exemptant de l'obligation de participer à l'expédition.

« Pas de reproche non plus à ceux qui vinrent te trouver pour que tu leur fournisses une monture et à qui tu as dit : « Je ne trouve pas de monture pour vous. » Ils s'en retournèrent les yeux débordant de larmes, tristes de ne pas trouver de quoi dépenser. » (Coran, 9:92)

LE DÉPART DE L'ARMÉE POUR TABOUK

Le Messager d'Allah (ﷺ) partit pour Tabouk à la tête d'une armée de 30 000 hommes. À aucune autre campagne, avant Tabouk, n'avait-on vu autant d'hommes participer. Avant le départ, le Messager (ﷺ) ordonna aux hommes de renforcer leur camp à Thaniyatoul-Wada. Il nomma Mohammed bin Maslama al-Ansari comme responsable de Médine et y laissa 'Ali pour veiller sur sa famille. Lorsque ce dernier se plaignit au Messager (ﷺ) que les hypocrites répandaient de fausses rumeurs à son sujet, celui-ci lui dit : « N'es-tu pas content, ô 'Ali, d'être par rapport à moi ce que Haroun[10] était à Mousa[11], à la seule exception près qu'il n'y aura aucun autre prophète après moi? »[12]

Lorsque le Messager (ﷺ) arriva à al-Hijr, la patrie des Thamud, pour y établir son camp, il dit à ses compagnons qu'il s'agissait de la patrie de ceux qui furent torturés à cause de leurs péchés. Il dit : « *Si vous pénétrez dans les maisons de ceux qui se sont fait du tort à eux-mêmes, ne le faites de que manière explorée, avec dans le cœur la crainte de rencontrer le même destin que le leur.* »[13] Il dit également à ses hommes : « *Ne buvez pas de son eau et n'utilisez pas cette dernière pour vos ablutions. Si vous en avez déjà utilisé pour faire de la pâte à pain, alors nourrissez-en les chameaux et n'en mangez point.* »

Le voyage était extrêmement difficile et la rareté de l'eau vint augmenter encore la souffrance des hommes. Lorsque les gens vinrent s'en plaindre au Messager (ﷺ), il invoqua Allah et un nuage vint déverser sur eux des torrents de pluie; chacun put ainsi étancher sa soif et faire provision d'assez d'eau pour les jours à venir.[14]

TRAITÉ DE PAIX AVEC LE GOUVERNEUR DE AYLAH

Youhanna bin Rou'ba, le gouverneur de Aylah, invita le Messager (ﷺ) lorsque ce dernier arriva à Tabouk. Il élaborait un traité de paix et payait également ses impôts locaux. Les gens de Jarba' et Adhrrouh firent de même et on leur garantit la paix, ainsi que la sécurité de leur territoire, de leurs navires et de leurs caravanes. Les traités furent rédigés par le Messager (ﷺ) et remis aux parties respectives. Youhanna fut cordialement reçu par le Messager (ﷺ) et fut traité de façon très respectueuse.[15]

DE RETOUR À MÉDINE

Il n'y eut point d'agitation à Byzance. Lorsque le Messager (ﷺ) constata que les troupes ennemies n'avançaient pas vers eux et qu'elles semblaient même avoir déserté les frontières, il ordonna à ses troupes d'entamer le chemin du retour. L'objectif premier de l'expédition ayant été atteint, il ne jugea pas nécessaire de continuer à avancer sur le territoire ennemi et poursuivre les hostilités. On rapporte que seul un chef chrétien, Oukaydir bin 'Abdoul Malik, qui était gouverneur de Doumatoul Janda[16] et qui jouissait de la protection de Byzance, nourrissait des desseins hostiles. Le Messager (ﷺ) envoya Khalid à la tête de cinq cents troupes pour le capturer et le lui ramener. Il fut cependant clément envers lui; il l'épargna à la condition qu'il rende les armes et qu'il accepte de payer l'impôt local.[17]

Après quelques nuits passées à Tabouk, le Messager (ﷺ) décida de rentrer à Médine.[18]

LES FUNÉRAILLES D'UN MUSULMAN PAUVRE

Abdoullah Dhoul-Bijadayn était un homme d'une pauvreté extrême, très enthousiaste à l'idée de se convertir à l'islam. Les membres de sa tribu, qui l'en avaient d'abord empêché, finirent par le laisser aller. Comme il était très pauvre, il quitta sa tribu ne portant pour tout vêtement qu'un morceau de drap grossier qu'il répara tant bien que mal avant d'aller rendre visite au Messager (ﷺ). Mais le temps qu'il arrivât chez ce dernier, son vêtement s'était à nouveau déchiré, en deux morceaux distincts. Il se servit du premier comme d'un pagne et utilisa le deuxième pour se couvrir les épaules. À partir du jour où il apparut devant le Messager (ﷺ) dans cet état, on le surnomma Dhoul-Bijadayn.

Lorsqu'il mourut, à Tabouk, le Messager (ﷺ) assista à ses funérailles en compagnie d'Abou Bakr et de 'Omar. À la lueur d'une torche, on lui creusa une tombe et le Messager (ﷺ) y descendit lui-même, afin de l'accompagner jusqu'à son dernier repos. Tandis qu'Abou Bakr et 'Omar descendaient le corps d'Abdoullah Dhoul-Bijadayn, le Messager (ﷺ) leur dit : « *Descendez votre frère plus près de moi.* » Puis, après qu'il eût étendu son corps comme il se devait, il dit : « *Ô Allah, je suis satisfait de lui; puisses-Tu être satisfait de lui également!* » Abdoullah ibn Masoud avait pour habitude de dire, par la suite : « *Si seulement j'avais été cet homme dans cette tombe!* »[19]

L'ÉPREUVE DE KA'B IBN MALIK

Lors de l'expédition de Tabouk, certains musulmans avaient décidé de rester à Médine, non pas parce qu'ils doutaient de l'islam ou par désaffection, mais sans raison apparente. Il s'agissait de Ka'b ibn Malik, Mourara ibn al-Rab'i et Hilal ibn Oumayya. Ils avaient tous embrassé l'islam lors des débuts de la mission du Prophète (ﷺ) et avaient traversé de nombreuses épreuves dans le sentier d'Allah. Mourara ibn al-Rab'i et Hilal ibn Oumayya avaient également prit part à la bataille de Badr. En fait, aucun d'entre eux n'avait jamais montré de réticence à suivre le Prophète (ﷺ) dans ses campagnes précédentes. Peut-être était-ce une certaine indolence qui les avait retenus, ou encore une certaine irrésolution; ce sont là des défauts que l'on retrouve couramment chez les gens et qui irritent au plus haut point ceux dont la foi en Allah et dont l'amour pour le Messager sont sans pareils. C'est ce que Ka'b ibn Malik a tenté d'illustrer par ces propos : *« Chaque jour, je sortais avec l'intention de m'occuper des préparatifs de l'expédition à laquelle je voulais participer, mais chaque soir, je rentrais chez moi sans avoir rien fait. Je me disais que, de toute façon, j'avais encore du temps pour faire ces choses. Je continuai cependant à remettre au lendemain mes préparatifs et ce, jusqu'au jour du départ. Le Messager d'Allah (ﷺ) partit avec les musulmans tandis que de mon côté, je n'avais toujours fait aucun des préparatifs nécessaires. Je pensai alors que je pouvais toujours les rejoindre un ou deux jours plus tard. Je sortis, après leur départ, pour rassembler le nécessaire, mais je revins encore une fois chez moi sans avoir rien fait. Des jours entiers s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels je devins de plus en plus indolent. L'armée musulmane, elle, était déjà loin. Même à ce moment, je pensais encore à quitter Médine pour tenter de les rejoindre, mais finalement, je n'en fis rien. »* [20]

Ces trois compagnons furent convoqués afin de prouver la sincérité de leur foi en Allah et de leur amour pour le Prophète (ﷺ). Ce fut sans aucun doute une épreuve des plus accablantes, car elle testa leur loyauté à l'islam, de même que leur persévérance et leur ténacité en période difficile.

Il ne fait également aucun doute que ces trois compagnons dirent la vérité sur les raisons les ayant retenus, tandis que les hypocrites s'étaient trouvés toutes sortes d'excuses pour justifier leur absence. C'est ce dont il est question dans le hadith rapporté par Ka'b ibn Malik : *« Ceux qui étaient restés en arrière (ils étaient environ quatre-vingt) vinrent et commencèrent à débiter toutes sortes d'excuses en prêtant serment, et le Messager (ﷺ) accepta leurs excuses, leur fit prêter serment et invoqua pour eux le pardon divin en laissant entre eux et Allah ce qu'ils avaient gardé secret dans leur cœur. Puis je vins à lui, je le saluai et il me sourit comme le fait une personne fâchée. Il me dit : « Approche ». J'allai m'asseoir près de lui. Il me demanda : « Qu'est-ce qui t'a retenu? N'avais-tu pas acheté une monture? » Je répondis : « Si. Ô Messager d'Allah, si j'étais en ce moment assis devant n'importe qui d'autre en ce monde, j'aurais sûrement tenté de trouver une excuse valable pour m'épargner sa colère, car je sais me défendre et me justifier. Mais je sais que si, racontant un mensonge, ma réponse peut te satisfaire, Allah fera en sorte que, tôt ou tard, tu sois fâché contre moi. Et si je te rends mécontent maintenant en te disant la vérité, je garde espoir qu'Allah finira par me pardonner. Je suis honnête envers*

Allah; je n'ai aucune excuse et je n'avais jamais été en si bonne forme et aussi riche qu'au moment où je suis resté derrière. »

Puis, l'heure de l'épreuve arriva. Le Messager (ﷺ) interdit à tous les musulmans d'adresser la parole à ces trois compagnons qui avaient avoué n'avoir aucune excuse. Ces musulmans étaient si obéissants envers le Messager (ﷺ) que même les membres de leurs propres familles cessèrent de leur parler. Ils se sentirent tous trois abandonnés et durent affronter de longs jours de solitude. Ils avaient l'impression de vivre en terre étrangère alors qu'ils étaient dans leur propre patrie. Cinquante longues journées passèrent ainsi. Mourara ibn al-Rab'i et Hilal ibn Oumayya s'enfermèrent chez eux, se lamentant et pleurant du matin au soir. Ka'b ibn Malik, de son côté, étant jeune et robuste, sortait tous les jours pour aller prier, puis errait dans le marché où personne ne lui adressait la parole.

Mais une telle indifférence de la part des gens ne créa aucune distance entre eux et le Messager d'Allah (ﷺ), et ce dernier les regardait toujours avec autant d'affection dans le regard. La narration de Ka'b ibn Malik se poursuit ainsi :

« J'allais voir le Messager et je le saluais lorsqu'il s'asseyait avec les autres, après la prière, et je ne pouvais m'empêcher de me demander si ses lèvres avaient remué pour me rendre mon salut ou non. Puis, je priais près de lui et je le regardais du coin de l'œil. Je suis certain que son regard se posait sur moi lorsque j'étais entrain de prier, mais qu'il le détournait dès que je tentais de le regarder. »

Le monde entier semblait s'être fermé à eux. Ka'b ibn Malik parle du comportement de celui qu'il considérait comme un inséparable ami :

« Lorsque la froideur et l'indifférence des gens devint insoutenable, j'escaladai le mur du verger d'Abou Qatada et j'allai le voir. C'était mon cousin et il était très cher à mon cœur. Je le saluai mais, par Allah, il ne me rendit même pas mon salut. Je lui dis : « Ô Abou Qatada, je t'en supplie, par Allah... ne sais-tu pas que j'aime Allah et Son Messager? ». Comme il demeurait silencieux, je répétais ma question. Il ne dit rien d'abord, puis après quelques minutes, il dit : « Allah et Son Messager savent mieux! ». À ce moment, mes yeux s'emplirent de larmes et j'escaladai à nouveau le mur pour quitter les lieux. » [21]

Cette interdiction de leur adresser la parole s'étendait jusqu'à leurs épouses, à qui il fut ordonné de rester à l'écart de leur mari, ordre auquel elles obéirent sans mot dire.

La foi et la loyauté de Ka'b ibn Malik furent testées de façon encore plus sévère lorsque le roi de Ghassan tenta de l'appâter avec de belles promesses. Il était roi d'un royaume qui avait longtemps joui d'une grande influence sur les Arabes. En fait, les nobles et les chefs de clan arabes rivalisaient entre eux pour faire partie de son entourage ou même pour être simplement invité à sa cour. Un messager nabatéen du roi contacta Ka'b ibn Malik à un moment où l'attitude distante du Prophète (ﷺ) et la froideur des gens à son endroit étaient entrain de le rendre complètement fou. La lettre du roi, que lui remis le messager, contenait entre autres ces mots : « Nous

avons appris que votre maître vous traite mal. Dieu ne vous a pas destiné à être humilié et abandonné; alors venez donc chez nous et nous vous traiterons avec bonté. »

Ka'b vit la lettre comme un défi à son intégrité; alors il la mit dans un four et la brûla.

Enfin, leur épreuve prit fin. Allah fit descendre Sa révélation, des versets dans lesquels Il prend leur exemple et en fait une leçon générale pour toute l'humanité jusqu'à la fin des temps. Ils avaient démontré, par leur action, qu'ils ne pouvaient se sauver d'Allah et qu'ils ne pouvaient trouver consolation et refuge qu'en Lui. La spacieuse terre créée par Allah leur était devenue étroite; même au fond de leur propre âme, ils se sentaient comprimés, mais jamais ce sentiment ne les fit dévier du droit chemin. Alors Allah leur pardonna. Dans ces versets, le Tout Miséricordieux ne fait mention du repentir de ces trois personnes qu'après avoir parlé de la contrition du Messager, des autres Mouhajirines et des Ansars ayant participé à l'expédition.

« Allah a accueilli le repentir du Prophète, celui des Émigrés et des Ansars qui l'ont suivi à un moment difficile, après que les cœurs d'un groupe d'entre eux étaient sur le point de dévier. Puis Il accueillit leur repentir, car Il est Compatissant et Miséricordieux à leur égard. » (Coran, 9:117)

« Et Il a accueilli le repentir des trois qui étaient restés à l'arrière, si bien que, toute vaste qu'elle fût, la terre leur paraissait exige; ils se sentaient à l'étroit dans leur propre personne et ils pensaient qu'il n'y avait d'autre refuge d'Allah qu'auprès de Lui. Puis Il agréa leur repentir pour qu'ils reviennent à Lui, car Allah est l'Accueillant au repentir, le Miséricordieux. » (Coran, 9:118)

REGARD SUR LES DIFFÉRENTES CAMPAGNES ET EXPÉDITIONS

L'expédition de Tabouk, qui eut lieu au cours du mois de Rajab de la neuvième année de l'hégire, fut la dernière entreprise du vivant du Prophète (ﷺ). Le nombre total des campagnes et expéditions[22] qu'il dirigea et au cours desquelles il eut à se battre contre l'ennemi est de vingt-sept et on rapporte qu'il organisa près de soixante incursions mais que dans la majorité d'entre elles, les hommes envoyés n'eurent pas à se battre.

Jamais, dans l'histoire des conflits entre peuples, un conquérant n'a fait répandre si peu de sang tout en connaissant un succès aussi impressionnant. Dans tous ces affrontements, seules 1018 personnes[23], musulmanes et non-musulmanes, perdirent la vie. Telle est la paix et l'ordre publics engendrés par les campagnes du Prophète (ﷺ); grâce à un tel climat social, une femme accomplissant le pèlerinage pouvait se rendre de Hira à la Mecque et revenir après avoir complété ses rituels sans aucune crainte dans son cœur en dehors de celle d'Allah.[24] Une autre narration rapporte que les femmes de Qadessia partaient seules, sur leur dromadaire, pour aller accomplir le pèlerinage à la Mecque sans aucune anxiété ni appréhension.[25] Et pourtant, l'Arabie avait toujours été un pays où, de temps immémorial, les conflits et

les batailles entre tribus nomades, ainsi que les raids sur les propriétés d'autrui faisaient partie de la vie désertique de tous les jours. Même les caravanes des royaumes voisins n'osaient jamais traverser l'Arabie, à l'époque pré-islamique, sans être escortées de guides armés jusqu'aux dents.

Les missions du Prophète (ﷺ) furent justifiées par deux vérités universelles énoncées dans le Coran. La première affirme : « la persécution est plus grave que le meurtre »[26] et l'autre : « c'est dans la loi du talion que vous aurez la préservation de la vie, ô vous doués d'intelligence ».[27] Grâce à ces deux principes, qui refusent l'oppression et visent à défendre l'honneur et la justice, la paix et l'ordre tant attendus furent rapidement établis et ce, par les efforts de milliers de musulmans guidés par leur bienveillant Prophète (ﷺ). Ce dernier avait toujours le souci de limiter le plus possible les pertes chez l'ennemi et ne permettait pas que la vengeance soit l'élément de motivation de ses troupes. Chaque fois qu'il envoyait des détachements effectuer un raid ou qu'il déclenchait une guerre contre un ennemi, il émettait des ordres très stricts à ses hommes; il leur disait de craindre Allah et d'être respectueux envers leurs amis comme envers leurs ennemis. Une fois, il dit à ses troupes :

« Je vous demande de craindre Allah et d'être prévenants envers les musulmans qui vous accompagnent. Combattez au nom d'Allah et tuez en Son nom ceux qui ont refusé de croire en Lui. Ne manquez jamais à vos promesses et ne volez jamais le butin. Ne tuez ni enfants ni femmes, pas plus que des hommes infirmes ou âgés, ou encore des prêtres qui vivent en reclus. Ne touchez jamais aux dattiers, ne coupez jamais un arbre et ne détruisez aucun bâtiment. »[28]

Pour juger du succès des campagnes du Prophète (ﷺ), il n'y a qu'à considérer le million de milles carrés gagnés par l'islam sur une période de dix ans. De plus, l'État islamique s'est développé en gagnant quotidiennement, en moyenne, 274 milles carrés et ce, au prix d'environ un martyr par mois.[29] Ce respect pour la vie humaine est sans parallèle dans les annales de l'histoire de l'humanité. En comparaison, les pertes humaines subies lors des deux grandes guerres mondiales furent de 640 000 personnes dans le cas de la première[30] et de 35 à 60 millions dans le cas de la deuxième (selon l' *Encyclopedia Britannica*).[31]

Et pourtant, personne ne peut prétendre que ces deux guerres sanglantes ont été bénéfiques pour l'humanité ou qu'elles ont réglés des problèmes mondiaux.

Les tribunaux ecclésiastiques, connus sous le nom d'Inquisition et établis par l'Église catholique romaine au cours du Moyen-Âge pour juger et châtier les soi-disant hérétiques ont volé la vie à 12 millions de personnes.[32]

LE PREMIER HAJJ

Le pèlerinage fut ordonné en l'an 9 de l'hégire[33]; le Prophète (ﷺ) envoya Abou Bakr prendre le commandement des pèlerins; il dirigea un groupe de cent musulmans. Cette année-là, les polythéistes accomplissaient eux aussi leur pèlerinage traditionnel, selon leurs anciennes coutumes.[34]

Les premiers versets de la sourah at-Tawbah (9^e sourah du Coran) furent révélés après le départ des pèlerins pour la Mecque. Le Prophète (ﷺ) fit venir 'Ali et lui demanda d'aller réciter ces versets à Mina, au moment où les pèlerins se seraient rassemblés pour accomplir les sacrifices. Ces versets signifièrent la fin de l'idolâtrie en Arabie; en effet, à partir de ce moment, il ne fut plus permis à aucun idolâtre d'accomplir le pèlerinage ni de tourner autour de la Ka'bah en étant nu. La révélation divine ordonna au Prophète (ﷺ) de remplir toutes les obligations qui découlaient de pactes conclus avec les polythéistes, jusqu'à une période définie après laquelle ces pactes deviendraient nuls et non avenue.

'Ali enfourcha la chamelle du Messager d'Allah (ﷺ) et rejoignit Abou Bakr en chemin. Ce dernier lui demanda s'il avait des ordres ou des informations à lui communiquer. 'Ali lui répondit qu'il avait quelques ordres à lui transmettre. Alors ils poursuivirent leur chemin jusqu'à la Mecque, où Abou Bakr mit en place tous les préparatifs pour le Hajj. Puis, lorsque vint le jour du sacrifice, 'Ali révéla aux gens les versets que le Prophète (ﷺ) lui avait demandé de leur transmettre.[\[35\]](#)

ARRIVÉE DES DÉLÉGATIONS À MÉDINE

Allah avait fait en sorte que Son Messager (ﷺ) règne enfin sur la Mecque et qu'il revienne victorieux de l'expédition de Tabouk. Peu avant, il avait envoyé des lettres aux différents gouverneurs du pays, ainsi qu'aux rois et aux empereurs des états voisins, afin de les inviter à embrasser l'islam. Certaines les reçurent avec beaucoup d'intérêt et ils envoyèrent au Prophète (ﷺ) des réponses plus que courtoises. D'autres les reçurent avec stupéfaction ou embarras, tandis que d'autres encore les reçurent avec irrévérence. Pour ces derniers, pleins d'arrogance, Allah ne fit pas attendre Son châtement, qui les atteignit dans leur vie privée, dans leur royaume, ou dans les deux.

La Mecque avait toujours été le centre spirituel et religieux de l'Arabie. C'est pourquoi la soumission des nobles de Qouraysh à l'islam eut un impact énorme sur le reste du pays. Les rêves illusoires de ceux qui avaient compté sur Qouraysh pour anéantir l'islam s'évanouirent, tandis que ceux qui avaient été indécis depuis le début, attendant l'issue de la lutte entre les musulmans et Qouraysh, réalisèrent que l'obstacle potentiel à leur conversion à l'islam avait disparu. Un Indien spécialiste de la sounnah, Mohammed Tahir Patni (mort en 1578) a écrit, dans son ouvrage intitulé *Majm'a Behar oul-Anwar*: «C'était l'année des délégations. Comme les nobles de Qouraysh étaient leurs chefs religieux et qu'ils étaient également les gardiens de la Maison d'Allah, les tribus arabes avaient adopté comme politique, concernant l'islam, d'attendre de voir ce qui allait se passer avant d'agir. Quand Qouraysh décida enfin de se soumettre, la Mecque fut conquise et Thaqif, de son côté, accepta l'islam. Les tribus réalisèrent donc qu'il ne leur serait plus possible de résister à l'ascension de l'islam. Alors des délégations, venant de toutes les régions de l'Arabie, commencèrent à arriver à Médine, et des gens embrassèrent l'islam par légions.»[\[1\]](#)

Ces délégations retournèrent ensuite chez elles, fortes de leur nouvelle foi; elles invitèrent les leurs à l'islam et effacèrent toute trace de paganisme de leur tribu respective.

Une de ces délégations venait d'une tribu importante, celle de Bani Tamim. Elle était accompagnée d'orateurs et de poètes qui convièrent les musulmans à une joute oratoire. Mais le concours ne fit que confirmer la supériorité de l'islam et de ses fidèles. Les chefs et nobles de Bani Tamim la reconnurent, embrassèrent l'islam et retournèrent chez eux les bras chargés de cadeaux offerts par le Messager d'Allah (ﷺ).[\[2\]](#)

Une délégation de Abou 'Amir vint également à Médine. Bani Sa'ad ibn Bakr envoya Damam ibn Thalaba comme délégué. Il embrassa l'islam et retourna dans sa tribu, déterminé à inviter les siens à l'islam. Lorsque, à son retour, les membres de sa tribu se rassemblèrent autour de lui, la première chose qu'il leur dit fut: «Malheur à al-Lat et à al-Ouzza!» «Pourvu que non, Damam!», s'écrièrent-ils, «attention à la lèpre, à l'éléphantiasis et à la folie!». Damam répondit: «Que le ciel vous confonde! Par Allah, ces idoles ne peuvent ni vous nuire ni vous guérir. Allah a envoyé un messager et lui a révélé un Livre, et c'est ainsi qu'Il vous délivre de l'état dans lequel

vous vous trouvez. J'atteste qu'il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah et qu'Il n'a pas d'associés, et que Mohammed est Son serviteur et messenger. Je viens à vous avec ce qu'il vous commande de faire et ce qu'il vous interdit.» Et pas plus tard qu'à la fin de ce même jour, il ne resta pas un homme ni une femme de sa tribu qui n'eût embrassé l'islam.[3]

Une délégation de Banou Hanifa vint voir le Messenger (ﷺ). Elle était accompagnée de Mousaylama, le menteur par excellence qui avait embrassé l'islam avant de devenir apostat et de prétendre être lui-même un envoyé divin. Il allait plus tard être tué en se battant contre des musulmans.

Une délégation de Bani Tayy vint également à Médine, accompagnée de son chef et vaillant cavalier, Zaydoul Khayl. Le Messenger d'Allah (ﷺ) changea son nom pour celui de Zaydoul Khayr[4] et ce dernier se révéla par la suite un musulman loyal, à la foi inébranlable.

'Adiy, le fils de Hatim, dont la générosité était proverbiale, alla rendre visite au Messenger (ﷺ). Impressionné par le comportement courtois et plein d'égards de ce dernier, il embrassa l'islam et dit: «Par Allah, ce n'est pas là la façon dont les rois se comportent.»

Une délégation de Bani Zoubayd vint également voir le Messenger (ﷺ). Elle était dirigée par 'Amr ibn M'adikarib, le célèbre guerrier d'Arabie. Al-Ash'ath ibn Qays, quant à lui, vint le voir avec une délégation d'une autre tribu, Kinda. Puis vint la délégation de Azd et les envoyés du roi Himyar, qui apportèrent au Messenger (ﷺ) une lettre l'informant que leurs tribus avaient décidé d'embrasser l'islam.

Le Messenger (ﷺ) envoya Mou'adh ibn Jabal et Abou Mousa au Yémen afin d'y inviter le peuple à l'islam. Il leur recommanda de leur rendre les choses faciles et non difficiles, d'encourager les gens et de ne pas les effrayer.[5]

Farwa ibn 'Amr al-Joudhami était le gouverneur de Ma'am et de ses régions voisines, en Syrie, sous les Byzantins. Il envoya un de ses messagers au Prophète (ﷺ) pour l'informer de sa conversion à l'islam.

Banou al-Harith et Banou Ka'b, qui vivaient dans un territoire connu à l'époque sous le nom de Najran, se convertirent à l'islam en présence de Khalid ibn al-Walid, qui resta avec eux quelque temps pour leur enseigner leur nouvelle religion. Khalid revint à Médine accompagné de représentants de Banou al-Harith. Lorsque ces hommes retournèrent dans leur tribu, le Messenger (ﷺ) leur envoya 'Amr ibn Hazm pour les encourager dans leur nouveau mode de vie, leur enseigner la sounnah et les rituels islamiques, et aussi pour percevoir d'eux la zakat. Enfin, une autre délégation, de Hamdan cette fois-ci, vint voir le Messenger (ﷺ) pour la même raison.[6]

Par ailleurs, le Messenger (ﷺ) autorisa Moughira ibn Shou'ba à réduire en pièces l'idole al-Lat. Moughira et ses amis s'exécutèrent et de plus, rasèrent complètement

l'enceinte qui l'entourait. Après avoir accompli leur tâche, ils revinrent à Médine le jour même et le Messenger (ﷺ) les loua pour cette action.[7]

Lorsque la délégation de 'Abd al-Qays vint voir le Messenger (ﷺ), il les reçut avec beaucoup d'égards, mais leur interdit d'utiliser les jarres émaillées qu'ils avaient l'habitude d'utiliser pour faire vieillir leurs différentes boissons alcoolisées. En fait, il prit cette précaution parce qu'il savait que la plupart des membres de 'Abd al-Qays étaient alcooliques.[8]

Les Ash'aryines et des gens du Yémen vinrent à Médine en chantant, en chemin, des vers exprimant leur grande hâte de rencontrer le Messenger (ﷺ). Ces vers disaient: «Demain nous rencontrerons nos frères, Mohammed et ses compagnons.» Lorsque ce dernier les vit arriver, il dit à ses compagnons: «Les gens du Yémen sont venus vous voir. Ils possèdent l'âme la plus tendre et le cœur le plus noble. La foi appartient au Yémen et la sagesse appartient au Yémen.»[9]

Le Messenger (ﷺ) avait envoyé Khalid ibn al-Walid au Yémen, avec un groupe de compagnons, pour y inviter les gens à l'islam. Il y passa six mois durant lesquels il leur prêcha l'islam de façon régulière, mais nul ne l'embrassa. On assigna donc à 'Ali la même responsabilité; il partit ainsi pour le Yémen où, une fois sur place, il lut aux gens une lettre que le Prophète (ﷺ) avait fait rédiger à l'intention des gens de Hamdan. La tribu tout entière embrassa alors l'islam et 'Ali fit immédiatement parvenir cette nouvelle au Messenger (ﷺ). Il se prosterna pour remercier Allah et, relevant sa tête du sol poussiéreux, il dit: «Que la paix soit sur les gens de Hamdan! Que la paix soit sur les gens de Hamdan!»[10]

Une délégation composée de quatre cents hommes de la tribu de Mouzayna vint rendre visite au Prophète (ﷺ). Puis, une autre délégation composée de chrétiens de Najran vint le voir à son tour. Parmi cette dernière, on retrouvait soixante personnes à dos de mulet, dont vingt-quatre étaient des chefs et des ecclésiastiques, parmi lesquels Abou Harith, le grand érudit de leur religion. Ce dernier était honoré par les rois de Byzance en raison de son savoir très étendu; ils lui accordaient des bourses importantes et avaient fait construire des églises pour lui. Certains versets coraniques concernant ces gens furent d'ailleurs révélés à cette occasion.[11]

Cette délégation de Najran était venue voir le Messenger (ﷺ) après avoir reçu de lui une lettre d'invitation à l'islam. Ils lui posèrent un certain nombre de questions et reçurent les réponses directement d'Allah par l'intermédiaire de versets qui furent plus tard inclus dans la sourah al-Imran.[12] Comme ils restaient hésitants, le Messenger d'Allah (ﷺ) leur proposa une *moubahala*,[13] c'est-à-dire une rencontre solennelle au cours de laquelle des représentants de la tribu devaient convoquer non seulement leurs hommes, mais leurs femmes et leurs enfants également pour prier sincèrement Allah et invoquer Sa malédiction sur le groupe qui ne respectait pas Ses révélations. Mais les chrétiens, inquiets des conséquences pouvant découler de cette proposition, refusèrent. Le jour suivant, ils vinrent voir le Messenger (ﷺ) et l'implorèrent de leur accorder la protection de l'État islamique en échange du

paiement de la taxe. Le Messenger (ﷺ) leur donna un document précisant le montant de cette taxe et envoya Abou 'Oubayda ibn al-Jarrah avec eux en disant: «Il est l'administrateur des affaires de ces gens.»[14]

Le Prophète (ﷺ) se réjouit de l'arrivée d'une délégation de Toujib. Ils lui posèrent un certain nombre de questions sur différents sujets et il fit rédiger ses réponses pour eux. Puis, ils demandèrent à en savoir plus sur le Coran et la Sounnah, ce qui amena le Prophète (ﷺ) à ressentir une profonde affection pour eux. Il dit à Bilal de les recevoir avec tous les égards, mais après seulement quelques jours à Médine, ils exprimèrent le désir de retourner chez eux. Lorsqu'on leur demanda la raison pour laquelle ils souhaitaient déjà partir, ils répondirent: «Nous voulons retourner chez nous pour dire aux nôtres que nous avons rencontré le Messenger d'Allah. Nous voulons leur rapporter les discussions que nous avons eues et les réponses qu'il a apportées à nos questions.» Ils retournèrent donc chez eux et rendirent à nouveau visite au Messenger d'Allah (ﷺ) au cours du pèlerinage de la dixième année de l'hégire, alors que celui-ci était à Mina.[15]

Vinrent ensuite d'autres délégations de Bani Fazara, Bani Asad, Bahra et 'Adhara, qui acceptèrent toutes l'islam. Le Messenger d'Allah (ﷺ) leur promit la conquête de la Syrie. Puis, il leur interdit d'avoir recours aux voyants pour tenter de connaître le futur et leur ordonna de cesser d'offrir les sacrifices qu'ils avaient l'habitude d'offrir jusqu'alors. Il leur dit que l'unique sacrifice accepté en islam et donc licite était celui fait à l'occasion de l'Eid al-Adha.

Lorsque les délégations de Bali, Dhi Mourrah et Khawlan vinrent lui rendre visite, le Prophète (ﷺ) les interrogea sur l'idole de Khawlan[16], qu'ils avaient l'habitude de glorifier. Ils répondirent: «Qu'Allah te bénisse! Allah l'a remplacée par ce avec quoi Il t'a envoyé à nous. Il y a cependant quelques vieilles personnes et femmes séniles qui y sont dévouées, mais nous avons l'intention de la détruire lorsque nous retournerons chez nous.»[17]

Par la suite, des délégations de Mouharib, Ghassan, Ghamid et Nakh'a[18] vinrent également rendre visite au Prophète (ﷺ).

Tous ces envoyés des tribus arabes, qui vinrent à Médine, apprirent l'islam, découvrirent la personnalité du Prophète et son comportement irréprochable, et gagnèrent à côtoyer ses compagnons. Des tentes furent souvent montées pour eux dans la cour même de la mosquée du Prophète (ﷺ), là où ils pouvaient voir en quasi permanence des musulmans offrir leurs prières et réciter le Coran. Ils s'exprimèrent de façon très franche, posèrent beaucoup de questions, auxquelles le Prophète (ﷺ) répondit en toute honnêteté; il leur expliqua la sagesse de l'islam et leur recita plusieurs versets du Coran, qui affermirent leur conviction et tranquillisèrent leur cœur.

LA CONVERSATION DU PROPHÈTE AVEC UN PAÏËN

Peut-être que l'un des traits les plus marquants du caractère des Arabes de l'époque était leur franchise et leur franc-parler, au point où ils en étaient parfois brusques et effrontés. La conversation qui eut lieu entre Kinana ibn 'Abd Yalil, un chef païen, et le Messenger d'Allah (ﷺ) illustre bien la rudesse des gens du désert.

Kinana dit: «Pour ce qui est de l'adultère, la plupart d'entre nous demeurent célibataires ou ne peuvent se marier [19]; alors nous ne pouvons nous en passer.» Le Messenger (ﷺ) répondit: « *Cela est illicite pour vous. Allah a ordonné: n'approchez point la fornication. En vérité, c'est une turpitude et quel mauvais chemin!* » (Coran, 17:32)

Kinana dit: «Et qu'as-tu à dire au sujet de l'usure? La totalité de nos biens provient de l'usure.» Le Messenger (ﷺ) répondit: «Vous avez le droit de reprendre la somme originale que vous avez prêtée, car Allah a ordonné: « *Ô les croyants! Craignez Allah et renoncez au reliquat de l'intérêt usuraire, si vous êtes croyants.*» (Coran, 2:278)

Kinana dit: «En ce qui concerne le vin, c'est le produit de nos terres et nous ne pouvons nous en passer.» Le Messenger (ﷺ) répondit: «Allah l'a interdit. Puis il recita le verset: «*Ô les croyants! Le vin, le jeu de hasard, les pierres dressées, les flèches de divination ne sont qu'une abomination, œuvre du diable. Écartez-vous en, afin que vous réussissiez.*» (Coran, 5:90)

Kinana dit encore: «Qu'as-tu à dire au sujet de l'idole Rabbah?» «Détruits-la», répondit le Messenger (ﷺ). Kinana et ses compagnons furent interloqués par cette réponse. Ils protestèrent: «Si Rabbah savait que tu veux la détruire, elle achèverait tous ses prêtres!» Alors 'Omar intervint: «Ô 'Abd Yalil, malheur à toi! Comme tu peux être ignorant! Rabbah n'est rien d'autre qu'une pierre!» Mais Kinana et ses compagnons répondirent rageusement: «Ibn al-Khattab, nous ne t'avons rien demandé!» Puis, se tournant vers le Messenger (ﷺ), Kinana dit: «Tu peux la détruire si tu veux, mais nous, nous ne pouvons pas.» Alors le Messenger leur dit: «Je vais envoyer avec vous une personne qui le fera à votre place.» La délégation quitta donc le Messenger (ﷺ). Mais juste avant, ils lui demandèrent de leur désigner un chef. 'Outhman ibn Abi al-As fut choisi pour remplir cette responsabilité. C'était le plus jeune d'entre eux, mais le Messenger (ﷺ) avait remarqué chez lui un certain enthousiasme à apprendre la religion, et il avait également appris une partie du Coran avant même de quitter Médine.[20]

LA ZAKAT ET LES DONNÉES DE CHARITÉ

L'ordre divin rendant obligatoire, pour les musulmans, le paiement de la zakat (taxe annuelle à taux fixe et proportionnelle à la valeur des biens de chaque individu) fut révélé au cours de la neuvième année de l'hégire.[21] Le Messenger (ﷺ) envoya des gens collecter cette taxe chez tous les fonctionnaires désignés dans les régions où les gens avaient embrassé l'islam.

Table des matières

INTRODUCTION.....	2
L'EPOQUE DE L'IGNORANCE.....	10
LES CONDITIONS RELIGIEUSES	10
LES CONDITIONS MORALES ET SOCIALES	14
L'EMPIRE BYZANTIN.....	14
L'EMPIRE PERSAN	15
L'INDE.....	17
L'ARABIE	19
L'EUROPE.....	19
L'ÉPOQUE DE LA GRANDE NOIRCEUR ET DE LA DÉPRESSION	20
LE CHAOS MONDIAL.....	21
LA VENUE DU PROPHÈTE MOHAMMED	22
LE DÉCLIN DE L'ARABIE	29
BESOIN D'UN NOUVEAU PROPHÈTE.....	30
LA PÉNINSULE ARABE	32
LE PAYS ET SON PEUPLE	32
CENTRES CULTURELS	33
DIVISIONS ETHNIQUES.....	34
L'UNITÉ LINGUISTIQUE.....	34
L'ARABIE DANS L'HISTOIRE ANTIQUE.....	35
LES RELIGIONS RÉVÉLÉES AVANT L'ISLAM, EN ARABIE	36
ISMAËL À LA MECQUE.....	38
LE PEUPLE DE QOURAISH.....	39
QOUSAYY BIN KILAB	40
BANI HASHIM.....	40
LE PAGANISME MECQUOIS	41
LES ÉLÉPHANTS	42
UNE CROYANCE IMPLICITE CHEZ LE PEUPLE DE QOURAISH	43
LES RÉPERCUSSIONS DE LA DÉFAITE D'ABRAHA	44
LA MÉTROPOLE	46
LA RECONSTRUCTION DE LA MECQUE	47
L'ÉTAT CITÉ.....	47
LES OPÉRATIONS COMMERCIALES	48

CONDITIONS ÉCONOMIQUES, POIDS ET MESURES.....	49
LES FAMILLES PROSPÈRES DE QOURAISH	51
LA CULTURE ET LES ARTS	51
TALENTS MILITAIRES.....	52
LA MECQUE, COEUR DE L'ARABIE.....	53
VALEURS MORALES.....	53
LA VIE RELIGIEUSE.....	53
'ABDALLAH ET AMINA	56
LA NAISSANCE DU PROPHÈTE	56
LA PÉRIODE D'ALLAITEMENT	56
LA MORT D'AMINA ET D'ABDOUL MOUTTALIB	57
ABOU TALIB DEVIENT SON TUTEUR.....	58
TUTELLE DIVINE.....	58
SON MARIAGE AVEC KHADIJAH	59
LA RECONSTRUCTION DE LA KA'BA	60
HILFOUL FOUDOUL.....	61
UNE MYSTÉRIEUSE AGITATION	61
UNE LUMIÈRE POUR L'HUMANITÉ.....	63
DANS LA GROTTÉ DE HIRA	63
DE RETOUR À LA MAISON.....	64
LES PRÉDICTIONS DE WARQA BIN NAWFAL.....	64
KHADIJAH EMBRASSE L'ISLAM.....	65
'ALI BIN ABOU TALIB ET ZAYD BIN HARITHAH	65
ABOU BAKR EMBRASSE L'ISLAM	65
L'ÉLITE DE QOURAISH TROUVE LA FOI	65
SUR LE MONT SAFA	66
UN PUISSANT ARGUMENT.....	66
LE DÉBUT DES PERSÉCUTIONS	67
L'INQUIÉTUDE D'ABOU TALIB.....	67
LES PERSÉCUTIONS ACTIVES COMMENCENT	68
LE PROPHÈTE MALTRAITÉ PAR SON PEUPLE	70
LES SOUFFRANCES D'ABOU BAKR	70
QOURAISH DANS LE PÉTRIN.....	71
LA CRUAUTÉ DE QOURAISH	71

HAMZA EMBRASSE L'ISLAM	72
LA PROPOSITION DE 'OUTBA AU PROPHÈTE	72
DES MUSULMANS ÉMIGRENT EN ABYSSINIE	73
QOURAISH POURSUIT LES MUSULMANS	73
LA DESCRIPTION QUE FAIT JAFAR DE L'ISLAM ET DE L'IGNORANCE	74
MALAISE CHEZ LES ÉMISSAIRES DE QOURAISH	75
'OMAR EMBRASSE L'ISLAM	75
LE BOYCOTT DE BANI HASHIM	77
DANS LE SH'EB D'ABOU TALIB	77
ABOLITION DU DÉCRET	78
MORT D'ABOU TALIB ET DE KHADIJAH	79
LA DOUCE MÉLODIE DU CORAN	79
EXPÉDITION À TA'IF	80
L'ASCENSION	81
LA VÉRITABLE SIGNIFICATION DE L'ASCENSION	82
LES PRIÈRES OBLIGATOIRES	83
DES TRIBUS SONT INVITÉES À ACCEPTER L'ISLAM	83
LE CHEMIN SEMÉ D'EMBÛCHES DE L'ISLAM	83
LES DÉBUTS DE L'ISLAM CHEZ LES ANSAR	85
LE PREMIER SERMENT D'AQABAH	85
LA RAISON POUR LAQUELLE LES ANSAR ONT ACCEPTÉ L'ISLAM	85
L'IMPORTANCE STRATÉGIQUE DE MÉDINE	87
L'EXPANSION DE L'ISLAM À MÉDINE	89
LE DEUXIÈME SERMENT D'AQABAH	89
LA PERMISSION D'ÉMIGRER À MÉDINE	89
CONSPIRATION RATÉE CONTRE LE MESSAGER	91
LE PROPHÈTE ÉMIGRE À MÉDINE	92
L'ÉTRANGE INCOHÉRENCE	92
LA LEÇON MORALE APPORTÉE PAR LA MIGRATION	92
VERS LA GROTTÉ DU MONT THAWR	93
L'AMOUR D'ABOU BAKR POUR LE PROPHÈTE	93
UN MOMENT CRITIQUE DE L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ	94
«ALLAH EST AVEC NOUS»	94
SOURAQA SUIT LE MESSAGER	94

UNE PRÉDICTION	95
UN HÔTE PROVIDENTIEL	95
LA DIFFÉRENCE ENTRE LES SOCIÉTÉS MECQUOISE ET MÉDINOISE	97
LES JUIFS	97
LES AFFAIRES RELIGIEUSES DES JUIFS	98
LES FINANCES	98
LES CONDITIONS RELIGIEUSES ET CULTURELLES	100
AUS ET KHAZRAJ	100
LES CONDITIONS PHYSIQUES ET GÉOGRAPHIQUES	102
LES CONDITIONS RELIGIEUSES ET SOCIALES	103
LES CONDITIONS ÉCONOMIQUES ET CULTURELLES	104
LA SOCIÉTÉ AVANCÉE ET HÉTÉROGÈNE DE YATHRIB	107
L'ACCUEIL CHALEUREUX	108
LA MOSQUÉE DE QOUBA	109
DANS LA MAISON D'ABOU AYYOUB ANSARI	109
CONSTRUCTION DE LA MOSQUÉE DU PROPHÈTE	110
LIENS DE FRATERNITÉ ENTRE LES ANSARS ET LES MOUHAJIRINES	110
TRAITÉ ENTRE LES MUSULMANS ET LES JUIFS	111
L'APPEL À LA PRIÈRE	111
LES MUSULMANS DE PLUS EN PLUS PRÉSENTS À MÉDINE	111
LES JUIFS COMMENCENT À AFFICHER LEUR HOSTILITÉ	113
CHANGEMENT DE QIBLAH	116
LES JUIFS OFFENSENT LES MUSULMANS	116
LA PERMISSION DE SE BATTRE	116
L'EXPÉDITION DE ABWA ET 'ABDALLAH BIN JAHSH	117
LE JEÛNE DEVIENT OBLIGATOIRE	118
BATAILLE DE BADR	120
LA LOYAUTÉ DES ANSAR	120
L'ENTHOUSIASME DES PLUS JEUNES	121
LES FORCES EN PRÉSENCE	121
LA VEILLE DE LA BATAILLE	122
LE PROPHÈTE DANS LE RÔLE DE GÉNÉRAL	122
LA PRÉPARATION AU COMBAT	122
SUPPLICATIONS À ALLAH	123

LA PLACE DES MUSULMANS PARMIS LES NATIONS.....	123
L'ATTAQUE GÉNÉRALE	124
LE PREMIER MARTYR.....	124
LE DESSEIN DE DEUX FRÈRES.....	125
LA GRANDE VICTOIRE	125
LES CONSÉQUENCES DE LA VICTOIRE DE BADR.....	126
LES LIENS DU SANG OU DE LA FOI.....	126
LE TRAITEMENT DES PRISONNIERS DE GUERRE.....	126
LA RANÇON DES PRISONNIERS.....	127
AUTRES EXPÉDITIONS.....	127
BIN ASHRAF RENCONTRE SON SOMBRE DESTIN.....	127
LA VENGEANCE: UNE OBLIGATION.....	129
LE PROPHÈTE PREND POSITION.....	130
L'ENTHOUSIASME DES PLUS JEUNES	130
LE DÉBUT DE LA BATAILLE.....	130
HAMZA ET MOUS' AB BIN 'OUMAYR SONT TUÉS.....	130
VICTOIRE DES MUSULMANS	131
LA SITUATION SE RETOURNE CONTRE LES MUSULMANS.....	131
LES DÉVOUÉS COMPAGNONS	132
LES MUSULMANS REPRENENT CONFIANCE.....	134
UNE ENDURANCE EXEMPLAIRE.....	135
L'ENTERREMENT DE MOUS' AB BIN OUMAYR.....	135
AFFECTION ENVERS LE PROPHÈTE	135
DÉVOTION ET FIDÉLITÉ.....	135
PLUS PRÉCIEUX QUE LEUR PROPRE VIE	136
BI'R MA'OUNA.....	137
LA DERNIÈRE DÉCLARATION D'UN MARTYR	137
L'EXPULSION DE BANOU AN-NADIR.....	137
DHAT-UR-RIQ'A.....	138
QUI PEUT TE PROTÉGER CONTRE MOI, MAINTENANT?	139
UNE INCURSION SANS BATAILLE	139
LA BATAILLE DES TRANCHEES.....	139
UNE IDÉE GÉNIALE	140
L'ENTHOUSIASME ET L'ESPRIT COOPÉRATIF.....	141

UN MIRACLE QUI AUGURE D'UN BRILLANT AVENIR.....	141
D'AUTRES MIRACLES	142
UNE SUGGESTION MAL ACCUEILLIE	143
LA BATAILLE	143
LE ZÈLE ARDENT DES MUSULMANES.....	144
LE SECOURS DIVIN.....	144
MESURES CONTRE BANI QOURAYDA LA TRAHISON DE BANI QOURAYDA	147
BANI QOURAYDA ATTAQUÉE.....	148
LE REPENTIR D'ABOU LOUBABA	148
LA VÉRITÉ EN ACTION	149
UNE DÉCISION CONFORME AUX LOIS DE MOÏSE.....	149
BIENVAILLANCE ET GÉNÉROSITÉ	151
L'EXPÉDITION DE BANI AL-MOUSTALIQ ET L'AFFAIRE DE IFAK	151
LE RÊVE DU PROPHÈTE.....	156
LE VOYAGE À LA MECQUE	156
UNE MISE À L'ÉPREUVE.....	157
LE PACTE DE RIDHWAN.....	157
POURPARLERS, CONCILIATION ET ACCORD.....	157
LE TRAITÉ DE PAIX	158
PRUDENCE ET MODÉRATION EXEMPLAIRES.....	158
LE TRAITÉ.....	158
LA FOI MISE À L'ÉPREUVE	159
UNE VICTOIRE ÉCLATANTE.....	160
ÉCHEC OU SUCCÈS?	160
LE TRAITÉ DEVIENT VICTOIRE.....	160
LES LETTRES DU PROPHÈTE.....	163
QUI ÉTAIENT CES ROIS?.....	164
LA RÉACTION DES MONARQUES.....	169
HÉRACLIUS ET ABOU SOUFYAN.....	170
QUI ÉTAIENT LES ARISSINES?.....	172
LETTRES AUX SOUVERAINS ARABES	174
L'EXPÉDITION DE MOU'TA.....	175
PREMIÈRE EXPÉDITION EN TERRITOIRE BYZANTIN	175

DES GUERRIERS INTRÉPIDES	175
LA BATAILLE	175
KHALID PREND LE COMMANDEMENT	176
UN APERÇU DU CHAMP DE BATAILLE.....	176
JA'AFAR TAYYAR	177
ANNONCE DE LA MORT DE JA'AFAR À SA FAMILLE	177
PAS DES DÉSERTEURS, MAIS DES COMBATTANTS	177
EXPÉDITIONS SUIVANTES.....	177
LA RÉCOMPENSE DIVINE.....	178
LE PROPHÈTE À LA TÊTE DE L'ARMÉE.....	178
LE COMMANDANT VICTORIEUX	179
'ALI AFFRONTÉ MARHAB, LE GRAND GUERRIER JUIF.....	179
UNE RÉCOMPENSE FACILEMENT ACQUISE.....	180
« JE NE SUIS PAS VENU À TOI POUR CELA »	180
LA TOLÉRANCE RELIGIEUSE.....	181
LE RETOUR DE JA'AFAR BIN ABI TALIB	182
UNE AUTRE CONSPIRATION JUIVE	182
LES CONSÉQUENCES DE LA CONQUÊTE DE KHAYBAR	182
LE BUTIN DE KHAYBAR	183
LE GRAND CŒUR DES MOUHAJIRINES	183
LA 'OUMRAH.....	184
LE RÉTABLISSEMENT DES DROITS DES FEMMES	184
CONQUÊTE DE LA MECQUE.....	185
LE CONTEXTE	185
LA DÉRÉLICTION DE BANI BAKR ET DE QOURAISH	185
PLAINTÉ AU MESSAGER	185
DERNIÈRE TENTATIVE D'OBTENIR JUSTICE	186
DES EFFORTS POUR RENOUVELER LE TRAITÉ.....	186
PRÉSENCE DU PROPHÈTE SUR LA FAMILLE.....	186
ABOU SOUFYAN EST DÉCONCERTÉ	186
L'AFFAIRE HATIB BIN BALTA'A	187
L'AMNISTIE	188
ABOU SOUFYAN, CHEF DE QOURAISH, DEVANT LE PROPHÈTE	188
AMNISTIE GÉNÉRALE.....	189

ABOU SOUFYAN OBSERVE L'ARMÉE.....	189
ENTRÉE TRIOMPHANTE À LA MECQUE.....	190
LE JOUR DE LA CLÉMENTCE ET DU PARDON.....	190
QUELQUES ÉCHAUFFOURÉES	191
LA KA'BAH EST DÉBARRASSÉE DE SES IDOLES	191
GÉNÉROSITÉ PRINCIÈRE.....	191
L'ISLAM, LA RELIGION DU MONOTHÉISME	192
LE PROPHÈTE DE MISÉRICORDE.....	192
L'ÉGALITÉ DEVANT LA LOI.....	192
GENTILLESSE ENVERS LES ENNEMIS	193
HIND EMBRASSE L'ISLAM.....	193
INSÉPARABLE DE SES COMPAGNONS	194
UN PÉCHEUR SE REPENT ET EMBRASSE L'ISLAM	194
TOUTE TRACE DE PAGANISME EST ABOLIE	195
LES RÉPERCUSSIONS DE LA CONQUÊTE DE LA MECQUE	195
LE JEUNE ADMINISTRATEUR	196
LES HAWAZINES	197
DES RÉSIDUS DE L'IDOLÂTRIE	197
DANS LE WADI DE HOUNAYN.....	198
DIVISION ET DÉSACCORD	198
VICTOIRE ET PAIX	198
LA RÉSISTANCE S'ÉPUISE	199
À AUTAS.....	199
LA BATAILLE DE TA'IF	201
LES DÉSERTEURS DE THAQIF.....	201
LE SIÈGE DE TA'IF	201
UN GRAND CŒUR, MÊME SUR LE CHAMP DE BATAILLE.....	201
LE SIÈGE EST LEVÉ.....	201
LE BUTIN DE HOUNAYN	202
L'AMOUR POUR LES ANSARS ET LEUR DÉSINTÉRESSEMENT.....	202
DES CAPTIFS LIBÉRÉS	203
AMOUR ET GENTILLESSE	204
LE PETIT PÈLERINAGE.....	204
PAS DE DÉFÉRENCE ENVERS L'IDOLÂTRIE.....	204

KA'B BIN ZOUHAYR EMBRASSE L'ISLAM.....	205
L'EXPÉDITION DE TABOUK	206
LE MOMENT DE L'EXPÉDITION.....	208
L'ENTHOUSIASME DES MUSULMANS	209
LE DÉPART DE L'ARMÉE POUR TABOUK	209
TRAITÉ DE PAIX AVEC LE GOUVERNEUR DE AYLAH.....	209
DE RETOUR À MÉDINE	210
LES FUNÉRAILLES D'UN MUSULMAN PAUVRE.....	210
L'ÉPREUVE DE KA'B IBN MALIK	210
REGARD SUR LES DIFFÉRENTES CAMPAGNES ET EXPÉDITIONS	213
LE PREMIER HAJJ	214
ARRIVÉE DES DÉLÉGATIONS À MÉDINE.....	216
LA CONVERSATION DU PROPHÈTE AVEC UN PAÏEN	219
LA ZAKAT ET LES DONS DE CHARITÉ.....	220